



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







15
1882
A5
1684





A B R E G É
DE LA
PHILOSOPHIE
DE
GASSENDI

Par F. BERNIER *Docteur en Médecine,
de la Faculté de Montpellier.*

SECONDE EDITION
Revue, & augmentée par l'Auteur.

TOME VI.



A L T O N
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD.

M. DC. LXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

THE
OFFICE OF THE
SECRETARY OF THE
TREASURY
WASHINGTON, D. C.

UNITED STATES
DEPARTMENT OF THE
TREASURY
WASHINGTON, D. C.

UNITED STATES
DEPARTMENT OF THE
TREASURY

UNITED STATES
DEPARTMENT OF THE
TREASURY
WASHINGTON, D. C.

UNITED STATES
DEPARTMENT OF THE
TREASURY
WASHINGTON, D. C.

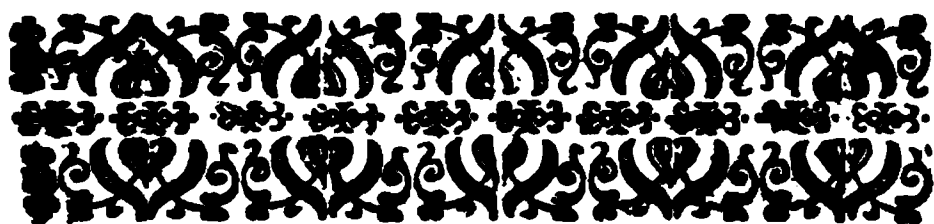


TABLE DES LIVRES ET

CHAPITRES Contenus dans ce Tome.

LIVRE PREMIER.

Du Sentiment en general.

CHAP. I.	D es Organes du Sen-	
	timent ,	page 1
	<i>S'il y a plus de cinq Sens,</i>	11
	<i>Si les sens & les Sentimens sont</i>	
	<i>dans le Cerveau,</i>	17
CHAP. II.	<i>De la maniere dont les</i>	
	<i>Sens agissent,</i>	28

à 3

T A B L E.

CHAP. I III. <i>Comment de choses insensibles il s'en peut faire de sensibles,</i>	32
CHAP. I V. <i>De la Veille, & du Sommeil,</i>	54

L I V R E I I.

Des Sens en particulier.

CHAP. I. D U <i>Tact, & de la Taction, ou Perception qui se fait par le Tact,</i>	62
CHAP. II. <i>Du Goust, & de la Gustation, ou Perception des Saveurs,</i>	69
CHAP. III. <i>De l'Odorat, & de l'Odoration, ou Perception des Odeurs,</i>	77
CHAP. IV. <i>De l'Ouye, & de l'Audition, ou Perception des Sons,</i>	82
CHAP. V. <i>De la Veüe, & de la Vision, ou Perception des Couleurs,</i>	98

T A B L E.

<i>De la Vision,</i>	105
CHAP. VI. <i>Des Miroirs Con-</i> <i>xes , & Concaves , de la raison</i> <i>qui fait que les choses paroif-</i> <i>sent plus grandes , ou plus pe-</i> <i>tites a cause de l'eloignement,</i> <i>& de la difference des Astras</i> <i>vens à l'Horison , & vens dans</i> <i>le Meridien.</i>	136
CHAP. VII. <i>D'ou vient que d'un</i> <i>lieu obscur , & tenebreux on</i> <i>voit les choses qui sont dans la</i> <i>lumiere , mais non pas recipro-</i> <i>quement? Et pourquoy une chose</i> <i>regardée des deux yeux est veüe</i> <i>simple, & non pas double,</i>	161

L I V R E III.

De la Phantaisie , ou Ima-
gination.

CHAP. I. <i>C</i> E que c'est que la <i>Phantaisie, & de</i> <i>combien de sortes il y en a,</i>	182
--	-----

T A B L E.

CHAP. II. Si le Sens-Commun est distinct de la Phantasie , ou Imagination,	193
CHAP. III. Si la Memoire est dif- ferente de la Phantasie,	210
CHAP. IV. Des Fonctions de la Phantasie,	218
CHAP. V. De l'Instinct des Brutes,	247
CHAP. VI. Des Songes,	259
Des Noctambules,	267
Si l'on peut deviner par les Son- ges,	273

L I V R E IV.

De l'Entendement , ou de
l'Ame Raisonnable.

CHAP. I. <big>Q</big> ue l'Entendement est incorporel,	280
---	-----

CHAP. II. De l'Immortalité de l'Ame,	300
Solution des Objections,	305

T A B L E

<i>Si les Brutes sont de pures Ma-</i> <i>chines,</i>	312
CHAP. III. <i>Des Fonctions de l'A-</i> <i>me Raisnable,</i>	328
<i>S'il y a en nous quelques Fon-</i> <i>ctions qui ne soient pas Imagi-</i> <i>nation,</i>	336
CHAP. IV. <i>Des Habitudes de l'En-</i> <i>tendement,</i>	346
<i>De l'intelligence, ou connoissance</i> <i>des Premiers Principes,</i>	355
CHAP. V. <i>Des Perfections ou Ver-</i> <i>tus de l'Entendement,</i>	364

L I V R E V.

De l'Appetit, & des Passions de l'Ame.

CHAP. I. <big>D</big> <i>E l'Appetit, de la</i> <i>Volonté, & du</i> <i>Siege de l'une & de l'autre</i> <i>Puissance,</i>	374
CHAP. II. <i>Des Affections, ou Pas-</i> <i>sions de l'Ame en general,</i>	390

TABLE

CHAP. III. Du Plaisir, & de la Douleur, que les Latins appel- lent Voluptas, & Molestia,	402
CHAP. IV. De l'Amour & de la Haine,	423
CHAP. V. De la Cupidité, & de la Fuite,	437
CHAP. VI. De l'Espérance, & de la Crainte, de l'Audace, & de la Pusillanimité,	450
CHAP. VII. De la Colere, & de la Douceur,	472

LIVRE VI.

De la Faculté-Motrice des
Animaux, & de leurs diffé-
rentes Motions ou Mou-
vements.

CHAP. I. <big>C</big> E que c'est que la Faculté-Motri- ce des Animaux,	487
---	-----

T A B L E.

CHAP. II. <i>De la Voix des Animaux,</i>	509
CHAP. III. <i>Si les noms sont de Nature, ou d'Institution,</i>	517
CHAP. IV. <i>Du Marcher des Animaux,</i>	522
CHAP. V. <i>Du Vol des Animaux,</i>	551
CHAP. VI. <i>Du Nager, & du Ramper des animaux,</i>	557
CHAP. VII. <i>De la Fin du mouvement des Animaux, & de leur Passage en des Regions étrangères,</i>	569

L I V R E V I I.

Du Temperament des Animaux.

CHAP. I. <i>CE que c'est que Temperature, ou Temperament selon l'Opinion commune,</i>	583
---	-----

T A B L E

CHAP. II. Du Temperament selon les Chymistes,	593
CHAP. III. De la Santé,	610
CHAP. IV. De la Maladie,	631
CHAP. V. Des Crises, & de la Curation naturelle des Maladies,	652
CHAP. VI. De la Vie des Animaux,	562
CHAP. VII. De la Durée de la Vie des Animaux,	670
CHAP. VIII. De la Mort Naturelle, & Violente des Animaux,	678



A B R E G E'



A B R E G É
DE LA
PHILOSOPHIE
DE
GASSENDI.



LIVRE I.
DU SENTIMENT
en general.

CHAPITRE I.

Des Organes du Sentiment.

COMME il n'y a rien de plus aisé
que de reconnoître quand le mot
de Sentiment designe la faculté de sen-

TOME VI. A

tir, ou le Sentiment même, c'est à dire l'action même de la faculté, nous ne devons pas estre trop Scrupuleux en cela : Il seroit ce semble bien plus dangereux de se tromper sur l'équivoque qui donne du sentiment non seulement à ce que l'on appelle des Animaux, mais presque à toutes choses, comme au Monde en general, au Globe de la Terre en particulier, à l'Ayman, aux Semences, & enfin aux Plantes que quelques uns tiennent pour des Animaux ; mais il ne faut que remarquer que le Sentiment se prend en deux façons.

Premierement en general, ou universellement pour une certaine faculté, ou capacité naturelle d'une chose à *percevoir*, sentir, apprehender, ou connoître un objet, & à estre meüe par la perception de cet objet ; car tous ces termes semblent estre Synonymes, en ce que toute connoissance, & tout Sentiment est une espee de perception. Ainsi lorsqu'ayant mis un Aiman en pareille distance entre un morceau de fer, & un caillou, nous observons quelque mouvement dans le fer, & non pas dans le caillou, c'est une marque que

dans le fer il y a quelque vertu, ou faculté de percevoir, d'appréhender, de connoître l'Aiman par quelque chose que l'Aiman luy ait transmis, & que cette faculté n'est pas dans le caillou; en ce que bien que l'Aiman luy transmette quelque chose de semblable, néanmoins il n'en est ni meü, ni affecté de mesme que l'Aiman.

Du reste, que cette perception, ou apprehension du fer doive estre appelée connoissance, ou non, ce sera une question de nom, quoyque ce soit néanmoins en effet la mesme chose que lors qu'on montre un rameau de Fresne à une Chevre, & à un Renard; car encore que le rameau transmette une pareille espece dans les yeux de ces deux Animaux, & de là dans leurs phantasies, & facultez appetitives, néanmoins l'un ne *perçoit*, ou n'appréhende pas le rameau comme l'autre, & n'est pas meü de mesme vers luy. L'on en peut autant dire des Plantes, non seulement en ce que les unes ont de l'inclination, ou de l'aversion pour celle-cy, ou pour celle là, mais principalement en ce que *percevant*, & apprehendant un aliment convenable, elles allongent leurs raci-

4 DU SENTIMENT

nes vers luy, le transmuent, & s'en accommodent au besoin. C'est pourquoy si l'on ne veut pas aussi appeller cette perception Sentiment, ou connoissance, il se fait pourtant en effet la mesme chose que dans l'amour, ou dans la haine des Animaux lorsqu'ils sont meus vers un aliment convenable qu'ils prennent, & ainsi du reste.

Or cecy suffit pour faire entendre que ceux qui donnent quelque Sentiment à toutes, ou à la plus part des choses, n'ont en veüe que cette perception, ou apprehension : Et, sur ce qu'on leur dit que cette perception qui selon eux merite d'estre appellée Sentiment, & connoissance, semble aussi devoir estre une espece de Phantaisie, ou d'Imagination, ils demeurent d'accord que s'en est veritablement une, & que le fer par l'impression que luy a fait l'Aiman, imagine l'Aiman comme une chose qui l'accommode, qui luy convient, & qui est telle qu'il trouve son bien à estre avec elle, ses parties emeües ne trouvant point de repos que lorsqu'il luy est joint & uny.

Et quoy qu'il semble que dans le fer il n'y ait aucun organe particulier

d'Imagination , neanmoins ils veulent que cet organe puisse estre quelque espece d'esprit naturel, & repandu dans toute la Substance, ou plustost toute la substance mesme; de mesme qu'ils veulent que dans le Ver, & autres semblables Insectes dont les parties coupées se remuent, la faculté imaginatrice soit diffuse par tout le corps, ou par toute la Substance , ou du moins en quelque espece de mouële , ou d'esprit qui soit repandu par toute la substance du corps.

Quoy qu'il semble mesme absurde de concevoir dans le fer quelque espece d'Imagination , ils ne laissent pas de nier que cela soit absurde , pourveu qu'on restreigne l'Imagination à ce qui est convenable au fer, de maniere qu'il puisse se mouvoir vers l'Aiman , & se conformer avec luy ; demesme que nous restreignons l'Imagination de l'huitre tant à connoitre l'aliment qui luy est convenable , ce qui fait qu'elle s'ouvre pour le recevoir , qu'à connoitre ce qui luy est nuisible , & peut causer quelque solution de continuité , ce qui est cause qu'elle se resserre du moment qu'on la picque , comme si elle

fuyoit l'aiguille qui fait la picque.

Et defait , comme l'imagination du fer indiquée par le mouvement du fer , ne differe pas davantage de l'imagination de l'huitre, qui est auffi indiquée par le mouvement de l'huitre, que l'imagination de l'huitre differe de l'imagination du Singe , l'on ne doit pas nier qu'il y ait de l'imagination dans le fer, acause qu'elle ne soit pas semblable à celle de l'huitre, comme on ne nie pas qu'il y en ait dans l'huitre , encore qu'elle ne soit pas semblable à celle du Singe.

En second lieu, le Sentiment se prend spécialement pour la faculté de *percevoir* , d'apprehender , de connoître , & si vous voulez , d'imaginer qui se rencontre seulement dans ce qu'on appelle vulgairement des Animaux. Et c'est ce Sentiment qu'on definit ordinairement *la faculté de percevoir les objets sensibles*, & qu'on entend estre la faculté de voir , d'ouïr , de flairer , de gouter, de toucher , ou , ce qui revient au même, la faculté de *percevoir* les couleurs, les sons , les odeurs , les saveurs , & autres qualitez , ou les choses dans lesquelles sont ces qualitez.

Or comme nous ne traittons pas icy

du Sentiment dans cette premiere & generale maniere , mais dans la seconde & particuliere , pour cette raison nous considererons icy le Sens comme une faculté qui soit propre & particuliere aux Animaux , ou qui soit dans eux comme la difference par laquelle ils soient distinguez des Plantes, & des autres choses, & soient comme relevez d'un degré par dessus elles, nous le considererons , dis-je de cette maniere , & prendrons sur tout bien garde d'abord à une chose qui a déjà esté dite plusieurs fois, & dont nous-nous souviendrons encore en suite en plusieurs endroits, à savoir que toute faculté consiste dans la vertu motrice des corpuscules , qui selon qu'ils sont situez entre eux d'une certaine maniere, se trouvent propres , & disposez à un certain mouvement , & non pas à un autre , & qu'ainsi le Sens, en un mot, est une faculté de mouvoir ou d'agir. Car quoy qu'Aristote vueille que le Sens soit une faculté *qui soit meue , & qui patisse*, néanmoins cela n'est vray qu'en tant que l'espece sensible est receue dans l'organe du Sens ; car du reste, le Sens même ayant receu l'espece agit effec-

étivement, c'est à dire *perçoit*, apprehende, ou connoit la chose d'où vient l'espece, & c'est ce qu'Alexander, Simplicius, & les autres ayant reconnu, ils ont enseigné clairement que le Sentiment n'est pas une reception: Et, une marque de cecy est, que de la seule passion ou reception le Sentiment ne suit pas, puisque ceux qui sont endormis, extasiez, ou fortement attachez à quelque autre chose, ne sentent pas les objets dont ils recoivent les especes, & les impressions; ce qui nous montre que le Sens fait proprement la formation de Sens lorsqu'il agit, ou qu'il est rendu, & dirigé vers l'objet, & qu'il le connoit.

De tout cecy l'on peut véritablement bien inferer, & reconnoître que les corpuscules qui forment le Sens, ou la faculté de Sentir, sont une certaine tiffure subtile distincte de l'organe, puisqu'elle peut estre divertie ailleurs, & quoy que l'organe soit affecté; ne pas prendre garde, ou ne pas connoître l'objet: Mais si cette tiffure ne seroit point quelque partie speciale, & particuliere de l'Ame, c'est ce qui ne se peut pas aisement reconnoître. Neanmoins

cecy me semble entre autre choses estre fort probable, que de mesme que dans l'Ame, outre le Sens, il y a plusieurs autres facultez qui luy servent à d'autres actions, & qu'elle n'engendre, ni ne nourrit pas par la Sensitive, comme elle ne sent pas par la Générative, ni par la Nutritive, ainsi la tiffure qui est le Sens, est une portion, ou une partie speciale de l'Ame, enforte que l'Ame n'est pas une simple, & uniforme substance, mais une tiffure de plusieurs tiffures différentes, dont il y en a mesme quelques unes qui peuvent manquer, ou estre epuifées, comme dans un Animal usé de vieillesse, devenu sterile, ou aveugle, & dont la souveraine & comme la dominante est celle par laquelle l'Animal sent. Ce devoit assurément estre le sentiment de tous ceux qui ont cru que l'Ame est corporelle, & quelque espece de corps tres subtil; en ce que si elle estoit simple, elle ne pourroit pas faire des actions de différentes especes, voir, flairer, ouïr, &c. Epicure entre autres s'est clairement expliqué là dessus, lorsqu'en parlant de la composition de l'Ame, il veut qu'outre ses parties de feu, d'air, & de sub-

10 DU SENTIMENT

stance spiritueuse , il y en ait une sans nom qui fasse le Sentiment , & qui soit comme l'Ame de l'Ame ; Voicy comme Lucrece en parle.

Sic tibi nominis hac expers vis facta mi-
nuta

Corporibus lateet hac , atque Animai to-
tius ipsa

Pro porro st Anima , & dominatur corpo-
re toto ;

Hac neque mobilis quidquam , neque
tenuis exstat ,

Nec magis e parvis , aut levibus ex
Elementis ,

Sensiferos motus quæ didit prima per ar-
tus.

Il explique mesme après Epicure , & conformément au sentiment d'Aristote , que ce n'est pas l'Ame seule , mais le Corps , mais le Composé qui sent.

Quod superest , si quis Corpus sentire
renuat ,

Atque Animam credit permistam corpore
toto

Suscipere hunc motum quem Sensum no-
minitamus ,

Vel manifestas res contra , verasque re-
pugnat.

Quid sit enim corpus sentire quis afferes
unquam ,

*Si non ipsa palam quod res dedis , acdo-
cuit nos ?*

Et parce qu'il y en a eu qui ont cru que le Composé , ou l'Animal ne devoit point estre dit sentir , mais que c'estoit l'Ame seule qui faisoit cette fonction , les organes n'y cooperant en rien , & n'estant que comme les portes par où l'Ame appercevoir les objets extérieurs ; voicy comment il poursuit.

*Dicere porrò oculos nullam rem cernere
posse ,*

*Sed per eos Animam ut foribus spectare
reclusis ,*

*Desipere'st contra quom Sensus dicat
eorum.*

S'il y a plus de cinq Sens.

AU reste, quoy qu'on supposast que la faculté de sentir fust une partie speciale , & particuliere de l'Ame , neanmoins il resteroit à sçavoir si cette faculté est unique , & simple , ou si ce ne sont point plusieurs & différentes facultez, d'autant plus qu'il est evident qu'il y a plusieurs & différents organs du Sentiment, les yeux , les oreilles & autres , & que la difference

des organes semble marquer des Sens, ou des facultez de sentir différentes ; cependant il y en a qui estiment qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y ait divers Sens, & qui pretendent qu'il n'y en a qu'un seul & unique qui voit par les yeux, qui entend par les oreilles, qui flaire par les narines. Mais sans nous arrêter à plusieurs chicanes qui se font dans les Ecoles, il semble plus probable que ce que nous appellons divers Sens soient des facultez différentes, de sorte que dans l'Ame il y ait une certaine partie par laquelle elle puisse voir, & non pas flairer, une autre par laquelle elle puisse flairer, & non pas voir. Car cette comparaison ordinaire du soufle, qui entre en diverses flutes n'est point juste, en ce que ces sons qui se font de différentes flutes n'estant differens que selon le plus ou le moins, c'est à dire en ce qu'ils sont plus aigus, ou plus graves, les Sentimens qui se font par differens organes ne devroient differer que selon le plus ou le moins, comme s'il n'y avoit point d'autre sentiment que la Vision qui fust plus claire,

on plus obscure ; quoy qu'evidemment cela ne soit pas vray, & qu'on ne sçau-
roit dire ce que la Veue, l'Ouye, &
les autres Sentimens ont de semblable,
ou de commun.

D'ailleurs, supposé qu'il y ait plus
d'un Sens, l'on est aussi en peine du
nombre ; car quoy qu'il n'y ait rien de
plus ordinaire que d'entendre dire qu'il
y a cinq Sens, la Veue, l'Ouye, l'O-
dorat, le Goust, & le Tact, nean-
moins il est fort probable qu'il y en a,
ou qu'il y en peut avoir d'avantage. En
effet, pour ne dire rien du Sens com-
mun qui doit estre interne, est-il cro-
yable à l'égard des externes qu'Hip-
pocrate ne sceust ce qu'il disoit, lors
qu'outre les Sens dont nous venons de
faire le denombrement, il en a ajou-
té deux, à sçavoir celui de la Voix, &
celuy de la Respiration ? Que Platon
ne sceut demesme ce qu'il disoit, lors-
que croyant qu'il y avoit une infinité
de Sens, comme il y avoit une infini-
té de choses sensibles, il a dit que ceux
dont nous avons les noms, estoient la
Veue, l'Odorat, l'Ouye, les Refroidisse-
mens, les Echauffemens, les Voluptez,
les Douleurs, les Cupiditez, &c. Et peut-

on croit qu'il parle improprement lors qu'il dit que les Sens de la Faim, de la Soif, de Venus, du chatouillement des aisselles, &c. sont des Sens particuliers. Il est vrai qu'on rapporte d'ordinaire tous ces Sentimens au Tact, mais il y a assurément en eux outre le Tact, quelque chose qui se doit attribuer à un Sens particulier ; autrement il n'y auroit aucune raison de dire que le Goust fust un Sens special, puisqu'il peut demésine estre rapporté au Tact. Est-ce que le Sentiment de Froideur, & de Chaleur ne sont rien autre chose que le Tact, dont cependant la marque ne regarde proprement que l'application aux choses dures, molles, seches, humides, aspres, raboteuses, &c. au lieu que le Sentiment de chaleur & de froideur est évidemment quelque chose de tres différent de tout cela ?

D'ailleurs comme nous ne devons juger que des Sens que nous avons expérimentez en nous, que sçavons-nous si ces Animaux dont la temperature, & la tiffure des parties est si différente de celle des nostres, n'ont point au-

Si quelques Sens differens des nostres ; Je veux comme il semble fort vray semblable , que les Sens ayent esté accordés aux Animaux pour chercher les choses qui leur sont salutaires , & éviter celles qui leur sont nuisibles , & qu'il leur ait suffi d'avoir cinq Sens , parceque la Veue , l'Ouye , & l'Odo-
rat montrent les choses éloignées , le Goust , & le Tact celles qui sont conjointes ; Est-ce que nous oserions bien pour cela prononcer absolument qu'il n'y en ait point d'autres que ceux qui nous sont connus ? Est-ce que nous ne voyons pas des Animaux à qui certaines choses sont utiles , ou nuisibles , lesquelles sont nuisibles , ou utiles à d'autres ? Est-ce que ce pressentiment des Saisons qui est familier à de certains Animaux , & qui n'est point en nous , ne doit pas provenir de quelque Sens dont nous soyons depourvus ?

Mais pour n'apporter point icy d'autres raisons ; comme dans cette innombrable multiplicité de mixtions , il se peut faire des varietez innombrables de contextures , & non pas simplement ou trois , ou cinq , pour quoy outre les cinq organes des Sens , ne

s'en pourra-t'il pas faire d'autres innombrables qui soient propres à percevoir ces diverses mixtions ? Assurement que si quelqu'un naîtroit privé de la Vue , de l'Odorat , en sorte qu'il ne vîst aucune couleur, ni ne s'entît aucune odeur, il ne soupçonneroit jamais que dans la Pomme il y eust tant de qualitez que nous y en trouvons ; Or qui sçait si nous ne naîssons point privés de plusieurs Sens qui nous serviroient à nous faire decouvrir beaucoup plus de qualitez dans cette Pomme que nous n'y en reconnoissons avec nos Sens ordinaires ? Et d'où vient que nous ne pouvons pas connoître les natures interieures & particulieres des choses, les principes interieurs de leurs actions , & leurs manieres interieures d'agir , si ce n'est parce que nostre entendement est destitué des Sens , qui comme des guides luy pourroient servir à le faire penetrer plus avant que nous ne faisons ?

*Si les Sens, & les Sentimens sont
dans le Cerveau.*

CE qui a esté dit jusques icy donne
sujet à une difficulté qui consiste à
sçavoir, si les Sens resident dans leurs
organes, comme la Veue dans l'Oeil,
l'Ouye dans l'Oreille, & ainsi des au-
tres, ou s'ils n'ont point leur siege
dans une certaine partie commune, de
laquelle il soit envoyé quelque chose
à l'organe, ou à laquelle il soit trans-
mis quelque chose de l'organe. C'est
veritablement une question qui paroît
d'abord ridicule, parce que tout le
monde dit d'ordinaire que la faculté de
voir est dâs l'Oeil, celle d'ouïr dans l'o-
reille, celle de gouter dans la langue,
&c. qu'il n'y a aucune de ces sortes de
facultez dans la poitrine, dans le ven-
tre, dans la main, dans le pied, ni
dans aucune autre partie du corps, &
que lorsque nous regardons quelque
chose, nous experimentons que c'est
par l'oeil que nous la voyons & non
pas par le dedans de la teste, ni par le
dedans de la poitrine, ni par aucune
autre partie interieure; ce qui est prin-

ciatement manifeste dans le Tact , en ce qu'ayant esté picquez ou à la main , ou au pied , nous experimentons que nous en ressentons la douleur à ces mesmes parties , & que l'on ne mocqueroit de celuy qui penseroit que c'est au cœur , ou au cerveau ; & non pas à la main , ou au pied que nous sentons , & que nous avons mal.

Neanmoins il semble qu'il y ait eu quelque raison de faire cette difficulté, parce qu'il arrive souvent qu'ayant l'Esprit diverty , & fortement attaché ailleurs, nous avons une chose presente devant nos yeux que la Veüe n'apperçoit néanmoins point ; que lorsque nous dormons nous recevons le son dans l'oreille , & cependant que nous ne l'entendons point , & de mesme, qu'estant frappez d'Apoplexie nous souffrons des piqures , & des decoupures qui ne nous emeuvent point. Car dans ces rencontres , & en plusieurs autres les organes demeurent animez , & si la faculté de sentir y reside , & non pas ailleurs , rien ne doit empêcher que nous ne sentions , & comme nous ne sentons néanmoins pas, c'est , ce semble , une marque evidente

que la faculté reside dans une autre partie , dans laquelle elle soit alors comme liée, & empeschée ou d'influer, ou de recevoir en soy quelque chose . parquoy elle puisse estre excitée à sentir. Il semble mesme que cette faculté reside dans le Cerveau , en ce que c'est de là que les nerfs tirent leur origine, & que le sentiment se fait par le moyen des nerfs ; l'experience nous faisant voir que les nerfs estant liez, bouchez, bruslez, refroidis, ou coupez, le sentiment perit entierement, & absolument dans la partie à laquelle le nerf tend , & dans laquelle il est repandu.

Or de tout cecy l'on peut bien , ce semble , inferer que dans le Cerveau il y a une certaine faculté commune & generale de sentir , mais non pas qu'il n'y en ait aucune particuliere dans l'organe. C'est pourquoy , pour traiter un peu plus au long , & plus à fond la chose , & voir en mesme temps ce que l'organe contribue au sentiment , & comment se fait le sentiment , il faut remarquer Premièrement, que l'organe doit estre animé. Secondement , que cette organe doit agir en touchant. Troisièmement , que ce ne peut appa-

rement estre autre chose que les nerfs, ou les membranes, en ce qu'il n'y a membrane, quelque mince qu'elle puisse estre, qui ne soit comme double, ou formée de deux especes de membranes, ou tuniques tres deliées, entre lesquelles une infinité de petites veines, & d'arteres, & principalement de petis nerfs insensibles s'insinuent, & se repandent comme une espece de trame, ou de tissu tres fin, & tres delié. Quatrièmement, que la tissure exterieure des nerfs estant composée d'une double tunique qu'ils empruntent de la double Meninge, l'interieure ne montre aucune cavité sensible, mais seulement une substance fort molle & moëleuse, bien qu'on ne puisse tirer du milieu du nerf rien de moëleux ni par expression, ni par quelque autre maniere que ce soit, cette substance du milieu qui paroît estre molle n'estant qu'un amas, & une suite de plusieurs petis filamens tres deliez qui se distribuent dans toutes les petites branches des nerfs, & qui ont tous une très petite, & insensible cavité, demesme que les cheveux qui pouvant estre separez en long, ont une petite cavité, qui bien qu'insensible se decouvre nean-

moins avec le Microscope. Cinquièmement, que les esprits animaux qui se forment en la partie du Cerveau de laquelle les nerfs tirent leur origine, entrent comme une espece de soufle continu dans ces petits nerfs , ou petits canaux, & qu'ainsi ils les remplissent, les enflent , & les tiennent tendus.

Cela estant, parce qu'un nerf, ou un petit nerf ne peut estre touché, qu'il ne soit en quelque façon pressé , ni estre aucunement pressé , que l'esprit qui y est contenu ne soit aussi pressé , ni l'esprit estre là ainsi pressé qu'il ne pousse , ou plutost qu'il ne repousse le voisin qui vient cōme luy du Cerveau, ni celui cy estre repoussé que toute la suite estant repoussée acause de la continuité, celui qui est à l'origine du nerf ne retourne , pour ainsi dire , & rebondisse contre le Cerveau ; cela fait que la faculté de sentir qui reside dans le Cerveau est meüe par cette espece de retour, ou rebondissement , & qu'elle perçoit , apprehende , connoit , sent ce contact.

J'ajoute que le sentiment se faisant vray-semblablement de cette maniere, plusieurs Philosophes tiennent pour

fort vray-semblable que la faculté de sentir est proprement dans le Cerveau, comme dans le Siege où se fait l'apprehension , ou la perception de la chose sensible , & qu'elle n'est proprement pas dans l'organe ou dans le sens extérieur , si ce n'est par une maniere ordinaire de parler , & entant qu'ayant reçu l'impression il sert à la faculté intérieure , & luy donne tellement le moyen , & l'occasion de sentir , que sans luy elle ne sentiroit point, de telle sorte qu'il leur a semblé qu'Epicharmus avoit eu raison de dire comme une espece d'Axiome, *l'Entendement voit , l'Entendement entend* , en ce que ce n'est point tant l'œil qui voit , ou l'oreille qui entend par une vertu qui luy soit propre , naturelle , inherante, que la faculté intérieure qui est éloignée de l'œil , & de l'oreille , & dont le siege est dans le Cerveau. Ils ajoutent qu'encore qu'il nous semble voir par l'œil , & ouïr par l'oreille , ce n'est pas à dire pour cela que la faculté de voir soit dans l'organe, mais seulement que la faculté se sert de l'organe, ou que l'organe sert à la faculté , & luy luy donne occasion de sentir , en sorte

que la faculté interieure ne pourroit sentir s'il ne se faisoit impression dans l'organe. Ainsi, ajoutent-ils encore, lorsqu'estant picquez au pied, ou à la main, il nous semble que nous sentions la douleur dans la main, ou dans le pied, cela vient de ce que la faculté se tourne vers l'endroit d'ou le rebondissement luy donne, pour ainsi dire, nouvelle de la blessure, & c'est pour cela que nous ne nions pas que la douleur ne soit sentie dans le pied, comme si nous voulions dire qu'elle fust sentie dans le Cerveau, ou que le Cerveau souffrit, mais nous disons qu'elle est sentie dans le pied par la faculté qui est dans le Cerveau, en ce que cette faculté est tournée & rendue vers le pied dans lequel se fait la solution de continuité, & d'ou en part la nouvelle. Et cecy ne semble pas si ridicule comme on pourroit bien dire, puisqu'il est constant que si la faculté qui est dans le Cerveau n'est attentive, le pied peut estre coupé, & la douleur n'y estre néanmoins point sentie; mais nous ajouterons un mot sur cecy en parlant du Siege de l'Appetit, & de la Volonté.

C'est ainsi que s'expliquent tous ceux

qui tiennent que la faculté de sentir est proprement dans le Cerveau , & non pas dans l'organe ; d'ou comme nous avons deja insinué plus haut, l'on peut bien inferer que dans le Cerveau il y a une certaine faculté maistresse & generale qui de là , comme de quelque lieu eminent , veille au salut , & à la conservation de toute la machine du corps, & de toutes ses parties ; mais à dire la verité, je ne vois pas comment on puisse pour cela raisonnablement conclurre qu'il n'y en ait aucune particuliere dans chaque organe. Car qui croira jamais que lors qu'on nous brusle, qu'on nous pique le pied , le pied ne fasse pas mal, que la douleur ne soit pas dans le pied, que la douleur ne soit pas sentie dans le pied, que le pied ne sente pas la douleur ; que l'œil ne voye pas ; que l'oreille ne sente pas, &c. Nous l'avons deja insinué plus haut , c'est un Axiome d'Aristote, que le *Composé* , c'est à dire le pied , l'œil , l'oreille , en un mot, que la partie affectée sent. Democrite, & Epicure ont dit la mesme chose , & ont soutenu que *les Passions, & les sentimens* Sensitives , *sont dans les parties mesmes qui sont affectées.* Et nous avons aussi dit plus haut

*haut comme Lucrèce rien, Que c'est aller
contre l'evidence mesme des sens que de
soutenir que les sens ne sentent pas, que les
yeux ne voyent pas.*

*Dicere porrò oculos nullam rem cernere
posse,*

*Sed per eos Animam ut foribus spectare
reclusis,*

*Desipere 'st contra quom sensus dicat
eorum.*

Mais d'où vient donc, direz vous, que lorsque la faculté qui est dans le Cerveau n'est pas attentive, ou est assoupie, ou que le nerf est lié, ou bouché la douleur ne se sent pas dans la partie affectée, ou pour parler plus nettement, que la partie affectée ne sent pas la douleur ? Je repons que si alors la partie affectée ne sent pas, ce n'est pas que lors qu'elle a toutes les conditions nécessaires pour sentir, elle ne sente effectivement ; mais c'est qu'alors la principale de ces conditions luy manque, à sçavoir l'irradiation des esprits qui lui doivent nécessairement venir du Cerveau, les Esprits, dis-je, qui luy soient continuellement transmis du Cerveau, qui la tiennent tendue, qui l'échauffent, & qui la vivifient, en un mot, qui

la rendent capable de sentir ; car je tiens qu'il en est de la partie affectée de l'œil, par exemple, de la main, ou du pied comme du Cerveau même ; si le Cerveau n'agit pas, comme il arrive dans l'Apoplexie, ce n'est pas qu'il n'ait de soy la faculté de sentir, mais c'est qu'alors les esprits ne l'agissent, ne le tendent, & ne le vivifient pas à leur ordinaire, en un mot, c'est parce qu'il luy manque pour sentir la principale condition nécessaire qui consiste dans l'action ordinaire des esprits. Disons le même à l'égard de la partie affectée, & concluons avec Lucrece, qu'il semble qu'il y ait de la folie à dire que l'œil ne voye pas, que l'oreille n'entende pas, que le pied qu'on brûle, ou qu'on picque ne sente pas. Et certes, si nous croyons qu'on doive donner quelque sentiment à l'Aiman, aux semences, aux plantes, au cœur d'une Tortue de Mer, qui plus d'une heure apres avoir esté coupé en quatre quartiers sent, & se resserre quand on le picque avec la pointe d'une aiguille, & aux parties des Insectes séparés de leur tout, comment n'en donner pas aux parties des Animaux parfaits, principale-

ment lors qu'elle sont encore unies à leur tout, & qu'elles sont dans leur estat naturel animées, & vivifiées des esprits

L'on apporte l'experience, & l'on nous dit que ceux à qui l'on a coupé quelque membre, par exemple le pied, sentent encore la douleur dans le pied, ou comme dans le pied. Je repons à l'egard de ceux auxquels de peur de la Gangrene on a depuis peu extirpé quelque membre, que la partie où l'extirpation s'est faite, & où est maintenant la douleur, n'estant d'ordinaire pas fort éloignée de celle qui estoit premierement affectée, l'imagination de l'estropié confond aisément ces douleurs acause de quelque ressemblance, comme aussi les lieux acause de la proximité, dumoins pour quelque temps; mais s'il est question de ceux dont la playe a eu le temps de se guerir avec l'imagination, je soutiens selon le rapport mesme de plusieurs estropiez que j'ay pris plaisir de consulter, qu'il n'est pas vray qu'ils sentent la douleur dans le pied; desorte que si dans certains changemens de temps ils sentent des picques que sans y bien penser ils rapportent au pied, ce n'est que par une

certaine accoutumancé de l'imagination qui ne prend pas assez garde à ce qu'elle fait , (comme il arrive souvent en dormant) à cause que les esprits rebordissent à peu près demesme,

CHAPITRE II.

De la maniere dont les Sens agissent.

A peine y a-t'il icy rien à ajouter à ce qui a esté dit sur ce sujet dans le Chapitre precedent , & en plusieurs autres endroits. Il faut seulement remarquer que toutes les qualitez se font de corpuscules douez de certaines grandeurs, figures, situations, & de certains mouvemens; que d'un autre costé les organes sont des tiffures entremeslées de petis espaces ou petis pores, & petis chemins qui ont aussi leurs grandeurs, leurs figures, & leurs positions, & qui selon leur varieté sont de telle maniere proportionnez aux divers corpuscules des qualitez, que ceux-là peuvent admettre ou recevoir ceux cy, &

ceux cy ceux là : Ce qui fait que les seuls corpuscules dont les especes des Couleurs sont formées peuvent pénétrer dans l'organe de la Veüe , & ainsi l'ébranler , & l'affecter, & non pas les corpuscules qui seuls aussi peuvent entrer dans l'organe de l'Ouye , le mouvoir, & faire impression sur luy , & ainsi des autres. C'estoit la pensée de Lucrece lors qu'il dit que les principes qui font des Sentimens differens doivent avoir des figures differentes.

Quapropter longè formas distare necesse est

Principiis varios que possint edere Sensus.
C'est aussi ce qu'entendoit Epicure, lorsqu'il dit que *selon les divers meſlanges des corpuscules des qualitez , & selon les rapports , & les proportions des petits pores , & petits passages qui sont dans les organes , les impressions , & par consequent les Sentimens se font.* A quoy se rapportent ces autres paroles , *les Sens sont distinguez selon les proportions des petits passages , & conduits, chaque Sens ayant son mobile* particulier qui luy est proportionné.*

Il faut aussi remarquer, qu'encore que les corpuscules qui affectent l'organe

de la Veüe soient tels qu'il n'y ait qu'eux seuls qui entrent dans les petis pores, & qui la meuvent, neanmoins ces corpuscules ne sont pas tous semblables, & n'entrent pas tous d'une mesme façon, en sorte qu'ils puissent tous estre accommodez aux petis pores, & petis passages de l'organe ; tous les organes de la Veüe n'ayant pas leurs petis pores entierement semblables pour pouvoir estre affectez d'une mesme maniere par les mesmes corpuscules ; & de là vient apparemment que tantost il se forme des especes de ces couleurs là, & tantost de celles-cy, que les couleurs sont agreables lorsque les corpuscules touchent doucement l'organe, entrent doucement dedans, & s'accommodent bien à ses petis pores ; au lieu qu'elles sont desagreables lorsqu'elles y entrent rudement, en raclant, ou dechirant, & en causant quelque convulsion. De là vient aussi que certaines couleurs sont agreables à ceux-cy, & desagreables à ceux-là, en ce que selon la conformation des petis passages les corpuscules differemment figurez s'accommodent paisiblement & sans rien forcer à ceux là ; au lieu qu'ils

n'entrent dans ceux-cy qu'en picquant, & en raclant, ou déchirant, ce qui se doit dire des autres qualitez qui affectent les autres organes.

Il faut enfin remarquer avec Aristote, que la raison pourquoy le Sensible trop fort corrompt le Sens, ou plustost l'organe, c'est qu'en rompant sa tissure il gaste, trouble, & deurt sa temperature, & sa proportion, de sorte qu'il devient incapable de recevoir désormais les autres Sensibles. Ainsi la lumière pour estre trop dense & trop ramassée, trop forte, & trop pure, perce, déchire, & gaste la Retine, de telle sorte que la tissure n'estant plus la mesme, les mesmes particules, & les mesmes petis pores ne peuvent plus estre meus, ou affectez demesme par les autres corpuscules qui surviennent. Ainsi un trop grand Son pour la trop grande affluence, ou densité, & rapidité des corpuscules d'air dont il est formé, brise, & gaste d'une telle maniere le tambour dans l'oreille, qu'il ne peut aussi plus désormais estre affecté demesme par les autres corpuscules de Son qui surviennent. Ainsi une Odeur trop forte rompt par les corpuscules, & pervertit

32 D U S E N T I M E N T
de telle maniere la tiffure des Processus
mammillaires , qu'ils deviennent desor-
mais inhabiles à flairer. Ainsi une Sa-
veur trop acre avec ses corpuscules trop
aigus picque, coupe, & dechire de telle
maniere la membrane de la langue ,
qu'elle n'est plus propre à gouter les
autres Saveurs. Ainsi enfin la chaleur
trop violente coupe, brise, remue, brulle,
& dissout tellement la peau , comme le
froid perçant la resserre, la retire, la gele,
& la rend tellement aspre, que désormais
elle n'est plus meüe par les autres cor-
puscules qui la touchent.

C H A P I T R E I I I .

*Comment de choses insensibles
il s'en peut faire de Sensibles.*

IL nous reste icy maintenant à exa-
miner la difficulté qu'on fait specia-
lement aux defenseurs des Atomes, mais
qui neanmoins demeure également à
resoudre à tous les autres Philoso-
phes, à sçavoir comment il se peut faire
qu'une chose sensible , ou capable de
Sentiment puisse estre engendrée de

choses insensibles,; par exemple comment toutes choses estant composées d'Atomes qui tous sont en particulier sans aucun sentiment , il se puisse faire qu'un Animal, & dans cet Animal l'Ame, & dans l'Ame cette partie de substance , ou faculté que nous avons dit, devienne capable de sentir ? Car comme objecte Galien , puisqu'un Atome estant incapable d'alteration , & de sentiment , ne peut pas ressentir de la douleur, il est evident que si lorsque la chair est picquée avec une aiguille un Atome ne sent point, deux ne sentiront pas, ni trois, ni quatre, ni un plus grand nombre, & que ce sera de mesme que si l'on fouroit une aiguille dans un monceau de diamans , ou d'autres semblables choses inaltérables & invulnérables. Et de mesme que les doigts joints ensemble se separent sans douleur, ainsi les Atomes seront separez les uns des autres sans aucun sentiment de douleur, puisqu'ils ne sont simplement que contigus entre eux. Or que les mesmes difficultez se fassent contre ceux qui composent toutes choses soit d'une certaine matiere ingenerable , & incorruptible, & denuée de qualité, soit des Ele-

34 Du S E N T I M E N T
mens vulgaires , soit des elemens Chy-
miques , soit de quelques autres que
ce soit qui ne sont point douez de
Sentiment , cela est clair & evident ;
puisque le même doute demeure tou-
jours à l'égard des uns , & des autres ,
comment de quelque chose d'insensi-
ble, il s'en puisse faire une chose sensi-
ble ? Comment par exemple de Terre,
d'Eau, d'Air, & de Feu meslez entre eux
de quelque maniere que ce soit , il en
puisse sortir la qualité de sentir, laquel-
le est tellement differente de la chaleur,
& de la froideur , de l'humidité , & de
la secheresse , de tous leurs melanges
possibles , & de tous leurs degrez de
quelque maniere qu'ils puissent estre
temperez. Cependant comme nous de-
vons examiner la chose selon la do-
ctrine des Atomes, il faut peser les rai-
sonnemens de Lucrece, qui non seule-
ment avoue, mais qui pretend, & tasche
par plusieurs Argumens d'establir com-
me une verité incontestable , que des
choses sensibles, tels que sont les Ani-
maux , s'engendrent de choses insen-
sibles.

Son premier Argument est tiré de l'Ex-
perience ; car ne voyons-nous pas, dit-

il, que les vers s'engendrent du fumier, & de la pourriture, que l'eau, les fucilles, les grains, & les herbes se changent en corps vivans, aſcavoit en la chair des Animaux, & que nos corps dont toutes les parties ſont vivantes, & ſenſitives, ſe reparent, ſ'augmentent, & ſe fortifient des corps des Animaux morts, & inſenſibles ?

Quippe videre licet vires exſiſtere vermes

Stercore de ſatro, putrorem cùm ſibi nata' ſt.

*Inteſtivi ex imbris humida Tellus;
Præterea cunctas iidem res vertere ſeſe.
Vertunt ſe fluvij, frondes, & pabula lata
In pecudes, & noſtro de corpore ſape ferarum*

*Augescunt vires, & corpora penniparæ n.
Quatenus in pullos animales vertier ova,
Cernimus alitum, vermesque effervere
Terram,*

*Inteſtivos quæ putror cepit ob imbres;
Scire licet gigni poſſe ex non ſenſib.
ſenſus.*

C'eſt là le raisonnement de ce Philoſophe, à quoy on ne ſçauroit aſſurement donner aucune reponſe qui ne détruife la notion commune, & l'uſage

21 S E N T I M E N T

ORDINAIRE DE LA VIE : TOUTE Î VOUS
 ÊTES DE LA TÊTE, L'ÊTRE. LES AUTRES
 ÉLÉMENTS, & LES AUTRES CHOSES QU'ON
 VOIT ÉVIDEMMENT ÊTRE CONVERGÉS EN
 NATURE VIVANTE ANIMÉE, & SENSITIVE,
 SONT DES ANIMÉS, & JEUÉS DE SEN-
 TIMENT, IMPERTINEMMENT ON DIVISE LES
 CIRCLES EN VIVANTS, & EN ANIMÉS,
 EN SENSIBLES & EN INSENSIBLES. Et quand
 même ON ENTRENDRAIT DE LA VIE, & DU
 SENTIMENT DANS CES CIRCLES LÀ, NEAN-
 MOINS VOUS N'Y MONSTRERIEZ JAMAIS UN
 SENTIMENT COMME EST CELUI DE LA VIE,
 OU AUSSI BIEN DE CEUX QUI SONT DANS
 LES ANIMAUX ; DE SORTE QU'IL RESTE TOU-
 JOURS À DEMANDER CE QUI NE S'EXPLIQUERA
 JAMAIS, COMMENT DE CHOSES INCAPABLES
 DE VOIR IL S'EN FAIT UNE CAPABLE DE VOIR,
 CAR CE SERA LA MÊME DIFFICULTÉ ?

Le Second Argument de Lucrece
 est, que si les Principes dont se fait le
 sens sont sensibles, ils seront donc
 mols, n'y ayant rien de dur, & de so-
 lide qui soit capable de sentiment, &
 étant mols, ils seront corruptibles, ce
 qui est néanmoins incompatible avec
 les premiers Principes, comme il a été
 démontré plus haut.

*Unde ex sensilibus cum sensile posse
 oriri*

*Constituunt; porro ex aliis sentire suetis,
Mollia tum faciunt, nam sensus gignitur
omnis*

*Visceribus, nervis, venis quacumque vi-
demus*

Mollia mortali consistere corpore creta.

Et troisieme. Mais je veux, dit-il, que les Principes soient sensibles, & mols si vous voulez, si faut-il ou qu'ils aient un sentiment de partie, ou un sentiment tel qu'en a un Tout; ils n'ont point un sentiment de partie comme la main, par exemple, ou un doigt, qui ne peut point de soy seul & separé du Tout sentir; il faut donc qu'ils soient semblables à de petis Animaux; or cela estant, comment pourront-ils estre dits premiers Principes des choses, & estre incorruptibles?

*Sed tamē esto jā posse hac aterna manere;
Principia scilicet quæ & sensibilia sint,
& si velis mollia.*

*Nempe tamen debent aut sensum partis
habere,*

Aut similia totis Animalibus esse putari.

*At nequeunt per se partes sentire, nec esse,
Nec manus à nobis potius est secreta, ne-
que ulla*

Corporis omnino Sensus pars sola tenere,

*Vermiculos parvius , quia corpora mace-
rici*

*Antiquis ex ordinibus permota , novâ re
Conciliantur , ita ut debent Animalia
gigni.*

Et il ne propose pas seulement l'exemple dans les petits Vers , ou Animaux lorsqu'ils s'engendrent, mais dans les Animaux mêmes qui sont engendrez lorsque les alimens d'inanimez qu'ils sont deviennent animez.

*Ergo omnes Natura cibos in corpora viva
Vertit , & hinc sensus animantium pro-
creat omnes;*

*Non aliâ longè ratione , atque arida li-
gna*

*Explicat in flammâ , & in ignes omnia
versat.*

Où il faut remarquer que la comparaison qu'il apporte du bois qui est changé en flamme est tout à fait juste , & à propos ; en ce que l'aliment , du pain par exemple , ou de l'herbe , n'est pas plus éloigné de la chair vive , & sensible que le bois est éloigné de la flamme claire , & luisante. Car de même qu'il faut que du bois il se tire , & se débarrasse des particules , qui en se poussant, en se dilatant , en se disposant d'une

nouvelle maniere ayent cette nouvelle faculté de luire , & d'échauffer ; ainsi il faut que de l'aliment il se separe, & se tire des particules spiritueuses, qui étant rendues d'une certaine maniere , & d'une nouvelle maniere disposées obtiennent cette force , ou faculté de sentir. Or cette comparaison du feu est d'autant plus juste, que selon ce que nous avons dit plus haut , l'Ame sensitive , & la Vegetative sont une espece de feu , ou de flamme. Et certes , de mesme que tout ce qui est dans la flamme lorsqu'elle est dans sa vivacité , a auparavant esté dans le bois , mais assoupi , étant comme opprimé par les parties les moins mobiles ; ainsi tout ce qu'il y a de substance dans l'ame d'un Animal vivant , a auparavant esté dans les alimens , dans la semence , ou dans quelque autre matiere propre à la generation. Car l'on entend que la premiere fonction de l'Ame , ou de cette petite flamme , ou si vous aimez mieux de la chaleur naturelle , consiste en ce que dilatant , & en mesme temps consommant la matiere dont elle est formée , & dans laquelle, ou avec laquelle elle est adherante , elle s'étende sur

la nourriture qui luy est proche, & que la remuant & divisant elle attire, & s'associe les corpuscules qui luy sont semblables, & devienne ainsi plus étendue.

Mais à quoy bon tout cela, direz-vous ? C'est afin que nous comprenions que c'est là comme l'ébauche, & les premiers commencemens du sentiment, qui paroissent au moins en quelque façon, & par quelque ressemblance dans les Plantes ; en ce que non seulement elles attirent à soy l'aliment dont elles croissent, & s'augmentent, mais elles allongent, & étendent leurs racines, au travers de la terre, & des pierres pour chercher une nourriture éloignée & plus abondante. Car cela fait que les Plantes n'estant pas tout à fait destituées de mouvement par le moyen duquel elles se portent à l'aliment, lorsqu'estant immobiles de l'une de leurs parties, elles s'allongent de l'autre, cela fait, dis-je, qu'il semble qu'il y ait en elles quelque ébauche, ou quelque ombre de cette passion que nous appelons la faim ; en ce que le feu, ou la chaleur naturelle epuise l'humide radical, & desséchant les parties qui se retirent, & se rident, il cherche en-

suite un supplement , sans lequel les
 parties estant asséchées, & fletées, il
 periroit luy-mesme & s'eteindroit en-
 tierement. Il semble mesme qu'il y ait
 quelque ombre, & quelque ressemblan-
 ce de cet autre sentiment qu'on nomme
 le Goust, en ce que la chaleur con-
 sumant l'ancienne substance en attire
 de nouvelle; & demesme que ce presse-
 ment, ces rides, & cette espee de mou-
 vement convulsif est contraire à la Na-
 ture, & par consequent fascheux, ainsi
 la dilatation de ces rides, leur remplis-
 sement, l'appaisement de cette convul-
 sion, & la restitution dans le premier
 estat est par la raison des contraires
 conforme à la Nature, & par conse-
 quent douce & agreable. Et d'autant
 que cette espee de douleur qui est dans
 la Faim acause du defaut d'aliment, &
 cette douceur qui se trouve dans le
 Goust par la nourriture qui se prend,
 ne se fait point sans ce sentiment par-
 ticulier que nous appellons le Tact, il
 y a aussi de l'apparence que les Plantes
 ne sont pas destituées entierement de ce
 sentiment : C'est pourquoy il semble
 que dans les Plantes il y a une espee
 grossiere de sentiment, & cela par le

la nourriture qui luy est proche, & que la remuant & divisant elle attire, & s'associe les corpuscules qui luy sont semblables, & devienne ainsi plus étendue.

Mais à quoy bon tout cela, diriez-vous ? C'est afin que nous comprenions que c'est là comme l'ébauche, & les premiers commencemens du sentiment, qui paroissent au moins en quelque façon, & par quelque ressemblance dans les Plantes ; en ce que non seulement elles attirent à soy l'aliment dont elles croissent, & s'augmentent, mais elles allongent, & étendent leurs racines, au travers de la terre, & des pierres pour chercher une nourriture éloignée & plus abondante. Car cela fait que les Plantes n'estant pas tout à fait destituées de mouvement par le moyen duquel elles se portent à l'aliment, lorsqu'estant immobiles de l'une de leurs parties, elles s'allongent de l'autre, cela fait, dis-je, qu'il semble qu'il y ait en elles quelque chauche, ou quelque ombre de cette passion que nous appelons la faim ; en ce que le feu, ou la chaleur naturelle epuise l'humide radical, & desséchant les parties qui se retirent, & se rident, il cherche en-

suite un supplément , sans lequel les
 parties estant asséchées , & flétries , il
 periroit luy-mesme & s'éteindroit en-
 tierement. Il semble mesme qu'il y ait
 quelque ombre , & quelque ressemblan-
 ce de cet autre sentiment qu'on nomme
 le Goust , en ce que la chaleur con-
 sommant l'ancienne substance en attire
 de nouvelle ; & demesme que ce presse-
 ment , ces rides , & cette espee de mou-
 vement convulsif est contraire à la Na-
 ture , & par consequent fascheux , ainsi
 la dilatation de ces rides , leur remplis-
 sement , l'appaisement de cette convul-
 sion , & la restitution dans le premier
 estat est par la raison des contraires
 conforme à la Nature , & par conse-
 quent douce & agreable. Et d'autant
 que cette espee de douleur qui est dans
 la faim a cause du defect d'aliment , &
 cette douceur qui se trouve dans le
 Goust par la nourriture qui se prend ,
 ne se fait point sans ce sentiment par-
 ticulier que nous appellons le Tact , il
 y a aussi de l'apparence que les Plantes
 ne sont pas destituées entierement de ce
 sentiment : C'est pourquoy il semble
 que dans les Plantes il y a une espee
 grossiere de sentiment , & cela par le

moyen de la chaleur, ou de cette petite flamme qui estant repandue entre les parties fait la perte, & la repare, & qui estant seule mobile par soy-mesme, est seule le principe de cette espee de sentiment. Pour ne rien dire de ces Plantes qui en se retirant, & se resserrant lors qu'on le touche, montrent assurément quelque chose de semblable à ces Animaux qu'on tient pour tres imparfaits.

Si vous voulez maintenant considerer les Huitres, à peine y decouvrirez-vous autre chose que ce mesme sentiment un peu plus developpé. Car fixes, & immobiles qu'elles sont d'une de leurs parties, elles etendent, & ouvrent l'autre pour prendre l'aliment qui se presente. C'est pourquoy leur petite flamme, ou leur chaleur naturelle agissant de mesme, elles ont un certain sentiment obtus, mais neanmoins un peu plus distinct que celuy des Plantes, & mesme un Attouchement joint à la faim, & au Goust, mais plus exprés quand on les picque; puisque ce resserrement est une espee de fuite de ce qui leur peut nuire, qui procede du sentiment de douleur que leur cause la solution de continuité.

Outre cela , à peine peut-on aussi rien trouver de plus dans les Vers , & autres semblables insectes , si ce n'est qu'ils se meuvent non seulement d'une de leur parties , mais de tout le corps , & qu'ils peuvent avoir l'Odorat qui les porte à se trainer vers l'aliment. Pour rien dire aussi de certains Animaux qui paroissent avoir quelque chose de semblable avec les Plantes , les huîtres & les Vers , & quelque chose de plus , à sçavoir ceux qui étant nez dans du bois , luy sont de telle maniere adhérents par un bout , qu'ils tournent le reste de tous costez , & qui étant faits comme des Serpens , ouvrent la gueule , & paroissent avoir les autres Sens les plus parfaits comme on peut conjecturer de ceux que l'illustre Grotius envoya à Messieurs du Puy.

Pour ce qui est des autres Sens , l'Odorat par exemple , l'Oüye , & la Veüe dont les autres Animaux sont diversement douëz , comme ils ne font leurs fonctions que par quelque contact , l'on peut , ce semble , les tenir comme des espèces de Tact plus parfaites , & néanmoins en cela distinctes du Tact commun , que pour le commun il suffit

une commune, & grossiere disposition dans l'organe ou dans la partie touchée, & pour celles là une autre particuliere, & plus exquise.

Cependant, direz-vous, de tant de paroles, & de tant de discours on n'explique point, ni on n'entend point comment il se puisse faire que les corpuscules de chaleur, ou de petite flamme pris separément, & lors qu'ils s'exhalent en l'Air ne sentant point, & les particules du corps qui entretiennent la petite flâme, & avec lesquelles elle est meslée ne sentant point aussi, il arrive cependant que de ces corpuscules meslez il en naisse ce que nous appellons Sentiment, perception, ou sentir, & generalement connoître, & qu'ainsi de choses insensibles il s'en fasse une chose sensible. En verité il faut avoüer qu'il n'y a pas lieu d'esperer que cecy nous puisse devenir sensible, & manifeste; puisque c'est une chose, ou je me trompe fort, qui surpasse toute la force, & toute la sagacité de l'Esprit humain, de comprendre qu'elle doit estre la tiffure, & la temperature soit de la petite flamme pour pouvoir estre censée Ame, & principe de sentir, soit de la partie, ou

de l'organe qui étant animée & vivifiée serve à l'Âme pour sentir. C'est pourquoy je ne propose ces choses, ou plutôt je ne les touche ainsi en bégayant, que pour insinuer autant qu'il m'est possible le progres par lequel les choses d'insensibles deviennent sensibles; veu principalement que la Nature n'a pas accoutumé de passer d'une extrémité à l'autre qu'en parcourant certains degrez qui sont entre-deux. Car c'est ainsi, par exemple, que les fruits des arbres d'aspres deviennent doux, de sans odeur odoriferans, de verts jaunes, par un progres tellement imperceptible qu'au commencement on ne distingue rien de la qualité qui doit se faire, ni souvent sur la fin rien de celle qui estoit au commencement; tant il est vray qu'une chose insensible devient sensible par une espece de progrès de la sorte, quoy que l'intelligence humaine ne le puisse pas observer.

Au reste, Lucrèce se pourra en quelque façon défendre en respondant Premièrement, qu'il ne sçait veritablement pas particulièrement quelle est la grandeur, la figure, le mouvement, la situation, & l'ordre de ces Atômes, qui étant de

soy insensibles, ne laissent pas par leur jonction, & meſlange, ou temperature d'engendrer une chose sensible ; mais neanmoins que la chose est autant possible , qu'il est possible que d'Atomes qui n'estant de soy ni chauds, ni humides, ni blancs, ni doux, il s'en fasse des choses ou chaudes, ou humides, ou blanches ou douces , & ainsi des autres ; & d'autant plus meſme qu'il n'y a aucune repugnance que quelque chose convienne au Tout qui ne cõviene pas aux Parties, comme à l'Argent par exemple, la couleur blanche, à la corne de Chevre la noire, quoyque les raclures d'Argent ne soient pas blanches , ni celles de corne de Chevre noires ; comme au meſlange d'huile de Vitriol, & d'huile de Tartre de devenir tres chaud, quoyque ni l'une , ni l'autre de ces huiles de soy , & prise à part ne montre aucune chaleur.

En ſecond lieu , que toute ſorte de Semence eſtant animée, & que non ſeulement les Animaux qui naiſſent de l'accouplement, mais que ceux meſme qui s'engendrent de la pourriture eſtant formez de petites molecules ſeminales qui ont eſté aſſemblées , & formées ou
dés

dés le commencement du Monde , ou depuis, on ne peut pas absolument dire que les choses sensibles se fassent de choses insensibles, mais plustost qu'elles se font de choses qui bien qu'elles ne sentent pas effectivement , sont néanmoins, ou contiennent en effet les principes du Sentiment , demesme que les principes du feu sont contenus , & cachés dans les veines des cailloux , ou dans quelque autre matiere grasse: D'où vient que demesme que le feu qui a esté une fois engendré d'un caillou , peut ensuite tirer de pareilles semences de la matiere grasse qu'on luy approche, par lesquelles semences il soit nourry, amplifié , & multiplié , & par lesquelles il echaufe, & brulle; ainsi l'Âme qui a esté une fois engendrée de semence peut des alimens tirer de pareilles semences dont elle soit fortifiée , & amplifiée , & par lesquelles elle sente , ou devienne le principe du Sentiment. Il ajoûtera mesme que pouvant aisement montrer que de l'union, de l'ordre, de la situation, & du mouvement divers des Atomes il s'en fait des Elemens, & des choses sensibles, ceux qui ne sont pas de son sentiment ne scauroient dire com-

ment de leur matiere il s'en puisse tirer les formes substantielles soit des Elemens , soit des autres choses , & principalement de celles qui sont sensibles.

Troisiemement, il repondra aux Objections de Plutarque , que les Atomes ayant des figures, de petites anses, & de petis crochets, ils se prennent mutuellement, & s'entrelaissent de telle maniere que contenant , & comme couvrant ceux qui n'en ont point , ils se meslent & s'unissent tres parfaitement , & que par leur meslange , & leur disposition particuliere ils produisent toutes les autres choses, & specialement les Animées & les sensibles. Non qu'ils souffrent aucun changement , mais parce que l'assemblage de plusieurs meslez & disposez d'une certaine maniere fait un corps qui est maintenant capable de changement, d'alteration , & de differentes qualitez au nombre desquelles se trouve le Sentiment. Car un corps composé d'Atomes comme de la premiere matiere n'est pas plus incapable de ce changement qui fait le Sentiment , que si on le suppose composé de quelque autre matiere qui selon son

tout, & selon toutes les parties, & particules soit autant insensible que l'est un assemblage de plusieurs Atomes: Veu que l'union des parties, ou des particules n'est pas plus grande, c'est à dire plus indissoluble dans l'un que dans l'autre. Joint qu'encore que les Atomes acause de leur mouvement naturel, intestin, & inamissible soient dans un perpetuel effort, il ne s'ensuit pas pour cela que leurs coups, & leurs reflexions, ou leurs allées & venues soient telles que celles qui se font entre des corps éloignez les uns des autres, & qui sont telles qu'elles ne peuvent pas compatir avec les facultez des corps composez, mais que ces mouvemens sont tels que ceux qui sont requis & necessaires pour les fonctions particulieres de leur corps.

Enfin quand il aura accordé à Galien qu'un Atome en particulier est incapable d'alteration, de sentiment, & de douleur, il ajoutera qu'il n'est pas question d'un Atome seul & unique, comme si l'Animal estoit composé d'un seul & unique Atome, auquel cas, selon Hippocrate il seroit incapable de ressentir de la douleur; mais d'une na-

ture composée de plusieurs Atomes meslez d'une certaine maniere, & qui est telle qu'elle soit autant capable d'alteration, & de Sentiment qu'aucune autre composée de quelques autres Elements insensibles qui puissent estre. De plus il n'accordera assurément jamais que l'on puisse faire vne pointe d'aiguille assez subtile pour pouvoir picquer, ou toucher un seul Atome, toute l'industrie des hommes ne pouvant jamais parvenir à la faire si pointue qu'elle n'en touche toujours un nombre innombrable. C'est pourquoy il dira que par la picque de l'aiguille plusieurs sont chassés de leur place, & que parcequ'il se fait solution de continuité dans cet assemblage sensible qu'ils avoient formé, il naist un sentiment de douleur. Il ajoutera que ce n'est pas merveille qu'un tas de diamans, ou autres semblables choses, ne sente point quand on passe un poinçon au travers; parceque les parties dont il est formé ne sont pas affectées de la maniere qui est nécessaire pour avoir la vertu de sentir. Que ce contact des doigts qu'on luy objecte, est bien different de ce contact naturel qui fait le sentiment, &

dont la solution fait la douleur. Que lorsque quelque coup dissout la tissure, & la liaison des Atomes dont un Animal est formé, il s'engendre delà non seulement de la douleur, mais que le coup peut bien mesme estre si violent qu'il détruise entierement la machine, en sorte que tout le Sentiment perisse, que l'Ame sorte, & que l'Animal meure. Et enfin il conclura, qu'encore que les premiers principes ne soient capables ni de douleur, ni de plaisir, ni de changement aucun, ni de Sentiment, il en peut néanmoins naistre, non seulement toutes ces qualitez manifestes dont nous avons fait mention, mais aussi la douleur, le plaisir, en un mot, le Sentiment, tant il est vray que le meslange, l'ordre, la disposition, &c. sont considerables dans la Nature !

—————*materiai*

Intervalla, via, connexus, pondera, plage,

Concursus, motus, ordo, positura, figura

Cum permutantur, mutari res quoque debent.

CHAPITRE IV.

De la Veille , & du Sommeil.

NOUS ne ſçaurions maintenant nous dispenser de dire un mot de la Veille , & du Sommeil ; puisſque l'un & l'autre regarde tellement le Traité du Sentiment en general , que par le mot de Veille on entend l'eſtat dans lequel tous les Sens ſont libres , & degagez , & par celui de Sommeil l'eſtat dans lequel ils ſont tous bouchez , & liez. Pour ce qui eſt de la Veille , on n'en diſpute preſque pas , toute la difficulté eſt à l'egard du Sommeil , tant il eſt ſurprenant de voir un Animal qui eſtoit tout maintenant en vigueur , qui agiſſoit , qui remuoit , qui voyoit , qui entendoit , n'eſtre pas plutoſt attaque du Sommeil , qu'il tombe comme immobile ſans force , & ſans vigueur , ne voyant plus , n'entendant plus , &c. comme ſi à l'egard de ces fonctions il eſtoit mort ; de telle ſorte que ce ne ſoit pas ſans raiſon qu'on nomme d'ordinaire le Sommeil *l'image, le frere, le conſin germain de la Mort*, comme eſtant la privation de la Veille, de meſme que la

Mort est la privation de la Vie. Voyons donc si nous pouvons dire quelle est la cause de cette cessation generale des Sens qu'on appelle le Sommeil? Côme la faculté de sentir reside dans le Cerveau à l'endroit où les nerfs prennent leur origine, & où nous avons dit que se faisoit le rebondissement des esprits, lors que les nerfs sont frappez par les objects, ou par leurs especes à l'extremité des organes, cela fait que lorsque durant le Sommeil les nerfs estant frappez, il ne se fait néanmoins aucun sentiment, l'on doit dire que cela assurément ne vient que de ce qu'il ne se fait aucun rebondissement d'esprits au Cerveau. Mais pourquoy ne se fait-il point alors de rebondissement? A cause du relaschement, & de l'abatement, ou affaïssement des nerfs, lequel affaïssement provient de ce que les esprits n'influent pas, ne les font pas gonfler, & ne les tiennent pas tendus. Mais pourquoy les esprits n'influent-ils plus alors dans les nerfs, ne les gonflent plus, ni ne les tendent plus? Parce qu'il se fait quelque obstruction à leur origine; je dis à leur origine, & non pas par-tout; parce qu'au-

trement ils ne pourroient pas tous , & en mesme temps , comme il arrive , estre ou bouchés , ou s'ouvrir tous tout d'un coup à la moindre impression qui se fera , par exemple , dans l'oreille. Toute la difficulté est donc dās la maniere dont ils se bouchent ; mais il faut concevoir que durant la Veille les commencemens , les portes , ou les petites entrées interieures des nerfs sont comme dressées , ouvertes , & tenduës , & que souffrant l'impetuosité des esprits qui vont & qui viennent , elles se dessechent extremement avec le temps , & s'echauffent ; d'ou vient qu'on dit d'ordinaire que les longues Veilles dessechent & echauffent le Cerveau. Or il arrive de là qu'il s'excite en elles une espee de soif , & comme une envie d'estre humectées , & refroidies , qui est l'envie mesme de dormir , & qu'ainsi elles s'affaissent d'elles mesmes , & s'abattent , soit que ces esprits ayant déjà esté fort epuisez , n'ayent pas la force d'empescher l'affaissement , soit qu'il soit survenu quelque cause qui sollicite , & procure cet affaissement qui est necessaire pour pouvoir estre humectées , rafraichies , & retablies dans l'Etat qu'il faut.

Tout cecy supposé, l'on peut dire que le Sommeil est causé en deux manieres. La premiere fort familiere, & selon la nature est, lorsque les esprits diversement exhalez, & dissipez par les veilles, & par le travail, sont tellement diminuez, & epuisez qu'ils ne peuvent plus tenir les entrées des nerfs dressées, & ouvertes, ce qui fait que cedant à cet affaïssement ils sont retenus dans le Cerveau, où ils se ramassent, & s'accroissent avec ceux qui s'engendrent continuellement, jusques à ce qu'ils soient en telle abondance qu'ils puissent de nouveau redresser, & rouvrir les emboucheures des nerfs, & influencer dedans.

La seconde, lors qu'un froid, une humeur, une vapeur humide, ou gluante, ou quelques autres causes surviennent qui fassent affaïsser, ou retiennent affaïsses les commencemens des nerfs, & qui soient telles que les esprits qui restent ne les puissent dissiper. Car incontinent après le repas, ou lorsque la coction se fait dans l'Estomac, le Sommeil se fait, & vient aisement; parceque comme les extremittez des membres se refroidissent alors

par le rappel qui se fait des esprits à l'Estomac, le Cerveau se refroidit aussi par la mesme cause, desorte que les esprits qui y restent ne sont pas suffisans pour empêcher l'affaissement des nerfs. Or le Sommeil continue encore ensuite lorsque les esprits retournent, & que les extremitéz se rechauffent; parce qu'une nouvelle abondance de sang venal, & arterial montant au Cerveau, il y monte en mesme-temps quelque humeur flegmatique, & seruse, qui durant qu'elle s'épaissit dans le Cerveau pour estre ensuite chassée vers la glande pituitaire, occupe quelque temps l'endroit où se trouve l'origine des nerfs, les humecte, & les tient abbatus. Car à l'égard de ce que l'on dit ordinairement, que les fumées montent de l'Estomac comme d'une espee de marmite au Cerveau où elles s'assemblent, & causent la pesanteur de teste, & l'envie de dormir, cela ne se peut admettre qu'en tant que l'aliment estant converty en sang, l'on tient les Veines, & les arteres comme autant de conduits qui tendent au Cerveau.

D'ailleurs, comme le Sommeil est principalement causé par l'usage des

alimens , & des medicamens froids & humides, il semble que cela arrive tant par la même cause qui est le rappel des esprits, que parce qu'il monte , & s'assemble toujours quelque serosité à l'origine des nerfs, que parceque ces choses froides , & humides n'engendrant que peu d'esprits , il n'en monte , & ne s'en assemble pas assez dans le Cerveau pour reveiller l'Animal. A quoy se doivent rapporter tous ces Somnifères , soit qu'on les avale , soit qu'on les applique par dehors ; en ce qu'ils humectent, refroidissent , agglutinent, & causent par conséquent cette chute , & cet abbatement des orifices des nerfs , jusques à ce que l'abondance des esprits dissipant l'humeur les rouvre , & les tiennent tendus. Ajoutez le temperament naturel qui fait que ceux qui ont le Cerveau froid , & humide , comme les Enfans & les Vieillards , s'endorment aisement , & sont presque toujours assoupis ; comme au contraire ceux qui par leur constitution naturelle , par quelque maladie, ou autrement l'ont trop sec , & trop chaud dorment peu , & passent aisement des nuits sans dormir.

De plus , le repos cause le Sommeil ; parce qu'y ayant deux causes qui tiennent les orifices des nerfs tendus & ouverts , àçavoir l'impulsion des esprits sortans du Cerveau , & le rebondissement de ces mesmes esprits contre le Cerveau , il arrive que dans le repos le rebondissement manque , & qu'ainsi l'impulsion resiste moins , & est plus facilement vaincue. Delà vient que lorsque nous sommes assis, ou couchés , & que nous ne sommes ni picqués , ni pressés, nous-nous endormons plus aisément, & mieux encore dans le silence que rien ne frappe nos oreilles , & durant la nuit que la lumière ne penetre pas nos paupieres. Neanmoins c'est une chose digne d'estre remarquée , qu'une legere friction, le murmure des eaux, ou quelque autre petit bruit continu & uniforme, ou quelque son doux & agreable , provoque le Sommeil ; parceque le doux, & continu rebondissement qui se fait detourne l'impulsion des esprits vers les nerfs , & que le seul rebondissement des esprits vers le Cerveau demeurant il ne peut pas long-temps empêcher l'affaïssement.

Pour ce qui est de la lumière , si elle

provoque le Sommeil , c'est plustot par accident qu'autrement , en ce qu'elle force les paupieres à se fermer, & qu'estant fermées le rebondissement cesse; & c'est acause de cela que nous avons plus de peine à nous-reveiller en plein jour que dans les tenebres, & par consequent au Printemps, & en Esté, quand le grand jour entre par les fenestres, qu'en Hyver; parceque lorsqu'on commence tant soit peu au matin à ouvrir les paupieres, la lumiere se trouve là qui entre dans l'œil desaccoutumé, le frappe, l'incommode, & le contraint de re fermer les paupieres, ce qui donne occasion à se rendormir. Nous devrions icy ajouter plusieurs choses qui regardent le Sommeil, mais nous les toucherons plus commodement lorsque nous traiterons des Songes, des Nostambules, & du calme des Passions. Nous devrions aussi ce semble ajouter quelque chose des Veillés, mais nous en avons deja insinué la raison; car il est constant que la cause des Veilles est tout ce qui fait que les orifices des nerfs demeurent ouverts, & que les esprits rebondissent librement des organes au Cerveau.



LIVRE II.

DES SENS EN particulier.

CHAPITRE I.

*Du Tact, & de la Taction, ou
Perception qui se fait par
le Tact.*

CE Traité se trouve beaucoup abrégé par ce qui a esté dit des Qualitez. Car comme on demande principalement quatre choses de chaque Sens, l'*Object*, l'*Organe*, la *Fonction*, ou la maniere particuliere de l'*Action*, & le *Milieu* dans ceux qui demandent quelque intervalle; il est constant que les principales difficultez regardent l'*Object* qui n'est autre que

quelqu'une des Qualitez qui ont esté expliquées , comme est la Lumiere, ou la Couleur à l'égard de la Veue, l'Odeur à l'égard de l'Odorat , la Saveur à l'égard du Goust , la Chaleur, la Froideur , &c. à l'égard du Taët. Pour ne dire pas que les difficultez qui regardent les autres chefs , s'entendent assez de ce qui a esté dit du Sentiment en general. Or nous ne commencerons pas par la Veue quoyque ce soit le plus noble des Sens , mais par le Taët , parce qu'il est le plus necessaire de tous , & que les autres Sens estant des especes de Taët plus exquises, & plus parfaites, leurs fonctions ne sçauroient , ce semble , estre ni bien expliquées , ni bien entendues que par quelque analogie ou rapport à la fonction de celuy qui est proprement appellé Taët.

Il n'est pas necessaire de remarquer que le Taët selon qu'on le prend icy , est un Sens par lequel la chose touchée, est perçüe , ou apprehendée comme chaude , comme dure , comme aspre &c. Remarquons plustot qu'on doit considerer le Taët comme un certain Sens general , & qui n'est pas demesme que les autres limité à un seul ob-

jet , & qu'ainsi l'on peut admettre plusieurs especes de Taët avec Themistius qui en distingue effectivement plusieurs ; en sorte qu'autre soit le Taët du chaud , & du froid , autre celuy du sec , & de l'humide , autre celuy du dur , & du mol , autre celuy du pesant , & du leger , autre celuy du doux , & de l'aspre. Et l'on ne doit point objecter que toutes les Qualitez qui regardent le Taët ont un commun , ou plustost un mesme Organe soit la peau , ou la chair , ou ce qu'il vous plaira ; car la Langue mesme qu'on sçait estre l'organe des Saveurs , est aussi l'organe de ces mesmes Qualitez qui regardent le Taët.

Mais pour dire maintenant quelque chose de plus particulier touchant l'Organe du Taët , il est entre autres choses clair , & evident que les autres Sens ayant leurs organes externes determinez ou placez à de certaines parties du corps , comme la Veue à l'Oeil , l'Ouye à l'oreille , &c. celuy du Taët est diffus , & repandu par tout le corps. Et ce n'est pas , certes , sans une providence particuliere ; car comme les Qualitez qui regardent le Taët peuvent estant trop fortes , & trop violentes ,

EN PARTICULIER 65
corrompre tout ce qu'elles touchent, & détruire non seulement une partie, mais plusieurs, mais l'Animal mesme, il a esté à propos que l'Animal fust doué de ce Sens dans toutes ses parties, afin de pouvoir sentir, & éviter la qualité corrompante de quelque costé qu'elle peust venir. Au reste quoy qu'Aristote vueille que la Chair soit l'Organe du Tact, neanmoins il est visible de tout ce qui a esté dit, que c'est plustot la membrane, & le nerf, en ce que par la tension elle peut tellement estre pressée que le Sentiment soit excité dans la partie affectée, & que par le moyen des esprits pressez la perception se fasse dans le Cerveau. Il est vray qu'on experimente que la chair depouillée de sa peau sent; mais cela peut arriver acause des diverses membranes des muscles, comme estant douées d'un Sentiment tres exquis; jont qu'il peut y avoir des nerfs repandus dans la chair, qui fassent le Sentiment.

Pour ce qui est de la remarque d'Aristote, que le Tact de l'homme surpasse de beaucoup celui de tous les autres Animaux, il est vray que cela repugne à ce Distique vulgaire.

*Nos Aper Auditu , Lynx Visu , Simia
Gustu ,*

Vultur Odoratu , pracedit Aranea Tactu.

Que le Sanglier nous surpasse dans l'Ouye, le Lynx dans la Veue, le Singe dans le Goust, le Vautour dans l'Odorat, l'Aragnée dans le Tact; mais néanmoins qu'il n'est pas aisé de trouver si quelque autre Animal a le Tact plus exquis, eu egard aux choses ordinaires qui se sentent : Je dis ordinaires ; car ce presentiment des Saisons, & cette Sympathie, & Antipathie qui se voit en plusieurs Animaux, semble indiquer que leur Tact peut estre affecté par des corpuscules qui n'affectent aucunement le nostre, demesme qu'il y a des hommes qui ont extremement froid lorsque les autres n'en sentent point, du tout.

Pour ce qui est du Toucher, ou de l'action du Tact, à peine doit-on rien ajouter à ce qui en a esté dit generalement en parlant du Sentiment, ou de l'action, & de la maniere de Sentir. Nous remarquerons seulement que selon Lucrece elle se fait de trois maniere. La premiere,

———— *Cum res externa sese
Insinuat , ———*

EN PARTICULIER. 67

comme lorsqu'une aiguille, une espée, quelque autre chose de la sorte entre dans la chair. La seconde

—*Cùm ledit qua in corpore nata 'st ,
Aut juvat egrediens genitales per Vene-
ris res ,*

comme lorsqu'il se fait un abcez dans le corps qui cause de la douleur, ou que la semence chatouille les conduits en sortant. La troisieme,

—*Ex offensu, cùm turbant corpore in ipso
Semina , confunduntque inter se concita
sensus ,*

comme lorsque d'un grand coup qu'on recoit les esprits sont troublez , & les sens etourdis.

L'on peut icy ajouter que Lucrece rapporte le chatouillement à une espèce de corpuscules qui ne doivent estre ni trop doux , ni trop aspres , mais qui tiennent comme le Milieu entre-deux.

*Sunt etiam qua jam nec lavia jure pu-
tantur*

*Esse, nec omnino flexis mucronibus unca ;
Sed magis angululis paulum prostantibus,
& qua*

*Titillare magis sensus quàm ledere pos-
sunt ;*

*Fæcula jam quo de genere 'st , inulæque
sapores.*

Ce seroit , ce semble , icy le lieu de dire les diverses conditions que doivent avoir les corpuscules pourque la peau qui en est touchée, ou affectée sente tantost chaud, tantost froid , tantost dur , tantost mol , & tantost d'autres qualitez, ce que Lucrece marque dans ces deux Vers.

*Denique jam calidos ignes , gelidamque
pruinam*

Dissimili dentata modo compungere sensus , &c.

Mais cela depend en partie de ce qui a esté dit en traitant des Qualitez, & en partie aussi de ce qui a esté dit au sujet de la diverse temperature de l'organe qui fait que ce que l'un sent chaud, l'autre le sent froid , en ce que la peau n'est meüe que par la qualité dont elle n'est pas affectée.

CHAPITRE II.

Du Goust , & de la Gustation, ou Perception des Saveurs,

LE Goust , dit Cicéron, est un Sens que la Nature a donné aux Animaux pour leur conservation. Car comme l'Animal ne sauroit subsister longtemps sans aliment , c'est ce Sens qui reconnoit les choses utiles , & qui en sçait faire le choix, estant d'ailleurs accompagné de plaisir , sans quoy les Animaux ne se soucieroyent pas de prendre des alimens , ou ne s'en souviendroyent pas. Aristote tient qu'il est très exquis dans l'homme a cause que c'est une espece de Tact, & que le Tact de l'Homme surpasse celui de tous les autres Animaux. Mais quoy que cela ait quelque vray semblance, neanmoins il est fort difficile d'en juger absolument , parceque chaque Animal semble devoir estre capable de bien gouter les choses qui luy sont convenables, & nécessaires , & que l'Homme par une certaine depravation causée plustost par

son intemperance que par la Nature, ne goust pas demesme les choses salutaires, & ne les distingue pas de celles qui luy sont nuisibles. Quoy qu'il en soit, il dit que le Goust est une espece de Tact, non que les autres Sens n'en soient aussi une, mais parceque les organes des autres Sens n'estant touchez par leurs objects que de loin, & par les especes qui leur sont transmises, l'organe du Goust demande le contact de l'object mesme, c'est à dire de la chose savoureuse.

Quoyque nous ne repetions pas icy ce qui a esté dit de la Saveur qui est l'object propre du Goust, neanmoins il faut remarquer à l'égard de son organe, que c'est veritablement la Langue, comme Aristote le suppose, & le dit par tout, mais que l'on ne doit neanmoins pas, ce semble, rejeter le sentiment de Plin, lorsqu'il accorde aussi au Palais *l'intelligence* des saveurs, c'est ainsi qu'il parle; car il semble que nous experimentons aussi du goust dans le palais, & principalement dans sa partie postérieure; ce qui est d'autant plus vray-semblable que les nerfs qui semblent estre destinez pour le Goust,

se repandent non seulement dans la langue, mais aussi dans le palais.

Pour ce qui regarde spécialement la Langue, il y a véritablement des nerfs de la septieme conjugaison qui y tendent, mais ils se repandent dans les muscles par lesquels elle est diversement meüe, non seulement pour parler, mais aussi pour pouvoir estre pressée contre la chose savoureuse, soit qu'elle l'attire du dehors en dedans, soit qu'elle la tourne & retourne dans la bouche, soit qu'elle la presse contre le palais, soit qu'elle la pousse dans le gosier. Sa chair est toute particuliere, & tout à fait differente de celle du corps. Elle est couverte d'une membrane extremement subtile, & qu'on ne scauroit presque separer de la chair sans en déchirer quelque chose : Pour ne dire point qu'au dessous de cette membrane on decouvre une infinité de petites tuberositez que quelques-uns croient estre l'Organe immediate du Goust.

Aristote semble etendre le Goust, ou la perception des Saveurs jusques au gosier, mais cela ne se doit entendre que du fond de la bouche, ou des confins de l'Esophage; car du reste le canal

du gosier semble estre incapable de goûter le plaisir , la douceur , ou l'amertume ; ce que nous experimentons lors qu'appréhendant l'amertume des pilules que nous voulons prendre, nous taschons de les faire passer tout d'un coup dans l'Esophage ; aussi ne s'y rencontre-t'il point de ces petites tuberositez , ou petites bouches que nous venons de dire , & en vain Philoxenus auroit eu un col de Grüe , comme il le souhaitoit, pour jouïr plus longtems du plaisir qu'il y a dans le boire , & dans le manger.

Je passe sous silence que Platon semble supposer que cette organe soit d'une temperature humide , & qu'Aristote enseigne qu'elle est humide en puissance , & non pas en acte , comme ne contenant point d'humeur en soy. & pouvant neanmoins estre humectée par l'humidité de la chose savoureuse. Mais on pourroit peute estre dire qu'elle est temperée , & que cette temperature se fait par un meslange d'humidité , & de secheresse ; tant parceque la langue trop humide, ou trop seche ne sent pas les Saveurs , que parceque cette humidité dont elle semble estre toujours remplie,

EN PARTICULIER. 73
remplie , luy est estrangere , & luy
vient de la salive , qui est principale-
ment necessaire soit pour assaisonner
les viandes trop insipides par cette pe-
tite pointe de sel dont elle est tant soit
peu chargée , soit pour dissoudre les
saveurs qui sont trop seches.

Quant à l'action du Goust , qui est
ce que les Latins appellent *Gustation* ,
elle se fait , dit Alcmeon dans Plutar-
que , lorsque par l'humidité , & par
la mollesse de la Langue les saveurs
sont tirées , & séparées , c'est à dire
lorsque les corpuscules de la chose sa-
voureuse qui sont propres à affecter la
Langue , sont de telle maniere tirez ,
& exprimez qu'ils s'insinuent dans les
pores & petits canaux de la Langue ,
se repandent dans la membrane , font
impression sur les petis nerfs , & par
le moyen des esprits qui rebondissent
contre le Cerveau rapportent , & an-
noncent l'impression à la faculté sensi-
tive , d'où il naist en nous une telle ,
ou une telle perception , une telle , ou
une telle espee de Saveur. Je dis telle ,
ou telle ; car selon que la mesme chose
savourouse rencontre une organe tis-
sue & disposée de telle , ou de telle ma-

niere, & qu'ainsi elle l'affecte de telle, ou de telle façon, il se fait une telle, ou une telle perception, & par conséquent une telle, ou une telle espece de saveur paroît.

De là on peut dire en general, que le Sentiment, ou la perception agreable, & comme d'une chose douce (ajoutez par opposition, & desagreable, comme d'une chose amere, salée, sure, &c.) est, ou lorsque l'organe asséchée, & ridée par la faim, ou par la soif, est remplie par l'application de la chose savoureuse, & remise dans son premier & naturel estat; d'où vient que souvent les choses qui sont agreables quand on a bien faim, & bien soif, deviennent desagreables après qu'on a beu, & mangé; parce que la fissure de l'organe est changée, & que les corpuscules tirez de la chose savoureuse n'entrent plus demesme dans les petis pores, & petis contours comme ils faisoient.

Où lorsque l'organe demeurant d'ailleurs dans sa constitution ou disposition naturelle, est comme adoucie & effattée par des corpuscules qui s'insinuent doucement & paisiblement;

d'où vient que parceque la conformation , & la tiffure naturelle de l'organe est differente non seulement dans les diverses especes d'Animaux , mais aussi dans les hommes , une chose qui est agreable aux uns , peut estre desagreable aux autres; parceque les mêmes corpuscules ne peuvent convenir & s'accorder d'une mesme maniere à des contextures differentes , de sorte que c'est une necessité qu'ils flattent & adoucissent celles-cy , & qu'ils raclent & irritent , ou aigrissent celles-là.

Ou lorsque la contexture de l'organe est tellement changée soit par quelque maladie , ou par quelque autre accident , que les corpuscules d'une chose savoureuse , qui dans la constitution naturelle entroient rudement , & asprement , entrent maintenant sans rudesse , & doucement ; ce qui arrive tres-souvent aux filles , & même aux femmes grosses , lors qu'elles se plaisent à manger des choses dont elles auroient de l'averfion dans un autre temps.

Ou lorsque l'organe demeurant d'ailleurs dans son estat naturel & ordinaire , & n'ayant pas esté corrompue par les maladies ou autrement , est nean-

moins tellement changée soit par l'age qui la rend sèche , & serrée d'humide & lasche qu'elle estoit , soit par l'accoutumance , c'est à dire par un frequent & long usage de certains alimés, d'où il se fait peu à peu comme des rides , & des plis durs & permanens, qui font que les corpuscules d'une chose savoureuse, qui auparavant ne s'accommodoient pas, s'accommodent ensuite, & conviennent ; ce qui est cause que les Vieillards, se plaisent à manger de certaines choses qui ne leur plaisoient pas lors qu'ils estoient jeunes , & qu'estant accoutumez ils recherchent des alimens qu'ils rejetteroient ne l'estant point.

Ou lorsque l'organe estant d'ailleurs remplie, & bouchée par des corpuscules d'une chose douce , & par consequent comme incapable d'estre meue par de semblables corpuscules qui surviendroient , elle est tellement raclée , & nettoyée par une autre chose savoureuse qu'on mange , qu'elle recouvre pour ainsi dire le Sentiment; ce qui fait que les Ragousts salez & picquans qui seroient desagreables , plaisent à ceux qui ont déjà beaucoup mangé , & qui sont rassiez.

CHAPITRE III.

De l'Odorat, & de l'Odoration ou Perception des Odeurs.

ARISTOTE appelle l'Odorat le Sens-moyen , parce qu'ayant d'un costé le Tact , & le Goust qui ont besoin du contact immediate de la chose sensible, & de l'autre l'Ouye , & la Veue qui demandent qu'elle soit éloignée , il tient comme le milieu entre - d'eux, ne la demandant pas si contigue que les premiers , ni si éloignée que les derniers.

Platon veut que dans l'Homme l'Odorat soit *le pire des Sens*, si on le compare avec celuy des autres Animaux ; peutestre comme dit Simplicius , a cause qu'il est grossier & imparfait, & qu'il a besoin d'un fort ebranlement pour pouvoir estre excité à sentir , ou plutôt parce qu'il y a plusieurs Animaux qui non seulement sentent certaines choses de bien plus loin que les hommes , comme les Vautours , les Corbeaux , & les Abeilles , mais qui en

sentent mesme quelques-unes que les hommes ne sentent point du tout, comme un Chien qui sent la piste d'un Cerf, ou celle de son Maitre, ou un Tygre qui par le seul Odorat va cherchant les petits qu'on luy a ravis.

Mais pour ne nous arrester point à tout cecy , & dire un mot de l'organe de l'Odorat, l'on demeure bien d'accord que le Nez , & les Narines entant qu'elles servent à introduire les odeurs, en sont comme l'appareil extérieur , cependant on demande qu'elle est cette partie intérieure qu'on peut dire estre son organe véritable & immediate. Car il y a eu des Anciens qui ont cru que c'estoit la Tunique , ou la membrane intérieure des Narines , & Galien rejetant cette Opinion , pretend que ce sont plustost les Ventricules intérieurs du Cerveau. Cependant on tient ordinairement que ce sont les *Processus mammillaires* dont nous avons fait mention.

Or Galien pretend que l'organe de l'Odorat n'est pas la membrane intérieure des Narines, ce qui se prouve par l'exemple de ceux qui n'ayant point les Narines mal affectées, ne sentent nean-

moins point. L'on prouve aussi que ce ne sont pas les Ventricules intérieurs du Cerveau, de ce que ces cavitez semblent plustot estre destinées pour l'écoulement, & l'expulsion des excréments. Ainsi l'Opinion qui tient que ce sont les *Processus mammillares* semble estre la plus vray semblable de toutes, tant parce qu'il ne reste point d'autre partie à qui l'on puisse raisonnablement donner cet office, que parce que ces deux Processus, ou allongemens sont commodement placez pour recevoir les Odeurs qui sont attirées vers le Cerveau par l'aspiration, après avoir passé les trous de l'os Ethmoïde, ou cribléux; joint que deux nerfs aboutissent là, & que tout Sentiment se fait par le moyen des nerfs comme nous avons montré plus haut.

Cecy supposé, on peut dire que le Flairer, ou l'action; & le Sentiment actuel de l'Odorat se fait, lorsque les corpuscules d'odeur penetrent dans les Narines d'une telle maniere qu'ils parviennent à ces allongemens, & que les frappant, & les ébranlant ils ébranlent en même temps les petits-nerfs, & contraignent les esprits à rebondir

vers leur origine où est le siege de la faculté sensitive. Or l'on sçait que cela ne se fait qu'entant que l'Air qui est le vehicule de l'Odeur ,est conjointement attiré par l'Aspiration , puis qu'il est constant que dans l'Expiration on ne sent point l'Odeur ; marque evidente que ce Sens , aussi bien que tous les autres , demeure sans action , s'il n'est fappé , & pressé.

L'on demande maintenant pourquoy ceux qui tiennent longtems au nez une chose odoriferante, ou qui demeurent un peu trop longtems dans un lieu plein d'odeurs , ne sentent plus l'odeur , ce qui arrive aussi à ceux qui portent des gans musquez , ou autres choses de la sorte? La raison de sccy est que les corpuscules d'odeur qui sont entrez les premiers ne sortant pas si tost , mais que demeurant quelque-temps attachez , ils peuvent boucher les passages , desorte que ceux qui surviennent ne peuvent pas entrer , ni par consequent ebranler l'organe. D'ou vient que les choses odoriferantes ne doivent que de fois à autre estre approchées du nez , afin que les corpuscules qui sont attachez ayent le temps

de sortir, & que les passages soient ouverts à ceux qui doivent venir ensuite.

On demande encore s'il est vray que l'odeur se repande, & aille bien moins loin dans l'air que le Son ? Nous respondons qu'encore qu'Aristote ait esté de ce sentiment, & que ce soit l'Opinion vulgaire, & mesme celle de Lucrece, il y a neanmoins sujet de douter si cela est absolument vray ; parce que nous sçavons par le rapport de nos Mariniers que lorsque les Orangers sont en fleur sur nos costes de Provence, on en sent quelquefois l'odeur de plus de cinquante mille, d'où cependant on n'entend point le Son des plus grosses Cloches, ni peutestre mesme celui des Canons ; & il y a des Auteurs qui écrivent que les Vautours suivent les Cadavres jusqu'à cinq cent mille.

Au reste, il n'est pas necessaire de nous arrester icy sur ces demandes ordinaires, pourquoy une certaine odeur est douce, & une autre forte, & pourquoy une odeur qui est agreable à l'un est desagreable à l'autre ? Car il est constant qu'il en faut raisonner à proportion comme nous venons

de faire des Saveurs , & que ce que nous avons dit en parlant des Qualitez, des Sens en general, & nommement de la Perception des Sens doit suffire. J'ajoute seulement avec Theophraste, Plutarque, & quelques autres, que si les Chiens n'ont pas l'Odorat si bon au Printemps qu'en Automne, ce n'est que parceque le Printemps repand dans l'Air une tres grande quantite, & diversite d'odeurs qui trouble leur Odorat; que si demesme ils ont moins de nez l'Hyver, & l'Esté, cela vient de ce que le froid de l'Hyver empesche trop les odeurs de se dissiper, & que la chaleur de l'Esté les dissipe trop.

CHAPITRE IV.

*De l'Ouye, & de l'Audition, ou
Perception des Sons.*

CE n'est pas sans sujet qu'Aristote estime le Sens de l'Ouye pour la Prudence, en ce que la parole estant par son moyen entendue, nous nous communiquons mutuellement nos pensées soit en public, soit en particulier, nous apprenons les Sciences, &

EN PARTICULIER. 83
ns enseignons, & par là devenons plus
Sages & plus prudents ; aussi est-ce pour
cela que ce Sens est nommé le Sens des
Arts , & des Sciences ; comme aussi le
Sens des Passions , en ce que de tous
les Sens il n'y en a aucun qui excite
plus de passions dans l'Âme.

Mais pour ne nous arrêter point à
cecy , & toucher premierement quel-
que chose de son organe ; il n'est point
nécessaire de dire que les oreilles qui
paroissent au dehors contribuent beau-
coup pour bien entendre , puisque ceux
auxquels elles ont esté coupées n'enten-
dent plus que grossierement, confusemēt
& comme le bruit d'une Cigale , ou le
murmure de l'eau. Il n'est pas aussi ne-
cessaire de dire que la Nature semble
avoir fait ce conduit acoustique ainsi
en tournant comme il est, afin que rien
ny pût entrer , & qu'elle l'a ainsi vou-
lu enduire de quelques ordures , afin
que si par hazard il y entroit quelque
petit Animal , il s'y embarrassât , & y
fust pris comme dans de la Glu. Fai-
sons plutôt une petite description de
l'oreille, comme étant l'organe propre
de l'Ouye.

Ce conduit tortu aboutit à une

Membrane qu'on appelle d'ordinaire le Tambour , parce qu'elle est attachée comme la peau d'un Tambour à un petit Cercle osseux. Dans ceux qui ont l'Ouye bonne elle est & tres seche , & tres subtile , comme l'a remarqué Hypocrate. Au derriere de cette membrane il y a une certaine petite capacité qu'on appelle le Bassin, dans laquelle est contenu cet Air qu'on appelle *inné* , mais cet air ne se voit que par la raison, & parce qu'on ne croit pas qu'il y ait aucun lieu qui ne soit rempli de quelque substance. Il y a aussi dans cette capacité, & tout proche du Tambour trois petits Os inconnus aux Anciens qu'on a nommez par ressemblance le Marteau , l'Enclume , & l'Etrier. Ces petits os ont cela d'admirable qu'ils ne sont point comme tous les autres couverts du Perioste, & qu'ils ne sont pas plus petis dans les Enfans que dans les grandes personnes. Vis à vis du Tambour il paroît deux trous comme deux petites fenestres, & un petit canal cartilagineux qui tend au palais , & qui a une pellicule comme une espeece de valvule qui peut souffrir que quelque chose passe de cette capacité

EN PARTICULIER. 85

dans la bouche , & non pas reciproquement de la bouche dans la capacité. Ces petites fenestres conduisent à une petite caverne plus avancée qu'on appelle le Labyrinthe , à cause qu'il s'y trouve quelques sinuositez. La principale de ces sinuositez est comme une troisième capacité ; Galien l'appelle le trou aveugle , acause qu'elle ne passe pas plus avant , & quelques autres la nomment la Coquille. Un gros rameau du Nerve de la cinquieme Conjugaison est inseré dans le fond de cette capacité , & se repand dans la Coquille , & dans le Labyrinthe.

- Après cette legere description de toute l'organe , on voit presque ce qui doit estre pris pour la principale organe de l'Ouye , c'est à dire qu'elle est la partie speciale dans laquelle se fait la perception de l'Ouye , ou du moins l'impression qui peut estre sentie dans le Cerveau , & estre appelée *Audition* ; car cette partie n'est apparemment que la Coquille interieure avec le reste du Labyrinthe , & principalement le fond mesme de la Coquille , acause de l'insertion du Nerve qui peut rapporter l'impression du Son au Cerveau , & qui

doit pour cela à bon droit estre nommé le Ners Acoustique , c'est à dire le Ners de l'Ouye.

Pour ce qui est de l'Ouye , ou de la Perception des Sons , ne se pourroit-elle point faire de cette maniere ? L'Air poussé par le corps sonnant, & figuré à sa maniere estant entré dans l'oreille , parvient premierement au Tambour qui est fort mince , fort tendu , & fort subtil , & dont par consequent chaque particule cede à chaque particule de l'air qui arrive , & presse aussi par consequent la petite partie de l'air inné qui luy est contigue ; de sorte qu'il se fait comme une espee de petit rayon, dont une des extremitez touche , & pousse une des particules du Ners qui est estendu dans le fond de la Coquille, de telle maniere que plusieurs particules du Tambour faisant en mesme temps plusieurs rayons , il se fait au dedans de la Coquille , & du Labyrinthe comme une petite poignée des rayons qui poussent tous le Ners ; & une marque que le pouffement se fait par plusieurs petis rayons qui tombent sur plusieurs particules , ou petites fibres du Ners , c'est que plusieurs Sons pouffant en

EN PARTICULIER. 87
mesme-temps l'oreille, nous en pour-
rions choisir un, auquel nous soyons
specialement attentifs.

Mais, direz-vous, puisque selon ce
qui a esté dit ailleurs, les corpuscules
de l'air qui est formé en Son doivent
estre diversement figurez, & que selon
leur diverse configuration ils repre-
sentent diverses especes de Son, com-
ment se pourra-t'il faire que le Nerve
soit affecté de telle maniere que ces di-
versitez de figures se sentent, si les cor-
puscules ne passent pas tous figurez au
travers du Tambour? Et ne devroit-on
point conjecturer de là que le Tam-
bour fust l'organe de l'Ouye, & qu'il
sent la diversité des Sons, entant que
les corpuscules diversement figurez
l'affectent diversement? Je repons qu'on
doit plutost, ce semble, concevoir que
le Tambour diversement poussé dans la
surface extérieure est diversement ré-
ferré, & mené, & que souffrant cette
mesme contraction, & cette mesme
motion dans la surface intérieure, il
pousse aussi diversement l'air qui est par
derrière, & le forme en rayons, si bien
que le Nerve qui est aussi diversement
poussé, est diversement affecté; d'où

vient qu'il n'est pas nécessaire d'admettre que le Tambour soit l'organe de l'Ouye, p'autât plus que qui que ce soit n'est destitué de l'organe, & que dans ceux qui sont Sourds le Tambour est tout demesme frappé en dehors par les corpuscules figurez, que dans ceux qui entendent.

Cependant il faut remarquer que l'usage de ces petits os ne semble pas estre comme plusieurs croient, de repousser par un certain rebondissement le Tambour, & à l'imitation de l'air extérieur causer une agitation dans l'intérieur par le moyen de laquelle il se fasse au dedans une certaine resonance que l'organe perçoive. Car pour ne dire point qu'il y a quelques Animaux, comme les Singes, qui n'en ont point, qu'il y en a quelques-uns, comme les Oyes, qui n'en ont que deux, le pouffement du Marteau, ou de la moitié du Marteau qui seul est capable de frapper le Tambour, ne semble pas pouvoir suffire pour ces diversitez innombrables de Sons & de voix. Ces petits os semblent donc plustost estre destinez pour empescher que le Tambour poussé par un Son violent ne se rompe: Car

l'experience de ces Sons trop impetueux qui rendent les hommes tout etourdis , ou à demy sourds , nous fait assez voir que quelquefois il est en danger de se rompre , d'estre déchiré , ou trop tendu , & de devenir inhabile pour entendre.

Il faut aussi remarquer à l'égard de ce petit canal dont nous avons dit un mot , qu'il se fait apparemment quelque transmission de Son par ce canal lors qu'on tient avec les dents un Instrument, comme un Luth , dont quelqu'un remue les cordes , & que par l'effort de la bouche la Valvule qui est à son orifice est en quelque façon tendue , & l'air interieur poussé par la Valvule comme par le Tambour. Car je ne vois pas comment les Sourds puissent autrement sentir l'harmonie , comme ils disent , & y prendre plaisir , lors qu'ils serrent avec les dents un Luth qui est touché par quelque bon Maître. Cependant si cela se fait , la Surdité leur doit estre venue par la mauvaise disposition du Tambour , & non pas par celle du Nerve , lequel a demeuré sain & entier , le Tambour estant mal affecté : Mais nous parle-

stes , mais comme ils sont causez par un corps qui pousse l'air ou plus frequemment ou moins frequemment , & qui par les mesmes impulsions enment ou beaucoup , ou peu ; il arrive que le Son est d'autant plus aigu que l'organe est frappé plus frequemment , & d'autant plus grave qu'il est frappé plus rarement ; & de plus qu'il est d'autant plus fort, ou d'autant plus foible qu'il est frappé par une plus grande, ou par une moindre affluence. Il arrive aussi que demesme qu'a l'egard d'une chose illuminée qu'on a coutume de voir grande , & distincte dans une certaine distance , nous jugeons que cette chose est beaucoup plus éloignée lorsque nous la voyons petite , & confuse , d'où vient que nous nous trompons souvent lorsque nous ne prenons pas garde qu'une chose peut estre petite , & confuse , & estre proche ; ainsi à l'egard d'une Voix qu'on a coutume d'entendre forte , & distincte dans une certaine distance, on juge cette Voix bien plus éloignée lors qu'elle nous vient foible , & debile , & par consequent moins distincte ; ce qui fait aussi que nous nous trompons souvent

ne prenant pas garde qu'il se peut faire qu'une Voix petite , & confuse soit envoyée de près ; comme lorsque les Engastrimithes , ou ceux qui parlent de l'Estomac , étranglent , pour ainsi dire , la plus grande partie de la Voix , retenant , & comme repoussant en arriere une grande partie de l'air en mesme temps qu'il est poussé au dehors. Il arrive mesme encore , que demesme qu'un Verre convexe sert à l'œil , parce qu'il ramasse les rayons dispersez qui font que la vision devient plus forte , & plus distincte ; ainsi la main , une trompette , un Gornet , ou quelque autre chose de la sorte sert à l'oreille , par ce qu'elle rassemble aussi de mesme les corpuscules de la Voix qui font que l'on entend plus fortement , & plus distinctement.

De plus , si on demande comment il se peut faire que le mesme Son s'entende plusieurs fois ? Il est constant que cela se doit attribuer à la reflection , laquelle convient egalemeut au Son , & à la Lumiere. Il est aussi constant que la Voix est bien plus raisonnante , & paroît bien plus forte dans une chambre qu'au dehors ; parce qu'elle est re

fléchie de plusieurs endroits , des murailles , des planchers , & autres lieux , & qu'elle fappe en même temps l'oreille plusieurs fois. D'ou nous devons comprendre pourquoy une meſme Voix qui eſt prononcée dehors , ou en plein air , eſt mieux entendue dans la chambre, qu'étant prononcée dans la chambre elle n'eſt entendue au dehors ; parce qu'eſtant entrée dans la chambre elle ſouffre diverſes reflections qui peuvent frapper les oreilles de celuy qui eſt dedans ; au lieu qu'eſtant ſortie de la chambre en plein air , elle ne peut pas de meſme eſtre reflechie à l'oreille de celuy qui eſt dehors. Enfin il eſt conſtant que la meſme tromperie arrive à l'égard de l'Ouye , qu'à l'égard de la Vue , en ce que de meſme que la choſe vue par une eſpece reflexe paroit eſtre non pas dans l'endroit où eſt effectivement, mais dans celuy d'où l'eſpece vient tout droit en dernier lieu ; ainſi une choſe entendue par un Son reflexe ne paroit pas eſtre là où elle eſt en effet , mais dans l'endroit d'où en dernier lieu le Son vient droit à l'oreille. Et la cauſe de cecy eſt , que de meſme que ſi ayant les yeux bandez quel-

qu'un qui fust derrière nous nous frappoit à la poitrine en étendant , & recourbant le bras , ou avec un bâton recourbé , nous jugerions que celui qui nous frappe seroit devant nous , & non pas derrière nous , parceque l'imagination se porte toujours vers l'endroit d'où vient le coup , ainsi lors qu'une chose qui est derrière nous frappe nostre œil par un rayon reflexe , ou nostre oreille par un Son reflexe comme avec une espèce de petit bâton , nous ne l'*apprehendons* pas derrière , mais devant , ou du costé que se porte l'imagination , comme si le coup en venoit.

Pour ce qui est du Milieu de l'Ouïe , il est presque evident de ce qui a esté dit jusques icy , qu'on n'en sçauroit guere assigner d'autre que l'Air. Car pour que le Corps sonnant fasse du son il faut de l'air , & pour qu'il pousse le tambour de l'oreille il faut que le trou acoustique soit libre , ou plein d'air , & non pas d'aucun autre corps. Or pour que le Son puisse estre transmis depuis le corps sonnant jusques à l'oreille , le trajet ne sçauroit apparemment se faire que par un espace d'air

ou libre , ou du moins s'entremeslé de corps & d'air. Il est vray que lors qu'estant dans une chambre fermée nous entendons du bruit de dehors , le Son ne passe pas par un espace absolument libre , parce qu'il ne demande pas necessairement d'aller en droite ligne ; mais il passe par les trous , & par les fentes où il y a de l'air qui est continu avec celuy qui est au dehors , & celuy qui est au dedans. D'où vient que s'il y avoit une Maison tellement fermée qu'il n'y eust ni trou , ni fente par où l'air peust entrer , j'ose assurer qu'on n'y entendroit aucunement le Son de dehors. Et une preuve de cecy est , que si quelqu'un est enfermé dans un Cabinet qui n'ait qu'une petite fenestre fermée avec une lame de verre bien enduite , il n'entendra point celuy qui luy parlera de dehors , quoy qu'il crie fort haut , & qu'il voye le mouvement de ses levres. Il est vray que si la chambre trembloit soit par quelque grand coup de Tonnerre, ou de Canon, ou autrement , on pourroit entendre quelque murmure ; mais alors le Son qui s'entendrait seroit acause du mouvement de l'air de la chambre qui seroit

roit agité par le tremblement des murailles , demefme que l'air qui est dans un Grellet. En effet , lorsque nous agitions une boëtte dans laquelle il y a une petite pierre renfermée , nous entendons les coups de la pierre , & le bruit qui est excité dans la boëtte ; parce qu'encore que l'on fasse la boëtte tellement folide , & bien bouchée , que la moindre particule de l'air qui y est contenu ne la puiſſe pénétrer , ni n'en puiſſe ſortir , il reſte néanmoins toujours l'air extérieur , qui eſtant pouſſé par la boëtte qui eſt pouſſée par la pierre , peut tranſmettre le Son à l'oreille. Et qu'ainſi ne ſoit , l'expérience nous apprend que ſi quelqu'un pouſſe , ou frappe légèrement un des bouts de quelque longue poutre , le Son ſera entendu par celui qui ſe tiendra l'oreille fort prez à l'autre bout ; parce que la ſuite des fibres qui ſont meues , & pouſſées dans un des bouts eſt telle que le mouvement , l'impulſion ou le pouſſement eſt continué juſques à l'autre bout , & imprimé à l'air contigu , lequel meut & ebranle l'oreille. L'on dit que le Son pénétre dans l'eau , mais ce ne peut eſtre , auſſi bien qu'à l'égard

au verre, que peu, ou point du tout, & qu'à l'expérience; puisque les Nageurs, & les Plongeurs disent que pour peu qu'ils soient enfoncés dans l'eau ils n'entendent point du tout : Et dans quelques Viviers les Poissons viennent quand on les appelle, ou au son d'une clochette, & qu'ils fuyent les rames des pêcheurs, ce n'est apparemment que parce qu'en parlant, ou en sonnant, ou en ramant, ou en jetant quelque morceau de pain, il se fait quelque motion, ou quelque tremblement de l'eau que les poissons sentent, ou parce qu'ils voyent le pain, les rames, la clochette, ou quelque autre chose qui remue.

CHAPITRE V.

De la Vue, & de la Vision, ou perception des Couleurs.

NOUS parlerons en dernier lieu de la Vue, dont il n'y a personne qui ne reconnoisse l'excellence, soit parce qu'elle atteint son objet de plus loin qu'aucun des autres Sens, soit

parce qu'elle l'atteint en un moment , ou dans un temps imperceptible , & d'une maniere plus pure , & comme on dit d'ordinaire, plus immaterielle , plus diversifiée, plus durable , & plus agreable. Pour ne dire point que demesme que l'Ouye est le Sens de la Science , ainsi la Veue est le Sens de l'Invention, & celuy auquel Platon soutient avec raison que nous sommes redevables de la Philosophie ; en ce que les yeux , dit - il , ont les premiers reconnu ces grands Chemins Royaux qui viennent du Ciel à nous, & qui sont comme les canaux par où elle s'est ecoulée dans l'Esprit des hommes. Au reste , comme nous avons tant parlé ailleurs de la lumiere , de la couleur , des especes visuelles, du transparent , du trajet des rayons, & de leur refraction, il est evident qu'il n'est pas necessaire de nous arrester icy à parler ni de l'Object , ni du Milieu de la Veue , qui n'est autre que le transparent , l'air , l'eau, le verre, &c. Neanmoins ce qui reste ne laisse pas d'estre tres considerable, & nous oblige mesme a bien connoitre la fabrique des yeux qu'on sçait estre l'organe de la Veue.

La fabrique de l'œil A B C D E F approche fort de la ronde. F A B C est la partie antérieure, C D E F qui est enfoncé dans l'os de la Teste, la postérieure.

A B, la partie antérieure de la Membrane qui enveloppe tout l'œil, est nommée *la Cornée*, acause qu'elle est polie, & transparente; la postérieure qui est B C D E F A, *Sclerodes*, acause de sa dureté, & les endroits qui se voyent proche de A, & de B, *le blanc de l'œil*, acause de la couleur.

A I L B, est la Tunique Vvée, ainsi appelée acause qu'elle est trouée comme un grain de raisin à qui on a osté le pied; car I L, est son trou, qui paroissant au milieu de l'Iris, est ordinairement appelé *la Prunelle*.

M N, M N, sont certains filets noirs qu'on appelle les *Ligamens Ciliaires*, & qui tiennent suspendu un certain corps mol, & transparent qu'on nomme *l'humeur Crystalline*.

L'espace Q Q Q, est rempli d'une certaine liqueur transparente, qui à raison de la ressemblance qu'elle a avec l'eau, est appelée *l'Aqueuse*,

N O N P, cette humeur que nous

se des Nerfs, comme il a esté dit, il est évident que la Retine est ou un Nerve, ou une Membrane formée de la substance intérieure du Nerve Optique, & par conséquent propre à recevoir l'impression des rayons de lumière qui tombent sur elle, & la transmettre au Cerveau, ce qui ne convient point au Crystalin; car quoy qu'il soit enveloppé de sa membrane, néanmoins il ne l'a pas demesme continuée avec le Nerve. Et mesme l'insertion des bords du Crystalin dans les Ciliaires semble assez marquer qu'il n'est suspendu que pour donner passage aux rayons qui passent plus avant, à la manière d'un Miroir ardent.

Et en effet, demesme qu'une lentille de verre a cause de sa transparence, & de sa convexité transmet en mesme temps, & rassemble les rayons qui vont agir sur la matière qui est derrière; ainsi le Crystalin qui est aussi & transparent, & convexe à la manière d'une lentille, transmet, & ramasse les rayons qui s'en vont affecter, & ébranler la Retine qui est derrière. Nous verrons ensuite de quelle manière le Crystalin rompt, & rassemble les rayons avant

qu'ils parviennent à la Retine ; cependant il suffit icy que les rayons ne demeurent pas dans le Cryftalin, comme il feroit neceffaire fi la Vision s'y parachevoit, mais qu'ils paffent plus avant, afçavoir jufques à l'endroit où il eft plus vray femblable qu'elle fe fait.

De la Vision.

P Our dire maintenant quelque chofe de la Vision, l'on a de tout temps demandé fi elle fe fait par emission de quelque chofe qui forte des yeux, ou fi ce ne feroit point pluftoft par reception de quelque chofe qui vint des objets. Entre ceux qui fuivent la premiere maniere l'on peut mettre les Pythagoriciens, qui tenoient que les yeux lancent de certains rayons qui parviennent jufques aux objets, & que ces rayons retournant aux yeux faifoient le Sentiment, comme par une efpece de nouvelle ou de rapport. L'on peut auffi mettre de ce nombre les Stoïciens, en ce qu'ils ont cru que des yeux il fort des rayons qui vont de telle maniere pouffant, & tendant l'air, qu'il s'en fait comme un Cone dont la pointe eft dans la furface de l'œil, & la bafe dans

l'objet : Et que demefine que la main avec un baſton ſent comme en tâlonnant , & ſelon la reſiſtance tout ce qui eſt touché , aſçavoir la choſe dure , la molle , la polie , la rabouteuſe , la boue , le bois , une pierre , du drap , &c. ainſi la Veue par le moyen de l'air tendu ſent tout ce qui ſe rencontre , par exemple , une choſe blanche , une noire , une jaune , une belle , une lai-de , &c.

Entre ceux qui ſuivent la ſeconde maniere , on a veritablement coutume de mettre Ariſtote , mais à peine peut-on ſçavoir ce qu'il veut qui ſoit envoyé des choſes à l'œil. Car en premier lieu il ſemble en pluſieurs endroits approuver l'eſmiſſion ; & d'ailleurs quelques Peripateticiens ont cru qu'il n'eſt point neceſſaire que la choſe veue cauſe aucun mouvement dans l'œil , & que pour la Viſion il n'eſt beſoin d'autre choſe , ſi non que l'objet viſible ſoit preſent à l'œil , qu'il ſoit illuminé , & à une diſtance convenable. Les Nominaux entre autres ont eu cette penſée , Okam , Biel , Durand , Gregoire , & les autres.

Mais pour ne nous arreſter point à

ces derniers , ceux qui ouvertement , & clairement ont suivy la derniere maniere, & qui ont voulu que la Vision se fust par réception , sont les Defenseurs des Especes , ou images, entre lesquelles on peut dire que Democrite , & Epicure tiennent le premier lieu ; ils ont mesme esté suivis de quelques Peripateticiens modernes , mais en un Sens bien different ; car ceux cy veulent que ces images soient quelque chose de detaché de l'objet , & cependant que ce ne soit rien de substantiel , & corporel , mais de purs accidens , de plus, qu'elles soient purement incorporelles , on du moins à la maniere des choses incorporelles , en ce que plusieurs sont dans un mesme lieu , ou dans une mesme partie du milieu ; car là où il y en a une, disent-ils, dans ce mesme endroit il y en a mille, & chacune d'entre-elles est toute dans tout le milieu, & toute dans chaque partie du milieu; veu qu'en quelque partie du milieu qu'on mette un Miroir , l'image de l'objet y est représentée , & qu'en quelque partie qu'un œil puisse estre placé , l'objet est veu de là. Or si cette eduction , & propagation se peut entendre , & admettre ,

ou non , c'est ce qui a esté dit ailleurs.

Comme il y a donc cette diversité d'Opinions au sujet de la Vision, il semble entre autre chose qu'il n'est pas nécessaire qu'il sorte rien des yeux qui soit lancé sur les objets. Car en premier lieu , comme les rayons doivent estre corporels, qui pourra jamais comprendre que les yeux contiennent une telle abondance de corpuscules , qu'elle puisse estre repandue jusques à la Région des Etoiles fixes , & non seulement vers un costé , mais à tout l'hémisphere qui est sur l'horison , & non seulement par une simple allée & venue , mais par un écoulement continuél , mais tant qu'on veut tenir les yeux ouverts ? Et il ne faut point objecter l'exemple de Tibere qui voyoit dans les tenebres, car outre que la chose n'est pas trop assurée , l'on peut dire que cette petite lumière n'estoit que comme un torrent qui estoit incontinent épuisé, & qui ne causoit point la Vision d'une autre maniere que la lumière extérieure.

Il semble ensuite estre absolument nécessaire que depuis la chose vuee il passe jusques à l'œil quelque chose qui frap-

EN PARTICULIER. 109
pe l'organe. La preuve de cecy se tire de
la nature mesme de la faculté qui sent,
en ce qu'elle n'agit point qu'en souff-
rant & en recevant, & qu'elle ne sent
point plustost cecy que cela, si ce qui
est senti ne la touche ou par soy, ou
par quelque chose qu'il luy transmette.
Cecy se prouve encore par l'analogie
de la Veue avec les autres Sens, qui
constamment ne sentent rien que quel-
que chose ne les fappe, & ne les ebran-
le. Enfin la mesme chose se prouve par
l'experience des Objects qui estant mis
dans la lumiere sont veus des tenebres,
& qui estant mis dans les tenebres ne
sont pas veus de la lumiere; puisque si
nous n'admettons que dans le premier
cas il vient quelque chose des objects
à l'œil, & que dans le second il n'y
vient rien, il sera impossible de rendre
raison de la difference. Comme il est
donc certain qu'il est transmis quelque
chose de la chose veue à l'œil, il nous
reste à dire ce que c'est, si c'est, par
exemple, le simple mouvement du trans-
parent qui est entre deux, comme il
semble que ça esté la pensée d'Aristote,
ou si c'est quelque image qui en ait esté
detachée, ou quelque autre chose.

Or il semble, entre autres choses,

qu'il ne vient rien des choses visibles à l'œil que de la lumière ou directe, ou reflexe, ou rompue. Car en premier lieu, lorsque la chose vue est d'elle même lumineuse, personne ne sçauroit douter qu'il n'en vienne immédiatement & directement de la lumière à l'œil, & que l'œil n'en soit frappé, d'autant plus que si elle vient trop pure, & en trop grande abondance, elle blesse l'organe. Et lorsque la chose vue n'est pas de soy lumineuse, une marque convaincante qu'il en vient de la lumière par reflexion, c'est qu'estant dans les tenebres on ne la voit point, & qu'elle n'est point vue que quelque chose ne luy envoie de la lumière qu'elle puisse renvoyer à l'œil. D'ailleurs, qu'il ne soit pas nécessaire qu'il vienne autre chose que de la lumière, c'est ce qui semble estre suffisamment prouvé de ce qui a esté dit de la Lumière, & de la Couleur, lorsque nous avons montré que la Couleur n'est effectivement rien autre chose que la Lumière, qui selon qu'elle frappe l'œil, fait ou excite en nous le sentiment de la couleur soit blanche, ou autre, selon la diversité des refractions, & des petites ombres extrême-

EN PARTICULIER. III
flées qu'elle peut souffrir en sortant de la chose lumineuse, ou estant réfléchie de la chose illuminée, ou en traversant le milieu.

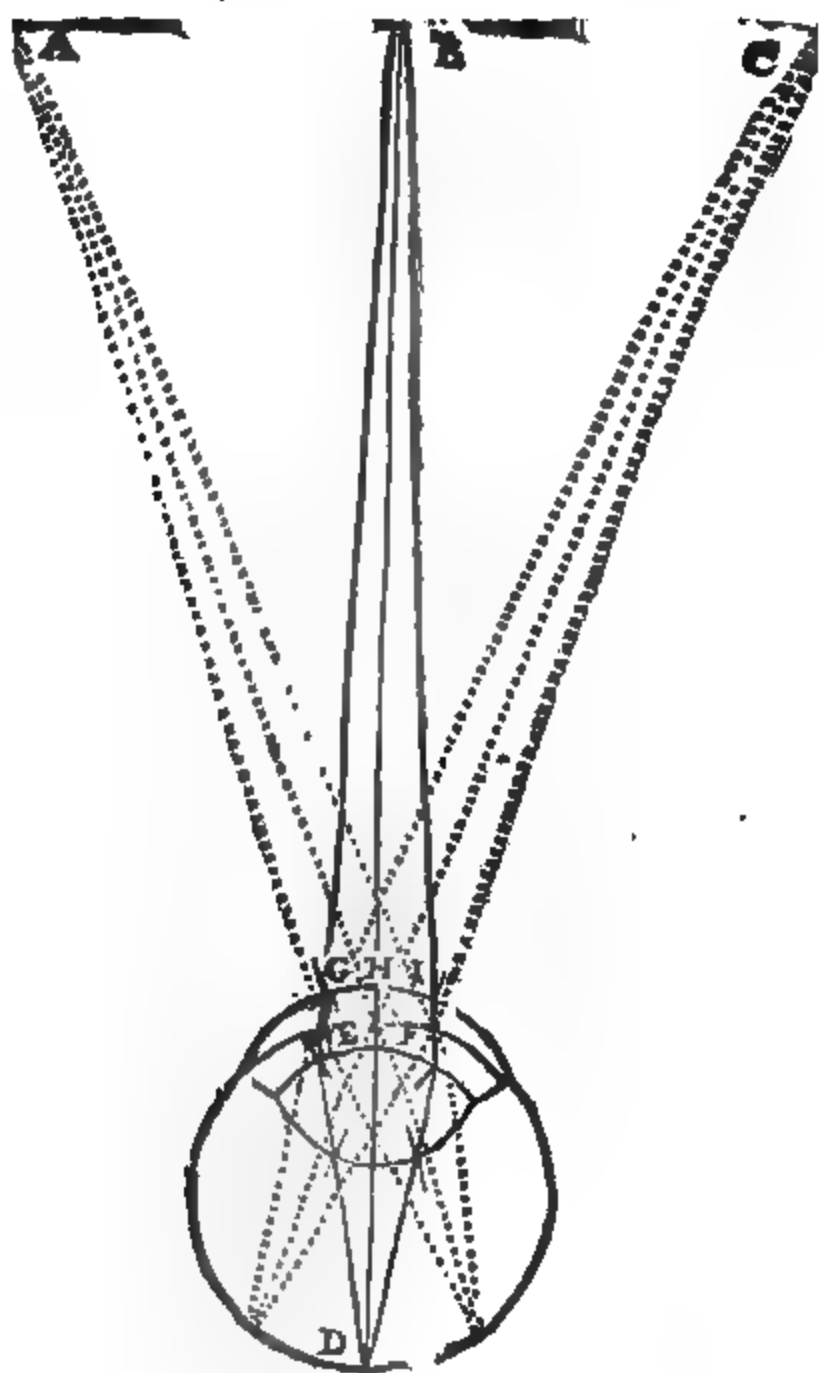
Ainsi l'on doit dire en second lieu, que l'Opinion d'Aristote peut estre censée vraie, en ce qu'il veut que depuis la chose colorée jusques à l'organe il se fasse quelque mouvement dans tout le milieu; car ce mouvement n'est autre chose que celui de la Lumière mesme qui passe successivement, quoy qu'il croye que ce n'est pas la lumière qui est meue, mais le transparent, ce que nous avons cependant montré n'avoir point de vray semblance, lorsque nous avons rejeté le Baston des Stoïciens.

L'on doit dire en troisième lieu, que l'Opinion d'Epicure est probable, en ce qu'il explique que la Vision se fait par l'impression des images qui viennent de choses mesmes. Car les rayons de lumière viennent de telle manière des parties, & particules des choses lumineuses, & illuminées, qu'elles les représentent, en sorte que l'amas des rayons qui viennent de toute une chose est son image, qui de mesme qu'elle représente la chose dans un Miroir, ainsi excite le Sentiment, ou l'ap-

prehension de la chose dans l'organe. Il est vray qu'outre cela il veut qu'il se detache quelque chose de l'object , comme quelque espede de pellicule tres subtile ; mais nous avons deja montré, ce que nous allons encore faire dans la suite , que les rayons de lumiere suffisent.

Quoy qu'il en soit, comme l'on entend que l'image qui vient de la chose veue pût n'estre autre chose qu'un amas, & une contexture de rayons de lumiere , nous pouvons nous imaginer que la Vision se fait , lorsque les rayons après avoir traversé la Prunelle , & souffert refraction à la rencontre des membranes & des humeurs , frappent la Retine , & imprimant sur elle l'image de la chose veue, en excitent le Sentiment, ou l'apprehension dans le Cerveau. Or que l'image de la chose veue soit imprimée dans la Retine comme dans un Miroir concave , & que cette impression se fasse par le moyen des rayons qui viennent de la chose veue , c'est ce qui semble estre suffisamment prouvé de ce que nous venons de dire plus haut , en ce que quelques rayons abordent à la prunelle , & à raison de la transparence des membranes , & des

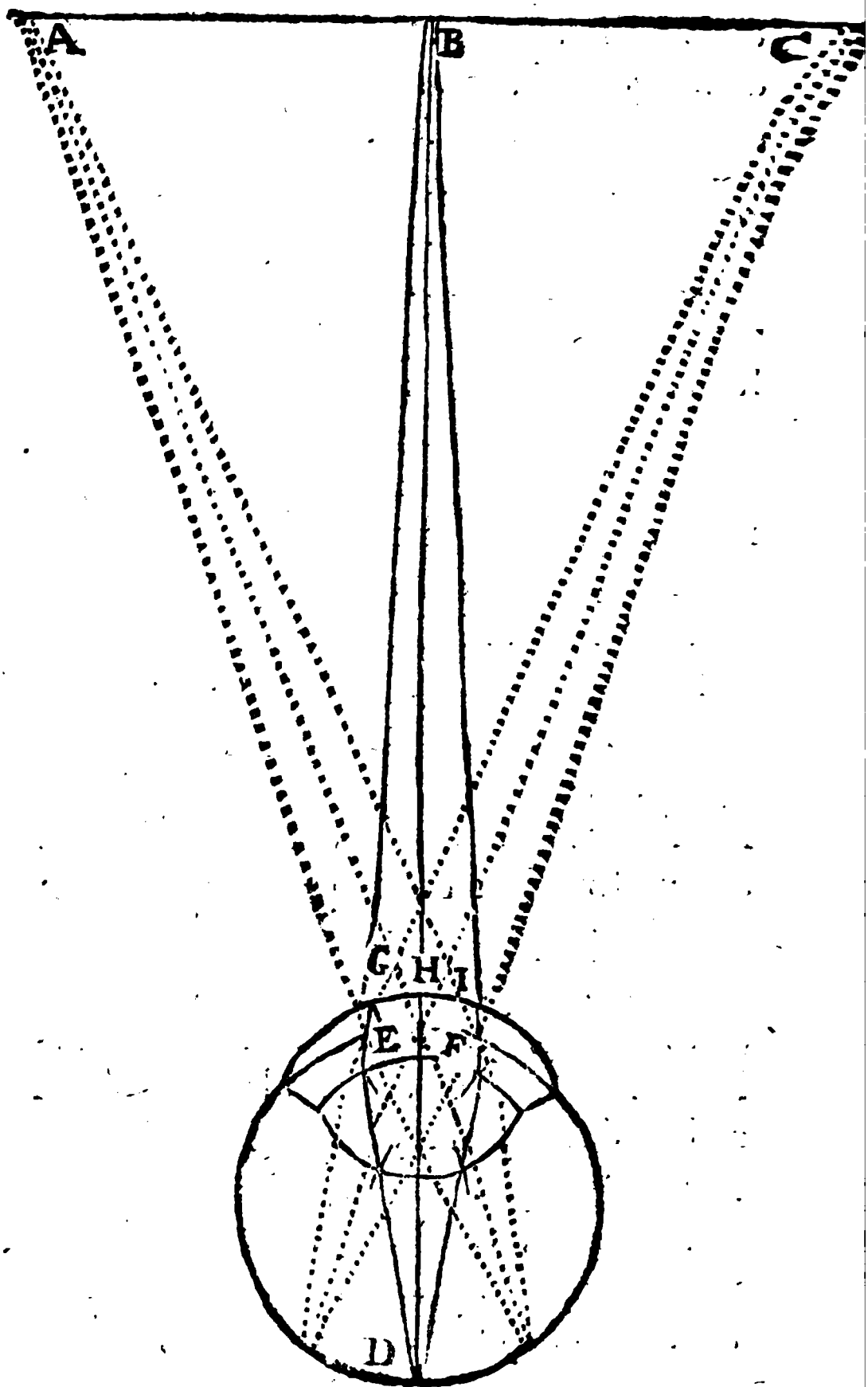
humeurs, penetrent jusques à la Retine ; joint qu'on ne sçauroit trouver d'autre pinceau parquoy elle puisse être travaillée, & formée, & qu'admettant les rayons on peut expliquer pourquoy elle est d'une telle forme, d'une telle couleur, d'une telle situation, & ainsi du reste. De plus que les rayons souffrent refraction, & principalement en tombant sur la Cornée, comme aussi en entrant, & en sortant du Crystalin (comme l'on verra par la figure suivante, sur laquelle on pourroit par avance jeter les yeux.) c'est constamment ce que demande la nature du Transparent lorsque sa contexture est ou inegale, ou sa surface autre que plate. Et certes s'il ne se faisoit aucune refraction de rayons, il ne se pourroit depeindre aucune chose dans la retine qui fust plus grande que la Prunelle, parce qu'il n'entreroit point d'autres rayons dans l'œil que ceux qui seroient transmis directement, & comme de petits bastons selon la capacité de la Prunelle. Mais la Providence a fait que la superficie de la Cornée fust convexe, afin qu'elle pust recevoir les rayons de tout l'hémisphere, ou environ, & que ces ra-



EN PARTICULIER. 115
yons se rompant sur elle , entraissent
dans l'œil , & qu'ayant encore souffert
d'autres refractions dans le trajet ,
comme il a esté dit , ils penetraissent
dans le fond de l'œil où ils representaient
environ tout l'hémisphere.

De plus, que lorsque par le moyen
de ces rayons l'image est imprimée , &
la retine frappée , il se fasse , ou s'exci-
te dans le Cerveau le Sentiment , ou
l'apprehension de la chose , & qu'ain-
si la Vision se fasse , c'est aussi ce qui
est clair , & evident de ce qui a esté dit ;
en ce que toute la Retine est formée de
la substance mesme du Nerve Optique ,
& qu'il n'y a aucune de ses parties qui
ne soit comme un rameau du tronc du
Nerve Optique fendu , & étendu , &
qui ne soit par consequent comme un
petit Nerve qui estant plein d'esprits lors
qu'il est frappé par le rayon , excite ,
& avertisse , pour ainsi dire , par le re-
bondissement des esprits, la faculté qui
reside dans le Cerveau à l'origine du
Nerve Optique.

Au reste , il n'est pas necessaire de
repetier icy que les rayons de lumiere
sont des corpuscules tres tenus , & tres
subtils , comme n'estant autre chose



que de certaines suites , ou files droites de corpuscules tres petis que le corps lumineux envoie avec une telle rapidité , & continuité , que se suivant immédiatement , & se poussant par derriere les uns les autres, il s'en fait comme de petites verges roides , & tendues.

Toutcecy supposé, comme il est vray qu'un corps soit lumineux , soit illuminé , peut estre veu non seulement par un , ou deux , mais par un nombre innombrable d'yeux disposez & placez à droite , à gauche , en haut , en bas , en tout sens ; nous sommes obligez de dire qu'il repand à la ronde , & tout à l'entour de soy un nombre innombrable de rayons ; d'autant que les rayons qui tendent de ce corps à un certain œil sont de necessity differens de ceux qui tendent aux autres yeux. Et parce que chaque partie sensible , ou qui est d'une grandeur suffisante , peut de mesme estre veue par un nombre innombrable d'yeux ; il faut encore que de chaque partie il se repande de mesme à la ronde un nombre innombrable de rayons. Et d'autant que chaque partie a ses particules , &

que dans chacune des plus petites particules il y a un nombre innombrable de points Physiques qui peuvent estre en même temps veus par plusieurs yeux ; il faut encore de nécessité que ces particules repandent alentour d'elles des rayons innombrables. Or comme les rayons sont envoyez , ou partent des surfaces des corps , & qu'il n'y a aucune surface , quelque polie qu'elle puisse estre au Sens , qui ne soit en effet tres inegale , cela fait que non seulement les surfaces raboteuses , mais que celles là mesme qu'on croyt estre tres polies , se doivent concevoir de maniere , que chaque point Physique soit comme une espee de petite Montagnette avec son sommet , & sa pente , ou devexité de tous costez. Car par ce moyen on peut concevoir que de chaque point Physique il se repand à la ronde d'innombrables rayons , & à plus forte raison d'une certaine partie sensible qui est composée de ces sortes de points , & à plus forte raison encore de toute la surface qui est composée de ces parties ; au lieu que si la surface estoit parfaitement plane , & polie , elle repandroit des rayons , non pas à

la ronde , ou si vous aimez mieux , en hemisphere, mais seulement vers l'endroit qui luy seroit directement opposé ; si bien qu'une muraille , par exemple, repandoit de telle maniere tous ses rayons droits , & paralleles, qu'il n'en parviendroit point un aux yeux qui seroient situez obliquement , & qu'a l'égard de l'œil qui seroit directement opposé , il ne luy en viendroit pas de toute la muraille, mais seulement d'une certaine petite partie qui ne seroit pas plus grande que seroit l'œil , ou la prunelle.

Remarquez que j'ay dit des Rayons innombrables, & non pas infinis, cōme on dit vulgairement; Car la Nature ne souffre pas l'infiny , & toute cette infinité n'est que par une supposition purement Mathematique , n'y ayant en effet qu'une *innumerabilité*, ou une multitude incomprehensible. En effet , s'ils estoient infinis, ils le seroient toujours, & par tout , & à quelque distance du corps lumineux , ou illuminé que se pût estre, on ne pourroit pas dire qu'il y en eust plus icy que là , ce qui est contre l'experience qui nous fait voir que plus on s'eloigne, moins il y en a,

& que dans un tres grand eloignement ils sont tres rares, ou qu'il pourroit mesme n'y en avoir point du tout.

Cependant on entend de cecy que puisque de toute la surface de chacune de ses parties, de chacune de ses particules, & de chacun de ses poincts il se repand des Rayons de toutes parts, il se fait des croisemens innombrables de rayons par tout le milieu, quoy que plus abondans proche du corps, & plus rares plus l'eloignement en est grand; parce que divers rayons sont diversement dirigez des diverses facettes de tous les poincts. L'on entend aussi que de tous les rayons qui traversent l'Air, il n'y en a aucun qui occupe la place de l'autre, & qu'ils sont tous tellement fins & deliez, que quelques proches qu'ils puissent estre les uns des autres, ils ne se penetrent neanmoins jamais. Ce qui fait qu'ils peuvent veritablement bien estre ramassez, par exemple, par des Miroirs ardens, mais non pas estre reunis dans un poinct Mathematique; desorte qu'encore que le Soleil soit en son Midy, nous devons toutefois concevoir qu'il reste dans l'air un nombre innombrable de petis chemins vuides
par

par où il pourroit encore passer des rayons innombrables : Et ce qui fait voir clairement la verité de la chose , c'est que si lorsque le Soleil luit il passoit autant de rayons par l'Air qu'il est possible , il n'y auroit rien qu'ils ne brûlassent incontinent ; puisque ceux qui sont ramassez par les Miroirs , & qui laissent moins de ces petits passages vuides , brûlent si aisement toutes choses.

Maintenant on peut inferer de tout cecy , que lorsque l'œil est ouvert à la lumiere , il parvient à la prunelle des rayons de presque tout l'hémisphere. Je dis presque , car la prunelle estant un peu avancée acause de la rondeur de la Cornée , il luy en pourroit véritablement venir de plus que de l'hémisphere , mais acause des parties éminentes qui sont alentour , comme le sourcil , le nez , les jouës , il en faut ôter quelque chose. Or quand je dis hémisphere, je n'entens pas précisément la moitié du Ciel , ou du Monde , mais généralement tout ce qui est veu tout d'un coup , ou d'une seule veüe l'œil estant rendu vers une certaine chose ; tout ce qui est veu , dis-je, d'une seule

venüe, en haut, en bas, aux costez, à la ronde soit distinctement, soit confusement ; parce qu'encore qu'entre les choses veues les unes soient plus proches, & les autres plus éloignées, néanmoins à l'égard de la prunelle elles sont disposées comme si elles estoient également distantes ; de sorte que celuy qui regarde au dedans d'une Maison, ou d'une Galerie n'en a pas moins pour objet visible l'hémisphere, quoy qu'il y ait de certaines parties des murailles, ou des planchers très éloignées, & quelques unes très proches, que lors qu'il regarde le Ciel, quoy que les Etoiles fixes, les Planetes, & les Nues qui y paroissent soient dans des distances très inégales.

Or il est constant de tout ce que nous venons de dire que ni tous les rayons qui viennent de tout l'hémisphere, & des choses qui sont placées dedans, ne parviennent pas à la prunelle, mais ceux-là seulement qui viennent des parties qui luy sont directement opposées ; car les autres regardent vers d'autres endroits ; Ni même tous ceux qui viennent de toute une partie, mais ceux-là seulement qui viennent des

particules de cette partie, qui sont vis-à-vis ; car il y a aussi de ces particules qui sont tournées vers d'autres endroits ; Ni tous ceux encore qui viennent de toute une particule , mais ceux-là aussi seulement qui viennent de ces petits grains ou points qui sont directement opposés ; parce que de tous ces points il y en a aussi quelques-uns qui regardent ailleurs ; Ni tous ceux enfin qui viennent des facettes directement opposées de ce point ; puis qu'il y en a même aussi quelques-unes de celles-cy qui regardent ailleurs. D'où il est aisé de concevoir, comme il ne peut jamais y avoir deux prunelles auxquelles les mêmes rayons du même hemisphere parviennent ; en ce qu'ou les mêmes choses ne leur sont pas directement opposées , ou les mêmes parties des mêmes choses , ou les mêmes particules des mêmes parties , ou les mêmes points des mêmes particules , ou les mêmes facettes des mêmes points ; de sorte que comme l'image, ou l'espece de la chose se peint dans l'œil par les rayons qui parviennent à la prunelle , il est constant que dans divers yeux il se peint diverses images , & jamais les

de nous à des objets différens, de sorte
qu'un même objet différemment pré-
senté nous paroît d'une autre, & nous nous
imaginons qu'il n'est pas les mêmes
parties, & de même particules, les
mêmes points. Car de même que ce
sont véritablement diverses parties lors
que le même homme est regardé par
deux personnes, dont l'un regarde la
partie droite de la tête, & l'autre la
gauche, ainsi il est évident par la rai-
son que ce sont diverses parties lors
que les deux hommes regardent la
même chose, en ce que dans la tête il
y a une incompréhensible diversité de
petits pores, ou petites fibres, & de pe-
tites annéaux, ou petits grains, dont
certaines parties sont vues par celui-
cy, & d'autres par celui-là.

Il est constant par conséquent que
la vue, & même encore peut avoir,
non pas une seule, & unique image
seulement, mais d'innombrables, selon
les innombrables petits lieux de l'air,
ou du milieu dans lesquels un œil peut
être placé, & où il peut recevoir des
rayons venant de diverses parties, ou
particules, ou grains, ou points de la
chose. De plus, qu'on peut véritable-

ment bien dire que toute l'image de la chose est dans tout le milieu, en ce que l'image totale, ou generale peut estre prise pour l'amas de toutes les images qui sont, ou peuvent estre dans tout l'espace ; mais néanmoins qu'on ne peut pas dire qu'elle soit toute dans chaque partie speciale, & singuliere de l'espace ; puisqu'il n'y en a que de particulieres dans les particulieres parties de l'espace, & qui ne sont formées que de fort peu de rayons.

Ce qui est bien digne d'estre remarqué, c'est que comme il se peint toujours dans l'œil une image egale de l'hémisphere soit que les choses soient proches, ou éloignées ; ainsi on peut dire qu'il ne parvient pas plus de rayons à l'œil dans un cas que dans un autre, & qu'ainsi absolument parlant, on ne voit pas plus de choses d'un grand hémisphere, comme lors qu'on regarde le Ciel, que d'un petit, comme lors qu'on regarde au dedans d'une Cabane. Car le petit hémisphere est véritablement composé de parties plus petites, mais leurs particules sont plus deployées à l'égard de la prunelle, & il y en a un plus grand nombre qui avec leurs petits

grains, ou petis poinçts sont tournées vers elle, & elles luy envoient plus de rayons. Ainsi le Soleil a veritablement de plus grandes parties, & par consequent plus de particules, & de poinçts Physiques d'où il envoie, & repand des rayons que n'a pas la Lune; mais neanmoins il n'y a pas plus de particules, ou de poinçts du Soleil tournez vers l'œil que de la Lune; d'autant que ce qu'il y en a de plus est tourné vers d'autres endroits que vers l'œil: Et cela fait que la Lune estant à la veüe egale au Soleil, que le pouvant tout cacher, & qu'estant par consequent une aussi grande partie de son hemisphere que le Soleil est du sien, quoy que cet hemisphere soit beaucoup de fois plus éloigné; cela fait, dis-je, qu'il ne vient pas moins de rayons de tout l'hisphere Lunaire que du Solaire. Cela fait de mesme qu'un peloton de Nuages estant à la veüe egal à la Lune, & la pouvant couvrir, il n'en vient pas plus de l'hisphere des Nues. Et comme le mesme se peut dire de quelque petite boule que ce soit, dont la Lune peut estre cachée, quoy que cette petite boule ne soit éloignée

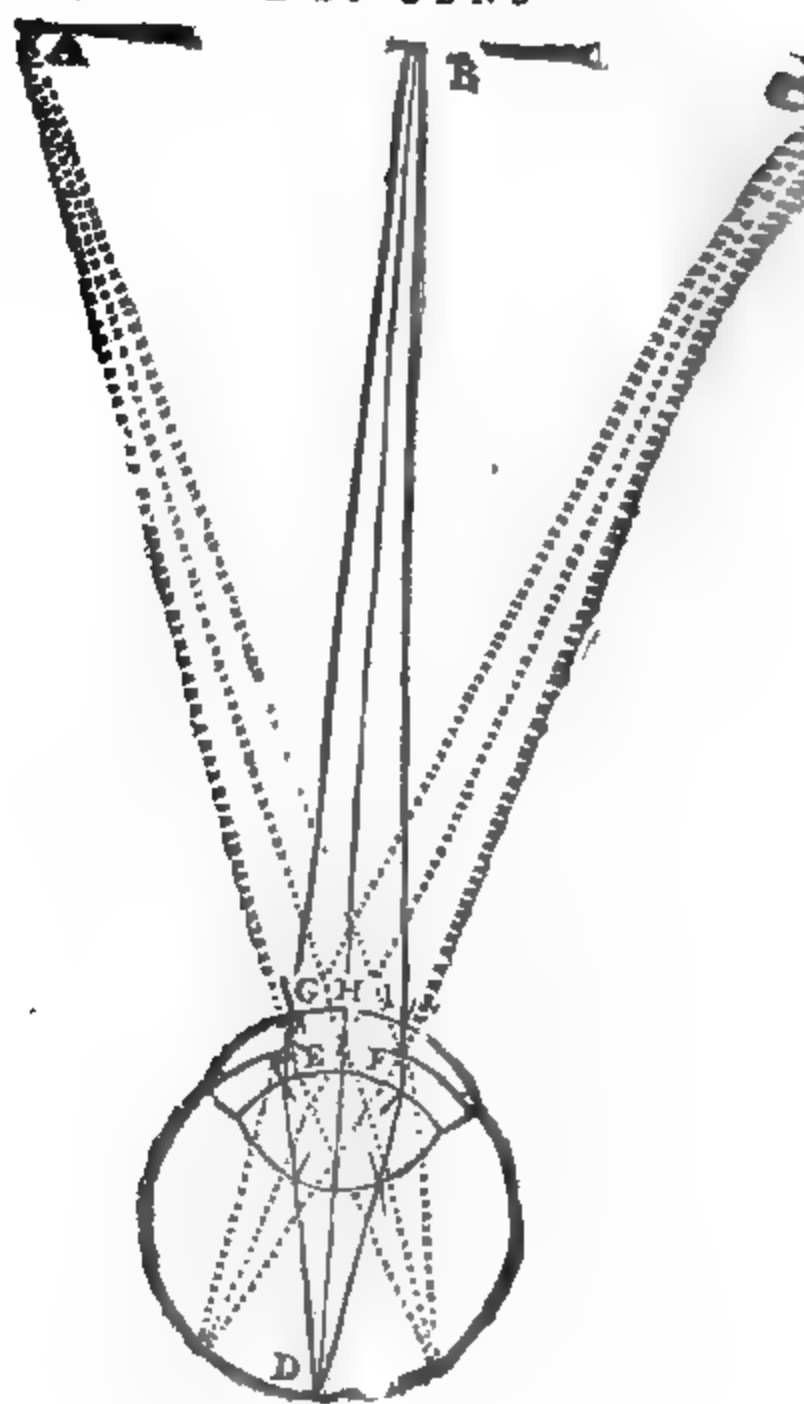
È N P A R T I C U L I E R. 127
de l'œil que d'un demi-pied , ou d'un doigt ; cela fait encore qu'il n'en vient pas moins d'un hemisphere qui n'est que d'un demy pied , ou d'un doigt de grandeur.

Remarquez cependant que comme à mesure qu'un Globe , ou quelque autre corps s'éloigne de l'œil , il occupe toujours de plus en plus une moindre partie de l'hemisphere , & qu'il cesse de couvrir autour de soy des parties qu'il couvroit auparavant, il se fait une telle compensation , qu'autant qu'il y a de rayons qui à mesure que le Globe s'éloigne ne parviennent plus du Globe à l'œil, autant y en vient-il des parties nouvellement decouvertes ; en sorte qu'on peut dire que l'œil gagne autant de rayons d'un costé qu'il en perd de l'autre.

Au reste , entre tous les rayons qui parviennent à la prunelle il y en a toujours un tel que B D , dans la figure suivante qui vient du milieu ds l'hemisphere , ou de la partie qui est directement opposée à la prunelle, & qui passant par le milieu de la prunelle pénétre directement, & sans souffrir aucune refraction dans le fond de l'œil, ou

dans le milieu de la retine. C'est ce rayon qu'on appelle ordinairement l'axe de la vision, comme s'il tendoit, & qu'il fust poussé de l'œil à l'objet, au lieu qu'il tend effectivement de l'objet à l'œil. On l'appelle aussi le perpendiculaire, en ce qu'il tombe à plomb sur la prunelle, à la difference de tous les autres qui y tombent obliquement. Or comme de tous les points Physiques de l'hémisphere qui sont tournez vers la prunelle, il se repand de telle maniere plusieurs rayons sur toute la prunelle, qu'autant qu'il y a de points, autant il se fait de Cones, ou de pyramides de rayons, dont les points ABC, &c. sont les pointes, & la prunelle EF, la base commune; il est constant que le come dont l'axe est l'axe mesme de la vision, est le plus droit de tous, & que les autres plus ils s'éloignent, plus ils deviennent obliques. Et parce qu'excepté l'axe de la vision tous les rayons qui penetrent dans l'œil souffrent premierement refraction à la cornée, & ensuite à l'une & à l'autre face du Crystalin; pour cette raison on conçoit qu'autant qu'il y a de cones, extérieurs, autant il y en a d'autres au-

dédans de l'œil qui leur répondent, dont, les pointes sont dans la retine, & la base commune la mesme que celle des extérieurs, & dans la mesme prunelle, ou sa surface; en sorte que de chaque extérieur joint dans la mesme base commune avec l'intérieur qui luy repond, il s'en fait comme une espece de pinceau, ainsi appelé par Kepler. Maintenant de ce qu'il se fait ainsi de ces sortes de pinceaux, il arrive que tous les rayons estant meslez, & confondus dans la prunelle, ou dans la surface de la cornée, ils déviennent neanmoins distincts dans la retine, en ce que tous ceux qui tombent d'un point extérieur de l'objet dans la prunelle, se separent ensuite, & se distinguent les uns des autres pour se rassembler après chacun dans sa petite partie distincte de la retine. Aussi est-il arrivé par un effet d'une Providence admirable, que le fond de la retine est concave pour pouvoir recevoir tous les rayons, & plus large que celui de la prunelle, pour que les rayons qui estoient confus dans la prunelle pussent estre distincts dans le fond de la retine.



Sur quoy il faut remarquer, qu'encores que dans l'hémisphère on distingue ainsi tant de cones particuliers dont les bases soient dans la prunelle, & les pointes dans l'hémisphère; cela n'empesche néanmoins pas que tout l'amas des rayons qui viennent de tout l'hémisphère, ne soit pris pour un cone, ou une pyramide dont la base soit l'hémisphère mesme, ou dans l'hémisphère, & la pointe dans l'œil : Cela n'empesche pas mesme que de chaque partie, ou de chaque objet particulier de l'hémisphère, comme du Soleil, d'une Etoile, d'une muraille, d'un homme, &c. que nous regardons fixement sans prendre garde aux autres choses qui sont autour, les rayons n'en viennent de telle maniere dans l'œil qu'il s'en fasse un cone, ou une pyramide dont la base soit dans la chose, & la pointe, ou l'angle, ou le sommet soit dans l'œil.

Et d'autant que tous les rayons qui tombent sur la prunelle de droit à gauche, de gauche à droit, de haut en bas, de bas en haut, se croisent ensuite au dedans de l'œil avec l'axe de la vision; cela fait que l'on peut

considerer cette pointe , ou cet angle qui est appelé l'Angle de la vision , comme étant dans cette partie de l'axe dans laquelle les derniers rayons de tout l'hémisphere, ou d'une chose particulière de l'hémisphere se croisent ; quoy que la vision ne se faisant que par la chute des rayons croisez sur la retine , le fond mesme de la retine , ou cette partie de la retine qui reçoit les rayons puisse estre considéré comme la pointe , ou l'angle de la vision. Cela fait d'ailleurs que l'axe de la vision estant le mesme avec l'axe de toute cette pyramide dont la base est dans l'hémisphere , le milieu de la chose vue est vu plus distinctement que les autres parties ; en ce qu'il est vu par un rayon tres droit, ou qui n'a souffert aucune refraction , & les parties les plus proches qui sont autour sont venues par des rayons qui ne sont presque point rompus, ni obliques , & qui aboutissent par consequent dans la retine tres proche de l'axe ; en sorte que l'on voit clairement & distinctement non seulement un certain point seul & unique de la chose , mais encore un petit espace qui est alentour de ce

EN PARTICULIER, les points, l'obscurité & la confusion ne s'étendant ensuite que peu à peu aux parties plus éloignées. Et c'est pour cela que lorsque nous voulons voir clairement, & distinctement une certaine chose toute entière, nous dirigeons successivement la Veue, ou l'axe de la vision sur chacune de ses parties; ce que nous faisons très commodément, parce que nostre œil étant fort mobile, la prunelle se peut tourner diversement, & avoir pour axe chaque rayon qui auparavant estoit oblique, sans que nous soyons obligez de remuer, & de tourner la teste.

Il faut aussi remarquer que cecy nous donne moyen de résoudre ce Probleme ordinaire, Pourquoi lorsque ceux qui sont avancez en âge veulent voir quelque chose distinctement, ils l'éloignent de l'œil, & qu'au contraire ceux qui ont la veue basse l'en approchent? La chose depend principalement de la formation des cones intérieurs que nous avons dit avoir dans la prunelle des bases communes avec les extérieures, & estre appelez conjointement avec eux des pinceaux. Car à l'égard des personnes âgées, comme leurs hu-

meurs se dessechent , & que leurs yeux s'applatissent , & deviennent des portions d'une plus grande sphere , & qu'ainfi les rayons qui font les costez des cornes deviennent plus ouverts, & ne se reunissent pas à la retine , ne le pouvant faire que bien loin au delà; cela fait que ces personnes ne recevant pas dans la retine l'image distincte de la chose, elles ne peuvent voir la chose , ou ses parties distinctement. Et à l'égard de ceux qui ont la vue basse, comme leurs yeux sont plus ronds, ou des portions d'une moindre Sphere, & que les rayons qui font les costez des cones sont moins ecartez les uns des autres , & qu'ainfi ils se reunissent trop en deça dela retine ; cela fait au contraire qu'ils ne voyent rien de la chose que confusement. C'est pourquoy les premiers reculent la chose de l'œil pour retirer vers la retine les pointes des cones , qui sont comme trop avancées ; au lieu que les derniers l'en approchent pour faire avancer jusques à la retine les pointes des cones, qui sont comme trop courtes.

Maintenant comme la faculté apprehende tout l'hemisphere exterior

par l'hémisphère extérieur de l'œil, en ce que celui là, & ses parties sont rapportées à celui-cy, & à ses parties par les rayons qui sont envoyez; il est constant que l'angle de l'hémisphère total est compris, & déterminé par les rayons qui partant des extrémités de la chose vue se croisent à l'axe le plus en deça, ou le plus loin de la rétine de tous (comme tombant le plus obliquement de tous) en sorte qu'ils parviennent aux extrémités de l'hémisphère de la rétine : Et que l'angle de chaque portion de l'hémisphère est compris par les rayons qui partant de ses extrémités se croisent au delà de l'angle de l'hémisphère total, ou plus proche de la rétine (comme tombant plus directement) en sorte qu'ils parviennent plus près du milieu de la rétine où est l'axe. Et parceque plus la portion de l'hémisphère est petite, plus les rayons se croisent bas, plus l'angle est aigu, plus la portion de la rétine frappée par les rayons croisez est petite ; cela fait que chaque objet visible est appréhendé plus grand, ou plus petit, en tant qu'estant observé par un angle qui est ou plus grand, ou plus petit, & qui frap-

pe par des rayons, une plus grande, ou une plus petite portion de l'hémisphère de la retine, il est appréhendé comme une plus grande, ou plus petite portion de l'hémisphère veu. Est c'est ce qui fait que toutes les choses qui sont veues sous un même angle, sont appréhendées comme égales, & qu'ainsi un moucheron veu de pres paroît aussi grand qu'un Elefant veu de loin, & un fort petit grain de Table aussi grand que la plus grande des Etoiles.

CHAPITRE VI

Des Miroirs Convexes, & Concaves, de la raison qui fait que les choses paroissent plus grandes, ou plus petites acause de l'eloignement, & de la difference des Astres veus à l'Horizon, & veus dans le Meridien.

TOut ce qui s'est dit jusques-icy nous doit faire voir la raison des Miroirs soit Convexes, soit Concaves, car comme le Miroir plat reflechit vers

l'œil autant de rayons de l'objet, que l'œil en recevroit s'il estoit mis en la place du Miroir, le Convexe en reflechit moins, & le Concave davantage; & il arrive de là que le Miroir plat representant la chose aussi grande qu'elle est veue sans Miroir, ou par des rayons directes, le Convexe la presente plus petite, & le Concave plus grande. La raison de cela est que le Miroir plat reflechissant vers l'œil tous les rayons qu'il reçoit de toutes les particules, & de tous les points Physiques de la chose qui luy sont directement opposez, le Convexe en ecarte diversement ça & là une grande partie, a cause de l'obliquité de l'incidence, n'en restant que peu qui retournent vers l'œil; d'ou il arrive que chaque partie estant representée par moins de points, & par moins de particules, toutes ces parties font une espece plus petite: Au lieu que le Concave ne renvoye pas seulement vers l'œil tous les mesmes rayons que le plat reflechiroit, mais plusieurs autres encore, a sçavoir ceux qui partent des petis endroits du penchant des particules, & des points qui sont tournez vers un autre costé; d'ou

il arrive au contraire que les parties estant représentées par plus de particules , & par des poinçts interceptez entre ceux qui se voyent ordinairement , il s'en fait une espeece plus grande.

Cependant la petite espeece ne paroît point estre interrompue ; parce qu'encore qu'il manque plusieurs petites particules , & des poinçts innombrables de chacune des parties , neanmoins cela ne fait pas qu'on voye aucunes lacunes interceptées , parceque les rayons des particules, & des poinçts qui restent venant joints , & comme s'ils se touchoient immédiatement de part & d'autre , ils representent tout ce qui reste comme continu. Et à l'égard de l'espeece augmentée, ou grossie , elle paroît aussi continue ; parce qu'encore qu'il y ait plusieurs particules , & plusieurs poinçts entremeslez entre chacune des parties , neanmoins ils remplissent les espaces des lacunes qui autrement y seroient , & les rayons qui se touchoient auparavant viennent de telle maniere ecartez , que ceux qui viennent entre-deux leur sont de mesme adherans. Il en est de cecy comme d'une Plaine interrompue de petites

fosses qu'on regarde tantost horisontalement, & tantost d'un lieu haut; ou comme d'un mouchoir qu'on voit tantost plié, & tantost déplié, les plis qui s'entre-touchent font paroître sa surface étroite, & lorsqu'on le voit déplié, les costez des plis qui auparavant estoient cachez, la font paroître plus large, & plus estendue. Car le Miroir Convexe ne fait, pour ainsi dire, que plier la chose, & le Concave la déplier, lorsque le premier ne rapporte à l'œil que comme les sommets des parties, leurs costez estant cachez, au lieu que le dernier luy rapporte & les sommets, & les costez.

Cecy nous doit encore faire voir la raison generale des Lunettes. Car comme un verre plat transmet à l'œil les rayons sans refraction, & qu'ainsi l'œil les recoit comme s'il n'y avoit point de verre, au lieu que le Convexe les rompant les reunit, & le Concave les ecarte, de telle sorte que l'œil par le Convexe les recoit plus resserrez, & en plus grande abondance, & par le Concave plus rares, & en moindre quantité; il arrive premierement que chaque particule, ou point de la chose

veuë qui est comme un petit grain repand des rayons de tous costez , & qu'ainsi il en envoie quelques-uns non seulement à la prunelle, mais aussi à l'Iris, & aux autres parties plus éloignées ; il arrive, dis-je , qu'y ayant un verre convexe entre l'objet, & l'œil , les rayons qui tendoient auparavant à l'Iris , ou plus loin , sont reunis avec les autres dans la prunelle , que l'œil reçoit par consequent des rayons des particules , & des petis endroits qui auparavant estoient cachez , que les rayons qui auparavant s'entre-touchoient se trouvent ecartez par l'interposition de ces derniers, & qu'ainsi y ayant plus de particules de chaque parties venues , ces particules font voir les parties plus grandes , & plus étendues, & par consequent le tout & plus grand, & plus étendu. Il arrive aussi au contraire, qu'y ayant un verre Concave interposé, plusieurs des rayons qui entroient dans la prunelle sont ecartez vers l'Iris, ou passent mesme plus loin, que l'œil ne reçoit par consequent plus de rayons de plusieurs particules , & petis endroits qui estoient veus auparavant , que les rayons qui restent , &

EN PARTICULIER. 141

qui auparavant estoient ecartez les uns des autres sont maintenant contigus, & qu'ainsi y ayant moins de particules de chaque partie veue, les parties paroissent plus resserrées, & le tout plus petit.

Et l'on ne doit point icy s'estonner que les rayons du Soleil, de la Lune, d'une flamme, ou de quelque autre chose ayant passé au travers d'un verre convexe, soient resserréz en un petit cercle sur un papier où ils sont receus, qu'ayant passé au travers d'un concave ils soient etendus en un grand cercle, & cependant que si on met l'œil en la place du papier, l'on voye la chose au travers du convexe plus grande, au travers du concave plus petite; car à l'égard des rayons qui passent au travers du convexe, il en entre beaucoup dans la prunelle, & peu de ceux qui passent au travers du concave, les autres estant ecartez ça & là; de sorte que dans le premier cas la chose ne peut pas n'estre veue plus etendue, dans le second plus resserrée.

L'on ne doit point aussi s'etonner que ceux qui sont avancez en âge se servent de verres convexes, & ceux qui

ont la vue courte de verres concaves; parce qu'à l'égard des premiers, comme ils ont besoin que les rayons soient resserrez afin que les pointes des cones soient retirées à la prunelle, le verre convexe fait ce resserrement; & à l'égard des derniers, comme ils ont besoin que les rayons soient dilatez pour faire allonger les pointes des cones vers la retine, le concave fait la chose.

Cecy enfin nous doit faire voir la raison des Telescopes, ou Lunettes de longue-vue. Car comme le Telescope ordinaire est fait de deux verres, l'un convexe, & l'autre concave, les rayons se reunissent de telle maniere par le convexe, qu'avant la reunion des cones semblables à ceux que nous avons dit estre formez par la prunelle, & estre transmis à la retine, l'on met le concave, qui dilatant tant soit peu ces cones, pousse plus avant leurs pointes, & les fait en mesme temps plus distincts; de sorte qu'ayant esté receus dans la prunelle un peu apres s'estre croisez, ils se reunissent une seconde fois dans la retine, & representent la chose plus grande à proportion de la convexité. Et une marque que la chose est vue

après le croisement des rayons , c'est que les rayons estant receus sur du papier , la chose est peinte renversée , & que néanmoins estant veue par l'œil au travers de la Lunette elle est veue droite.

Or la raison qui fait qu'une chose est peinte dans une certaine situation , & veue dans une autre, est prise de ce qui a esté dit des cones qui se font à la gauche de la retine, lorsque les rayons viennent de la droite , & ainsi des autres ; car parce que les parties droites de la chose sont peintes à la gauche, il arrive que l'œil estant placé , & recevant les mesmes rayons à la partie gauche de la retine , il voit les parties de la chose comme elles sont à la droite. Or ce n'est pas sans raison que j'ay dit *Telescope ordinaire* ; car j'ay voulu insinuer par là qu'on en peut faire d'autre maniere , en sorte que multipliant les verres le dernier redresse les rayons que le premier aura renversez.

Remarquez que plus le tuyau d'un Telescope est court , plus on voit de l'hémisphere, & moins plus il est long, mais en sorte néanmoins que le premier faisant voir plus de parties de l'hémi-

sphere, moins de particules de chacune des parties sont distinguées, d'où vient qu'elles ne grossissent pas beaucoup ; au lieu que par le dernier on ne voit véritablement qu'une , ou que peu de parties, mais on distingue beaucoup de leurs particules , ce qui fait que ce qui est vu paroît tres-grand , & tres-distinct.

Il faut aussi remarquer que si l'on couvre de telle maniere l'ouverture d'un verre convexe ; que les rayons ne passent plus que par une petite partie du verre , la chose n'en paroitra pas pour cela plus petite , mais seulement plus obscure ; car les rayons qui viennent, viennent véritablement des mesmes points , mais il n'en vient point tant à la partie qu'à tout le verre ; ce qui fait qu'on ne distingue pas la chose si clairement , comme y ayant autant de petites ombres interceptées qu'il manque de rayons de chaque point.

Tout ce qui a esté dit jusques icy semble nous donner moyen de résoudre ce qu'Alexander, Macrobe, & quelques autres objectent contre les especes , ou images , & contre la Vision qui se fait par leur moyen. *Car qui est-ce qui se peut persuader,*

persuader , dit Macrobe, que du moment que vous aurez ouvert les yeux, les images du Ciel y entrent , celles de la Mer , d'un Rivage , d'une Prairie, des Navires, des Animaux, & d'une infinité d'autres choses que nous voyons d'un seul coup d'œil, la prunelle estant si petite ! Et comment est-ce que toute une Armée est venue ? Est-ce que les especes venues de chaque Soldat s'assemblent, & que tant de milliers d'especes ainsi ramassées penetrent dans les yeux de ceux qui regardent ? Comment se peut-il faire, ajoute Aphrodiseé , que la grandeur, la figure, la disposition de tant, & de si grandes choses soit receüe , & conservée sans confusion , la prunelle n'estant pas plus grande que l'image que nous y recevons ? Cependant si ceux qui font ces objections tournent un Miroir plat vers les mêmes choses que l'œil regarde directement , n'est-il pas vrai qu'ils voyent dans sa surface qui ne sera, par exemple, que d'un pied, les images du Ciel, de la Mer, du Rivage, d'une Prairie, des Navires, des Animaux, d'une Armée , & d'un nombre innombrable d'autres choses, & que ces choses sont veues aussi grandes qu'on les voit directement avec l'œil ? Et com-

ment se peuvent-ils persuader que tant, & de si grandes choses puissent ainsi estre peintes dans un si petit espace?

D'ailleurs il faut remarquer ce qui a esté dit del'hémisphere, & de l'angle de la Vision. Car s'il est vray qu'il n'entre pas moins de rayons dans l'œil d'un petit hémisphere que d'un grand, & que les choses tres petites, mais tres proches envoient des rayons dans l'œil par un mesme angle que les choses tres grandes, mais fort éloignées; cela fera voir assurément qu'il ne faut pas plus de rayons, ni une plus grande table de Miroir pour depeindre un grand hémisphere tel qu'est le Celeste, que pour un petit tel qu'est la paume de la main. Il est vray que si tous ces rayons qui partent des choses situées dans un grand hémisphere devoient estre rassemblez dans une seule prunelle, il y auroit peutestre sujet de croire qu'elle devoit estre aussi grande que les surfaces de toutes ces choses; mais ceux qui se rendent à une certaine prunelle particulière sont en tres petit nombre, & ne sont comme rien en comparaison des autres qui tendent vers d'autres endroits. J'ay dit une table de Miroir, car la

face d'un Miroir a cela, qu'encore qu'elle soit tres petite, elle represente neanmoins des choses plus grandes qu'elle n'est elle-mesme, en ce qu'elle les represente conjointement avec la distance à laquelle les choses sont veues sous une certaine grandeur; au lieu que des tables, ou des toiles peintes avec le pinceau n'en peuvent pas représenter de plus grandes qu'elles; si ce n'est qu'entant qu'a l'imitation des Miroirs, ou en temps que les Loix de l'Optique estant gardées, les choses y soient peintes de telle maniere qu'elles soient accourcies, & deviennent confuses à proportion de ce qu'elles ont accoutumé de paroître accourcies, & confuses de loin. Ce qui fait voir qu'afin que les choses nous paroissent grandes, ce n'est point tant la multitude des rayons qui est necessaire, que *l'apprehension* des intervalles qu'on croit estre entre l'œil, & les choses.

Mais comme ces mesmes Autheurs pressent, & qu'ils demandent comment il se peut faire que la distance qui est entre l'œil, & la chose soit conjointement perceüe, apprehendée, ou connue par la veue? Je dis que la distance

n'est apprehendée que par la comparaison des choses qui sont interceptées entre-elle, & l'œil. Car encore que la comparaison soit l'ouvrage d'une faculté supérieure au Sens, néanmoins il la faut joindre au Sens pour pouvoir juger de la distance. Et qu'ainsi ne soit, il est evident en premier lieu que ce qui fait que deux choses nous paroissent continues, ou se toucher l'une l'autre, c'est qu'elles frappent les yeux par des rayons qui se touchent, & entre lesquels il n'y en a aucuns autres interceptez. Ainsi le sommet d'une Tour, ou d'une Montagne qui est bien loin au delà d'une Colline, ou de l'horison visible, nous paroît contigu avec la Colline, ou l'horison, parce qu'il est vu par des rayons contigus. Ainsi le Soleil lorsqu'il se leve, ou qu'il se couche paroît contigu avec l'horison, parce qu'encore qu'il y ait des espaces immenses entre luy, & l'horison, il n'en vient néanmoins aucuns rayons à l'œil & ceux qui viennent du Soleil, & de l'horison viennent contigus. Et c'est ce qui fait que la Montagne, la Tour, le Soleil sont crus estre en mesme distance que la Colline, ou l'horison.

Je dis plus, la distance même de l'horison n'est perçue ou appréhendée que par la diversité des choses qui sont venues entre-nous, & luy; car autant d'ailleurs qu'il y aura de fossés, & de vallées, autant sera-t'il retranché de la vraie distance; la vue appréhendant ces choses-là contigus, ou, si vous aimez mieux, continues, dont elle reçoit les rayons contigus, ou continus, & entre lesquels il n'y en a aucun qui vienne des espaces interceptez. De là vient que nous tenons véritablement d'abord en même distance tout le Ciel avec les Astres, les Nuées mêmes, les oyseaux, & les autres choses qui sont soutenues dans l'Air; mais si l'on en apperçoit quelqu'une qui vienne à en couvrir une autre, alors on tient celle-là plus proche.

Cependant la raison particulière pourquoy la Lune, le Soleil, les Etoiles soit fixes, soit errantes paroissent estre dans une même, & si petite distance, est, que tout l'hémisphère du Ciel nous paroît comme une voute posée sur l'horison qui nous est visible, & dont le demi-diamètre est par conséquent une ligne qui n'est pas plus longue que

celle qui prend depuis l'œil jusques à l'horison. Or il est à remarquer que la preoccupation, ou l'opinion antecedente qu'on a de la grandeur d'une chose contribue souvent à nous faire juger de sa distance, & reciproquement que de l'opinion qu'on a precedemment conceüe de la distance d'une chose on juge souvent de sa grandeur. En effet, parce que dès l'enfance nous avons observé que la grandeur apparente des choses decroist à mesure que la distance croist, cela fait qu'encore qu'une chose paroisse petite, nous ne laissons néanmoins pas de la croire grande si nous la croyons éloignée; ainsi encore qu'une chose paroisse petite, nous ne laissons pas néanmoins de la croire éloignée si nous la croyons grande. Car c'est ce qui fait que de mesme que nous tenons une Aigle, ou une Grue qui vole bien loin de nous pour un grand Oyseau, encore qu'elle ne paroisse pas plus grande qu'un moucheron tandis que nous la croyons fort éloignée; ainsi nous la tenons fort éloignée tandis que nous la croyons fort grande. Car du reste, si comme il arrive souvent, nous croyons que c'est

EN PARTICULIER. 151
un moucheron , nous la tenons tres
proche , demefme que la croyant tres
proche, nous la croyons pour un mou-
cheron volant.

Le mefme fe doit dire d'un homme
veu de loin que nous prendrions pour
un Enfant , & que nous ne croirions
point eftre fi grand qu'il eft , fi nous
n'avions accoutumé d'experimenter
que les chofes veues petites de la for-
te dans une fi grande diftance paroif-
sent de cette grandeur ; & recipro-
quement nous le croirions proche , &
non point fi eloigné qu'il eft , fi nous
n'eftions auffi accoutumez de recon-
noitre que les chofes veues de cette
grandeur là lors qu'elles font proches
paroiffent petites de la forte quand
elles font eloignées. Car du refte ,
combien de fois arrive-t'il que nous
prenons une Aragnée , ou quelque au-
tre chofe qui fera par hazard fufpen-
due en l'air , & proche de l'œil , pour
un Cheval , pour un Arbre , ou pour
quelque autre chofe de la forte, la cro-
yant eftre eloignée ?

Auffi eft-ce par cette preoccupation
qu'il arrive que s'il y a quelque tache
dans le cryftalin, ou dans la cornée , il

nous semble que nous la voyons dans l'Air , ou dans la chose qui est directement opposée à l'œil. Et c'est de cette Opinion antecédente qu'on a de la distance des choses, que la plus part des tromperies qu'on attribue à la vue tirent leur origine , & que depend cet Art des Peintres par lequel ils représentent les choses avec tant d'industrie qu'il n'y a personne qui d'abord n'y soit trompé , chacun s'imaginant voir des choses grandes , & fort éloignées, d'autant que les choses qui de proche ont accoutumé d'estre veues grandes, & distinctement , ils les représentent dans le Tableau avec cette petitesse, & confusion qu'elles ont accoutumé d'estre veues de loin.

C'est encore ce préjugé qu'on a de la distance des Astres lorsqu'ils rasent l'horison, qui fait qu'on les voit tant soit peu plus grands , que lors qu'ils sont elevez à leur Midy, l'interposition des objets visibles qui sont entre-nous, & eux nous portant à les croire plus éloignez. C'est encore, dis-je , ce préjugé de leur distance qui fait ce changement dans leurs grandeurs apparentes, & non pas comme on croyoit d'or-

dinaire, l'interposition des vapeurs, qui rompant les rayons d'une certaine manière, fassent que nous les voyons sous un plus grand angle; puisque si on les regarde par une Lunette de longue-veue, & qu'on s'applique à mesurer exactement leurs angles, l'on trouve que l'angle sous lequel ils sont veus à l'horison, & celui sous lequel ils sont veus dans leur elevation Meridienne, sont parfaitement egaux; mais nous rechercherons cette cause plus exactement dans la suite.

Cependant tout cecy nous fait voir en passant, qu'on ne peut pas determiner de quelle distance une chose doit estre regardée pour qu'elle soit veue selon sa veritable grandeur. Car puisqu'estant regardée de loin on la croit voir trop petite, comme on la croit voir trop grande quand on la regarde proche de la prunelle, & qu'il n'y a aucune raison de s'en tenir plustost à un certain poinct qu'à un autre; il ne semble pas qu'on puisse determiner de quelle distance sa juste grandeur est veue. Il est vray qu'à prendre la chose dans l'usage ordinaire, on peut dire qu'une Souris, par exemple, est veue

selon sa véritable grandeur quand on la regarde d'un pas, une Statue d'une grandeur ordinaire de dix, une Tour de cent, une Colline de mille, & ainsi du reste; mais à considérer la chose en soy, il n'y a point de raison pourquoy jamais en augmentant, ou en diminuant le nombre des pas, des pieds, ou des doigts, on en demeure plutôt icy que là, tant que la chose sera visible. Si bien que gardant la manière ordinaire de parler, on peut d'ailleurs défendre que quelque grandeur d'une chose que nous voyions, elle est véritable.

Mais, direz-vous premièrement, lors que nous la voyons petite de loin (ce qui se doit dire de cette même chose vue avec un Miroir convexe, ou avec une Lunette concave) peut-on croire que ce soit là sa véritable grandeur? Je repons que cela se peut; parce que l'on ne voit rien de la chose qui ne soit véritablement dans la chose, & encore qu'estant plus proche on la doive voir plus grande, la grandeur n'en sera pas pour cela plus véritable, d'autant que l'on ne verra rien dans elle qui en soit plus véritable.

Quoy, sera-t'elle donc en même

temps petite, & grande, ou plus petite, & plus grande que soy-mesme ? Je dis qu'il ne s'agit point icy de la grandeur absolue par laquelle toute la chose est en soy, mais de celle par laquelle elle tourne une sienne partie, ou une sienne face à l'œil ; car celle-là n'estant rien effectivement de distinct de la matiere, elle est toujourns la mesme ; mais celle-cy change entierement selon la situation, & la distance. C'est pourquoy une chose peut estre dite en mesme temps grande & petite à l'egard de deux yeux, dont l'un la regarde de pres, l'autre de loin ; parce que ce n'est autre chose qu'estre veue par plus de parties, ou par plus de rayons receus dans l'œil ; & estant veue de pres elle peut estre dite plus grande que soy-mesme veue de loin.

Quoy, direz-vous encore, lorsque le visage veu avec un Miroir concave devient si grand, cette grandeur est vraye, lors mesme qu'il est veu avec un Telescope, un Microscope, & generalement lors qu'avec un verre convexe les choses deviennent si grandes, & que le doigt paroist gros comme la cuisse, une puce comme un Escarbot, un ciron

Comme un pois , cette grandeur . est vraie ? Je repons qu'il le semble, en ce que rien , c'est à dire aucune partie, ou aucune particule ne paroît dans la chose qu'on voit devenir grosse qui n'y soit veritablement, ou qu'on puisse dire estre rapportée , ou supposée, & etrangere, car il n'arrive icy rien autre chose que ce qui se fait lors qu'un objet veu de loin & petit , s'approche , & paroît plus grand. Car demesme que de cette maniere une chose paroît plus grande, parce que plus de parties qui estoient auparavant tournées vers un autre endroit, sont tournées vers l'œil, & que se trouvant entre celles qui premierement estoient veues, en augmentent le nombre de telle sorte que la chose paroît plus grande; demesme, dis-je, que de cette maniere une chose paroît plus grande , ainsi elle paroît plus grande de ces autres manieres.

• Quant à ce que nous avons promis de rendre raison pourquoy le Soleil, la Lune , & les autres Astres paroissent plus grands à l'Horison qu'au Meridien; la seule cause est que l'espece du Soleil, par exemple , occupe alors dans la retine une plus grande portion, ce qui se

doit rapporter à la dilatation de la prunelle qui s'ouvre alors davantage. Car la prunelle se peut bien reserrer, & se dilater pour d'autres causes, comme lorsqu'on luy approche une petite chose pour estre veue distinctement, & qu'ensuite on l'eloigne peu à peu; ou lorsque de deux choses l'une proche, & l'autre éloignée, elle est tendue tantost sur l'une, & tantost sur l'autre, car il arrive toujours que pour regarder la plus proche, elle devient plus reserrée, & plus ouverte pour la plus éloignée; mais la principale cause de son resserrement c'est la lumiere, & l'ombre de sa dilatation. Cecy supposé, comme il est constant que la prunelle se reserre d'autant plus qu'elle est dans une plus grande lumiere, & qu'elle se dilate d'autant plus qu'elle est dans une moindre, il est constant qu'elle est dans une moindre lumiere lors qu'au matin, ou au soir nous regardons le Soleil, à cause des vapeurs qui font quelque ombre, que lorsque nous le regardons à midy lorsque l'air est plus pur, & qu'ainsi il a moins d'ombre, ce qui fait que son espeece lors qu'il est à l'horison occupant un plus grand espace dans la retine que lors

qu'il est au Midy, il paroît plus grand à l'horison qu'au Midy. Ce qui se doit dire de la Lune, des Etoiles, & des autres Astres.

Remarquez cependant que si de nuit les Etoiles se voyent, & paroissent d'autant plus grandes que les tenebres sont plus profondes, la cause s'en doit véritablement en partie raporter à la dilatation de la prunelle qui fait qu'il entre plus de rayons dans l'œil; & que la retine est frappée plus amplement, & plus sensiblement, mais que ce qui contribue beaucoup à cela, c'est qu'alors la retine n'est pas affectée, ou comprimée par une autre lumiere, qui estant plus puissante, cōme il arrive durant le jour, obscurcisse la moindre en tournant, ou attirant à soy toute l'attention de la puissance. Le mesme se doit par consequent dire d'un flambeau qu'on voit de loin durant la nuit; car s'il paroît ainsi beaucoup plus large, qu'il n'est en effet, ce n'est pas comme on croit, parceque l'air qui est aux environs soit fort éclairé, puisque si celuy qui tient le flambeau en cachoit precisement la flamme avec un corps opaque de mesme grandeur, celuy qui de loin le voyoit large ne le

verroit plus du tout, ni rien de cette fausse lumiere qu'il voyoit tout autour, la chose ne se peut donc rapporter qu'à la dilatation de la prunelle, & à l'affection particuliere de la Retine. Et cecy est si vray, que si lors qu'on regarde de nuit la lumiere amplifiée d'un flambeau il vient à faire un Eclair, toute cette fausse lumiere s'évanouit avec l'Eclair, ne restant plus que l'étendue veritable du corps de la flamme, qui reprend pourtant ensuite son faux rayonnement. Car l'Eclair qui survient resserre la prunelle, & resserrant le fond de la Retine rend l'action de la petite flamme de flambeau moins sensible. Et c'est pour cette mesme raison qu'à la venue de l'Aurore les petites flammes des flambeaux, & mesme des Etoiles décroissent, acause que la lumiere plus puissante du jour qui survient affecte plus puissamment la Retine.

Mais d'où vient, direz-vous, que le flambeau, & l'Etoile vus de nuit par le petit trou d'une carte qu'on aura percée, ou par une Lunette de longue-veue, paroissent plus petis qu'à la simple vue? Je repons que cela ne vient apparemment que de ce que les rayons

qui tomboient sur les bords du cryſtalin , & qui ne ſe repandant çà & là dans la retine faiſoient un faux rayonnement , ſont rerrancez , & meſme rasſemblez au milieu du cryſtalin quand on regarde par la Lunette. Où vous remarquerez que ce faux rayonnement eſt plus ou moins grand , & plus ou moins confus ſelon les diverſes diſpoſitions des yeux , ſelon , par exemple , qu'ils ſont plus ou moins chargez d'humeurs : Il eſt meſme de differente forme ſelon la diverſe contexture des ligamens ciliaires ; une meſme Etoile paroiffant aux uns avoir quatre rayons , aux autres cinq , & aux autres ſix. Pour ne dire point que ce rayonnement qui ſemble partir d'un corps lumineux d'une chandele par exemple que nous regardons en clignant les yeux , & s'allonger haut & bas vers le viſage , n'eſt autre choſe que les rayons reflechis des poils des paupieres.

CHAPITRE VII.

D'où vient que d'un lieu obscur & tenebreux on voit les choses qui sont dans la lumiere, mais non pas reciproquement ? Et pourquoy une chose regardée des deux yeux est veüe simple, & non pas double ?

COMME il est evident de ce qui a esté dit plus haut, que les tenebres ne sont autre chose que la privation de la lumiere, qu'on ne voit rien que par le moyen de l'espece visible, & que l'espece visible n'est autre chose que les rayons mêmes de lumiere que les corps soit lumineux, soit illuminez transmettent à la prunelle; il est par consequent aussi evident que l'œil qui est dans les tenebres, par exemple dans le fond d'une caverne, peut bien voir les objets qui sont au dehors exposez à la lumiere; parce que comme ces objets envoient des rayons de tous costez ou d'eux mêmes, ou par reflection, il se peut faire

que quelques rayons trouvant le trou du lieu obscur vers lequel ils tendent ouvert, penetrent jusques au fond, rencontrent l'œil de celui qui regarde, & parviennent à la retine. Mais lors que l'œil est dans la lumiere, il ne peut pas voir les choses qui sont dans un lieu obscur, comme est le fond de cette mesme caverne ; parce que ces choses n'estant ni lumineuses, ni illuminées elles n'envoyent aucuns rayons à la prunelle, ou si elles luy en envoient quelques-uns, ils sont en si petite quantité qu'ils ne la peuvent pas affecter sensiblement, si bien qu'elles deviennent invisibles.

Par la mesme raison celui qui seroit proche d'un flambeau qu'on tiendroit de nuit allumé au milieu de la campagne, pourroit bien estre veu par celui qui seroit loin de là, mais non pas reciproquement ; parce que celui qui est éloigné du flambeau peut recevoir beaucoup de rayons de celui qui en est proche, d'autant plus que ces rayons trouvent sa prunelle fort dilatée, & que celui qui est proche n'en peut recevoir que tres-peu de celui qui est éloigné.

Pour ce qui est de ceux qui entrent d'un grand jour dans un lieu obscur, ils ne voyent rien d'abord, puis ils decouvrent peu à peu quelque chose obscurément, & enfin ils voyent toutes choses distinctement ; parce qu'en entrant ils ont la prunelle fort peu dilatée , & la retine fort resserrée acause de la lumiere ; desorte que le peu de rayons qui luy viennent des objets qui sont dans le lieu ne la peuvent pas d'abord mouvoir sensiblement, mais la prunelle se dilatant beaucoup ensuite, & la retine se remettant peu à peu dans son estat naturel , il arrive que les rayons de dehors n'agissant plus, ceux-là seuls qui viennent des choses qui sont dedans font impression sur elle, & par ce moyen rendent les choses visibles. Ainsi ceux qui se reveillent au matin, voyent assez distinctement les choses qui sont dans la chambre , au lieu que ceux qui viennent de dehors n'y peuvent rien distinguer; parce que ceux qui se reveillent ont la prunelle fort dilatée , & la retine dans son estat naturel, ce qui fait que la moindre lumiere la meut, & l'ebrouille sensiblement. Et c'est pour cela que si l'on nous reveille dans le grand

jour, & que nous ouvrions les yeux, nous sentons de la douleur, & ne pouvons qu'à peine souffrir la lumière; parce qu'elle frappe tout d'un coup, & à l'improviste la retine qui estoit en repos; & mesme comme la prunelle est beaucoup dilatée, la retine est frappée dans une plus grande partie qu'elle n'a accoutumé, si bien que cet endroit qui n'a pas accoutumé la lumière n'en peut estre touché qu'avec douleur. Cecy regarde l'experience des Etoiles qui se voyent en plein jour, soit lors que le Soleil souffre une Eclipse totale, soit lors que l'on est dans le fond d'un Puits où il n'y a aucunes reflections des rayons du Soleil, & où les yeux sont par consequent enveloppez de tenebres comme pendant la nuit. Car comme la prunelle est alors libre de la lumière du jour, & dilatée, ou nullement resserree; les petis rayons des Etoiles peuvent de telle maniere frapper la retine que les Etoiles deviennent sensibles.

Car pour parler generalement, afin que l'œil puisse voir une lumière qui d'ailleurs n'est pas veue, il doit estre disposé d'une maniere qu'il n'y ait que

EN PARTICULIER. 165
cette seule lumiere qui le frappe. Aussi est-ce ce qui fait que lors que nous voulons voir quelque chose plus distinctement, ou nous detournons l'œil de la trop grande lumiere dont il est affecté, ou nous le clignons, ou nous abaissons nostre chapeau dessus, ou mettons la main au devant, comme pour faire en sorte qu'il n'y entre que les seuls rayons qui viennent de la chose que nous-nous efforçons de voir. Cependant c'est une chose admirable que les Animaux qui ont les yeux gros hors de la teste n'ont besoin que de tres-peu de lumiere pour voir, à propos de quoy il me souvient d'un homme qui de jour lisoit des lettres si tard, & de nuit si loin de la chadele, qu'à peine pouvois-je connoistre si le papier estoit écrit, ou non. Mais il se peut faire que cela vienne de la tiffure particuliere de la retine, qui soit extremement fine; de mesme qu'il y en a dont la contexture de la peau est si delicate qu'ils n'ont besoin que de tres-peu de corpuscules de froideur, ou de chaleur pour en sentir l'impression, & devenir froids, ou chauds.

Pour dire maintenant un mot sur là

question qui se fait ordinairement, d'où vient qu'on voit la distance d'une image qui paroît hors du Miroir ? Je tiens que nous *apprehendons*, ou *percevons* premièrement la distance du Miroir par la comparaison des choses qui sont entre-nous, & le Miroir, comme il a déjà esté dit, & qu'ensuite nous-en *apprehendons* tout autant, mais au rebours, à cause de la même comparaison que nous faisons d'erechef des choses qui paroissent placées entre le Miroir, & nous, ou nostre image. Car c'est comme si l'œil placé dans l'endroit d'où il regarde estoit en même temps placé là où est le Miroir, & que maintenant il regardast le Miroir, & puis que du Miroir il regardast le visage, ou ce qui est le même, que l'œil regardast le visage dans le double de la distance qui est de luy au Miroir: Or si de deux lignes dont l'une est directe de nostre visage vers le Miroir, & l'autre reflexe du Miroir vers nostre visage, il s'en fait une toute droite qui tende au delà du Miroir, c'est là l'ouvrage de l'*Apprehension*, en ce que la faculté, comme il a déjà esté dit ailleurs, *apprehende*, ou *perçoit* la chose vers l'endroit

EN PARTICULIER. 167
d'ou l'espece luy en vient droit, ne jugeant point si elle est directe, ou reflexe, ou rompië.

Jusques icy nous avons parlé de la Vision comme si elle se faisoit par un seul œil. Nous en allons maintenant dire quelque chose entant qu'elle est rapportée à l'action commune de l'un & de l'autre, & nous commencerons par une chose que nostre Auteur soutient avoir apprise par l'experience de ses propres yeux, a sçavoir que lors qu'ayât les deux yeux ouverts nous regardons quelque object, il n'y a qu'un seul œil qui le regarde, & le voye fixement & distinctement, ou par une Vision distincte, en sorte que lors que lisant un Livre nous en parcourons les caracteres, nous ne dirigeons, & ne tendons sur eux qu'un seul de nos yeux.

Je sçais bien, dit-il, que cela repugne à cet axiome d'Optique qui veut que les axes des deux yeux concourent sur la chose veüe, & que c'est pour cela qu'elle est veüe distinctement; mais le hazard qui fit que lisant un jour quelque chose dans Celse je me frotay l'œil gauche avec la main, me delivra de cette preoccupation : Car comme en me

frottant je ne laissois pas de lire de l'œil droit, je m'apperceus que je voyois les caractères & plus grands, & plus obscurs que je ne les venois de voir auparavant; & lors qu'en frottant ensuite l'œil droit, je lisois du gauche seul, je m'apperceus que je voyois les caractères plus petis, & plus clairs, & tout de mesme que je les avois veu lorsque je lisois les deux yeux ouverts.

J'ay depuis, ajôûte-t'il, pris plaisir à experimenter la chose plusieurs fois, & il s'est trouvé qu'il n'estoit point besoin que je fermasse l'un ou l'autre œil pour voir les caractères de l'une ou de l'autre maniere, parce qu'encore que naturellement je tende l'œil gauche, que j'en lise, & que j'en voye les caractères plus petis & plus clairs sans que l'œil droit contribue en rien à me les faire voir ou plus grands, ou plus obscurs; cependant quand je veux, je detourne de telle maniere l'œil gauche de la lecture, & luy substitue de telle maniere l'œil droit, que j'en lis, & que les caractères me paroissent plus grands, & plus obscurs, sans qu'il intervienne aussi aucune sorte de petitesse, & de clarté de la part du gauche. Il est vray que toutes les fois
que

que je fais cet échange, je sens qu'il se fait une espece de tressautement des yeux, & si je prie quelqu'un d'y prendre garde, il s'aperçoit que mes yeux se detournent à la gauche si je veux substituer le droit, à la droite si je veux substituer le gauche.

Au reste, recherchant la cause de ce que j'observois m'arriver si constamment en lisant, il ne me vint autre chose en pensée si non que cette supposition d'Optique ne devoit pas estre vraie, & que nous dirigions seulement l'axe d'un œil sur le caractère, ou autre semblable chose que nous desirons voir distinctement. Et je jugeay incontinent de la nécessité de la chose, par le parallelisme du mouvement des yeux. Car comme l'axe de la Vision est une certaine ligne droite, qui sortant du fond de la retine, & passant par le milieu du crystalin, & de la prunelle tend au caractère, ou à quelque autre chose qu'on doit voir distinctement; il faut de nécessité que lorsque nous regardons quelque chose qui est justement vis à vis de nous, & que nous avons l'un & l'autre œil dans le milieu de leur orbite, & dans leur situation naturelle, il faut,

dis-je, que l'axe de l'œil droit aboutisse & soit terminé à un caractère, ou à quelque autre point de l'objet auquel l'axe de l'autre œil ne soit pas terminé; & que celui-cy soit terminé à un point autant distant de l'autre point qu'est grande la ligne qui est dite conjoindre les centres des yeux; car autrement l'un ou l'autre des axes, ou mesme l'un & l'autre axe ne seroit pas une ligne droite, mais une ligne courbe.

Remarquez cependant que lors que je dis que l'axe de la Vision sort du fond de la retine, ce n'est que pour parler à la maniere de ceux qui traittent de l'Optique, car nous avons assez dit ailleurs que les rayons viennent de dehors. Mais pour ne nous arrester pas sur cela, ce qui nous impose aisement est, que regardant une chose fort éloignée il semble que les deux yeux, peuvent estre dirigez à un mesme point, & que leur situation peut n'estre point tant parallele que paroistre parallele: Mais en regardant une chose qui est proche on voit clairement comment cela se fait. Car d'ou vient qu'on ne scauroit en mesme temps voir distinctement, & des deux costez le bout de

son nez, si ce n'est que parceque quand nous en regardons le costé droit avec l'œil droit, nous en tournons la prunelle en dedans, on vers le nez, & que l'œil gauche cependant acause du mouvement parallele est detourné du nez, & que lorsque l'on regarde le costé gauche avec le gauche, on le tourne de telle maniere vers le nez que le droit en est detourné ? Il se fait certes un changement considerable lorsque nous regardons nostre nez alternativement tantost d'un œil, & tantost d'un autre; ce qui sans doute n'arriveroit neanmoins pas si nous tournions les axes de l'un & de l'autre œil d'une telle maniere que l'un & l'autre fust en mesme temps dirigé vers le nez. Or si les axes ne se joignent pas au nez, cela vient de ce que les deux prunelles ne sont pas tournées vers les angles interieurs, mais que lors que l'une est tournée vers l'interieur, l'autre tend vers l'exterieur.

D'ailleurs qu'on regarde le bout de son doigt, ou quelque autre chose qui ne soit pas fort éloignée du nez, & l'on reconnoitra de mesme que les axes ne

viennent pas à se joindre à la chose vue, en ce qu'un œil estant tourné vers elle, l'autre en est derourné; ce qui ne se feroit aussi assurément pas si les extremittez des deux axes aboutissoient l'une à l'autre.

Qu'on recule la chose plus loin, & puis plus loin, & puis encore plus loin, on remarquera qu'il en arrivera toujours de mesme, & on verra qu'il n'y a aucune raison que le parallelisme soit jamais troublé; ou que les axes se joignent effectivement; puis qu'il faut que les axes tendent à deux poincts de la chose, entre lesquels il y ait une ligne interceptée aussi grande qu'est celle qui est dite joindre les centres des yeux, encore qu'ils semblent aboutir au mesme poinct, lorsque la chose est vue de si loin que cette ligne paroisse comme un poinct.

Tout cecy se peut confirmer par une Experience fort aisée. Il ne faut que regarder sans remuer la teste son doigt, ou un baston qui soit tenu fixe & immobile. Car l'on observera premiere-ment l'œil gauche estant fermé, que le doigt, ou le baston couvrira à l'œil droit quelque chose du corps situé au

delà vers la gauche ; & que le droit estant fermé, il couvrira quelque chose au gauche vers la droite. Si l'on marque ensuite les lieux qui ont esté alternativement couverts, & que l'on ouvre en mesme temps l'un & l'autre œil ; au lieu qu'on se devoit appercevoir que les deux lieux fussent en mesme temps couverts à l'un & à l'autre œil , ou du moins (& plustost mesme) le lieu qui est entre-deux , ni l'un ni l'autre n'arrivera neanmoins jamais ; mais on remarquera seulement que l'un ou l'autre de ces deux lieux sera couvert , & que se fera mesme lequel des deux on voudra, celui-cy ou celui-là selon qu'on voudra changer d'œil , ou si l'on ne pense à rien , se sera celui qui repondra au meilleur œil.

De là vient qu'il n'est pas necessaire qu'un homme qui tire de l'Arc, ou d'un fusil ferme un œil tandis qu'il mire de l'autre ; parce qu'il ne peut pas en mesme temps avec l'un & l'autre voir le but, acause que le but, le bouton, & un des yeux sont tellement dans une mesme ligne, ou selon l'axe d'un œil, qu'il est impossible qu'ils soient dans une autre ligne, ou selon l'axe de l'autre œil.

Or j'ay dit que nous ne voyons que de l'un ou de l'autre des yeux seulement par une Vision distincte, ou telle qu'est celle qui vient ordinairement en usage en lisant. Car autrement, de mesme qu'un seul œil estant ouvert, outre la chose qu'il regarde distinctement on en voit plusieurs autres alentour par une Vision confuse; ainsi lorsque les deux yeux estant ouverts, nous regardons de l'un quelque chose par une Vision distincte, nous voyons en mesme temps de l'autre par une Vision confuse tout ce qui ne luy est point couvert dans l'hémisphere. D'où vient que regardant avec l'un & l'autre œil nous voyons plus de choses qu'avec un œil seulement; parce que certaines choses sont decouvertes à l'un que le nez, & les autres parties voisines couvrer à l'autre,

Mais direz-vous, lorsque l'axe d'un œil est dirigé à un point, l'axe de l'autre œil n'est-il pas aussi dirigé à un autre point? Et n'y a-t'il donc pas autant de raison de voir distinctement par l'un que par l'autre? Pourquoi ne voyons-nous donc pas par l'un & par l'autre ce qui est vis à vis de l'un & de l'autre? Et pourquoi par consequent ne lisons-

nous pas les caractères qui repondent à l'un & à l'autre? La cause de cecy est, que l'axe d'un œil estant tendu, l'axe de l'autre est relaché, & qu'ainsi l'un agit l'autre n'agissant pas.

Il en est de cecy, comme lorsque nous nous tenons en pied. Car si vous y prenez garde, nous ne nous appuyons jamais également sur l'un & l'autre pied, mais il n'y en a qu'un des deux qui fasse effort, & qui soutienne le poids du corps, l'autre se tient comme en repos, comme s'il lestoit soulagé de sa charge, & il n'ayde ou ne concourt que légèrement, & comme par maniere d'acquit: Ce qui fait que ce pied là estant las lors que nous-nous. tenons un peu trop long-temps debout, nous le soulageons en ramenant le poids du corps sur l'autre, & ainsi alternativement.

Le mesme s'observera, si l'on y prend garde, estant assis, ou couche, ou en quelque autre situation du corps que ce soit; car estant assis, nous tenons toujours le corps incliné sur l'une des cuisses, & nous changeons de mesme alternativement.

Le mesme s'observera aussi en travaillant quand le travail demande en

mesme temps l'une & l'autre main; car comme il y a toujours une main qui travaille plus que l'autre, nous avons coûtume de les soulager alternativement.

Et c'est par une semblable pente de la nature que l'un des yeux est toujours rendu, & soutient le principal travail de la Vision; je veux dire que pour voir quelque chose distinctement, il y en a toujours un rendu, tandis que l'autre se tient comme en repos, & ne voit que confusement, negligemment, & légèrement, quoy qu'il puisse aussi à son tour prendre le travail sur soy, & soulager l'autre de temps en temps; comme si la Nature avoit voulu faire ces parties doubles non seulement afin que l'une venant à estre extirpée, ou à manquer, l'autre luy succedast, mais encore afin que l'une pût estre soulagée par l'autre.

Il faut seulement remarquer que naturellement nous tendons l'axe ou dirigeons l'œil qui se trouve estre le plus fort: Car ce n'est pas sans raison qu'Aristote demande si comme entre les autres Sens il y en a toujours un qui prevaut, il en est de mesme des Yeux; car

on ne trouvera presque personne qui n'ait expérimenté, ou qui ne puisse aisément expérimenter si on l'en avertit, qu'il a l'un des deux yeux plus fort, & plus vigoureux que l'autre, comme il a une main, ou un pied plus fort que l'autre.

Et certes de même que sans y penser, & par une certaine inclination naturelle nous-nous servons en frappant, ou en prenant quelque chose, de la main la plus forte, comme nous-nous servons du pied le plus fort en nous appuyant, & en frappant la terre; ainsi nous appliquons l'oreille la plus forte au trou par où s'insinue le son que nous voulons entendre distinctement, & l'œil le plus fort aux boutons & aux fentes qui nous servent de mire pour voir quelque chose distinctement.

Car encore qu'il arrive quelquefois à celui qui tire de l'arc, ou d'un fusil de mirer de l'œil qui est le plus foible, c'est la force inégale des mains qui en est la cause, en ce qu'il ne peut pas si bien, & si proprement soutenir l'arc, ou le fusil au meilleur œil : Mais faites d'ailleurs que le fusil soit soutenu, & incontinent le meilleur œil sera mis en usage. Il en

est de mesme lorsqu'on veut voir avec une Lunette de longue-veuë, & avec un Microscope, on applique aussi incontinent le meilleur œil : Et quoy que la chose semble indifferente à ceux qui n'y sont pas accoustumez, elle ne paroît néanmoins pas de mesme à ceux qui sont journellement dans l'usage.

Il faut encore remarquer que nous pouvons veritablement bien en quelque façon relascher en mesme temps les deux axes ; ce que nous experimentons lorsque nous voulons voir quelque chose confusement, mais que nous ne les pouvons néanmoins pas rendre tous deux à la fois ; parceque nous ne pouvons point voir distinctement de l'un & de l'autre œil ni le nez, ni aucune autre chose éloignée ; comme ce mesme exemple du doigt, ou du baston qui est veu en changeât d'œil nous le montre.

Ce n'est pas néanmoins que parcequ'il tombe toujours quelques rayons de l'object sur l'œil relaché, nous ne voyions avec plus de facilité, & mesme avec quelque peu plus de clarté en ouvrant les deux yeux, que lorsque nous en tenons un fermé. Car de mesme que lorsque nous-nous tenons debout en

nous appuyant de la maniere qu'il a esté dit sur un pied, la faculté sustentatrice, s'il est permis de se servir de ce terme, soutient plus facilement si l'autre pied touche la terre quand ce ne seroit que legerement, que si on le tenoit en l'Air; ainsi la faculté de la veüe agit plus facilement, si outre l'œil qui est tendu, l'autre contribue quelque chose quand ce ne seroit aussi que legerement, que si on le supprimoit en le tenant fermé.

Il nous reste à examiner d'ou vient que chaque chose estant veüe de deux yeux, elle paroît néanmoins simple, & non pas double. Je laisse à part l'Opinion de ceux qui croient que l'on voit les choses simples & non pas doubles, parce qu'écote qu'il soit reçu deux especes dans les yeux, ces especes sont néanmoins unies, & confondues dans le concours des Nerfs Optiques. Car sans m'arrester à autre chose, la fausseté de cette Opinion paroît évidemment de ce que rapporte Vesalius, que faisant la dissection d'un jeune homme, il trouva que les Nerfs Optiques ne s'unissoient aucunement, & cependant on ne l'avoit jamais entendu se plaindre de voir tou-

tes choses doubles , ou autrement que les autres. Je laisse aussi à part ce principe d'Optique qui veut qu'un objet que l'on regarde des deux yeux paroisse simple & non pas double , parceque les axes de l'un & de l'autre œil s'unissent sur luy, & dis qu'encore qu'il soit reçu deux especes du mesme objet dans les yeux, neanmoins comme celle qui est reçüe dans celui dont l'axe est tendu est plus puissante que l'autre, & qu'ainsi elle fait plus d'impression sur la Retine que l'autre , elle attire presque à soy toute l'attention de la faculté ; de sorte que la faculté ne voyant distinctement que par une seule espece, comme nous avons dit plus haut , ce n'est pas merveille qu'elle ne voye pas l'objet d'ouble, mais un & simple; l'espece foible & confuse qui est reçüe dans l'autre œil, & qui ne fait qu'une vision legere & confuse , n'estant contrée pour rien.

Or si nous voyons quelque fois l'objet double , comme lorsque nous pressons l'un des yeux, cela vient de ce que la disposition de l'œil estant changée, & par consequent l'espece ou les rayons reçeus dans un endroit extraordi-

naire de la Retine , & qui n'est pas accoutumé ni endurcy aux rayons, il arrive que l'impression qui se fait dans cet endroit estant aussi sensible que celle qui se fait dans l'autre œil dont l'axe est rendu, elle y excite , & y attire l'attention de la faculté, laquelle estant par conséquent dirigée & tendue également, & en même temps vers deux endroits , vers deux especes , elle voit le même objet doublement, par une double Vision , ou ce qui est le même, elle le voit double.

Ainsi un homme yvre voit les objets doubles , parceque les fumées du Vin pervertissant la disposition ordinaire des deux yeux, elles font que les rayons sont receus dans deux endroits des retines qui sont extraordinaires, & beaucoup plus sensibles aux rayons que les ordinaires qui y sont accoutumés , & & comme endurcis ; desorte que la faculté estant aussi sensiblement excitée à une partie plustost qu'à l'autre , elle porte son attention aux deux, ce qui est voir par une double attention, par une double vision, en un mot, voir double.



LIVRE III.

DE LA PHANTAISIE, ou Imagination.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que la Phantaisie, & de
combien de sortes il y en a.*

Cette faculté Connoissante intérieure, dont toute la fonction se fait tellement au dedans, qu'il ne paroît aucun organe au dehors, est celle là que les Grecs ont appelé *la partie de l'Ame commandante*, ou *maîtresse*, acause que c'est elle qui excite, & qui dirige tous les desirs, & tous les mouvemens de l'Animal, & entre les Latins plusieurs luy donnant le nom d'*Animus*, que nous disons Esprit, l'ont distinguée de l'Ame, en ce qu'ils pretendoient que la Vege-

ration, & ~~le~~ Sentiment dependist de l'Ame, la Pensée, & le Raisonnement de l'Esprit. On a aussi coutume de l'appeler non seulement Entendement, & Raison, mais aussi Imagination, Pensée, Opinion, Prudence, & Conseil, selon qu'elle est crüe estre ou une, ou plusieurs facultez, & que diverses fonctions luy sont attribuées.

Au reste, quoy qu'on demeure assez d'accord qu'il y a quelque faculté, ou, si vous voulez, quelque partie de l'Ame tellement distincte des Sens externes, que bien que les Sens soiēt sans action, ou qu'il n'y ait aucun objet present, elle ne laisse pas de penser en soy-mesme, de mediter, entendre, discourir, deliberer, ordonner; toutefois elle est couverte d'un nuage tres epais, & il est etonnant qu'elle qui connoit tant d'autres choses, ne sçache non seulement pas ce qu'elle est, ou quelle elle est, mais qu'elle ne connoisse pas mesme en quelle partie du corps elle reside, de quelle maniere elle y est, & comment elle y agit. Car quelle esperance y a-t'il qu'elle connoisse jamais sa nature, ou apprenne jamais sa maniere propre & particuliere d'agir, si elle ne sçait

pas où elle est, & où elle feroit chercher, se trouver, se considerer ? C'est pourquoy, comme nous en devons aussi ensuite traiter, il y auroit de la temerité de pretendre en dire quelque chose d'evident, ni par consequent rien de certain, & d'indubitable outre ce que la Foy nous enseigne de l'Entendement Humain ; ce sera beaucoup d'en dire quelque chose de vray-semblable, & entre tant d'Opinions differentes de soutenir celle qui s'accorde le mieux avec les Dogmes de la Foy.

Or comme la premiere difficulté qui se presente dès le commencement & qui se fait principalement acause de l'Homme, consiste à sçavoir si cette partie ou faculté interne connoissante est une & simple, ou plutost si ce ne sont point plusieurs & differentes facultez ; Ceux qui ont tenu l'Ame Corporelle l'ont cru une, ou unique ; car sans parler de Tertullien, qui à l'imitation d'Asclepiade ne la distingue pas mesme du Sens, lors qu'il a dit comme en colere, *Quid erit Sensus, nisi eius rei quæ sentitur Intellectus ? Quid erit Intellectus, nisi eius rei quæ intelligitur Sensus ? Vnde ista tormenta crucianda simplicitatis, &c.*

suspēdenda veritatis ? Quis mihi exhibebit Sensum non intelligentem quod sentit, aut Intellectum non sentientem quod intelligit, ut probet alterum sine altero posse ? Sans parler, dis je, de ce grand Homme qui d'ailleurs abuse trop des noms de Sens & d'Entendement ; les Stoïciens, au rapport de Plutarque, ayant divisé l'Ame en huit parties dont les cinq Sens font les cinq premières, auxquels ils ont ajouté les facultez d'engendrer, & de parler, ont tenu que la huitième, qui estoit la partie dominante unique ou simple, & ayant fait dans les Brutes cette partie irraisonnable, ils ont cru qu'elle estoit de telle maniere dans l'Homme, que toutes les imaginations & les apprehensions des choses sensibles luy estoient imprimées.

Pour ce qui est de Democrite, & d'Epicure, ils divisoient l'Ame en deux parties, & plaçant dans la poitrine la partie Raisonnable qui estoit spécialement appelée Esprit, ou Entendement, ils tenoient que la partie Irraisonnable qui retenoit le nom d'Ame, estoit diffuse, & repandue par tout le corps: Car c'est ainsi qu'en parle Lucrece.

*Nunc Animum atque Animam dico con-
iuncta teneri*

*Inter se, atq unam naturam conficere ex se:
Sed caput esse quasi, & dominari in corpo-
re toto*

*Consilium quod nos Animum, Mentemque
vocamus,*

*Idque sitū media regione in corporis haret.
Cetera pars Anima per totū diffi: a corpus
Paret, & ad numen Mentis, momēnque
movetur.*

Il ajoûte que n'y ayant rien de plus mobile que les mouvemens de l'Esprit, il devoit estre formé de principes tres subtils, tres polis, & tres ronds.

*At quod mobile tātopere' st constare rotūdis
Perquā seminibus debet, perquamq; minutis,
Atomine uti parvo possint impulsa moveri.*

Et pour montrer que l'Esprit doit estre quelque chose de distinct de l'Ame, il en apporte deux raisons. La premiere, que l'Esprit peut agir, ou pâtir, estre triste, estre joyeux, &c. sans que le reste de l'Ame qui est repandue dans les membres s'en ressente.

*Idque sibi solūm per se sapit, & sibi gaudet,
Namque ut cū caput, aut oculus tentante
dolore*

Leditur in nobis, non omni concruciamur

*Corpore, sic Animus nonnunquam leditur ipse,
 Letitiaque viget, cum cetera pars animæ
 Per mēbra, atq; artus nulla novitate cietur.
 Si ce n'est peut-estre que l'Esprit soit
 agité de quelque passion violente.*

*Verum ubi vehementi magis est commota
 metu Mens,*

*Consentire Animam totam per membra
 videmus*

*Sudores itaque, & pallorem exsistere toto
 Corpore, & infringi linguā, vocemq; aboriri,
 Caligare oculos, sonere aures, succidere,
 artus;*

*Deniq; considerare ex Animi terrore videmus
 Sape homines; facile ut qui vis hinc noscere
 possit*

*Esse animam cum animo conjunctam, quo
 cum animi vi*

Percussa st, ex eis corpus propellit, & icit.
 La seconde raison est, que l'Esprit pour
 la subsistance de la Vie est plus neces-
 saire que l'Ame; en ce que l'Ame ne
 pouvant demeurer long-temps dans le
 corps sans l'Esprit, celui à qui l'Esprit
 demeure sain & entier peut demeurer
 en vie, quoy que ses membres soient
 diversément coupez & déchirez, &
 qu'ainsi il ait perdu la plus grande
 partie de l'Ame.

*Et magis est animus vitæ claustra coercēs.
Et dominatior ad vitam, quàm vis animæ,
Nam sæpe sine mente, animoque nequit re-
sidere per artus*

*Temporis exiguam partē pars ulla animæ,
Sed comes insequitur facilè, & discedit in
auras,*

Et gelidos artus in lethi frigore linquit.

*At manet in vita quò mens, animusque
remansit,*

*Quamvis est circum cæsis lacer undique
membris,*

*Truncus adempta Anima circum, mem-
brisque remotis*

Vivit, & ætherias vitales suscipit auras.

Ainsi il y en a eu qui ont comparé l'Esprit avec le centre, ou le moyeu d'une Roüe, & l'Ame avec les rayons; en ce que le moyeu perissant les rayons tombent, & que l'on peut couper tout autour plusieurs parties des rayons, le reste qui est joint au centre demeurant. Mais aucun n'a parlé si juste que Philon, lorsqu'il dit que Dieu a donné l'Entendement ou l'Esprit à l'Ame, pour estre comme l'Ame de l'Ame, de mesme que la prunelle a esté donnée à l'œil pour estre comme l'œil de l'œil. C'est aussi la comparaison de Lucrece.

*Vt lacerato oculo circum si pupula mansit
 Incolumis, stat cernendi vivata potestas,
 Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem,
 Sed circumcidas aciem solamque relinquis;
 At si tantula pars oculi media illa peresa est,
 Incolumis quavis alioqui splendidus orbis,
 Occidit ex templo lumen, tenebraeque sequuntur;*

*Hoc Anima atque Animus vincti sunt
 foedere semper.*

D'où il est visible que ces Philosophes qui tenoient l'Esprit ou l'Entendement corporel comme l'Ame, entendoient sous le nom d'Entendement tout ce par quoy nous connoissons interieurement, ou pensons, & qu'ils le tenoient pour un seul, & non pas pour plusieurs principes de connoitre.

Pour ce qui est des autres qui ont fait l'Ame Incorporelle, ils ont au moins admis une double faculté connoissante interne, dont l'une estoit incorporelle, & appartenante uniquement aux hommes, l'autre corporelle, & commune aux hommes, & aux autres Animaux. Or quoy qu'Aristote semble estre le principal auteur de cette Opiniõ, neanmoins il est constat que c'estoit celle de Pythagore, de Platon, & generalement de tous

ceux qui ont embrassé cette division par laquelle selon Plutarque ils ont fait une partie de l'Âme Raisonnable, & l'autre Irraisonnable, divisant derechef cette dernière en partie Concupiscible, & en Irrascible. Car selon eux la Raisonnable estoit proprement celle qu'ils appelloient Entendement, qu'ils plaçoient dans la teste, & qu'ils vouloient estre non seulement incorporelle, mais mesme Divine, & une partie de Dieu, dont les Brutes ne fussent point participantes, à sçavoir quant à l'acte, acule de l'intemperie, comme nous toucherons plus bas; au lieu que la partie Irraisonnable, dont ils faisoient deux autres parties, l'Irrascible qu'ils plaçoient dans le cœur, & la Concupiscible qu'ils mettoient dans le foye, estoit selon eux corporelle, & commune aux Hommes, & aux Brutes.

Mais pour parler principalement d'Aristote, il semble qu'il ait distingué plus clairement, qu'aucun une double faculté interne connoissante, à sçavoir l'Entendement . ou la Partie raisonnable, & l'Imagination, ou la faculté Imaginatrice. Il n'y a mesme personne qui ait plus clairement accordé aux Hommes seuls

l'Entendement, & la Raison, quoyqu'il attribuaſt l'Imagination tant aux autres Animaux, qu'à l'Homme meſme. Or comme cette diſiſion d'Ariſtote ſ'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit ailleurs de l'Ame Humaine; en ce que nous l'avons tenue comme compoſée de deux parties, l'une Incorporelle qui fuſt particuliere aux Hómes, l'autre Corporelle qui leur fuſt cõmune avec les Beſtes; pour cette raiſon nous traiterons de la faculté cõnoiſſante interne ſuivant cette diſiſion d'Ariſtote, & comme il faut premieremēt parler de la Phantaſie ou Imagination, cette connoiſſance eſtant abſolument neceſſaire, pour ce qui ſe dira enſuite de l'Entendement, il eſt bon de remarquer auparavant.

Premierement que les Sectateurs d'Ariſtote, & principalement les derniers, tenant le nom de Phantaſie trop reſſerré, ont cru qu'il le falloir appeller Sens Interne, à la diſtinction des autres Sens qu'on appelle Externes. Secondement qu'ils faiſoient d'ordinaire cette queſtion, ſi ce Sens Interne eſtoit ſeul & unique, ou ſ'il y en avoit pluſieurs. Car Alexander Alenſis, par exemple, & quelques autres avec luy, n'en admet-

tent qu'un, croyât que les diverses opérations qu'on luy rapporte ordinairement ne marquent pas diverses facultez, mais diverses manieres d'agir d'une mesme faculté. Les autres tenant que diverses opérations marquent diverses facultez, en ont fait les uns trois, les autres quatre, les autres cinq, & les autres davantage. Car comme Aristote, outre la Phantasie, a aussi fait mention du Sens commun, ce Sens a esté distingué, & fait le premier de tous, & a esté pris pour une faculté qui agit de telle maniere avec les Sens externes, que s'il est affecté, ils sont affectez avec luy, *compatiuntur*, au lieu que s'ils sont affectez, il ne s'ensuit pas qu'il soit affecté. Outre cela on a distingué la vertu Imaginatrice, & mesme comme differente de la Phantasie; puis l'Estimatrice, à laquelle on a donné la perception des choses dont les especes ne sont pas tirées des Sens; puis la Phantasie, dont la fonction soit de joindre diversement les especes, & par consequent de connoître, & de juger à sa maniere; puis la vertu de penser, *Cogitatrix* qui ne convienne néanmoins qu'à l'homme; puis enfin la Memoire, dont l'office soit de

conserver

DE LA PHANTASIE. 193
conserver les especes des choses que la Phantasie a connues. Troisiemement , comme ils ont tâché d'assigner à chaque faculté son siege particulier, ils ont veritablement demeuré d'accord ensemble que le Sens-commun estoit placé dans la partie anterieure de la Teste, & la Memoire dans la posterieure, mais ils ont esté fort embarrasiez à placer les autres , & à designer leur siege particulier.

CHAPITRE II.

Si le Sens Commun est distinct de la Phantasie, ou Imagination?

QUoy que ce soit une chose tout à fait difficile à determiner, neanmoins ceux qui reduisent toutes ces facultez internes à la seule Phantasie ou Imagination , semblent suivre l'Opinion la plus probable : Et certes , le Sens-Commun mesme , quelle qu'ait esté la pensée d'Aristote, ne semble pas devoir estre pris comme une Faculté entierement distincte de la Phantasie, du moins selon la description qu'il en

fait, & mesme si quelqu'un pretendoit qu'il deust estre distinct, il ne devroit au moins alors estre pris que comme l'amas mesme des Sens externes, entant qu'ils doivent avoir interieurement quelque lieu commun où ils soient, à la verité placez separement, mais neanmoins proche les uns des autres, c'est à dire dans cet endroit du Cerveau où tous les Nerfs des organes externes aboutissent, ou plutost d'ou ils tirent leur origine. Car par ce moyen l'on n'expliquera pas mal, comment l'amas estant affecté il faut de necessité que chacun en particulier le soit, & qu'il n'est pas reciproquement necessaire que quelqu'un d'eux estant affecté tout l'amas souffre. Et à l'égard de ce qu'on veut que le Sens-Commun soit comme le centre vers lequel les Sens externes comme autant de lignes tendent, & sont dirigez, cela peut convenir, non seulement au siege commun, mais principalement aussi à celui de la Phantasie, comme estant celle qui reçoit, & conserve les especes & les apprehensions, & generalement tout ce qui vient des Sens, ou qui passe au Cerveau par l'entremise des Nerfs.

Il semble donc qu'outre l'Entendement qui est dans l'Homme seul, il n'y a soit dans l'Homme, soit dans les Brutes qu'une seule Faculté connoissante interne qui est la Phantasie, & qui peut outre cela estre appelée Estimatrice, Memoire, & ainsi de quelques autres noms signifiants quelque diversité de fonction, & non pas de faculté; de même que les termes de sauter, marcher, frapper, & autres semblables ne designent pas des facultez motrices différentes, mais seulement des fonctions différentes d'une seule, & même faculté.

Il est vray qu'outre les fonctions deux Chefs semblent marquer de la diversité de facultez, asçavoir les divers Temperamens nécessaires dans l'organe, & les diverses Experiéces qui prouvent qu'une faculté peut estre blessée, l'autre demeurant saine & entiere. Car à l'occasion du premier Chef, l'on dit ordinairement que le Cerveau doit estre humide à l'endroit où se fait l'Apprehension, ou l'Imagination, acause de la facilité qu'il a de recevoir les especes, & qu'il doit estre sec à l'endroit où se fait la Memoire, ou le Jugement, acause

de la fermeté de la Memoire. Et à l'occasion du second, Galien rapporte qu'à Rome la faculté Imaginatrice demeura saine & entiere à un certain malade, en ce que regardant par la fenestre il reconnoissoit les passants, leur demandoit s'ils vouloient qu'il leur jettast un Enfant qu'il tenoit, & des vases de verre, & comprenoit fort bien leur reponse ; mais que la Judicatrice estoit blessée , puis qu'effectivement il jetta l'Enfant, & les vases par la fenestre ; & au contraire que la Judicatrice d'un certain Medecin nommé Theophile demeura saine , en ce qu'il interrogeoit fort à propos , & repondoit pertinemment aux demandes qu'on luy faisoit ; son Imaginatrice estant blessée, en ce qu'il commandoit perpetuellement qu'on chassast des Joüeurs de Flutes qu'il s'imaginait continuellement entendre dans un certain endroit de sa maison. De plus qu'il y en a eu plusieurs qui d'ailleurs ont tellement perdu la Memoire, qu'ils ne se souvenoient pas même de leurs noms. Joint que lorsque nous voulons imaginer fortement une chose, nous avons accoustumé de porter la main au front, & que si nous voulons

nous en souvenir nous nous frottons le derriere de la teste.

Mais en un mot, à l'égard des differents Temperamens, il est à croire qu'il n'est pas tant necessaire qu'il y ait de l'humidité dans une certaine partie du Cerveau, & de la secheresse dans une autre, qu'une mediocrité convenable par tout, & que cette mediocrité ne se rencontrant pas, la faculté peut en agissant s'étendre jusques à un certain point, & non pas jusques où elle pourroit, par exemple, se souvenir, mais non pas bien juger en suite; de mesme que la vue demande pour bien voir toutes les couleurs un certain temperament, lequel ne se rencontrant pas, elle en peut bien voir quelques-unes, mais les autres avec peine.

A l'égard des Experiences il faut dire la mesme chose. Car celuy qui jetta l'Enfant, & les vases jugeoit veritablement comme il imaginoit, d'où vient qu'il n'avoit point perdu la faculté de juger; mais cependant la faculté a cause du vice du temperament ne pouvoit s'élever jusques à bien juger, ce qui arrive d'ordinaire aux enfans, & à ceux qui n'ont pas d'expe-

rience. Pour ce qui est de Theophile, comme il estoit contraint acause de l'ebranlement qui s'estoit fait dans l'organe de l'Oüye d'imaginer des Joueurs de Flustes, ainsi il jugeoit qu'il les falloit chasser comme des importuns ; de sorte que la faculté exerçoit en cecy, comme dans le reste, l'une & l'autre fonction, quoy qu'a cause du vice du temperament elle imaginast la chose autrement qu'elle n'estoit ; ce qui arrive non seulement à ceux qui dorment, & à ceux que la veüe trompe, mais à tout le reste des Hommes qui ayant de saines opinions sur de certaines choses, se trompent assez souvent en d'autres. Pour ce qui est des autres, ils n'avoient point tant perdu la faculté de se souvenir, que les especes qui avoient esté receuës dans cette faculté, ce qui arrive aussi à un chacun à l'égard de ce qu'il oublie, quoy qu'il ne soit pas pour cela censé perdre la faculté mesme. Pour ce qui est enfin de cette coûtume qu'on a de porter la main au front lors qu'on veut imaginer fortement quelque chose, & au derriere de la teste lors qu'on veut se souvenir, cela ne marque autre chose

finon que la meditation a besoin de repos , & la reminiscence de quelque mouvement qui l'excite. Mais c'est trop s'arrester sur cecy , puisque cela semble plustost une question de nom qu'autrement , & que dans la maniere ordinaire de parler l'on a presque coutume de dire que dans l'Ame il y a trois facultez, l'une d'imaginer, l'autre de juger, & l'autre de se souvenir.

Pour en demeurer donc à la chose, & l'expliquer un peu plus au long, & plus distinctement, il faut se souvenir que lors que les Sens externes *perçoivent* leurs objets , il se fait un certain ebranlement tant dans l'organe exterieur qui est frappé par l'espece ou la qualité de la chose sensible. que dans la partie interieure du Cerveau, à l'endroit d'ou les nerfs tirent leur origine , & cela par une certaine impression qui se continue le long des nerfs. Car les nerfs enflés, & remplis d'esprits se peuvent concevoir comme de petites poignées de rayons spiritueux, en sorte que chaque petit rayon estant rendu depuis le cerveau jusques à l'organe exterieur , il ne puisse estre tant soit peu poussé, ou pressé dans l'or-

gane, que le Cerveau ne soit en même temps ébranlé par une espèce de rebondissement : Et alors il arrive deux choses, l'une que la faculté de sentir qui reside en cet endroit perçoit ou connoit aussitôt la chose sensible d'où luy vient le coup; l'autre qu'il demeure dans le cerveau un certain vestige, ou comme une espèce de figure, & de caractère imprimé. Or la faculté de sentir s'estant une fois acquitée de sa fonction, elle ne peut véritablement connoître une seconde fois la chose sensible, si de la part de cette même chose il ne luy arrive un second ébranlement par lequel elle soit une seconde fois excitée, mais la faculté supérieure au Sens peut à cause du vestige laissé, & imprimé comme reprendre la même chose quoy qu'absente, & estre de nouveau porté à la connoître. Et c'est cette-Faculté interne dont il est icy question, & laquelle est appelée Phantasie du mot *φαντασία* qui veut dire estre veu, ou apparoitre, & faculté imaginatrice, ou Imagination, du mot imaginer, ou percevoir l'image sous laquelle la chose sensible quoy qu'absente estre présentée à l'Ame Connoissante.

Or la premiere difficulté consiste à ſçavoir en quel lieu reſide cette Faculté ; car encore que les Peripaticiens , & nomement Alexander , ayent placé la Phantaſie dans le Cœur , il ſemble néanmoins qu'on la doit plutost placer dans toute cette region du Cerveau où les nerfs aboutiſſent, & où pour cette raiſon on a cru devoir placer les facultez des Sens. Car de meſme que la faculté de ſentir doit eſtre à l'endroit du cerveau ou l'eſprit acauſe de l'ebranlement qui a eſté excité dans l'organe extérieur rebondit ; ainſi il ſemble que la faculté d'imaginer doit eſtre là où le veſtige de ce coup demeure imprimé au cerveau , & parce qu'il ne peut demeurer que là où il ſe fait, il ſ'enſuit que dans l'endroit qu'eſt la faculté de ſentir, dans ce meſme endroit eſt la faculté d'imaginer. En effet , il y a une ſi grande liaiſon entre l'une & l'autre faculté , que lors-que nous regardons , & imaginons un objet ſenſible preſent, il ſemble que ce n'eſt qu'une meſme faculté qui agit ; c'eſtpourquoy l'une & l'autre ſemblent avoir un ſujet commun , & eſtre néanmoins diſtinctes en ce que la faculté

[illegible]

dont elle est sortie , ou lors qu'ayant flairé un vestige , il connoit aussitost l'Animal qui l'a imprimé , & autres choses semblables : Et il est inutile d'objecter que deux facultez se servent d'un mesme organe ; car cela est ordinaire lorsque les facultez sont subordonnées entre-elles, comme la Nutritive , & l'Augmentative qui se servent de la mesme chaleur naturelle ; & cela semble icy d'autant plus necessaire, qu'y ayant cinq facultez de sentir , & cinq sieges particuliers, la faculté d'imaginer est seule, & generale, & qu'elle les comprend toutes, & est repandue dans tous leurs sieges.

La seconde difficulté regarde ce vestige, ou caractere qui estant imprimé, & laissé dans la Phantasie, est appelé Phantôme par Aristote, & par les Latins, *Visum*, c'est à dire ce qui est veu, ou qui apparoit le Sens externe n'operant point. On luy donne aussi le nom d'Espece, de *Type*, d'Empreinte, d'Image, & de Simulacre de la chose externe, comme estant d'une telle maniere imprimé, & inherant dans la Phantasie qu'il nous semble encore voir, on sentir la chose externe. Or il

est tres difficile de comprendre ce que c'est que ce Type , ou cette Empreinte, puisque comme Alexander remarque, le Type est proprement la figure qui est introduite dâs la chose figurée, & qui est faite d'eminences, & de cavitez, comme il se voit dans de la cire sur laquelle on a imprimé un Cachet, & que cependant il ne paroît pas comment cette figuration puisse estre introduite dans la Phantasie , ou dans le cerveau. Car quelle figure, dit-il , est capable de représenter la blâcheur, ou generalement la couleur, & l'odeur ? Ainsi comment peut-elle estre dite Image, puisque l'homme cōçoit point d'image sans couleurs, & que neanmoins dans le cerveau il n'y a point de couleur de ce nombre innombrable de choses ; ne se faisant d'ailleurs point d'image, ni de peinture que des choses qui sont capables d'estre veues, & non pas de celles qui tombent sous les autres Sens , de l'Oüye , par exemple, de l'Odorat, du Goust , & du Toucher, puis qu'il n'est pas possible de peindre le Son, l'Odeur , la Saveur , la Chaleur , & autres choses semblables qui se peuvent neanmoins aussi bien imaginer que les choses visibles.

Il semble donc qu'il faut dire en premier lieu, que necessairement il demeure quelque chose d'imprimé par la chose sensible; car autrement nous n'imaginerions pas plustost une chose que nous aurions veue, entendue, ou connue par quelque autre Sens, que celle que nous n'aurions jamais ni veue, ni connue, s'il n'y avoit rien qui nous mût davantage, & nous portast à apprehender.

Secondement l'on doit dire que ce qui demeure n'est veritablement ni coloré, ni sonore, ni savoureux, n'y ayant pas d'apparence que le cerveau soit rempli de ces sortes de qualitez; mais qu'il y a neanmoins quelque chose qui meut la faculté de la mesme façon qu'elle a esté meüe lorsqu'elle sentoit la chose sensible presente.

Troisiemement que la chose sensible presente ne mouvant pas la faculté en transmettât dans le cerveau sa couleur, sa saveur, son odeur, &c. mais en affectant l'organe d'une telle maniere, que par le moyen des nerfs qui auront esté touchez il se fasse dans le cerveau un certain rebondissement d'esprits, par

lequel le cerveau, & la faculté qui y reside soient ébranlez, il doit suffire que ce qui demeure soit tel que par son moyen un pareil coup, & un pareil ébranlement soit comme réitéré.

Enfin que ce qui demeure peut estre censé comme une espece de ply qui s'est fait dans le cerveau, le coup s'estant fait sur une chose molle ; car par ce moyen toutes les fois que les esprits qui courent ça & là dans le cerveau entreront dans ce ply, ils exciteront derechef un semblable mouvement, & la faculté remuée demesme sentira de mesme, ou imaginera sentir.

Au reste cette sorte de ply sera effectivement une espece de vestige; parce que comme le vestige imprimé par le pied d'un Animal est tel qu'il nous porte à imaginer, ou à l'image de l'Animal qui l'a imprimé; ainsi ce ply est tel qu'il fait revenir l'Imagination de la chose sensible par le moyen de laquelle il a esté produit. Il sera mesme un certain *Type*, ou une certaine empreinte réelle, & effective ; car il se fait par quelque impression, & selon la maniere de l'impression, il est particulièrement figuré, en sorte qu'il est le signe particulier

d'une telle chose plutost que d'une autre ; veu mesme que la Couleur, la Saveur, l'Odeur, & toutes les autres qualitez, ou les corpuscules dont elles sont composées, sont aussi particulierement figurez, affectent spécialement les organes, & impriment leurs coups par des manieres particulieres. Il est vray qu'on ne peut pas dire à Alexander quelle est la figure de chacune de ces qualitez ; puisque ce ne sont pas des figures, mais qu'elles sont apprehendées, ou perceues par des figures entant qu'elles sont empreintes.

Mais ce ply, dira-t'on , peut-il aussi estre appellé Espece, ou Image ? C'est icy maintenant qu'il faut distinguer acause d'une double espece qu'on reconnoit dans la Phantaisie, aſçavoir l'Impresse, & l'Expresse. Car l'Impresse n'est autre chose que ce mesme ply, que cette mesme empreinte, ou ce vestige qui est laissé par l'impression faite, & qui demeure adherant à la faculté quand mesme elle n' imagine pas; l'Expresse estant ce mesme ply que nous regardons, pour ainsi dire, ou apprehendons lors que nous imaginons, ou pensons actuellement.

C'est pourquoy l'Expresse seule est à proprement parler l'espece, ou l'image; en ce qu'elle seule est telle qu'est la chose que nous imaginons, ou plutoſt qu'elle est la chose même entant qu'elle devient l'object de l'Imagination, & est, comme on parle d'ordinaire, objectivement dans la Phantaisie; au lieu que l'Impresse n'est point tant l'espece, ou l'image, que la cause & l'occasion qui fait que nous formons cette sorte d'Espece ou Image, & l'on ne peut luy attribuer ce nom que par cette seule raison: Elle ne peut pas mesme estre appelée *Phantome*, ou *ce qui est veu*, que par cette mesme raison, ce nom appartenant seulement & proprement à l'Expresse, parce qu'elle seule est proprement ce qui est veu, ou apparoit, & qu'elle ne subsiste que par l'acte mesme de l'Imagination. Et certes, de mesme que lors que nous regardons une chose presente, la Faculté ne se tourne pas vers soy-mesme, ni n'est pas tenduë ou attentive vers soy-mesme, ni vers le cerveau qui est ebranlé, mais vers la chose de laquelle l'ebranlement arrive jusqu'à elle; ainsi lorsque nous l'imaginons absente, la faculté n'est point

DE LA PHANTASIE. 209
tournée vers soy-mesme, ni vers le cer-
veau, ni vers le vestige qui y est demeuré
imprimé, mais elle est uniquement ren-
due, & tournée vers cette mesme chose
qu'elle connoit acause du mesme ebran-
lement qui a esté fait, comme luy estant
présentée, & luy apparoyssant demesme.

Vous demanderez peut-estre, si ce
Vestige, ou cette espece Impresse est in-
herante & imprimée dans le cerveau,
ou plutost dans la Phantasie mesme ?
L'on peut dire que le cerveau estant
animé, & la Phantasie n'estant point
distincte de l'Ame dont elle est faculté,
l'impression se fait dans le composé,
c'est à dire dans le Cerveau, & dans la
Phantasie conjointement ; d'ou vient
que tantost on dit qu'elle est dans l'un,
& tantost dans l'autre, dans le Cer-
veau, comme dans le sujet commun à la
Phantasie & à elle-mesme, & dans la
Phantasie, comme dans l'Agent qui se
sert d'elle comme d'une espece d'organe
pour agir.

CHAPITRE III.

Si la Mémoire est différente de la Phantasie.

IL se présente encore une grande difficulté à la conservation des Espèces imprimées, ce qui fait que la Phantasie est appelée Mémoire, & que la Mémoire est vulgairement définie le *directeur des Esprits*. Car il est sur tout étonnant, comment en un si petit espace qu'est celui qu'occupe la Phantasie, ou la Mémoire, il se fasse un si grand nombre d'impressions, & que tant d'Espèces différentes y soient placées avec si peu de confusion. *Quoy*, dit Cicéron, *pensons-nous que l'Esprit* (il prend en cet endroit l'Esprit pour la Phantasie) *soit quelque capacité dans laquelle les choses dont nous nous souvenons soient versées comme dans un vaisseau ? Cela semble absurde ; car peut-on comprendre quel est ce fond, ou quelle est cette figure de l'Esprit, ou quelle est enfin cette capacité si ample ?* Peut-on croire que l'Esprit soit comme de la cire, & la Mémoire les vestiges des

choses imprimées dans l'Entendement ? Quels vestiges peuvent laisser des paroles & des choses mesmes ? Où est la capacité assez grande pour pouvoir recevoir l'impression de tant choses ? Certainement, pour continuer nos foibles raisonnement, l'on ne doit point concevoir la Memoire comme une espece de vase; parceque les choses qui se mettent dans des vases sont separables les unes des autres, & ont quelque consistance : On ne la doit pas aussi concevoir comme de la cire, quoy que Platon, Aristote, & les Stoïciens l'ayent comparée à une table de cire. Car quoy que ces comparaisons puissent servir à expliquer quelques effects, elles ne peuvent néanmoins pas nous faire comprendre comment il est possible que les impressions precedentes, & leurs suites ne soient point oubliées & effacées par celles qui surviennent, de sorte qu'elles puissent ensuite estre repetées dans le mesme ordre, & sans confusion.

Il semble donc qu'elle pourroit estre conceüe comme une feuille de papier blanc; en ce que le vestige imprimé estant comme un certain ply, on peut concevoir le papier comme capable de

recevoir une quantité innombrable de plis, sans confusion, & qui pourront estre repris, & recommencez par ordre, & de suite. Car quand nous aurons fait une certaine suite de plis tres subtils, il s'en pourra encore faire d'autres par dessus, qui veritablement couperont, & interrompront en travers, & en toute sorte d'obliquité la premiere suite; mais de telle sorte neanmoins que lorsque de nouveaux plis, & de nouvelles suites de plis se feront par dessus, toutes les premieres non seulement demeurent, mais puissent mesme aisement estre excitées, estre reprises, retourner, apparoitre; en ce qu'ayant pris un des plis, tous les autres qui sont du mesme ordre suivent comme d'eux-mesmes.

Les habiles Plicurs de linge, ou de papier nous donnent quelque idée de cecy, lors qu'avec une simple feuille de papier ils representent cent sortes de figures differentes selon qu'il changent en un moment les suites de plis qu'ils ont premierement faites. Or s'il est vray, comme nous avons fait voir ailleurs, qu'un Ciron, quelque petit, & pour ainsi dire, quelque insensible, qu'il soit, doit estre composé d'un nombre

innombrable de milliers de particules de matiere , & qu'ainſi on ne ſçauroit douter que ce petit endroit du Cerveau où reſide la Phantaſie , & qui peut eſtre frappé par le rebondiffement des eſprits, ne ſoit auſſi compoſé d'un nombre innombrable de particules ; rien n'empêche que dans cet endroit il ne ſe faſſe des plis, & des ſuites innombrables de plis , ſelon que les eſprits qui ſont d'une ſubtilité inconcevable tombent.

Et ne vous imaginez pas que les plis qui ſe mettent les uns ſur les autres ne puiſſent eſtre diverſifiez par les eſprits de telle ſorte qu'ils demeurent ſans conſuſion, & ne ſe confondent point avec les premiers; puis qu'on ne ſçauroit rien concevoir de plus ſubtil que les eſprits, & que la partie de l'organe, ou du nerf ſur lequel l'impreſſion qui ſe fait peut à raiſon de l'infinité de particules dont elle eſt formée, eſtre diverſifiée de mille & mille manieres. Quoy qu'il en ſoit , il ſemble que par ce moyen l'on peut en quelque façon comprendre comment il arrive qu'ayant oüy faire une narration , ou leu une harangue que nous aurons miſe en noſtre Me-

moire , nous puissions la repeter toute entiere, & la reciter dans le mesme ordre que nous l'aurons leüe , ou entendue: Car de mesme qu'ayant pris un certain premier ply dans la fucille de papier, ceux qui sont dans le mesme ordre suivent aisement; ainsi ayant pris dans nostre Memoire quelque premier ply, ou qui fasse voir le commencement de la chose que nous avons leüe, ou entendüe , les autres qui sont de la mesme suite suivent facilement , & comme d'eux mesmes. Et il en est de mesme d'une chose que nous croyons avoir oubliée , & dont nous-nous resouvenons ensuite. Car de mesme qu'en cherchant dans le papier quelque ply que nous avons de la peine à trouver , nous en choisissons un distinct dans cette mesme suite selon qu'il se presente, par lequel commençant l'ouverture nous decouvrons enfin celuy qui estoit caché; ainsi nous en prenons un distinct dans nostre Memoire selon qu'il se rencontre dans la mesme suite, par lequel commençant à ouvrir , & à deplier la suite, nous deplions toujours jusques à ce que nous decouvrons celuy qui estoit caché, & que nous cherchions.

Par là nous comprenons que de mesme que les plis du papier qui se font les derniers, ou qui se repetent souvent, sont plus fixes, & plus constants que les autres, qu'ils se rencontrent plus facilement, & qu'il est plus aisé d'en trouver la suite ; ainsi les choses que nous apprenons nouvellement, ou que nous enfonçons dans nostre memoire à force de les repeter, s'impriment plus fortement, & se rencontrent avec moins de difficulté. Et demesme que dans un papier, si les suites des plis ne sont maniées avec adresse & circonspection, on passe facilement de l'une à l'autre ; ainsi il faut que nous apportions de l'attention lorsque nous voulons nous souvenir de quelque chose, de crainte que la suite de celles que nous poursuivons ne nous echappe, & que nous ne soyons detournez à une autre, acause de la mobilité des esprits, qui se mouvants ça & là dans le Cerveau, s'insinuent tantost dans celles-cy, & tantost dans celles-là. En un mot nous concluons que de mesme que la moiteur ou l'humidité efface tous les plis d'un papier de telle sorte qu'il n'en paroît plus lorsqu'il est séché ; ainsi une humeur maligne, & s'il

est permis de dire, morbifique, peut effacer de la memoire, ou Phantaisie, & du Cerveau tous les plis, en sorte qu'après que le Malade sera revenu en convalescence, il ne retiendra plus aucun vestige des choses qu'il aura sceuës auparavant.

Mais d'ou vient, direz-vous, que tres-souvent, & sans avoir esté malades nous oublions plusieurs choses de telle maniere qu'il ne nous en demeure aucun vestige, & que lorsque nous les apprenons une seconde fois soit en les lisant, soit en les entendant reciter, nous ne nous souvenons pas mesme de les avoir sceues ? La cause de cecy semble devoir estre attribuée non seulement à ce que nous avons insinué jusques à present, mais principalement aussi à la continuelle perte, & generation des parties du Cerveau, en ce que comme il se nourrit continuellement aussi bien que toutes les autres parties, & que par consequent il perd continuellement quelque chose de son ancienne substance, & en acquiert de nouvelle ; il arrive enfin que les parties qui ont esté pliées estant sorties, & d'autres qui ne sont point pliées leur
ayant

ayant succédé , tous les plis s'évanouissent enfin , si ce n'est que le pli ou l'impression qui a esté faite soit fort profonde , comme lorsque nous apprenons quelque chose avec émotion & terreur , ou que nous reperions souvent l'imagination de la chose , afin que les parties nouvelles qui ont esté substituées soient pliées de la même maniere que celles qui sont sorties , & qu'ainsi la memoire de la chose demeure dans sa vigueur sans avoir esté effacée.

De là vient assurément que les Vieillards, & les petis Enfans n'ont pas tant de memoire , parce qu'ils sont dans un trop grand coulement & changement de parties , les premiers en diminuant, & les autres en augmentant , comme parle Aristote , lequel remarque aussi que ceux qui sont trop prompts , ou trop lents à apprendre , ont moins de memoire , parceque les uns sont trop secs, & les autres trop humides ; comme si l'impression estant trop difficile à faire dans les uns, elle estoit si facile à faire dans les autres qu'elle peust aisement estre effacée. Il remarque de plus que les jeunes gens apprennent

plus aisement que les Vieillards; parceque ceux-là sont vuides de choses, leur phantasie estant comme une feuille de papier blanc; & que, ceux-cy en sont pleins, ou remplis, leur phantasie estant pliée de tant de differentes & anciennes manieres, que les nouvelles ont peine à y trouver leur place.

CHAPITRE IV.

Des Fonctions de la Phantasie.

IL est constant que la premiere, & mesme la principale Fonction de la Phantasie, ou celle à qui appartient proprement le nom d'Imagination, est la simple Apprehension, c'est à dire l'imagination nue & simple d'une chose sans en rien affirmer, ou nier. Mais comme nous imaginons, ou apprehendons incessamment une infinité de choses, quelle peut estre la cause de cette continuelle imagination? Peut-elle estre autre que la nature ignée de l'Ame, comme il a esté insinué plus haut? Certainement, de mesme que le

feu est dans un continuel mouvement, ainsi l'Ame sera dans un mouvement continuel, & les esprits remuants, & courants incessamment ça & là dans le Cerveau, s'insinueront dans les vestiges, & les plis qui y sont imprimez, de sorte qu'ébranlant la Phantasie tantost par l'un, & tantost par l'autre de ces vestiges, ils feront tantost l'Apprehension d'une chose, & tantost celle d'une autre. ;

Mais pourquoy, direz-vous, n'imaginons-nous pas plusieurs choses ensemble, mais une seule, puisque l'Ame est agitée, ou que les esprits s'insinuent non dans un seul, mais dans plusieurs plis? Je repons que la faculté estant une, elle ne peut en mesme temps estre tournée vers plusieurs motions, ou, ce qui est le mesme, estre attentive à plusieurs choses, si ce n'est peuteestre qu'elles soient telles qu'elles puissent estre apprehendées comme une, en sorte que ce soit comme une totale apprehension composée de plusieurs imaginations parrielles. Or elle se tourne toujours vers la motion la plus puissante, parce que dans l'ineffable subtilité des principes de la Nature il y a une telle in-

22 LE DRA PHANTASME.
... .., qu'il n'y en
... .., toutain il ne se
... .., & ne fut plus forte
... ..

... .. long-
... .. à l'endroit
... .. les deux
... .., mais
... .., & qu'a-
... .. à un ply,
... .. une à un
... .. le ra-
... .. à l'endroit
... .. à une autre
... .., &
... .. vers elle. Et
... .. que nos deux
... .. de la l'air-
... .., & que
... .. et fut point; elles
... .. les deux marchèrent
... .. les deux
... .., lors
... .. il survint des
... .. sans être re-
... .. la Phantaisie.
... .. que à une chose nou-

velle se presente au Sens, la Phantasie abandonne aussitost l'Imagination qui la tenoit occupée, & se tourne vers la chose nouvelle, comme faisant par le moyen des esprits une plus forte motion. Neanmoins l'imagination, ou l'apprehension de la chose à laquelle on est attentif est quelquefois si forte, qu'on ne prend pas garde à celle qui se presente au dehors, ou qu'on en est incontinent detourné pour retourner à la precedente, ou à une autre qui sera excitée par un mouvement interne & plus puissant des esprits. Or on experimente que souvent il s'excite intérieurement une motion qui fait continuer la mesme imagination, ou imaginer la mesme chose, comme lorsque nous sommes occupez par une forte passion de douleur, de colere, de plaisir, de desir, de crainte, ou quelque autre de la sorte, laquelle n'estant jamais sans un considerable mouvement, tient les esprits fortement meûs, & tendus vers cette partie du Cerveau qui a receu le coup, & dans laquelle le ply a esté fait, comme nous dirons ensuite.

Vous demanderez peut-estre aussi comment il se peut faire que nous ima-

mesme temps dans une partie de l'un, & dans une partie de l'autre, que la Phantaisie en mesme temps imagine conjointement l'Homme & le Cheval, & non pas separement ou l'Homme, ou le Cheval, mais un Hippocentaure, ou un Animal qui soit homme selon une partie, & cheval selon l'autre.

Toutefois il faut remarquer qu'y ayant dans le Cerveau des vestiges de plusieurs Hommes, & de plusieurs Chevaux, ils ne se composent pas tous de la sorte, mais seulement quelques particuliers, & qu'ainsi il peut demeurer dans le Cerveau un vestige composé de la sorte, & servir ensuite à imaginer à la maniere des vestiges simples. Le mesme se doit dire des vestiges qui restent apres avoir regardé une Femme & un Chien, un Lion, une Chevre, & un Dragon, comme aussi un Bouc, & un Cerf, une Montagne, & de l'Or, & autres semblables. D'ailleurs, comme nous avons veu des Hommes, & dans ces Hommes des yeux, des epaules, & un front, cela fait que les esprits venant à s'insinuer dans le vestige de quelqu'un de ces Hommes, ils en peuvent de telle maniere remuer & transposer les par-

ties, que la Phantaisie imagine les yeux dans les epaules, ou l'un des yeux dans le milieu du front sans imaginer l'autre, les esprits ne l'ebroulant pas. De plus, parcequ'il y a des vestiges innombrables d'Hommes qui sont imprimez, quelqu'un de ces vestiges peut estre de telle maniere amplifié par l'action des esprits, & quelqu'un de telle maniere appetissé ou racourcy, que la Phantaisie n'imagine pas un Homme d'une grandeur ordinaire, mais ou un Geant, ou un Pygmée. Enfin comme nous avons veu des Villes, des Provinces, des Hommes, & diverses actions, quelques-uns des vestiges qui ont resté peuvent d'une telle maniere estre excitez quand nous lisons, ou entendons nommer ou decrire quelque chose des Villes, ou des Regions que nous n'avons point veues, que nous luy appliquions aussitost un des vestiges imprimez ou simple, ou composé, & le plus souvent quelque peu dilaté, resseré, défiguré, selon la diversité des circonstances. Ce qui fait que s'il arrive que cette chose que nous avons leuë, ou entendue nommer, ou decrire, vienne un jour à nous frapper le Sens par elle mesme,

nous la trouvons toujours differente de celle que nous avons conceue, comme ayant esté conceüe, non par son propre vestige, ou par un vestige qu'elle ait elle mesme laissé, mais par un vestige étranger, & qui luy a esté accommodé, & attribué.

L'autre Operation de la Phantaisie est la Composition, & la Division, ou le consentement, & le refus, qu'on appelle aussi affirmation, & negation, proposition, enonciation, ou jugement enonciatif. Car nous venons d'insinuer presentement, que bien que la Phantaisie ne soit pas capable d'estre en mesme temps attentive, & tournée à plusieurs objets distincts, elle le peut neanmoins lorsqu'ils sont à la maniere d'un seul qui soit joint, ou disjoint, en sorte que l'imagination totale soit comme formée de deux ou de trois imaginations partiales. Il en est de la Phantaisie comme d'un homme qui avec l'une & l'autre main serre, ou ecarte deux choses qui sont proche l'une de l'autre; car lorsque par une apprehension il imagine quelque chose, & que sans quitter cette premiere apprehension il en fait une autre, alors ou il assemble

ces deux apprehensions comme ayant de la convenance entre elles, ou il les separe comme n'en ayant point; de sorte que ce qu'il imagine luy est non comme deux choses, mais comme une, ou non comme une, mais comme deux. Ainsi lorsqu'un Chien voit un Homme qui vient à luy, & que sans quitter cette apprehension il imagine aussitost son Maistre, alors joignant l'une & l'autre apprehension il semble former par la Phantasie cette sorte d'operation, celuy qui vient est mon Maistre; & la marque de cela est qu'il court aussitost au devant de luy: Et si ayant avancé jusques à un certain endroit, il voit d'autres signes que ceux de son Maistre, alors separant l'une & l'autre apprehension, il forme cette autre operation; celuy qui vient n'est pas mon Maistre, d'où vient qu'il le quitte, & se separe de luy.

Or parce que cette Composition, ou Division d'apprehensions se fait selon les vestiges des choses qui sont imprimez ou sur le champ, ou qui demeurent imprimez; voyons comment il se peut faire que quelque vestige puisse estre dit, & censé universel, puis qu'il semble

que quelquefois il se fasse une jonction de deux apprehensions , dont l'une & l'autre, ou l'une des deux au moins soit universelle ; comme lors qu'un Chien remarque, par exemple, un homme qui amasse des pierres , & qu'il s'enfuit, comme s'il se disoit à soy-mesme , quiconque amasse des pierres a envie de frapper, ou quelque chose de semblable.

Je dis donc qu'il n'y a nul vestige dans la Phantasie qui puisse estre dit universel comme estant reellement un & simple, mais seulement comme estant un assemblage, ou composé de plusieurs qui ayent entre eux de la ressemblance. Car tout ce qui frappe le Sens estant singulier , & ne pouvant faire qu'une impression singuliere, il n'y a par consequent rien d'imprimé dans la Phantasie qui ne soit singulier : Et toutefois parcequ'il y a diverses ressemblances des choses sensibles, il se peut faire qu'il y ait dans la Phantasie divers Amas de plusieurs vestiges qui soient veritablement singuliers , mais qui soient neanmoins semblables entre eux. Ainsi il n'y a point dans la Phantasie de vestige d'homme qui estant un & simple represente tous les hommes , mais il s'y

peut rencontrer un Amas de plusieurs vestiges qui acause de la ressemblance represente plusieurs hommes, & même qui en faisant cōparaison les represente tous. Car comme dans la phantaisie du chien, par exemple, il y a des vestiges de plusieurs hōmes, de plusieurs chevaux, de plusieurs lievres, &c. il est cōstant que l'Amas des vestiges des hommes peut estre censé differēt des autres, tant acause de plusieurs autres accidens particuliers, que specialement acause de sa stature, ou figure droite & elevée sur ses pieds qui se remarque lorsqu'il se tient debout, ou qu'il marche, & qu'il peut aussi estre censé, un, en ce que comme il est different des autres acause de la dissemblance, il convient aussi avec soy-mesme acause de la ressemblance mutuelle de ses parties. Il est constant de plus, qu'autant qu'il y a des vestiges d'hommes imprimez dans la Phantaisie, autant d'hommes y peuvent veritablement estre representez, mais que ceux dont il n'y en a aucun ne le peuvent, si ce n'est par accommodation, ou comparaison de ceux qui sont imprimez, comme nous venons de dire; & qu'ainsi lorsqu'un Chien apperçoit de

loin un homme inconnu qui vient vers luy, il ne juge que c'est un homme plutost qu'un lievre, ou un cheval, que parceque le comparant avec les vestiges imprimez il le trouve tel qu'il est representé par les vestiges des hommes, & non par les autres.

Et il arrive de là que toutes les fois qu'on fait une proposition generale, on n'apprehende autre chose qu'un amas de plusieurs singuliers qui auront frappé les Sens par eux mesmes, & laissé leurs vestiges dans la Phantasie, ou qu'on sous-entend pouvoir estre, ou estre dits semblables à ceux qui auront frappé & fait impression. Et certes lorsque nous enonçons nous mesmes, que tout homme a deux pieds, ou qu'il marche droit, nous n'apprehendons pas un certain homme universel, mais seulement l'amas de tous ceux que nous avons vus, & que nous regardons, pour ainsi dire, dans nostre Phantasie.

Or comme cette operation est une espee de Jugement qui se fait ou en affirmant, ou en niant, il faut sçavoir que tout jugement affirmatif n'est que l'apprehension d'une chose avec quelque adjoit ou qualité, & le negatif.

que l'apprehension de la chose comme destituée d'un tel adjoint. Car lors qu'un Chien par exemple, pense que l'homme qui vient à luy est son maistre, ce n'est, ce semble, autre chose qu'apprehender l'homme avec la *herilité* ou *maistrise*; non que la Phantasie perçoive l'herilité comme un abstrait; car cela appartient proprement à l'entendement; mais parce qu'elle apprehende l'homme & son adjoint, à sçavoir, la herilité non seulement conjointement, *concreté*, mais aussi comme une seule chose, *unitim*, *seu tanquam quid unum*; d'où vient que les hommes qui discernent le sujet & l'attribut comme deux choses, énoncent distinctement la copule ou le Verbe *Est*, mais dans l'énonciation du Chien elle semble estre contenue seulement en puissance, en tant qu'il apprehende le sujet, & l'attribut comme un, & que d'imaginer l'Homme maistre, ce luy est la mesme chose que d'imaginer l'homme estre maistre. Ainsi, lorsque ce mesme Chien regardant de près, reconnoit d'autres signes que ceux de son maistre, il change de telle maniere son apprehension qu'il separe l'adjoint du sujet, c'est à dire qu'il

apprehende l'homme qui vient sans herilité, ou si vous l'aimez mieux, qu'il conçoit l'homme non-maître, ce qui est le même que de dire que cet homme n'est point son maître.

Il n'y auroit donc point, direz-vous, de différence entre la seconde operation, & la premiere qui est énoncée en termes composez, même dans les actions de l'Entendement, comme lorsque nous disons Animal raisonnable, homme juste, &c. Aussi ne semble-t'il pas qu'il y en ait aucune, parce que toutes les fois qu'une chose est conceüe par deux apprehensions, il se fait là une composition, ou une division, & la copule *Est* y est contenüe tacitement, ou en puissance. Car nous ne disons point Homme Animal raisonnable, que ce ne soit le même que si nous disions, que l'Homme est l'Animal qui est raisonnable : Comme aussi lorsque nous disons, le Cheval n'est pas un Animal raisonnable, c'est le même que si nous disions, le cheval n'est pas cet Animal qui est raisonnable : Et de même, quand on dit Homme juste, c'est comme si l'on disoit, homme qui est juste ; & quand on dit, homme non-juste, c'est de même que si l'on

disoit, homme qui n'est pas juste. Or il faut remarquer, que comme la Phantaisie ne joint, & n'assemble point tant distinctement, ou actuellement, que tacitement ou en puissance, aussi ne semble-t'elle point tant disjoindre, ou faire une proposition negative distinctement que virtuellement, ou en puissance. Car le Chien ne dit pas distinctement, cet homme n'est pas maistre, mais cet homme est estranger, sous laquelle proposition est contenuë en puissance celle-cy, cet homme n'est pas maistre. Et certes si luy ayant jetté un morceau de chair, & une pierre, il prononce en luy-mesme de celuy là qu'il est bon, il semble qu'il prononce de celle-cy, non qu'elle n'est pas bonne, mais qu'elle est mauvaise, ou nuisible, sous laquelle proposition est contenüe celle-cy, qu'elle n'est pas bonne. Demesme que non ne disons point tant aussi de l'absinthe, qu'elle n'est pas douce, que nous disons qu'elle est amere; & de la glace qu'elle n'est pas chaude, que nous disons qu'elle est froide. Et la raison de cecy est, que le Sens, & la faculté attachée au Sens, ne sont point mens; & excitez par des privations, mais par de véritables qualitez.

La troisieme Operation est le Raisonnement, que l'on appelle aussi Argumentation, & Discours; mais de peur que quelqu'un ne s'offense d'abord de ce terme, comme s'il s'ensuivoit de là que non seulement l'homme, mais aussi que les autres Animaux qu'on nomme des Brutes fussent doüez de raison, nous pouvons, ce semble d'abord distinguer deux sortes de Raison, l'une Sensitive, qui soit une mesme chose que la Phantasie, & qui estant dite Raison improprement, ou par analogie, soit commune aux Hommes & aux Brutes, l'autre Intellectuelle, & qui est la mesme chose que l'Intellect ou Entendement, & qui estant principalement, & proprement appelée Raison soit tellement propre à l'homme qu'elle n'appartienne nullement aux Brutes.

Et certes, comme par le mot de Raison nous n'entendons que la faculté ou le principe de raisonner, & que raisonner n'est autre chose qu'inferer une chose d'une autre; il est aisé de remarquer que les Brutes inferent une chose d'une autre, ou, ce qui est le mesme, qu'elles raisonnent, du moins à leur maniere, & par conséquent qu'elles sont

doüées de quelque espece de raison. Car, je vous prie, quand le Chien voit un homme qui s'incline, & qui abaisse sa main jusques'en terre, pourquoy s'enfuit-il ? N'est-ce pas qu'il a un pressentiment de la douleur que luy doit causer le coup de la pierre que cet homme va prendre, & jeter ? Or comme tout cela n'est point present, & n'affecte aucun Sens, par quelle maniere toutefois l'excite-t'il à fuir, si ce n'est parcequ'il infere ce qu'il doit arriver de l'inclination, & de l'abaissement de cet homme ? En effet, si cecy n'est pas une espece de signe par la connoissance duquel le Chien soit conduit à celle de la chose signifiée qui est d'ailleurs inconnüe, pourquoy s'enfuit-il ? Car quelle connexion l'abaissement de la main a-t'il avec la douleur qui en doit estre causée, si ce n'est que de l'abaissement de la main il infere la prise de la pierre, de la prise le jettement, du jettement le coup, & du coup la douleur ? Et qu'ainsi ne soit, supposez que la Phantasie du Chien ne passe point par ces degrez, ou autres semblables, & qu'elle ne fasse point ce progres, & me dites de grace, comment il se peut donc faire

qu'il ait un pressentiment de la douleur qu'il croye devoir fuir ?

Ainsi lorsque les Thraces font passer devant eux un Renard sur une Riviere prise & glacée, & que ce Renard approchant l'oreille s'arreste, & retourne sur ses pas s'il entend le bruit de l'eau qui coule dessous ; n'est-ce pas qu'il infere de ce bruit que l'eau est fluide, & qu'estant fluide il enfoncera, & se noyera ? Ainsi lorsqu'un Lievre, dans le moment que le Chien est prest de le bourrer, s'arreste, & qu'il enfle aussitost une route opposée à celle par laquelle il fuyoit auparavant ; n'est-ce pas qu'il raisonne qu'en s'arrestant le Chien qui est dans un grand mouvement le passera de bien loin ; & qu'ainsi il y aura une distance entre eux deux qui luy donnera le moyen de, pourvoir à son salut ? Et lorsqu'il se lance le plus loin qu'il peut à droite, ou à gauche de la route qu'il enfle ; comme fait-il cela, si ce n'est qu'il raisonne que le Chien perdra la piste, que l'ayant perdue il ne le poursuivra pas, & que par là il se pourra sauver ?

Et lorsqu'un Chien prenant garde à la route que doit apparemment tenir

un Lievre qui est poursuivy par d'autres Chiens, s'en va à la traverse couper le chemin au Lievre, peut-il faire cela s'il n'argumente qu'en prenant la voye la plus courte il l'attrapera plus aisement ? Car d'ailleurs que dirons-nous de la Fourmy lorsqu'elle prepare sa Caverne, qu'elle y ramasse ses grains, qu'elle en ronge le germe, & qu'elle les expose au Soleil quand ils sont mouillez ? Que dirons-nous de l'Hyronnelle lors qu'elle mouille ses aïsses, & que detremant la poussiere elle l'applique à la solive y meslant diverses petites pailles, lorsqu'elle bastit son nid de la forme la plus commode qu'il se puisse, & qu'elle le tapisse d'une espee de petit lietz mollet, lorsqu'elle donne à manger à ses petits chacun à leur tour, & qu'elle les apprend à faire leurs ordures hors du nid ? Que dirons-nous ainsi de cent autres choses qui nous convainquent si evidemment que les Animaux se proposent de certaines fins, qu'ils choisissent les moyens propres pour y parvenir, qu'ils vont au devant des incommoditez, en un mot qu'ils agissent de sorte qu'il faut de nécessité qu'il intervienne du raisonne-

ment dans leurs operations ?

L'on rapporte ordinairement tout cela à l'Instinct ; mais comme on pretend que cet Instinct est une certaine impulsion aveugle , toute connoissance leur est donc inutile , & principalement celle qu'ils ont par la memoire, & par la prevoyance ? Et ils se portent donc à leurs actions de la mesme facon , & avec la mesme impetuosité que le feu ou la pierre ? Mais si cela est, pourquoy l'Asne le plus stupide de tous les Animaux , ayant esté poussé jusques au bord d'un precipice s'arrestet'il tout court ? Pourquoy se retire-t'il en arriere quoy qu'on le presse à coups de baston pour le faire avancer ? Est-ce par une impetuosité aveugle qu'il aime mieux retourner sur ses pas en remontant la coste avec beaucoup de peine, que de se laisser aller en bas dans le precipice , & qu'il aime mieux souffrir les coups de baston que de se laisser briser les membres en se precipitant ? Et l'on ne peut pas dire qu'il soit conduit par le Sens, & non pas par le raisonnement ; car le baston luy fait sentir la douleur presente, & non pas la perte qui doit suivre de sa chute , ce qui est

une marque qu'il la prevoit seulement en raisonnant , & qu'il croit qu'il luy doit preferer la douleur qu'il sent , par la raison qu'un moindre mal, quoyque present, doit estre preferé à un plus grand qui autrement doit arriver. De mesme, lorsque nous voyons un Chien s'arrester aussitost qu'on leve le baston, & ne se jeter pas sur le morceau de pain qu'on a mis proche de luy, il n'y a pas lieu de croire qu'il fasse cela par une aveugle impetuosité plustost que par un raisonnement , & par le choix qu'il fait de se priver d'un petit plaisir pour eviter une grande douleur.

Or quoyque tout cecy ne puisse entrer en comparaison avec le Raisonnement humain , il est neanmoins visible que s'il faut attribuer à l'Instinct aveugle ce que nous remarquons dans les Bestes , on peut objecter qu'il y faut donc aussi rapporter plusieurs choses que nous observons dans les Hommes, comme sont principalement celles qui regardent la nourriture des Enfans, l'education, l'instruction, la conservation , comme aussi la gratitude, la vengeance, la societé, la politique mesme, & quantité d'autres semblables. En

effet, pour ne dire rien de ce que tout le monde sçait des Abeilles ; je voudrois bien sçavoir ce que Cleanthe l'un de ceux qui refusoient la raison aux Bestes , pouvoit dire en luy-mesme , lorsqu'il vit, comme le raconte Plutarque, que des Fourmis estant sorties, d'une fourmilliere pour apporter une Fourmy morte à une autre fourmilliere, d'autres sortirent de cette fourmilliere comme pour conferer ensemble, & que ces mesmes, estant ensuite descenduës par deux ou trois fois , elles rapportèrent enfin comme le prix de la rançon, un ver que les premieres prirent & emportèrent en échange du cadavre de la fourmy morte ? Ajoûteray je , dit nostre Autheur, ce qui m'est aussi arrivé à l'egard des fourmis ? Considerant un jour une longue suite de fourmis dont les unes venoient d'un costé, & les autres alloient de l'autre, & ayant remarqué que toutes celles qui se rencontroient se tenoient quelque temps teste à teste , & s'arrestoient tant soit peu , il me vint en pensée que c'estoit une espece de Salut reciproque, & une assurance de la seureté du chemin de part & d'autre. Il me prit ensuite envie

de voir ce qui arriveroit si je troublois leur route , enforte qu'elles ne pûssent pas connoitre en flairant le chemin battu des autres , ni se rencontrer mutuellement , ni se saluer ou se donner avis les unes aux autres que le chemin estoit seur. Je trainay donc le pied au travers de leur route raclant la terre, & en ecrasant mesme quelques-unes : Et j'admiray alors que pas une de celles qui arrivoient de part & d'autre ne passoit outre , mais ou qu'elles s'arrestoient toutes, ou qu'ayant tant soit peu avancé elles retournoient, comme si elles n'eussent pas voulu se hasarder dans une route inconnüe , & qu'il eust mieux vallu s'arrester. Mais comme plusieurs se furent ramassées ensemble, allant & venant ça & là, & s'approchant leurs testes les unes des autres, cōme si elles eussent deliberé , quelques-unes des plus courageuses avançant un peu davantage , & retournant diversement comme si elles eussent tenté le passage, se hasarderent enfin de passer, saluant celles qu'elles rencontroient comme pour les encourager , & les assurer que la route estoit sans danger. Mais sans m'arrester plus longtemps à cecy , il suffit

suffit qu'il semble assez evident que dans les Brutes il y ait quelque espece de Raison , & que leur Phantasie raisonne en quelque façon à sa maniere.

Au reste, de mesme qu'il a esté dit plus haut que la Phantasie peut ou lier, ou separer deux apprehensions simples, selon qu'elles ont entre elles de la convenance , ou de la disconvenance , & que c'est ce que nous appellons Proposition; ainsi il faut maintenant ajoûter qu'elle peut encore d'une telle maniere ou lier une de ces apprehensions avec une troisieme, si elle convient avec elle; ou la separer si elle n'y convient pas, qu'elle lie incontinent l'autre avec la mesme troisieme, si elle luy convient , ou la disjoigne & separe, si elle ne luy convient pas , & que cela mesme est l'Argumentation.

Car si apres que nous avons apprehendé Socrate, & Homme, & qu'ayant jugé que l'apprehension de l'Homme convient avec celle de Socrate , nous avons joint l'une & l'autre , & enoncé que Socrate est Homme , il arrive que l'apprehension de l'Homme estant encore recente, & subsistant encore, nous montions à l'apprehension de l'Animal,

& que jugeant qu'elle convient avec celle de l'Homme, nous les joignons & enonçons que l'homme est un Animal; alors reprenant naturellement & sans peine l'apprehension de Socrate, nous jugeons que l'apprehension de l'Animal convient avec elle, & de là nous joignons & inferons par une Enonciation, que Socrate est donc Animal. Ou si'après que nous avons enoncé que Socrate est homme en joignant les apprehensions, l'apprehension d'un Animal à quatre pieds se presente, & que jugeant qu'elle ne convient pas à l'apprehension de l'Homme, nous separons les apprehensions, & prononçons, que l'homme n'est pas un Animal à quatre pieds; alors reprenant aussi l'apprehension de Socrate, nous jugeons que cette même apprehension d'un Animal à quatre pieds ne convient pas avec elle, & de là nous separons, & enonçons, que Socrate n'est donc pas un Animal à quatre pieds.

J'apporte cet exemple dans la Figure qu'on appelle de Gabien, parce qu'elle est plus naturelle, & plus propre à la Phantasie acause de la gradation qui se fait du singulier à l'Universel, ou à

l'Amas de plusieurs. Car la Phantasie semble devoir estre meüe premieremēt & par soy par quelque singulier qu'elle connoisse d'abord & enonce estre un de plusieurs singuliers semblables, dont nous avons dit que l'amas doit estre censé universel : Et parceque cet amas est l'un de plusieurs amas qui par quelque ressemblance qu'ils ont entre eux, sont pris comme un amas total, & plus universel ; pour cette raison elle connoit aussi aisement cela, & enonce que cet amas est un de ceux qui sont semblables entre eux en quelque chose ; ce qui fait qu'elle connoit cela aisement, & infere que ce singulier, qu'elle a jugé appartenir à l'amas simple, appartient aussi à un amas d'amas. Car quand on dit Socrate est homme, l'homme est un Animal, donc Socrate est un Animal, c'est le mesme que si on disoit, Socrate appartient à l'amas des hommes ; or l'amas des hommes appartient à l'amas des Animaux, donc Socrate appartient à l'amas des Animaux.

Le mesme se doit dire lorsque la Phantasie ayant esté meüe par quelque objet singulier, & que l'ayant rapporté à son amas propre, elle a incontinct

apres apprehendé un amas qui est plus grand , ou composé de plus d'amas entre lesquels celuy-cy ne se rencontre pas ; car elle reconnoit cela aussitost, & infere que ce singulier ne luy appartient pas aussi : Si bien que lorsqu'on dit Socrate est homme, & l'homme n'est pas un Animal à quatre pieds , donc Socrate n'est pas un Animal à quatre pieds ; c'est le mesme que si on disoit Socrate appartient à l'amas des Hommes ; or l'amas des hommes n'appartient point à l'amas des Animaux à quatre pieds , donc Socrate n'appartient point à l'amas des Animaux à quatre pieds.

De tout cecy l'on peut aisément comprendre ce qu'Aristote a observé, à sçavoir que celuy qui a connu les deux premieres Propositions ou Premisses, a aussi connu, & tissé la Conclusion. Car demesme que celuy qui voit un Livre dans un Cabinet, & qui voit que le cabinet est contenu dans la maison, voit aussi que le Livre est contenu dans la maison; ainsi celuy qui apprehende Socrate dans l'amas des hommes , & l'amas des hommes dans celuy des Animaux , apprehende aussi Socrate dans

L'amas des Animaux : Et demesme que celuy qui voit un Livre dans un Cabinet , & que le Cabinet est hors de la maison, voit ensemble que le Livre est hors de la maison; demesme aussi celuy qui comprend que Socrate est dans l'amas des hommes , & que l'amas des hommes est hors de celuy des Bestes à quatre pieds , comprend ensemble que Socrate est hors de l'amas des bestes à quatre pieds; car toutes ces choses sont appuyées sur cette notion commune , que le contenu , & le contenant sont enfermez, ou exclus ensemble de quelque autre chose ; & ainsi on comprend de là aisement ce qu'on dit ordinairement , *que la Conclusion se voit dans les Premisses.*

Quant à ce qu'Aristote ajoute que la Conclusion qui est tirée des deux premières propositions est l'operation même (car il dit, *lorsque quelqu'un connoit que tout homme doit marcher, & qu'il est homme il marche incontinent*) cela se fait acause de la vitesse avec laquelle la Phantasie, & l'Entendement agissent, l'Entendement commande , & la vertu motrice execute ; d'autant que du moment que nous tirons cette consequen-

ce, il faut donc que je marche, nous marchons en même temps.

Je dis cecy en passant, afin que nous ne soyons pas surpris si nous voyons le Chien s'enfuir du moment qu'il apperçoit un homme qui s'incline, & qui abaisse sa main, comme s'il argumentoit qu'il est sur le point de recevoir de la douleur du coup de la pierre que luy doit jetter celuy qui se baisse pour la prendre, & qu'il faut éviter la douleur par la fuite, d'où vient qu'il fuit tout aussitost. C'est icy par consequent que se rapporte ce raisonnement qui est si celebre chez les Dialecticiens, & que Cleante mesme qui refuse d'ailleurs la raison aux Animaux, reconnoit dans le Chien lequel estant arrivé à un Carrefour, & ayant flairé deux chemins dans lesquels il n'a aucun sentiment de la Beste qu'il poursuit, enfile le troisieme sans le flairer: *Car c'est de mesme, dit Cleante, que s'il raisonnoit de cette maniere, la beste a passé ou par celuy-cy, ou par ce second, ou par ce troisieme; or elle n'a pas passé ni par le premier, ni par le second, elle a donc passé par le troisieme.*

CHAPITRE V.

De l'Instinct des Brutes.

Comme les Brutes semblent aussi avoir quelques Notions communes, ou generales. & que ces notions semblent plustost estre nées avec elles; qu'acquises par les Sens, & mesme n'estre autre chose que ce que l'on appelle vulgairement l'Instinct, il est à propos d'examiner la chose, & de voir ce que ce peut estre.

Pour cet effet, il nous faut repeter ce que nous avons déjà dit plus haut, à sçavoir que le Tact est un Sens tellement nécessaire à tout Animal; que sans luy l'Animal ne sçauroit estre; & que le sens du Goust n'est censé l'accompagner inseparablement: qu'en ce que le Goust est une espèce de Tact; & qui est nécessaire à tout Animal pour sa nourriture, & son entretien.

Il nous faut aussi dire par avance, que les deux generales & dominantes Passions, sont la Douleur, & le Plaisir, que l'Animal reçoit de la douleur toutes les

fois qu'il se fait en luy quelque solution de continuité, & universellement lorsqu'il est tiré de son estat naturel, & qu'aucontraire il ressent du plaisir toutes les fois qu'il est remis, & restitué dans cet estat. Et d'autant que toute solution, & tout retablissement se fait en touchant, ce n'est pas merveille si l'on entend que ces passions sont principalement causées par le Tact, & si nous les reconnoissons dans l'Animal pour les plus anciennes de toutes; n'y ayant rien dans l'Animal de plus ancien que le Sens du Tact.

Il y a donc dès la naissance de certaines passions de cette nature; car la faim même, ou le desir de l'aliment dont tout Animal a incontinent besoin, est attaché à la douleur qui est causée par la consommation laquelle est suivie d'une certaine convulsion de l'estomac; & à tout moment la chaleur, le froid, l'humidité, & autres causes soit en dedans, soit en dehors ou picquent, ou déchirent, ou ecartent, ou resserrent, & renversent l'estat naturel du tout, ou de quelqu'une de ses parties; ce qui cause la passion de douleur qui est suivie de plaisir avec le retablissement. C'est

ainsi qu'en parle Calcidius. Dans le moment que les Enfans sortent du ventre de leur mere, ils ressentent quelque douleur, parce qu'ils passent d'un lieu chaud & humide à la froideur, & à la secheresse de l'Air; d'où vient que pour les delivrer de cette douleur on a coûtume de les mettre dans de l'eau tiede, & de les tenir chaudement, le corps tendre de l'enfant se plaisant à cette chaleur qui a de la ressemblance avec celle du lieu où il habitoit. Ainsi du sentiment de douleur, & du sentiment de plaisir il naist une certaine Opinion naturelle, que tout ce qui est doux & delectable est bon, & au contraire, que tout ce qui apporte de la douleur est mauvais, & à éviter. De là vient qu'Aristote dit expressement, que lorsque le Sens discerne l'agreable, ou le fascheux, il poursuit, ou fuit, comme s'il avoit affirmé, ou nié.

Aussi arrive-t'il de là qu'il n'y a rien que la Phantasie connoisse avant la douleur & le plaisir, la douleur comme une chose hayssable, & pour laquelle la Nature a de l'averfion, le plaisir comme une chose aimable, & que la Nature suit d'elle-mesme; si bien que les vestiges de la douleur, & du plaisir

250 DE LA PHANTASIE.

sont tellement anciens dans la Phantaisie qu'elle les a comme nez avec elle, & sans qu'il luy soit necessaire de raisonner elle juge d'elle-mesme qu'elle doit hayr & fuir la douleur, aimer & suivre le plaisir.

Telles sont donc les premieres & generales notions, & ausquelles sont presque egales ou pareilles celles qui sont qu'on hait, & fuit en mesme temps la cause mesme de la douleur, & qu'on aime, & fuit aussi en mesme temps la cause du plaisir, en ce qu'il n'y a ni douleur, ni plaisir qu'il n'y ait quelque cause qui l'ait fait naistre; & de ce principe sont tirées ces Notions. *Il faut faire ce qui est utile. Il ne faut pas faire ce qui est nuisible*, & autres semblables.

Et parceque ces Notions, qui ne sont autre chose que de certains vestiges inculquez dès la naissance, sont imprimées fortement dans la Phantaisie comme autant d'Axiomes, ou Propositions generales ausquelles il faut ajouter des Assomptions, ou secondes propositions afin que les Consequences en puissent estre deduites & tirées; il faut sçavoir que ces secondes Propositions sont toutes prises des causes

ou occasions particulieres , non pas tant lors que ces causes sont presentes, ou qu'elles affectent réellement , que lors qu'on prevoit qu'elles doivent arriver & affecter. Car lors qu'un Fau-
 reau, par exemple, est actuellement pic-
 qué par l'aiguillon , il n'est pas besoin pour fuir qu'il fasse ce raisonnement, ou quelque autre semblable, il faut fuir de l'endroit d'ou vient la douleur, or la douleur vient de cet endroit, il faut donc fuir de cet endroit ; car cecy est un mouvement volontaire de la Nature qui se fait sans raisonnement, ou du moins de telle sorte que la pre-
 sence de la douleur fait & la premie-
 re , & la seconde Proposition : Mais lors qu'il ne ressent pas actuellement la douleur , & qu'il prevoit qu'elle luy doit arriver par la menace qu'on luy fait de l'aiguillon , c'est alors que l'Ar-
 gumentation a lieu ; & il ne la peut faire qu'il n'ait la memoire de plusieurs cas semblables qui luy servent à faire ces secondes Propositions ou Assomp-
 tions.

Par exemple quand l'Asne de Thales chargé de sel passoit la riviere , il ne raisunnoit pas au commencement qu'il

devoit s'y plonger, mis il commença seulement de raisonner lorsque s'y estant plongé par hazard, & en ayant éprouvé le soulagement, il se pût souvenir de ce soulagement, & pour lors il semble qu'il raisonna de cette forte ; il faut faire ce qui est utile, se plonger est utile, il faut donc se plonger. Et de mesme, lorsque quelque temps apres ayant esté chargé de laine, & en ayant éprouvé la pesanteur, il cessa de s'y plonger, il deut, ce semble, raisonner de cette maniere ; il ne faut pas faire ce qui nous nuit, or il me seroit nuisible de me plonger dans l'eau, il ne faut donc pas m'y plonger.

Il est aisé de comprendre de tout ce-cy, que ce qu'on appelle Instinct est une certaine motion non pas aveugle, mais conduite & dirigée par la Phantasie, & cela en partie par une apprehension simple du bien, ou du mal, principalement lorsqu'il est present, & en partie aussi par raisonnement, & tant qu'on juge du bien ou du mal qui doit arriver, & qu'on en a quelque forte de pressentiment ; l'usage spontanée & naturelle des parties propres & destinées à exécuter regardant ce raisonnement, com-

me l'usage des pieds pour fuir, celui de la corne, de la dent, &c. pour attaquer.

Et certes tous ces Artifices que les Animaux nous font voir soit en poursuivant leur gibier, soit en évitant leur ennemy, sont de telle nature qu'ils dependent mesme de l'observation qu'ils ont faite, & de la souvenance qu'ils ont que quelque chose leur a réussi auparavant de telle sorte, ou qu'elle ne leur a pas réussi, afin qu'ils en inferent ce qu'il doivent faire, ou ne pas faire.

Ils sont mesme instruits non seulement par leurs propres observations, mais aussi par la doctrine, & par l'exemple ou de leurs parens, ou de quelques autres dont ils ont vu les actions, & dont les vestiges estant demeurez dans leur Phantasie, ils raisonnent sur ce qu'ils doivent faire. Ainsi lors qu'une Poule ayant apperceu le Milan appelle ses poussins, & les met à couvert sous ses ailes, il faut croire que ces poussins contractent une habitude de fuir le Milan quand ils sont grands, & qu'ayant ensuite couvé, & fait éclore leurs œufs, ils enseignent à leurs petis à faire la mesme chose.

Il me souvient à propos de ceci, de

nostre Auteur, que me promenant un jour le long d'un chemin, j'apperceus sur la branche d'un saule assez bas trois petites hirôdelles nouvellement sorties du nid, qui ne s'envoleront point quoy que je passasse tout proche: Retournant sur mes pas, & repassant pour la troisieme fois par dessous la branche, j'estendis la main comme pour les prendre, & tout cela ne les fit point partir: Mais deux grandes hironnelles estant survenues, & ayant gazouillé je ne sçais quoy; les petis s'envolèrent aussitost; ce qui me fit juger premierement que ces grandes hironnelles estoient le pere & la mere qui en les querellant les avoient averti de me fuir comme un de leurs ennemis; & en second lieu que la plus part des Animaux ne nous fuyent que parce qu'ils ont receu quelque dommage de nous, ou que l'exemple de ceux qu'ils ont veu fuir, & avec lesquels ils ont fui, ou la voix qui les a averty, leur ont appris à fuir, & autres choses semblables.

Aussi a-t-on decouvert plusieurs Regions, principalement en l'Amerique, où les oyseaux, & les autres Animaux n'ont point de peur de l'homme, ni ne

fuyent point comme ils font en ces pays où rien n'échappe à nos Chasseurs & tireurs en volant, & l'on sçait que l'on nourrit des perdrix par troupes dans l'Isle de Chio, & autres lieux, & qu'elles se retirent dans les Villes, & les Villages comme font icy nos brebis; il est même vray-semblable que la brebis ne fueroit point le loup, si elle n'avoit appris à fuir avec les autres, ou si elle ne l'avoit apperceu venir à elle avec une gueule beante & ecumante; d'autant plus qu'on remarque que la brebis ne s'enfuit point du loup apprivoisé, ni le lievre du chien avec lequel il a esté nourry & élevé.

Pource qui regarde les Arts de faire des Nids, & autres ouvrages, il est constant de ce qui a esté dit plus haut que l'Oeuf aussi bien que l'Embrion, & lors qu'il est porté dans le ventre, & lors qu'il en sort, est une partie vivante de l'Animal vivant, & que cette partie est destinée par la Nature à la propagation, demesme que le grain, & le fruit dans les plantes. C'est pourquoy, comme l'amour de soy-mesme, & de ses propres parties est naturel, & né avec l'Animal, il a pareillement un amour particulier

pour cette partie qui est instituée par la Nature à la conservation de l'espèce, & parceque cependant cette partie s'augmente tellement dans son ventre qu'il a quelque pressentiment qu'elle en doit sortir par un canal préparé pour cela, la Phantasie est meüe par ce sentiment interne, & fait que l'Animal est soigneux, & se met en peine de se décharger de ce fardeau dans un lieu convenable, & dans lequel il puisse l'échauffer, & l'entretenir.

Or trois choses luy servent à choisir un lieu propre, & les choses dont il doit estre tapissé. La premiere est la Memoire qu'il a, pour ainsi dire, de son enfance, car ni les Pies, ni les Hironnelles ne peuvent oublier les nids dans lesquels elles sont nées & élevées, & auxquels elles se sont retirées, & envolées plusieurs fois dans leur adolescence. La seconde est l'exemple de leurs semblables, & la communication mutuelle des conseils qu'on est obligé de reconnoître dans les Animaux dont la société est mutuelle. La troisieme est la recherche, & l'observation des choses utiles & inutiles à la fin qu'ils se sont proposez; ce qui leur est d'autant plus

facile, & doit estre d'autant plus parfait en eux, qu'il est certain que leur phantaisie n'est point distraite par une si grande quantité d'objectz. Le mesme se doit dire de la disposition souterraine, & universellement de toute l'economie de fourmis.

Mais pour vous donner un exemple plus familier, n'est-il pas vray qu'un Enfant qui ne sçait ce que c'est qu'une mammelle, ni s'il a la faculté de succher du lait, sent le lait, & ouvre la bouche pour succher du moment qu'on luy approche la mammelle ? D'ou peut venir cela si ce n'est que toute faculté, & par consequent la Phantaisie semble naturellement connoître son propre object, en estre instruite, & le discerner sitost qu'il se presente ? Et certes, pourquoy le Cerveau particulierement, ou la Phantaisie ne pourroit-elle pas naître instruite & avec les mesmes habitudes que la Phantaisie des patens, du moins à des certaines choses principales, d'autant plus qu'il est certain que la petite Ame de celuy qui est engendré est une partie de l'Ame de celuy qui engendre ? En effet lors qu'une Chenille née de l'œuf d'un Papillon, & devenue grande en mangeant des feuilles d'Arbres,

commence à filer, & qu'elle s'enveloppe dans un œuf de filasse, l'on ne peut pas dire que cela arrive par instruction, ou par l'exemple; mais à cause que la Phantasie est meüe à cela par une certaine nécessité de nature, & par consequent instruite par un principe qui estoit contenu dans la semence: Il en est le mesme du Chat, & du Chien qui se portent eux-mesmes, le premier à la chasse de la Souris, & le second à celle de la Perdrix.

Pour ce qui est de la recherche des Remedes, la mesme cause qui les oblige à rechercher des alimens, les contraint aussi à chercher des remedes; car de mesme que la phantasie est meüe par la faim, par la soif, & par une espee de ride & de retressissement convulsif dont l'estomac est travaillé, elle est meüe de mesme par la douleur que chaque partie souffre, soit à cause de quelque-humeur picquante, ou par quelque coupure, contusion, brulure, ou autrement: D'où il arrive que comme l'Animal est porté de luy-mesme par le sentiment de la douleur qu'accompagne la faim, & la soif, à chercher le remede, c'est à dire à boire, & à manger pour appaiser & chasser ceste douleur, il est aussi porté de soy-

mesme à chercher du remede par le sentiment de douleur que d'autres causes sont capables d'exciter en luy ; & c'est ce qui fait que le Cerf percé d'une fleche qui l'incommode cherche le Distame , & que le Chien chargé & oppressé par les humeurs superflues qui sont dans son estomac cherche le Chien-dent.

Il est vray que nous admirons ces choses, & ce n'est pas sans raison, mais si nous n'avons pas des sentimens des choses utiles , & convenables si exquis que les Animaux, nous-nous en devons prendre à nous-mesmes qui alterons la naturelle texture & temperature de nos organes, lorsque nous-nous accoutumons dès nostre enfance à des alimens estrangers & alterez , ou plustost corrompus, comme sont les Chairs, & leurs differens assaisonnemens.

CHAPITRE VI.

Des Songes.

SI ce que nous avons dit jusques icy de la Phantasie a quelque vray-

semblance, les Songes semblent ne naître que de ce que les Sens estant assoupis, les esprits qui cependant se meuvent sans cesse & ça & là dans le Cerveau, entrent dans les vestiges imprimez, & meuvent la Phantasie de la même manière que pendant la veille. Ce qui semble d'autant plus vray-semblable, que l'on peut entendre de là pourquoy il ne paroît point de différence entre les choses veües en dormant, & en veillant, & que pendant le sommeil ainsi que pendant la veille l'on observe cette succession continuelle d'imaginations qui sont quelquefois sans liaison, & qui souvent néanmoins en ont une secrète & cachée. Car comme la Phantasie est remuée de la même façon par les esprits acause des vestiges imprimez, il s'excite en dormant comme en veillant de pareilles imaginations, auxquelles nous donnons ou refusons de même nostre consentement. Et parceque les esprits survenans diversément, sautent, pour ainsi dire, quelquefois, & s'insinuent dans des suites de plis ou vestiges toutafait séparées & éloignées, il peut arriver des Songes toutafait disjoints : Et si il y a quelque

secrete liaison, comme il y en a souvent, lors mesme que l'on songe des choses qui n'en n'ont aucune, cela peut venir de ce que lorsque les esprits soufflent, pour ainsi dire, le long d'une suite de plis ; ils remuent aisement le ply de la suite voisine, ou de celle qui est en travers, & que laissant alors la premiere suite, ils en enfont une nouvelle, passant de mesme à une autre à la moindre occasion, & puis à une autre, de telle sorte que la derniere semble enfin n'avoir rien de commun avec la premiere. Et certes, si lors qu'estant eveillez nous prenons garde aux choses que nous avons imaginées en peu de temps, & dont la Memoire est encore recente, nous remarquerons aisement que les imaginations anterieures auront donné quelque occasion à toutes les posterieures, quoyque les dernieres considérées sans celles du milieu semblent n'avoir rien du tout de commun.

Mais remarquons icy que de mesme que la Phantasie n'est jamais en repos durant la veille, imaginant sans cesse ou cecy, ou cela ; ainsi elle n'est jamais en repos pendant le sommeil, imaginant aussi toujours une chose ou autre. Car

262 DE LA PHANTASIE
soit que l'Âme Sensitive soit une petite
flamme, & qu'ainsi elle ne puisse jamais
être sans quelque mouvement, & sans
quelque connoissance actuelle, ou que
les esprits continuellement engendrez
par l'absord continuel du sang arteriel,
ne puissent, comme ils sont de nature
ignée, cesser de courir ça & là par le
Cerveau, & ainsi d'ébranler la Phan-
tasie; il semble que de nécessaire nous
devons continuellement imaginer, &
même pendant le sommeil aussi bien
que pendant la veille.

Et ne dites point qu'il y a des per-
sonnes, au rapport même d'Aristote,
qui n'ont jamais songé, car en un mot,
ce n'est pas qu'ils ne songent effective-
ment, mais c'est qu'ils ne se souvien-
nent pas de leurs Songes; ce qui doit
être attribué, comme dit Plutarque, à
leur temperament particulier. Et en
effet, de même que quand nous dor-
mons quelque peu de temps après le re-
pas, nous songeons, & qu'étant reveil-
lez nous ne nous souvenons toutefois
pas des choses que nous avons cepen-
dant dites en begayant; & de même
que ceux qui en dormant se levent,
crient, & vont d'un costé & d'autre,

songent effectivement, & ne se souviennent toutefois pas estant reveillez d'avoir songé, & d'avoir fait aucune chose de celles qu'ils ont faites ; ainsi il se peut rencontrer des personnes dont le temperament & la constitution du Cerveau soit telle , que tout ce qu'ils songent dans tout le cours de leur vie s'efface entièrement.

Or deux raisons font que nous ne nous souvenons en aucune façon de quelques uns de nos Songes. L'une que les esprits coulent & s'insinuent d'une telle maniere par les plis & les suites de plis, qu'il ne les troublent point , & que ne les meslant point, ils n'en font aucunes nouvelles; car ne se faisant ainsi aucune impression differente de celles qui y sont , nous ne remarquons rien qui soit different de ce que nous avons connu auparavant; si bien qu'il ne nous semble pas avoir rien pensé de nouveau, comme il arrive lors qu'une chose extraordinaire a ebranlé la Phantasie , a cause du mélange des vestiges qui a esté fait par les esprits. L'autre que bien que les esprits s'insinuent , & coulent de sorte qu'ils meslent , & confondent quelque chose , & qu'ils fassent de

nouveaux plis , & de nouvelles suites soit en assemblant, soit en separant; toutefois l'impression qui se fait est tellement remplie , offusquée , & presque effacée par la vapeur qui y est mēlée, ou par les esprits qui y succedent, qu'il n'en reste aucun vestige. Et c'est apparemment pour cela que les Songes du matin sont plus clairs , & demeurent plus aisement dans la Memoire que ceux qui arrivent quand nous dormons un peu apres le repas, lors principalement que la teste est appesantie par les vapeurs.

Vous demanderez peutestre comment il se peut faire que les Songes nous trompent si facilement, & que nous ne prenions pas garde que des choses si absurdes doivent estre autrement que nous ne les imaginons? La raison de cecy est que la Phantaisie est attachée aux choses apparentes, que lorsqu'elle est meüe pendant le sommeil il n'intervient aucune fonction des Sens qui la meuve plus puissamment , & qui diminue la foy, & la creance qu'on a aux choses qu'on s' imagine voir , & que d'ailleurs la faculté de l'Entendement qui seroit capable de prendre garde, & de

de faire le discernement, est offusquée. Et une marque de cecy est, que si la Phantasie est frappée plus puissamment durant la veille par les esprits qui sont meus dans le Cerveau, que par ceux qui sont poussez par les fonctions des Sens, comme il arrive dans la fureur, ou dans le delire, les imaginations qui naissent alors sont censées estre de choses presentes & veritablement existentes, celles qui sont formées cependant par les Sens estant tenues pour nulles; car en ce cas, aussi bien que dans celuy qui luy est opposé, on se peut servir de ce qu'Aristote dit, qu'une flamme, ou une petite lumiere est obscurcie en la presence d'une grande, & qu'une mediocre joye, aussi bien qu'une mediocre fascherie s'évanouit lorsqu'il en survient une tres-forte. De mesme donc qu'une petite lumiere qui ne s'appercevroit pas en plein Midy, paroît grande à celuy qui est dans les tenebres; de mesme aussi, si quand nous songeons, il y a dans la bouche beaucoup de pituite, qui frappe le nerf du Goust legerement, & sans nous reveiller, transmette jusqu'au Cerveau quelque petite motion des esprits, alors

parceque cette motion est plus puissante que celle des mouvemens internes du Cerveau , il nous paroît que nous avons la bouche remplie de certains alimens comme si nous les mangions, ce qui ne se fait point pendant la veille ; ou si lorsque nous dormons couchés sur le dos , il y a quelque humeur qui pressant legerement la partie , & affectant par consequent les nerfs du Tact , excite quelque mouvement dans le cerveau , il arrive que ce pressement semble estre une oppression & une suffocation , qui est proprement cette incommodité que nous appellons Incube , ou Sucube , au lieu que pendant la veille cela n'arrive point.

Neanmoins il arrive quelquefois qu'en revant nous doûtons si ce que nous songeons est vray , ou non , ce qu'apparemment les Bestes ne font point ; mais toute cette attention qui n'est fondée que sur cette seule espece de Memoire, que quelquefois en veillant les absurditez de nos songes nous sont venuës en pensée , & que nous avons songé au moyen de les examiner & reconnoître , toute cette attention, dis-je, est tres foible & tres legere,

n'y ayant aucune fonction du Sens qui comme plus forte & plus puissante occupe la place , & convainque l'imagination de fausseté. Aussi est-ce pour cela que nous taschons de nousveiller pour examiner la chose; & il m'arrive assez souvent, dit nostre Auteur, que je tasche pour cela de me donner des soufflets.

Des Noctambules.

JE ne puis, ce semble, me dispenser de rapporter en ce lieu quelques exemples des Coureurs de nuit, tant de ceux que nostre Auteur a veu dans sa Province, que de ceux qui luy ont esté racontez par des gens dignes de foy. Vn de mes Amis, dit-il, nommé Iean Feraud Bourgeois de Digne, se leve la nuit, ouvre les portes, marche dans la rue, descend dans sa cave qui est vis à vis de sa maison, & tire du vin de la piece qui est en perce; il escrit mesme quelquefois, & quoy qu'il fasse toutes ces choses, & plusieurs autres dans la plus grande obscurité de la nuit, il voit tout aussi clair que s'il estoit en plein jour : Deplus il repond pertinemment à

la femme quand elle l'interroge , & il se souvient de tout ce qu'il a fait quand il est reveillé. S'il arrive qu'il se reveille au milieu de la rue , ou dans la cave , ou ailleurs, il est vray qu'aussitost il ne voit plus goutte , mais cependant il se souvient toujours de l'endroit où il est, & retourne dans sa chambre , & dans son lit en tâtant. Il ne s'éveille néanmoins point qu'avec un grand tremblement , & une forte palpitation de cœur. Il s'habille quelquefois, & quelquefois il fait toutes ces choses à demi habillé, & quelquefois n'ayant que sa chemise. Il luy arrive souvent que s'estant levé & habillé, & qu'estant sorti, & allé jusques à un certain endroit, il s'en retourne à sa chambre , se deshabille, & ne se reveille néanmoins point qu'il ne se soit remis dans son lit , se souvenant toujours d'où il vient, & de ce qu'il a fait. Il m'a dit que s'estant quelquefois imaginé ne voir pas assez clair , il s'estoit levé avant le jour, & avoit allumé du feu, & de la chandele.

Il y en a eu un autre, nommé Ripert habitant du Bourg de Taron proche de Digne en Provence , qui une nuit en dormant prit ses Echasses , monta des-

fus, & passa un Torrent qui estoit là proche dans un vallon ; il ne fust pas plustost de l'autre costé de l'eau qu'il se revcilla, & fut fort etonné de ce qu'il venoit de faire, de sorte que n'osant repasser, il attendit le jour à venir, & le Torrent à se desenfier. Il en arriva à peu pres de mesme à un certain Muletier qui demouroit à Seine dans la mesme Province ; cet homme ayant resolu au soir de se lever de grand matin, songea la nuit qu'il estoit temps de partir, de sorte qu'il s'habilla, descendit dans l'Etable, mit les harnois sur deux Mulets, monta sur un, & ne se revcilla point qu'il ne fust à un quart de lieue de la maison, & alors surpris de peur il s'en retourna avec un sien Valet que sa femme n'osant le reveiller avoit envoyé apres. Le Medecin Salius en rapporte plusieurs exemples fort estranges, comme aussi Horstius, & Sejnerte, qui entre autres raconte qu'un certain jeune-homme qui aimoit fort la Poësie, n'ayant pû achever un Vers le soir, se leva du liët, & l'acheva, le trouva admirable, se recoucha, & continua de dormir jusques au lendemain matin qu'estant en peine de l'achever, car il

ne se souvenoit de rien , il fut tout étonné qu'ouvrant son Porte-feuille il trouva le Vers achevé , & écrit de sa main. Galien écrit qu'il fit une Stade en dormant, & qu'il ne se reveilla point qu'en hurtant contre une pierre. Fienus dit des choses merveilleuses de la force de l'Imagination , de celui qui se croyoit avoir les fesses de verre; d'un autre qui se croyoit estre tout de beurre , & ainsi de plusieurs autres de la sorte. Vn certain Levinus Lemnius dans un Livre qui a pour titre *De occultis Natura*, dit des choses tout à fait surprenantes des Noctambules ; Aristote en fait aussi mention, & tient qu'il n'y a que ceux qui sont dans la fleur de leur âge à qui ces choses là arrivent , les Vieillards dont la chaleur naturelle est foible, & languissante n'en estant pas capables.

Mais d'où vient, direz-vous que nous songeons ordinairement aux choses auxquelles nous-nous appliquons soigneusement en veillant , que les Avocats croient plaider, les Mariniers se defendre contre les Vents , qu'on voit les Chevaux courageux suer, s'étendre, & souffler comme s'il s'agissoit de l'emporter à la course , & les Chiens de

chasse appeller comme s'ils suivoient un Lievre ?

*Causidici causas agere, & cōponere leges ,
Induperatores pugnare, ac pralia obire ,
Nauta contractū cum Ventis cernere bellū.
Vsque adeo magni refert studium , atque
voluntas ,*

*Et quibus in rebus consuerint esse operari,
Non homines solum ; sed verò Animalia
cuncta.*

*Quippe videbis equos fortes cū membra
jacebunt ,*

*In somnis sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma sūmas contendere vires;
Venantumque canes in molli sæpe quiete
Iactant crura tamen subitò, vocésq, repente.
Mittūt, & crebras redducūt naribus auras,
Vt vestigia si teneant inuenta ferarum.*

La raison de cecy se doit tirer de ce qui a esté dit plus haut , car lorsque nous avons long-temps , & fortement imaginé quelque chose, les vestiges qui s'en impriment sont tellement larges & ouverts que les esprits s'y insinuent particulièrement, & meuvent la Phantasie. Pource qui est de ceux dont parle Lucrece , lesquels songent estre proche d'un fleuve, ou d'une belle fontaine, & de boire là à leur aise, & à leur plaisir.

*Flumen item sitiens , aut fontem propter
amenum*

*Adsidet, & totum prope faucibus occupat
Amnem, &c.*

Cela se doit rapporter à ce léger ebranlement qui pendant le sommeil est porté de quelque organe jusques à la Phantasie ; car lorsqu'on a l'estomac chauffé il s'excite dans cette partie des mouvemens d'ardeur , & de secheresse qui parviennent jusqu'au cerveau, & qui excitent le desir , & l'espece de l'eau. Ainsi lorsqu'en dormant on a la vessie pleine d'urine, le picotement qui se fait dans le Sphinter s'étend jusqu'au cerveau de telle sorte que s'il n'est pas suffisant pour reveiller celuy qui dort , & dissiper son sommeil , il s'excite un certain desir d'uriner, & mesme l'espece du pot de chambre, ou de l'endroit où l'on a coûtume d'uriner s'excite; de sorte que le muscle étant vaincu & contraint de ceder, on urine effectivement; ce qui arrive plus souvent aux Enfans qui dorment profondement, qu'à ceux qui sont avancez en age.

Si l'on peut deviner par les Songes?

CE que nous venons de dire nous fait presque assez voir ce que nous devons croire sur la celebre question qui se fait de la Divination par les songes ; car universellement parlant, il semble que les Songes ne sont capables que de nous faire juger des passions dominantes, & internes tant du Corps que de l'Esprit, & peut-estre de ce que l'on doit esperer, ou craindre d'une maladie; car comme les esprits qui meuvent la Phantasie sont aisement poussez & dirigez par les passions de l'Ame ou de l'Appetit, il arrive que de mesme qu'en veillant l'Ambitieux pense aux honneurs, l'Avaricieux aux richesses, & le Sensuel aux plaisirs, ainsi en dormant ces mesmes choses retournent, desorte que l'on peut de là tirer des conjectures à l'egard des passions de l'Esprit. Et parceque d'ailleurs les humeurs, & les vapeurs qui s'amassent dans le corps, ou qui en sont chassées, peuvent d'une telle maniere affecter les nerfs des organes qui de tout le corps parviennent au cerveau, que durant le sommeil la

Phantasie en soit excitée, cela fait que les Songes estant formez & engendrez selon la condition des humeurs, & des vapeurs qui affectent les nerfs, l'on peut conjecturer de la complexion du corps, & du penchant qu'il y a à la santé, ou à la maladie. C'est ainsi qu'Hippocrate l'enseigne ; si l'on songe, dit-il, que la Terre soit inondée par le deluge des eaux des Fluves ou de la Mer, c'est signe de maladie, acause de l'abondance d'humidité qui est dans le corps ; ce n'est pas mesme un bon augure si quelqu'un songe qu'il nage dans un Etang, dans une Riviere, ou dans la Mer ; parceque cela marque encore une surabondance d'humeur. Il ajoûte, si lors qu'on s'endort en se couchant, les choses se presentent de la mesme façon qu'elles se sont passées pendant le jour, c'est un presage de santé ; parceque l'Esprit qui n'est point surmonté ni par la plénitude, ni par l'inanition, ni par aucune autre chose de la sorte, persiste dans les mesmes pensées.

A l'égard des autres choses qui dependent ou de la Nature, ou de la Fortune, ou de la Volonté & du Franc-Arbitre des hommes, & qui n'ont cepen-

dant aucune liaison avec le corps , où l'Esprit de celui qui est endormy , il est certes ridicule de pretendre d'en tirer quelque conjecture ; les Songes n'en pouvant estre ni les causes , ni les effets , ni les signes inseparables. Il y a neanmoins trois choses que l'on a coutume de dire sur ce sujet. Car en premier lieu les Pythagoriciens , les Stoïciens , & generalement ceux qui soutiennent l'Opinion de l'Ame du Monde , pretendent que nos Esprits qui en sont des particules , ont une si grande communication avec elle , que du moment qu'ils sont plus degagez du corps , comme il arrive , disent-ils , pendant le sommeil , ils se communiquent leurs conseils , & comprennent par ce moyen les choses qui sont eloignées ou de temps , ou de lieu , comme on le peut voir plus au long dans le second Livre de la Divination de Ciceron : Mais il n'est pas , ce semble , necessaire de repondre à cela ; ce raisonnement estant detruit tant parce que nous avons dit ailleurs de l'Ame du Monde , que parce qu'il est ridicule de se preparer au sommeil lorsque nous devons deliberer de quelque affaire d'importance , & deviner par des cho-

ses qui nous seront venuës en pensée par hazard sur ce qui se doit faire , ou ne se doit pas faire,plustost que de consulter les regles de la Prudence lorsque nous sommes reveillez.

L'on dit en second lieu que les Songes nous sont envoyez divinement: Mais quoy que nous devions croire fermement ce que nous lisons dans la Bible sur ces apparitions divines qui se font faites pendant le sommeil,nous pouvons neanmoins tenir pour impies , & condamner avec justice ceux qui etendent cela aux autres Songes qui la plupart du temps se trouvent tres faux, & tres vains , & qui arrivent aux brutes, & aux hommes soit fous, soit sages. Il ne faut qu'entendre ce qu'Aristote , & Ciceron en disent. Si c'estoit Dieu,dit Aristote , qui envoyast les songes, il ne les enverroït pas indifferemment à tout le monde, & principalement aux Atrabilaires , mais aux plus sages, & non de nuit, mais en plein jour. Je demanderois volontiers , dit Ciceron , si les Songes viennent de la part de Dieu pour nous avertir de quelque chose, pourquoy ils n'arrivent pas plustost à ceux qui veillent qu'à ceux qui dorment? A quoy bon cette obscurité Enigmatique s'ils sont

DE L'APHANTASIE. 227
destinez pour nostre bien, &c.

En dernier lieu , l'on rapporte quelques exemples pareils à ceux que Cicéron rapporte tant de celuy qui fut tué à Megare par un Cabaretier, que de Simonides, d'Alexandre, des Meres de Phalaris, de Cyrus, de Denys, d'Annibal , &c. comme aussi une certaine observation ancienne des Songes dont les devineurs & interpretes ont construit un Art. Mais sans dire que la plus grande partie de ce qui se raconte de ces sortes de Songes, n'est que Fables , Aristote se sert fort à propos pour répondre à tous ces exemples (quand mesme on supposeroit qu'ils fussent veritables) d'un certain Vers Grec que Cicéron explique en ces termes , *Quel est l'homme qui en tirant de l'arc tout un jour, ne donne enfin dans le but ? Nous songeons toutes les nuits, & nous-nous etonnons que nos Songes arrivent quelquefois ?*

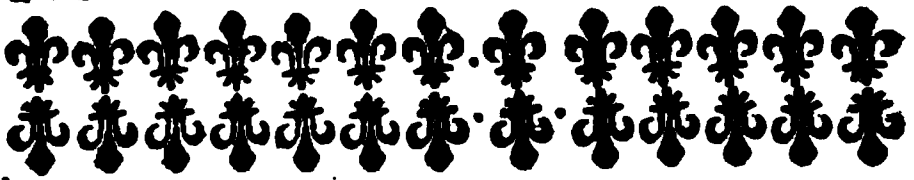
Pour ce qui est de l'Art qu'ils pretendent avoir esté construit sur des Observations anciennes , j'aurois honte de ramasser icy les badineries , & les sottises qu'ils debitent, & dont ils composent des Livres entiers par lesquels ils attirent & entraînent le peuple , &

les femmelettes. Voicy quelque chose de ce qu'en dit Cicéron. *Comment est-ce que les Songes se peuvent observer, puis que la diversité en est innombrable ? Et comment peut-on distinguer les vrais d'avec les faux , puis que les mesmes ont des evenemens divers non seulement à l'égard de diverses personnes, mais à l'égard des mesmes personnes ? Si nous ne croyons pas à un menteur lors mesme qu'il dit vray , il est ce semble plus raisonnable de ne croire à pas un Songe, puis qu'il s'en trouve une infinité de faux pour un vray , que de croire qu'il y ait quelque verité en tous , acause que quelqu'un par hazard se sera trouvé vray.*

Nous devrions, ce semble, ajouter icy quelque chose de la force de l'Imagination , mais comme nous en avons déjà parlé plus haut , & que nous en parlerons encore en différentes occasions, nous ne nous y arrêterons pas beaucoup. Il suffit de remarquer en general, que la Phantasie est une faculté dont la premiere fonction est de connoître, & la seconde d'exciter l'Appetit: Et parceque la faculté-motrice est excitée ensuite par l'Appetit , & qu'elle fait des choses différentes en se servant des es-

DE LA PHANTASIE. 279
pris , des nerfs , & des muscles ; pour
cette raison il y a divers effets qu'ou-
tre la connoissance on attribue à l'Ima-
gination, comme d'exciter des passions,
l'amour, la haine, le plaisir, la colere, la
crainte , & autres dont nous parlerons
ensuite.





LIVRE IV.
DE
L'ENTENDEMENT,
OU DE
L'AME RAISONNABLE.

CHAPITRE I.

Que l'Entendement est incorporel.

LA premiere raison se tire de certaines actions par lesquelles l'on montre evidemment que l'Intellection est differente de l'Imagination ; ce que je dis par avance , afin d'oster d'abord la preoccupation qu'on pourroit avoir, que l'Entendement ne fust pas une Faculté distincte de la Phantaisie ou vertu imaginatrice, & qu'il n'y eust de difference entre ces deux puissances que

selon le plus & le moins. Je dis donc que nous-nous elevons par le Raisonnement à entendre quelque chose que nous ne sçaurions imaginer, ou dont nous ne sçaurions avoir d'espece ou d'image presente, quelque effort d'Esprit que nous puissions faire, & qu'ainsi il y a en nous une espece d'Intellection qui n'est point Imagination. J'ay coutume de prendre un exemple de la grandeur du Soleil. Car quoyque nous en venions assez par le Raisonnement à entendre que le Soleil est du moins cent soixante fois plus grand que la Terre, neanmoins l'Imagination repugne, & nous experimentons toujours que nous ne pouvons jamais en imaginant atteindre une si vaste etendue, mais ou que nous en demeurons à l'imagination de quelque petit Globe tel que le Sens nous en aura autrefois montré quelqu'un, ou que nous ne passons guere plus avant, & que cela est mesme encore fort confus. Nous n'imaginons pas mesme la Terre selon toute son etendue, quoy qu'elle ne soit qu'un point si on la compare avec une Etoile fixe; & il est constant que la Phantasie ne sçauroit se porter à imaginer rien de

plus grand que la voute du Ciel, & que l'imaginant comme posée sur l'Horison visible de la Terre, tout ce que nous voyons dans cette voute, les Nües, la Lune, le Soleil, les Etoiles fixes, &c. ne luy paroît pas plus éloigné de nous que l'Horison. Il est donc vray que nous entendons quelque chose qu'il n'est pas possible d'imaginer, & que l'Entendement est de telle maniere distinct de la Phantaisie, que la Phantaisie ayant des especes materielles sous lesquelles elle imagine les choses, l'Entendement n'en a point sous lesquelles il les entend; d'ou il s'ensuit, qu'entendant une chose sans espece materielle, il doit estre immateriel; la Phantaisie estant censée materielle, de ce qu'elle se sert d'especes materielles. Il est vray que l'Entendement se sert des especes de la Phantaisie comme de certains degrez pour parvenir en raisonnant à la connoissance des choses qu'il entend desormais sans especes ou phantômes; mais de se porter, & de s'elever ainsi au de là de toute espece materielle, & de connoistre effectivement quelque chose dont il n'ait aucun phantôme; c'est cela mesme qui marque son Immaterialité.

La seconde raison se prend des actiōs reflexes par lesquelles l'Entendement se connoit soy-mesme, & ses fonctions, & connoit specialement qu'il connoit ou entend ; car cela est au dessus de toute faculté corporelle, d'autant que ce qui est corporel ne sçauroit se mouvoir vers soy-mesme, mais seulement vers quelque chose qui soit different de luy. Et c'est là la cause de cet Axiome, *Que rien n'agit sur soy-mesme* ; ce qui semble quelquefois agir sur soy n'estant jamais absolument le mesme, mais seulement une partie qui agit sur l'autre, comme lorsque la main frappe la cuisse, ou que l'extrémité du doigt frappe le dedans de la main ; car du reste l'extrémité du doigt ne peut pas agir sur elle-mesme. Aussi est-ce ce qui fait que ni la Veuë ne se peut point voir elle-mesme, ou connoitre sa vision, ou s'appercevoir qu'elle voit, ni aucune autre faculté corporelle rien faire de semblable, ni la Phantaisie mesme percevoir son imagination, ou connoitre & s'appercevoir qu'elle imagine. Et certes, y a-t'il rien de plus absurde que de penser qu'un Chien, par exemple, dise ainsi en soy-mesme, j'ima-

gine que j'imagine , ou quelque autre chose de la sorte ? Et la raison de cecy est, que n'y ayant point d'image de la perception , l'action de la Phantaisie ou l'Imagination actuelle tend à l'image, & non pas à la perception de l'image. Vous direz pentestre qu'on reconnoit aussi quelque espece de reflexion dans les Brutes , comme lors qu'elles s'arrestent quelquefois en cheminant, qu'elles se detournent , qu'elles retournent , &c. mais tous ces, mouvemens contraires ne marquent point cette merveilleuse reflexion dont il s'agit, ils marquent seulement quelque sorte de Reminiscence, acause de quelque espece nouvelle qui survient fortuitement dans la Phantaisie.

La troisieme se prend de ces actions par lesquelles non seulement nous formons des Vniversaux ou notions universelles , mais nous connoissons mesme l'Vniversalité ou la nature de l'universalité *rationem universalitatis*. Car comme la nature des Vniversaux est d'estre abstraits ou depouilleez de toutes conditions materielles , & differences de singularité , telle qu'est la grandeur, la figure , la couleur , &c. il faut

certainemēt que l'Entendement qui fait, & qui considere cette abstraction de la matiere, soit luy-mesme degagé, & depouillé de matiere, & d'une condition plus eminente que tout ce qu'il y a de materiel. Car à l'égard de ce que l'on pourroit objecter que les Brutes semblent aussi faire des Vniversaux à leur maniere, telle qu'est l'espece de l'Homme, comme lorsqu'un Chien rencontrant un Animal à deux pieds, & qui marche droit, & élevé sur ses deux pieds, conjecture que c'est un homme, & non pas un Lyon, ou un Cheval; je repōs qu'elles ne connoissent du moins pas l'Vniversalité mesme, ou la nature universelle, par exemple, l'Humanité comme abstraite, & separée de tout degre de singularité; de plus que les Brutes n'apprehendant pas les abstraits mesmes, par exemple la couleur, la saveur, &c. mais les concrets seulement, asçavoir le coloré, le savoureux, & ainsi des autres, il est à croire qu'il n'y a rien autre chose dans le Chien que la memoire seule de ces hommes singuliers qu'il aura deja veu, & que lorsqu'il rencontre ensuite un homme qu'il n'a point veu, il imagine d'abord quel-

qu'un de ceux qu'il a veu, apres quoy il forme une imagination nouvelle de cet homme. Et l'on ne doit pas dire que nous ne penetrons point au dedans de la Phantaisie des Brutes pour sçavoir ce qui s'y passe ; car on le peut inferer de leurs operations. En effet, si elles faisoient des Vniversaux de la mesme maniere que les Hommes, & qu'elles en raisonnassent de mesme que font les Hommes, il leur viendrait assurément en pensée de vouloir sçavoir ce qu'auroient fait leurs predecesseurs, d'enseigner à leur Camarades ce qu'elles en auroient appris, & le transmettre à la posterité. Il leur viendrait de mesme en pensée de s'addonner aux Arts utiles à la vie, & principalement à ceux qui se servent du feu, & ainsi de cent autres choses de la sorte dont elles n'ont pas la moindre pensée.

La quatrieme se tire de l'objet de l'Entendement, en ce que l'Entédement comprend tous les Estres soit corporels, soit incorporels: Or il est constant que s'il estoit corporel, il n'auroit jamais reconnu, ni soupçonné qu'il y eust aucune Nature incorporelle. Car de mesme que l'œil qui a la jaunisse ne

peut percevoir aucune autre couleur que le jaune, ainsi l'Entendement, s'il estoit corporel, ne pourroit percevoir aucune autre nature que celle qui seroit corporelle. Et ne croyez pas que si l'on admet que l'Entendement soit incorporel, il s'ensuive de là par la mesme raison qu'il ne puisse point connoitre les choses corporelles ; parce que le degré d'incorporel estant de sa nature superieur au corporel, il contient en eminence toutes ses perfections, demesme que le degré d'Animal plus noble que celuy de Plante, contient d'une maniere plus excellente la vegetation, l'accroissement, & la generation, qui sont les fonctions du degré de Plante. Or, il n'est rien de plus constant que l'Entendement se porte à connoitre les natures incorporelles, ou immaterielles, comme Dieu, & les Intelligences. Et encore qu'on objecte aussitost que nous ne concevons pas Dieu, ou une Intelligence comme une substance immaterielle, en ce qu'elle est toujours voilée de quelque espede de corps soit humain, soit aërien, soit etherien ; neanmoins l'Entendement ne se sert de ces especes qui appartiennent proprement à la

Phantaisie , que comme de certains degrez pour s'elever au dessus de toute espee corporelle , & entendre ou reconnoitre qu'outre tout corps de quelque tenuité qu'il puisse estre , il y a une substance qui ne tient rien du corporel. A la verité l'Entendement ne connoit pas positivement , ou intuitivement , comme on parle, cette sorte de substance, en sorte qu'il la voye, pour ainsi dire, selon qu'elle est en soy , parceque la liaison étroite qu'il a avec le corps tandis qu'il y fait sa demeure , l'en empesche; mais c'est assez pour nous faire remarquer son immaterialité qu'il la connoisse negativement, & abstractivemēt, c'est à dire qu'il s'eleve par sa propre force, & par son raisonnement à connoitre , ou inferer qu'outre ce qui luy est representé par son imagination, il y a quelque nature plus noble, & plus parfaite qui ne peut estre representée par une espee corporelle, & que cette nature est ou existe effectivement , & reellement. Ainsi Aristote, & les autres, en considerant la forme, la situation, le mouvement , & la durée des Corps Celestes , n'ont veritablement pas aperceu, comme une chose qu'ils eussent
devan

devant les yeux, les Moteurs simples & abstraits, ou les Substances immatérielles; mais néanmoins en raisonnant ils se sont elevez jusques à ce point, que d'inferer qu'il y en a, & de connoître ou entendre qu'ils existent effectivement dans la Nature. De là vient qu'il est inutile d'objecter que celuy qui est denué d'un Sens ne raisonne sur quoy que ce soit qui regarde ce Sens, & que le Cerveau estant blessé, & la Phantaisie troublée, l'Entendement ne s'eleve point à la connoissance des choses immatérielles; car nous demeurons d'accord que l'Ame n'est pas une forme purement & simplement assistante, & absolument independante du corps dans sa fonction, mais qu'elle informe effectivement le Corps, & qu'ainsi elle a les Sens & la Phantaisie prests, afin qu'elle prenne de là occasion de raisonner; si bien que ce n'est pas merveille que quelqu'un des Sens estant blessé, ou l'Imaginatrice troublée, elle ne puisse pas raisonner de mesme, il suffit que tous les Sens estant sains & en leur entier, elle raisonne de maniere que s'elevant autant qu'il est possible au dessus du corps, elle infere & con-

clue qu'il y a quelque chose d'incorporel.

La cinquieme regarde l'objet de la Volonté, laquelle se porte au bien honneste qui d'ordinaire repugne au bien delectable, sensible, & corporel, ce qui ne convient point à un appetit attaché à la matiere.

La sixieme, qui semble tres considerable, regarde la disproportion qu'il y a entre les proprietez ou les attributs de la matiere, & les operations de l'Entendement. Car je veux que la matiere soit reduite en Atomes, ou si l'on veut, en particules tres petites, dures, ou molles, comme il vous plaira; cependant tous ces petis corps quelques subtils & tenus qu'ils puissent estre, ne se trouveront jamais capables que de ces trois proprietez, figure, solidité, & mouvement local, d'ou pourront naistre ces autres proprietez qui sont marquées par ces deux Vers.

*Intervalla, via, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura, figura.*

C'est à dire concours particulier, ordre, arrangement, disposition, certains mouvemens, accrochemens, intervalles, impulsions, reflexions, &c. & l'Esprit

humain ne concevra jamais qu'ils puissent estre capables d'autre chose. Or, je demande si l'on voit qu'il y ait quelque rapport & quelque proportion entre ces proprietéz, & l'excellence des operations de nostre Entendement, ou s'il est possible que de certains petis corps tres imparfaits, & qui pour tout appanage de leur nature n'ont autre chose que d'estre figurez, ronds, quarez, pyramidaux, &c. solides, durs & impenetrables, & de pouvoir passer d'un lieu à un autre, ayent quelque rapport avec ce que nous appellons penser, connoître, mediter, raisonner, se reflechir? Jamais certes l'on ne se persuadera que lorsque nous envisageons l'estendue infinie de cet Vnivers, que nous en venons à voir la necessité absolue qu'il y a d'admettre quelque Estre eternal, Dieu ou les premiers principes, ou tous les deux; que nous recherchôs quels sont les premiers principes des choses, ce que nous sommes nous-mesmes, la nature de nostre Entendement, & si c'est une substance corporelle, ou incorporelle; que nous nous souvenons du passé, que nous considerons le present, & que nous pre-

voyons l'avenir ; que par un long enchainement de propositions que nous envisageons toutes comme d'une seule veüe, nous en venons à des demonstrations qui semblent tenir quelque chose de divin ; que nous nous parlons les uns aux autres ; que nous nous entendons ; que nous disputons ; que nous raisonnons ; que nous nous réfléchissons sur nos propres raisonnemens L'on ne se persuadera, dis-je , jamais que lorsque nous sommes dans ces elevations d'Esprit, dans ces efforts interieurs, dans ces profondes meditations, il n'y ait rien autre chose au dedans de nous que de corporel , autre chose que de certains melanges de petis corps , & que tout cela ne se fasse que par de certains roulemens , entre-choquemens , rebondissemens, accrochemens, & detachemens de ces mesmes petis corps privez de tout sens, & de toute intelligence.

Aussi quelque disproportion qu'il y ait entre les fonctions des Brutes & les nostres , & quoy que celles des Brutes paroissent si fort au dessous de celles de l'homme que nous soyons obligez de croire qu'elles partent de principes d'es-

pece differente ; je croirois neanmoins celuy-là cent fois moins absurde & de-raisonnable qui s'imagineroit avec Platon, Pytagore, & ces autres, qu'il y auroit quelque chose dans les Brutes de plus parfait que tout ce que nous entendons par ce mot de Corps, que celuy qui s'opiniâtteroit à soutenir qu'il n'y auroit rien dans l'homme que de corporel ; tant il me paroît de disproportion entre tout ce qui est corps, & ces mouvemens interieurs & intellectuels si nobles, si parfaits, si relevez.

L'origine des Eſprits, dit Ciceron, *ne se trouve point dans la Terre. Il n'y a point de meſlange dans les Eſprits, ni de composition, ni aucune chose qui semble estre née, & formée de la Terre. Il n'y a rien dans les natures terrestres qui contienne la puissance de la Memoire, de l'Entendement, de la pensée, qui se souviennne des choses passées, qui prevoye celles qui sont à venir, & qui puisse comprendre les presentes, ce sont des choses purement divines, & l'on ne trouvera jamais d'où elles puissent venir à l'homme, si ce n'est de Dieu. L'Eſprit est donc une certaine nature, & une certaine force ou puissance particuliere separée de ces natures connues & ordinaires.*

Ainsi, quel que soit ce qui sent, ce qui entend, ce qui veut, c'est quelque chose de divin, & par consequent eternal. Dieu mesme que nous concevons ne peut point estre conceu autrement que comme une certaine nature intelligente, degagée, libre, & separée de toute composition mortelle, entendant toutes choses, mouvant toutes choses, & estant elle-mesme doiée d'un mouvement eternal.

Mais cecy fait naistre une difficulté considerable, comment il se peut faire qu'une chose incorporelle puisse estre d'une telle maniere conjointe avec le corps, qu'elle luy soit plus que principe assistant, & puisse estre censée forme informante ? Car quoyque l'Entendement ne soit pas joint immediatement au corps grossier, mais qu'il soit premierement uny à l'Ame Sensitive, & Vegetative, & puis par le moyen de l'Ame sensitive attaché de telle sorte au corps qu'il en soit censé la forme ; neanmoins l'Ame Sensitive, quelque tenue qu'on la puisse faire, est toujours corporelle, & comme infiniment distante d'une chose incorporelle. Et certes, comme on conçoit que toute union se fait lorsque les choses qui

doivent estre unies se prennent mutuellement, ou se joignent par quelque glu qui prend l'un & l'autre partie, qu'y a t'il dans le corps par quoy il puisse prendre une chose incorporelle qui n'a point d'anses où l'on puisse faire passer quelques crochets, ou dans une chose incorporelle par quoy elle prenne le corps, veu qu'elle n'a point de crochets, par quoy elle le puisse prendre, & retenir ? Ne pourroit-on donc point dire que les substances séparées, ou incorporelles estant différentes à leur maniere, l'Autheur de la Nature a voulu que l'Ame raisonnable fust différente des Intelligences ordinairement appelées Anges, en ce que les Intelligences estant des Actes purs, & censez n'avoir aucun commerce soit pour exister, soit pour operer avec le corps, l'Ame raisonnable a cela de particulier, qu'encore qu'estant séparée elle puisse subsister, & operer, néanmoins elle a une inclination naturelle à subsister avec le corps, & à faire ses operations, penser, entendre, &c. par le moyen du corps. Car cela estant il n'y aura point de sujet de demander par quelles anses est-ce que l'Ame raisonnable peut estre

prise, ni par quels crochets elle peut prendre l'Ame Sensitive, ou le Corps. Car la presence intime, & immediate de l'Ame avec le corps, & leur union ou adherance mutuelle, que cette destination, & inclination que nous venons de dire rend inseparable jusques à ce que l'Ame Sensitive qui est corruptible de sa nature perisse; cette presence, dis-je, tient lieu d'anses, & de crochets. Il n'y aura point aussi sujet d'inferer que l'Ame n'est au corps qu'un principe assistant, demesme qu'une Intelligence, ou un Ange l'est à un corps lors qu'elle le meut. Car quoy qu'une Intelligence soit destinée à mouvoir un corps, neanmoins elle n'a point d'inclination naturelle à estre unie avec luy pour pouvoir entendre, ni par consequent faire aucune action vitale; d'où il s'ensuit que ce n'est pas merveille si une Intelligence est censée forme assistante seulement, & l'Ame raisonnable forme Informante.

Il se presente une autre difficulté, qui consiste à sçavoir si l'Ame raisonnable estant unie au corps par l'entremise de la Sensitive, & la Sensitive unie à tout le corps, la raisonnable est

aussi unie à tout le corps , ou si elle n'est unie qu'à une certaine partie, comme estant seulement unie à l'Ame Sensitive dans une certaine partie ? A l'égard de cette difficulté l'on demeure volontiers d'accord que l'Intellection ne se fait que, dans une seule partie, mais on ne demeure pas pour cela d'accord que l'Entendement soit dans cette seule partie. Cependant comme l'Ame raisonnable est differente de la Sensitive quant à la substance , peut-estre que rien n'empesche d'affirmer qu'elle n'est conjointe à la Sensitive que dans cette partie dans laquelle est la Phantaisie de la Sensitive , & dans laquelle par consequent elle fait sa fonction , asçavoir l'Intellection, ou le raisonnement; car elle n'est attachée à l'Ame Sensitive qu'afin qu'estant jointe au corps par son entremise, elle entende dans le corps. Et quoyque tout le corps soit soumis à son gouvernement, il n'est pas plus necessaire qu'elle luy soit presente par tout, qu'il est necessaire qu'un Roy soit present à tout son Royaume; car de mesme que ce qui arrive ça & là dans tout le Royaume est rapporté au Palais où le Roy fait sa

residence, & que de là les Ministres partent pour porter les ordres, & les executer, sans qu'il soit besoin que le Roy sorte de son Palais; ainsi tout ce qui se fait dans tout le corps, & ce qui s'apperçoit par les Sens qui sont repandus par le corps, est rapporté à la Phantaisie qui est comme le Palais de l'Ame Raisonnable, & de là sortent les ordres que les facultez, comme les Ministres, executent dans les parties, sans qu'il soit besoin que l'Ame ou l'Entendement sorte de son siege pour cela.

De tout cecy il est aisé de voir ce qui se doit repondre à la celebre question qui regarde la primauté des parties; puisque du commun consentement cette partie doit estre censée la principale dans laquelle la principale partie de l'Ame, aſçavoir l'Entendement ou la Raison est placée; car comme le Siege de la Phantaisie est dans le Cerveau, acause que c'est là où par le moyen des nerfs abordent les esprits de tous les Sens, & de toutes les parties du corps, il est convenable que l'Entendement, ou l'Ame Raisonnable, qui semble n'estre unie au corps, ou à l'Ame Sensitive que pour entendre, ou

raisonner par l'entremise de la Phantaisie, il est, dis-je, convenable qu'elle ait un mesme siege, & une mesme demeure que la Phantaisie, asçavoir le Cerveau; n'estant pas à propos qu'elle en soit éloignée, de crainte qu'elle ne puisse pas regarder les phantômes.

Il est vray que la Phantaisie residant dans le Cerveau transmet quelque chose au Cœur qui l'affecte, qui le frappe, & qui l'emeut; mais ce sont des affections ou motions aveügles qui s'excitent par la seule impetuosité des esprits qui sont transmis du Cerveau; & il en est autrement à l'egard de l'Intellection, puisqu'elle ne se peut faire sans que le phantôme soit comme en-visagé & regardé.

J'ajouterois pour preuve de cecy l'experience propre, par laquelle il nous semble entendre, & raisonner dans la teste, & non pas dans la poitrine; mais il faut avouer que toute cette experience est fort confuse, car comme dit Cicéron, *Qui est celuy qui puisse sçavoir où reside cet Entendement? Et qui est celuy, dit Laëtance, qui ne sçait que la nature de l'Entendement est incomprehen-sible, sinon celuy qui n'en a point du tout.*

Puisqu'on ne sçait ni quelle elle est , ni en quel lieu elle est ?

CHAPITRE II.

De l'Immortalité de l'Ame.

COMME nous avons prouvé que l'Ame humaine est immatérielle, nous avons aussi en mesme temps prouvé qu'elle est immortelle, ou incorruptible, en ce qu'une chose qui n'a point de matiere, n'a point aussi d'etendue, ni de parties en quoy elle puisse estre separée, & dissoute; de sorte qu'il faut qu'elle demeure toujours dans le mesme estat qu'elle a une fois esté; c'est pourquoy pour ne repeter pas les mesmes choses, nous laisserons là les raisons Physiques, comme ayant esté suffisamment posées, & expliquées, & nous proposerons celles qu'on appelle Morales.

Pour ce qui est donc de la premiere de ces Raisons, elle se peut tirer du consentement general de tous les peuples. Car quoy qu'il y ait quelque difference d'Opinions en ce qui regarde

l'estat des Ames apres cette vie, ou le lieu qui est destiné pour leur demeure & ainsi des autres circonstances, neanmoins tous generalement conspirent à croire qu'apres la mort elles subsistent, ou demeurent immortelles. C'est pourquoy puisqu'il est vray, comme dit Ciceron, *Que le consentement de toutes les Nations en une chose doit passer pour une Loy naturelle* ; il faut que le Sentiment de l'immortalité de l'Ame soit naturel, ou né avec nous, & ceux qui osent la nier repugnent aux principes de la Nature.

La seconde se peut tirer de ce desir qui est naturel à l'homme. Car il n'y a personne qui ne souhaite de subsister apres sa mort, & l'on peut dire que l'esperance, & la persuasion de l'immortalité sont tellement imprimées dans l'Ame, que ceux là mesme qui l'impugnent, & qui taschent de s'affermir dans l'Opinion contraire ne sçauroient en venir à bout, ni se defaire de tout soupçon, & d'une Synderese qui ne les quitte point. C'est pourquoy il n'est pas necessaire de rapporter icy l'exemple de Cleombrorus, & des disciples de Hegesias, qui souhaittoient

avec tant de passion cet estat de l'Immortalité, que pour en jouir plustost ils s'avanceroient eux mesmes le trespas ; je diray seulement qu'il n'y a personne qui ne croye que les Siecles à venir le regardent. Car c'est de là que vient ce desir d'eterniser sa memoite ou en faisant des Republiques, des Sectes, & des Societez, & leur prescrivaint des Loix, ou par quelques grands exploits de guerre, ou par des Pyramides, des Mausolées, des Statuës, & autres Monumens, qui sont assurément des marques que la Nature a donné cette passion. D'ou vient que la Nature ne faisant rien en vain, & que n'estant pas vray-semblable que nous-nous mettions en peine des choses dont nous ne devons avoir aucun sentiment, l'on doit croire que les Esprits demeurent apres la mort, & que cet estat que nous desirons maintenant, & dont nous avons quelque pressentiment les regarde. *Nous avons, dit Ciceron, un certain augure, ou pressentiment des Siecles à venir, & cela paroist mesme dans les plus grands Esprits ; car cela estant osté, qui seroit assez fou pour se donner tant de peine, & s'exposer à tant de danger ?*

Vous direz peutestre que l'Inductiō que nous venons de faire ne semble prouver autre chose, sinon que les hommes desirerent apres leur mort une certaine renommée, qui est une espece de vie, selon ce qui se dit ordinairement.

—— *Volito vivus per ora Virum.*

*Ore legar populi, perq; omnia Secula fama
Si quid habent veri Vatum presagia viva.*

Ce qui a fait dire à Cicéron, Cette vie qui comprend le corps, & l'Esprit, n'est proprement pas une vie ; mais la véritable vie est celle que la memoire de tous les Siecles fait subsister, que la Posterité nourrit, & que l'Eternité regarde toujours : Mais on voit assez que cette Induction n'est generalement proposée, que comme une marque qu'il y a en nous un certain pressentiment d'un estat futur, dans lequel il nous demeurera quelque Sentiment.

L'on en peut ajouter une troisieme qui est prise du juste gouvernement de Dieu. Car autant qu'il est certain qu'il y a un Dieu, autant est-il certain qu'il est juste, & comme il est de sa justice que les gens de bien soient heureux, & les meschans malheureux, & neanmoins que souvent cela n'arrive pas

dans cette vie , il faut qu'il y ait une
 autre vie dans laquelle les bons soient
 recompensez, & les meschans chastiez.
 C'est une raison que les SS. Peres ont
 fort etendue, & principalement S. Chri-
 sostome, lors qui dit, *S'il n'y a rien apres
 cette vie , il n'y a donc point de Dieu. Car
 s'il y a un Dieu , il est juste , s'il est juste,
 il distribue à un chacun selon ses merites.
 Mais s'il n'y a rien apres cette vie, ou est-
 ce qu'ils recevront chacun selon leur merite,
 puisque plusieurs , quoyque mechans , sont
 icy comblez de biens, & d'honneurs, & que
 d'autres, quoyque justes, & vertueux, sont
 accablez d'afflictions ? C'est pourquoy si
 apres cecy il n'y a rien , les justes auront à
 tort esté tourmentez , & les meschans au-
 ront joüy d'une felicité sans l'avoir meritée.
 Où est-ce donc que la justice se fera ? Que si
 personne ne reçoit ce qu'il a merité , Dieu
 selon soy n'est pas juste, & s'il n'est pas ju-
 ste, il n'est pas Dieu. Et en suite , mais
 toutes les Creatures crient qu'il y a un Dieu;
 donc il est juste; que s'il est juste , il donne à
 un chacun ce qui est juste , & s'il donne à
 un chacun ce qui est juste, il faut qu'apres
 cette vie il y ait un temps auquel un chacun
 reçoive selon ses merites. Aussi supposé
 qu'il en fust autrement , la porte seroit*

DE L'ENTENDEMENT. 305
fermée à la Vertu, comme elle seroit.
ouverte au Vice ; & il n'y auroit enfin
ni Religion, ni Pieté, ni Societé.

Solution des Objections.

LA premiere Objection se tire de ce
que l'Entendement semble estre
engendré, croistre, prendre force, s'affoi-
blir vieillir, & manquer enfin avec le
corps. Comme dans cet argument il
faut distinguer deux parties, l'une que
l'Ame naît, l'autre qu'elle croît, &
vieillit avec le corps. Je repons que tout
ce qui n'aîst de telle sorte qu'il soit tiré
de la matiere, est veritablement sujet à
la corruption ; mais que l'Ame estant
immaterielle, & immediatement créée
de la main toute puissante de Dieu, elle
peut naître, ou estre produite avec le
corps, & neanmoins n'estre pas detruite
avec luy. Pour ce qui est de l'autre par-
tie, nous disons que tout le changement
qui paroît dans l'Ame, ou dans sa partie
raisonnante lorsque le corps croît, &
vieillit n'arrive reellement & effective-
ment pas dans l'Ame, mais dans la
Phantaisie, & dans son organe : Car
comme elle est dans le corps afin de

puiser les connoissances par l'entremise de la Phantaisie à laquelle les images des choses sont transmises par les Sens, & dans laquelle les phantomes dont elle se doit servir pour raisonner sont imprimez ; cela fait que dans le commencement de l'âge elle ne raisonne que peu , ou point du tout ; parce qu'il n'y a que peu ou point de phantomes d'ou elle Puisse prendre occasion de faire quelque raisonnement ; que dans le progres du temps elle raisonne plus abondamment , & plus parfaitement ; parce qu'il y a alors un plus grand nombre de phantomes. plus clairs & mieux ordonnez , & que dans l'age de crepité elle ne raisonne que peu, ou de travers , ou point du tout ; parceque la plus part des phantomes sont ou obscurs, ou brouilleez, ou effacez. En effet , comme dit Aristote , donnez à un Vieillard un œil jeune, & une Imagination enrichie des mesmes especes , & l'Ame montrera alors qu'elle n'a pas vieilli, mais qu'il luy en a arrivé de mesme que dans l'ivresse , ou dans la maladie: En un mot tout ce qu'il y a de changement , & de mauvais regarde l'instrument , & non pas le principal Agent.

La seconde, de ce que l'Esprit est non seulement travaillé de ses propres maladies, mais qu'il souffre mesme, & est atteint par les maladies du corps. Mais pour ce qui est des Passions qui sont, ou sont censées estre comme des maladies de l'Esprit, il semble premierement que la reponse se peut tirer d'Aristote, en ce qu'il dit que *l'Amour, la Haine, & les autres Passions ne sont pas de l'Entendement, mais du Corps qui le contient; parceque l'Entendement est peuteestre quelque chose de plus divin, & exempt de passion*: Comme s'il vouloit dire que la seule fonction de l'Entendement est d'entendre, & de raisonner, & que les Passions ne regardent que l'Appetit qui est une faculté corporelle. Car quoy que la Passion soit posterieure à la connoissance, & qu'elle en depende, neanmoins parceque l'Ame durant qu'elle est dans le Corps se sert des images corporelles qui sont dans la Phantaisie, & que cependant la Phantaisie en imaginant les choses opere conjointement avec l'entendement, le mouvement de l'Appetit corporel, ou sensitif venant ensuite, peuteestre arrive-t'il que toute l'emotion, ou la passion est dans l'appetit,

& dans le corps, & que l'Entendement demeure exempt de passion. Et pour ce qui est du Delire, de la Lethargie, & autres semblables maladies qui semblent affecter, ou attaquer l'Esprit, la reponse est evidente de ce qui a deja esté dit plus haut. Car l'Ame peut dans ces maladies ne faire pas ses fonctions, sans estre aucunement mal affectée, & par le vice seul de la Phantasie, ou de l'organe qui soit troublée, ou entierement bouchée.

La troisieme, de ce que dans l'ivresse, & dans l'Epilepsie l'Entendement, & la force de l'Ame tombe; pour ainsi dire, & manque: Mais cette objection se trouve deja resoute de ce qui a esté dit. Car ce n'est point l'Entendement qui ait esté penetré, & humecté par le vin, ou infecté de cette humeur, & vapeur noire, mais le Cerveau, & la Phantasie, dont les especes estant par consequent devenües nebuleuses & confuses, l'Entendement ne s'en peut pas servir avec la mesme clarté, & la mesme distinction qu'auparavant. Pour ce qui est du reste, cette foiblesse qui survient aux membres ne regarde pas l'Entendement, mais la partie inferieure de l'A-

me à laquelle la Vertu motrice appartient. La mesme reponse se doit appliquer à l'égard de la folie qui se guerit par l'Ellebore, ou par quelque autre Medicamēt de la sorte, & l'on doit dire que la cure ne regarde aucunement l'Entendement, mais le corps, c'est à dire le cerveau qui est le siege de la phantaisie, qui seule doit estre purgée, & remise en son premier estat pour que l'Entendement puisse ensuite faire bien ses fonctions.

La quatrieme, de ce que l'homme meurt membre apres membre, & expire petit à petit, comme si l'Ame estoit capable d'estre dissipée en parties, & de s'exhaler. Mais la reponse est facile, si principalement on veut admettre la distinction que nous avons establie entre l'Ame, & l'Esprit. Car l'Esprit dont le propre est d'entendre, & de raisonner, estant placé dans une certaine partie interieure du corps & l'Ame dont le propre est de sentir, & de vivifier les membres, estāt diffuse par tout le corps; rien n'empeschera que l'Ame estant corporelle, elle ne manque peu à peu depuis les extremittez jusqu'à l'endroit où l'Esprit luy est uni; & l'on pourra tres bien soutenir que l'Esprit ne man-

que pas pour cela, mais que ne pouvant
estre dans le corps que par l'entremi-
se de l'Ame qui luy tient lieu de lien, il
peut, cette espee de lien estant dissoute,
sortir du corps, & estant incorporel se
retirer sain & sauf, & s'envoler. Je dis
si l'on veut admettre cette sorte de di-
stinction ; car l'Opinion commune qui
tient que l'Ame quoy qu'incorporelle,
est diffuse par tout le corps en sorte qu'
elle est toute dans tout le corps, & tou-
te dans chaque partie, ne laisse pas aus-
si, quoy qu'avec un peu plus de peine,
de se tirer de cette difficulté, en disant
que lorsque les membres se refroidis-
sent, l'Ame cesse veritablement d'estre
dans cet endroit là, mais qu'elle n'est
point pour cela ou coupée, ou dimi-
nuée, ou dissipée ; parce qu'elle est
toujours toute entiere dans les autres
parties qui restent, jusques à ce que
cessant d'animer les parties principales,
le Cœur par exemple, ou le Cerveau,
elle dise enfin adieu au corps, & se re-
tire de là en son entier.

La cinquieme, de ce que l'Esprit,
l'Ame, & le corps ont une telle habi-
tude entre eux, que demesme que le
corps destitué d'Esprit, & d'Ame ne

DE L'ENTENDEMENT. 311
peut faire aucune fonction vitale, ainsi
l'Esprit, ni l'Ame n'en peut faire aucune
lors qu'elle est sortie du corps. Mais
encore qu'il y ait une étroite liaison
de l'Esprit, & de l'Ame avec le corps,
& que la plupart des actions vitales
regardent tout le composé ; il ne s'en-
suit néanmoins pas que si le corps n'en
peut exercer aucune sans l'Esprit, &
sans l'Ame, l'Esprit & l'Ame n'en puis-
sent exercer aucune sans le corps ; par
ce que l'Esprit, & l'Ame sont au corps
le principe de vie, & que le corps est
seulement à l'Ame l'instrument pour
sentir.

Pour ce qui est d'Aristote qui insinue
qu'il n'y a point d'Intellection qui ne
soit Imagination, ou qui se fasse sans
Imagination ; je dis premièrement
qu'encore qu'on demeure d'accord que
l'Ame tant qu'elle est dans le corps ne
fait aucune operation que par son en-
treprise, néanmoins il ne s'ensuit pas
pour cela qu'elle soit inseparable du
corps, & qu'elle ne puisse absolument
exercer aucune fonction sans le corps.
Je dis en second lieu qu'il est faux qu'il
n'y ait aucune Intellection qui ne soit
Imagination, ou qui ne se fasse sans

Imagination. Car nous avons montré qu'encore que l'Entendement prenne occasion des images qui sont dans la Phantaisie de raisonner des choses mesmes, il s'elevé néanmoins jusques à ce point qu'il entend des choses dont il n'y a en nous aucune imagination. Et qu'ainsi celuy qui specule, & qui entend, ou conçoit la grandeur du Soleil, par exemple, telle qu'elle est en soy, n'envisage point en mesme temps de phantôme, ou ce qui est le mesme, n' imagine point, ni n'a point en veue d'image de son immense grandeur.

*Si les Brutes sont de pures
Machines.*

VOila à peu près ce que l'on peut, & ce que l'on a coutume de répondre aux Objections qui se font contre l'Immaterialité, & l'Immortalité de l'Ame humaine; il nous reste presentement à dire quelque chose en passant de l'Opinion que quelques-uns de nos Modernes semblent vouloir introduire à l'égard des Brutes, afin, disent-ils, de les mieux distinguer des Hommes.

Il's

Ils pretendent donc apres un certain Espagnol nommé Perera, que si on admet que les Brutes pensent, ou mesme qu'elles ayent du sentiment, quelque grossier & imparfait qu'il puisse estre, l'on ne satisfera jamais aux objections de ceux qui veulēt que l'Ame de Brutes, & celles des Hommes ne different que selon le plus, & le moins; c'est pourquoy pour se tirer tout d'un conp d'embarras, & sans considerer si le remede qu'ils apportent n'est point pire que le mal, ils soutiennent avec cet Auteur que les Brutes ne sont que de pures Machines, comme pourroient estre des Horloges, & qu'elles ne voyent, ni n'entendent, ni ne connoissent, ou pour me servir de leurs termes, qu'elles sont destituées de tout sentiment soit exterieur, comme la Veüe, l'Oüye, &c. soit interieur, comme la Phantaisie.

Certainement Il seroit à souhaiter qu'on pût bien clairement demontrer ce qu'avance Perera, & ses Sectateurs; parceque cela etablirait une difference tres considerable entre l'Ame des Brutes, & celle des Hommes; mais quel moyen de demontrer une chose qui paroit si manifestement fausse? Et qui est-

ce qui en pourra jamais estre persuadé? Ou qui est ce qui pourra jamais croire qu'un Animal qu'on ecorche tout vif, qui crie qui se debat, & qui grince des dents, ne sente pas davantage qu'un morceau de parchemin qu'on déchireroit?

Comment pourra-t'on s'imaginer, pour ajouter quelque chose à ce qui a esté dit plus haut, que la tiffure industrieuse d'une toile d'Aragnée, & sa petite maison tournée en rond au milieu de son ouvrage pour se retirer en seureté, & succer à son aise la mouche qu'elle a attrapée, puisse estre l'ouvrage d'un Agent mort, pour ainsi dire, & insensible, sans connoissance, sans dessein, & sans prudence? Et qui est-ce qui pourra considérer un Castor cet Animal Amphibie de l'Amérique, couper un gros arbre avec autant d'industrie qu'un Bucheron, le faire justement tomber au travers d'un ruisseau, faire une Chaussée d'herbes, & de terre qu'il tire du fond de l'eau, qu'il accumule entre les branches de cet arbre, & qu'il bat & affermit avec sa queue plate comme feroit un Masson avec une Truelle, choisir ensuite une petite eminance à la teste de l'Estant qui s'est fait par le moyen de cette Chaussée, & y bâtir sa petite maison de branches, & de

DE L'ENTENDEMENT.. 315
terre en forme de four pour se garantir
de la rigueur de l'Hyver, laiffât un trou
par le haut par où l'Air puiſſe entrer, &
plusieurs autres par le bas pour ſe glif-
ſer dans l'eau, & eluder l'artifice des
Chafſeurs, & enfin ſe fournir ſur la fin
de l'Eſté d'une certaine quantité de bois
qu'il coupe luy-meſme, & traîne, ou
emporte meſme quelquefois à trois
pieds ſur ſon epaule pour ſa nourritu-
re ; qui eſt-ce, diſ-je, qui pourra conſi-
derer la maniere d'agir de cet Animal,
& en faire un Automate privé de tout
Sens, ſans connoiſſance, & ſans pre-
voyance ? Quoy une Poule couvrira de
ſes ailes ſes petis pouſſins, & les echauf-
fera avec tant de ſoin, elle leur appren-
dra à gratter la terre, à diſcerner les pe-
tis vers, & les autres choſes qui ſont
propres pour leur nourriture, elle leur
ecraſera avec le bec le grain quand il
eſt trop gros ou trop dur, elle les appel-
lera, & les fera venir à ſoy par un cer-
tain ſon particulier, comme elle leur
fait connoître, & fuir le Milan par un
autre ſon tout différent, elle ſe jouera à
corps perdu ſur un Chien pour les de-
fendre, en un mot elle les conſervera,
elle les elevera, & les drefſera comme

Pourroit faire une Nourrice bien prudente ; & apres tout cela on dira que cette Poule est un pur Automate, qu'elle ne sçait ce qu'elle fait , qu'elle ne se propose aucune fin, & qu'elle est privée de tout Sens, & de toute connoissance ?

D'ailleurs je demanderois volontiers la raison de ces detours, ou inflections de mouvemens que nous remarquons dans les Brutes ? D'où vient, par exemple, qu'un Chien à qui on aura donné un coup de pied ne s'en va pas en droite ligne, comme pourroit faire une pure Machine à roües & à ressorts, se rompre la teste contre quelque muraille , ou se jeter tout droit dans quelque precipice suivant l'impression qu'il a receüe, mais que malgré cette impression il s'en va se detournant ça & là à propos & à point nommé selon que le chemin se rencontre ?

Ou pourquoy quelquefois au lieu de s'amuser en bas dans la rue à sauter tout droit contre la muraille selon la voye par où luy viennent les especes, & la voix de son Maistre qui l'appelle d'un troisieme Etage , s'en va t'il aussi en se detournant chercher la porte , monter mesme les degrez contre l'in-

clination de la Machine qui est de tendre en bas par sa propre pesanteur, & puis gratter à la porte, comme pourroit faire une personne pour se la faire ouvrir, & aller trouver son Maître ?

Ou, si vous voulez enfin, pourquoy voyant de la viande suspendue fort haut à un crochet, au lieu de sauter droit vers cette viande, il s'en va de l'autre costé de la table chercher un banc, sauter sur ce banc, de là sur la table, & de là à la viande, & ainsi de tous ces autres detours, & autres inflexions de mouvemens qui se font contre l'impression des causes mechaniques qui tendent à faire mouvoir la Machine ou vers le bas, ou en ligne droite ?

Mais pour vous faire souvenir de l'exemple de l'Animal qu'on pretend estre le plus sot de tous les Animaux; quand on a conduit un Asne jusques sur le bord d'un precipice, on a beau le battre, on a beau pousser la Machine à coups de pieds, elle n'avancera jamais, il ne se precipitera jamais, mais ou il suspendra son mouvement, encore qu'il soit porté, ebranlé, & déterminé vers le precipice, où il se detournera mesme enfin si on le presse trop, & retournera sur ses pas,

DE L'ENTENDEMENT.

tant il est vrai qu'il connoit le danger, qu'il a quelque préssentiment du mal qui lui survient, & le prévient, & qu'il évite même les coups, & la douleur même à son maître ! Ce qui est si naturel, & si vraisemblable qu'on ne peut pas même se dispenser de dire que le chien lui envoie quelque espèce qui se reconnoît suffisamment en action que les coups qu'on luy donne ne le pourroient enlever, puis qu'il n'y a souvent rien de pire que de beaux chiens, de belles ventrues, & de beaux mâles, de chiens, de chats, de chiens, & de la même sorte.

Je pourrais luy rapporter cent autres particularitez des Animaux qui toutes feroient des marques authentiques de leur connoissance; mais sans nous arrêter davantage au détail, toutes ces ruses diverses des Oiseaux de proie, des Chiens de chasse, des Cerfs, des Loups, des Renards, & des Lievres; ce souvenir, & ce discernement des Chiens; ce respect qu'ils ont pour le Maître de la maison, ces caresses qu'ils luy font, & cette amitié qui va jusques à se laisser mourir de faim, & de tristesse quand ils le voyent mort, ou malade; ces ma-

lices de Singes; cette docilité etonnaute des Elefans ; cette provoyance ou pressentiment que les Grües, les Hironnelles , & tous ces autres Oyseaux de passasse ont de la rigueur, & de la clemence des Saisons dans les divers Pays; toutes ces choses, dis-je, & mille autres semblables ne sont-elles pas autant d'Argumens invincibles de sentiment, & de connoissance ?

Mais quoy , disent-ils , en voulez-vous donc faire des Animaux qui soiét proprement & absolument Raisonnables comme les Hommes ? Non assurément; car quelque perfection que nous remarquions dans leurs actions , elles paroissent toujours si basses, & si imparfaites au regard de celles des Hommes, qu'on est contraint d'avouer qu'elles partent d'un principe tout à fait different; *puisque comme nous avons déjà dit plusieurs fois , elles sont incapables de parvenir par le Raisonnement à la connoissance des choses incorporelles ; de se réfléchir sur leurs propres actions , qui est une des principales marques du vray Raisonnement ; de faire des abstractions , & de raisonner sur les choses universelles ; de connoître le Bien honneste , & de le suivre*

abandonnant le Bien sensible ; & qu'en fin elles sont sans liberté , & toujours déterminées à une certaine chose selon les mouvements divers & nécessaires de la matiere dont elles sont & composées, & agitées.

Il est vray, disent les plus Zelez, qu'il y a une tres grande difference entre les operations des Brutes , & celles des Hommes, mais cela ne semble pas suffire pour etablir une difference specifique entre elles & nous, le plus seur sera toujours de poser pour fondement, que ce ne sont non seulement que des tissus de pure matiere , mais que ce ne sont mesme que de pures Machines qui ne sentent, ni ne pensent , ni ne connoissent , à la difference des Hommes qui sont doüez de toutes ces perfectiones.

Certainement je ne porte point d'envie à leur zele, j'ay deja dit qu'il seroit à souhaiter que cela se peust bien demontrer, mais cependant je les prie de prendre garde, comme j'ay aussi deja insinué, que le remede qu'ils veulent apporter ne soit pire que le mal, & que ce ne soit, comme je pense , une des plus dangereuse Doctrines qui puisse estre introduite dans le Christianisme : Car de prendre à tasche comme ils font de

destruire toutes les raisons sur lesquelles les Philosophes , & les Theologiens ont jusques icy etabli la difference spécifique de l'Ame Humaine, & de celle des Brutes , & de soutenir que si l'on n'admet pas que les Brutes soient insensibles , l'on soit obligé d'admettre qu'elles sont de mesme Categorie que nous , ou que nous sommes donc de mesme Categorie qu'elles; c'est vouloir fonder cette difference , c'est à dire la spiritualité de l'Ame humaine, sur l'Insensibilité des Brutes , ou ce qui est le mesme, c'est vouloir fonder un Article de Foy sur un principe qu'ils ne prouvent par aucune raison , qui paroît évidemment faux , qu'ils ne persuaderont jamais à personne , & dont ils ne sont apparemment point persuadez eux mesmes, ce qui est assurément , sinon un tres malicieux , du moins un tres dangereux Dessen : Comme si la Religion ne pouvoit plus subsister sans ce beau & nouveau principe , *Les Brutes ne sentent point , les Brutes ne sont que de pures Machines* ! Admirable fondement de la plus importante verité du Christianisme !

Un grand Prince que par respect je

n'ose nommer , mais qu'une penetra-
tion extraordinaire dans les Sciences
ne distingue guere moins que tant de
Batailles qu'il a gagnées, en a , à mon
avis, mieux jugé que personne : Il n'eut
pas plustost entendu cette belle & nou-
velle Doctrine, qu'il en reconnut l'arti-
fice , & dît d'abord, que s'il y en avoit
qui la crussent de bonne foy , ils de-
voient estre les duppes de Descartes,
que ce Philosophe ne l'avoit point cru,
que ce qu'il en avoit fait n'avoit esté
que pour faire passer le reste de sa do-
ctrine, sous pretexte d'apporter de nou-
velles demonstrations sur la spiritua-
lité de l'Ame , & qu'au reste si un hom-
me pouvoit estre assez extravagant
pour soutenir la chose , il pourroit de
mesme la soutenir à l'égard des autres
hommes , ou au moins à l'égard des
Muets, & de tous ceux dont il n'enten-
droit point la langue, comme des Chi-
nois, ou des Iroquois, & ainsi se croire
luy seul avoir du sentiment , & de la
connoissance , ou n'estre pas une pure
Machine comme les autres.

Il n'y a , disent-ils , aucune propor-
tion entre le corps , & le sentiment, &
il est impossible de concevoir que de

principes purement corporels, tels que sont ceux dont l'Âme du Chien est composée, il en puisse resulter une chose qui sente, ou qui connoisse: Donc, disent-ils, le Chien ne sçauroit estre qu'une pure Machine.

Il est vray, certes, que la chose est tres difficile, pour ne dire pas impossible à concevoir: Mais doit-on pour cela conclure ainsi d'abord qu'elle soit impossible? Doit-on pour cela abandonner la Raison, & l'Experience qui nous crient que les Brutes sentent, & connoissent, de quelque maniere que la chose se fasse? Combien y a-t'il de choses que nous ne pouvons pas concevoir, & qui ne laissent pas d'estre? Si vous ne voulez pas que l'Autheur de la Nature ait esté assez puissant pour faire que de choses insensibles il en resulte de sensibles, par combien d'autres voyes ne peut-il point faire que les Brutes sentent?

Vous ne concevez point que ce qui est purement corps puisse sentir, ou penser. Mais concevez-vous mieux que ce qui est purement esprit, & purement spirituel, ou incorporel le puisse? Vous ne concevez point qu'il y ait de pro-

portion entre ce qui est corps, & le sentiment. Mais est-ce à dire qu'il n'y en puisse point avoir ? Dites-moy de bonne foy qui est-ce qui en confiderant un Tronc de bois mort, sec, noir, & informe, eust jamais cru avant que d'avoir veu du feu, qu'il y eust eu de la proportion entre ce Tronc, & la Flamme la plus vivace chose, la plus eclatante, & la plus belle du Monde ? Si l'on ne voit donc point de proportion entre estre corps, & sentir, est-ce que l'on doit incontinent prononcer qu'il n'y en a point ? Il ne faut pas s'imaginer que ce soit une nouvelle difficulté, c'est ce qui a embarrassé toute l'Antiquité, & c'est pour cela que je me tourmente tant icy, & dans le Chapitre precedent à dire, & à ne dire pas, & à dire enfin que je n'y comprends rien, ne sçachant, pour ainsi dire, où donner de la teste dans une matiere qui est telle, que je donnerois volontiers un Royaume si je l'avois pour en estre éclaircy ; cependant jamais aucuns des Anciens ne s'est avisé de dire qu'un Chien qu'on escorche tout vif, ne sente pas davantage qu'une porte mal-graissée, ou comme j'ay dit, qu'un morceau de par-

DE L'ENTENDEMENT. 325
chemin qu'on déchire ; tant ils ont cru
cela hors de raison, & éloigné du Sens-
Commun !

Bien loin de là , ou ils ont dit sans
hesiter comme Lucrece , que de choses
insensibles il s'en faisoit de sensibles,
ce qu'ils ont mesme prouvé par des
raisons tres considerables , ou ils ont
fait les Ames des Bestes des parcelles
de la Divinité, comme nous avons aussi
deja veu en plusieurs endroits: Et main-
tenant on s'avisera sans aucune nou-
velle raison d'en faire de pures Machi-
nes ? Comme si la Religion (je l'ay deja
dit) ne pouvoit subsister sans ce fonde-
ment, *Les Bestes ne sentent point* ! Com-
me si pour appuyer la Religion il fal-
loit feindre des faussetez , & des chi-
meres ?

Ce seroit certes en user bien plus sa-
gement, d'avoüer de bonne foy que les
Bestes sentent, & connoissent, puisqu'il
faudroit avoir perdu le Sens, & la con-
noissance pour ne le reconnoitre pas ;
mais que nous ne sçavons pas ce qui
se passe au dedans d'elles , & que nous
n'entreprenons point d'expliquer la
maniere dont elles connoissent ; nous
ne sommes pas assez heureux pour cela,

328 DE L'ENTENDEMENT.
commun, à l'expérience, & par là rendre nostre Siecle, qui d'ailleurs a esté si heureux, & si fecond en tant de belles connoissances, ridicule à la posterité.

CHAPITRE III.

Des Fonctions de l'Ame Raisonnable.

COMME l'Intellection est la fonction propre & particuliere de l'Entendement, ou de l'Ame Raisonnable, l'on ne doit pas se mettre fort en peine de rechercher si l'Ame entend, ou ce qui est le mesme, si elle produit l'Intellection par elle-mesme, & comme par sa propre substance, ou si c'est par l'entremise d'une puissance ou faculté qu'on appelle l'Entendement; parceque la puissance d'entendre n'est pas distinguée de la substance mesme: C'est pourquoy sans faire aucune distinction entre l'Ame, & l'Entendement, nous dirons desormais indifferemment ou que l'Ame entend, ou que l'Entendement entend.

Je dis cecy par avance pour insinuer qu'on ne doit pas aussi se mettre fort

en peine de cette distinction de l'Intellect en Agent, & Patient qu'Aristote a cōtrouvée, d'autant qu'il n'est pas possible de comprendre que la faculté de l'Intellect soit d'une telle maniere coupée en deux, qu'une partie, comme il dit, soit toute lumiere, & que l'autre sans l'illustration de la premiere soit pures tenebres; que celle-là fasse toutes choses, & ne devienne rien; que celle-cy souffre toutes choses, & devienne toutes choses; que celle-là produise, & ne reçoive pas les especes intelligibles, que celle-cy ne les produise pas, mais les reçoive; que celle-là n'entendant pas les choses, en forme neanmoins les especes, & que celle-cy estant incapable de former des especes, entende par les especes: Dessorte que si l'on veut retenir les termes d'Agent, & de Patient, l'opinion d'Okam, & de Gabriel semble estre préférable à toutes les autres, en ce qu'ils tiennent, *Que l'Intellect Agent, & le Patient d'un mesme homme ne sont qu'une simple & mesme chose, & qu'ils ne sont distinguez ni reellement, ni par l'Entendement; mais que l'Ame est dite Intellect Agent, entant qu'elle est née pour produire l'Intellection aëtuelle, & Intellect Patient,*

~~car~~ *car* qu'elle est née pour recevoir son propre acte, sa propre Intellection. Ou si l'on ne se soucie pas de ces termes, ou plutôt qu'on les rejette avec Durand comme n'étant capables que d'embarasser; on s'en tiendra à dire que l'Entendement est une simple faculté dont le propre est d'entendre, une faculté, dis-je, qui étant d'un genre supérieur à la Phantaisie, en contienne éminemment toute la force, & qui envisageant les mêmes phantômes qui sont dans la phantaisie, puisse entendre les mêmes choses que la Phantaisie imagine, se réservant néanmoins, à cause de son excellence & éminence, la prerogative de se pouvoir élever à l'occasion des phantômes à entendre des choses que la phantaisie ne puisse pas imaginer, comme nous avons déjà dit, & dirons encore ensuite.

Cependant ce n'est pas sans raison que je dis que l'Entendement regardant les phantômes entend, *attendēs ad phantasmata intelligit*; car tant que l'Entendement ou l'Ame demeure dans le corps, elle ne se sert apparemment point d'autres espèces que de celles que le corps lui fournit, & qui sont reçues dans la

phantaisie. Car qu'outre celles-là il y en ait d'autres qui soient dites intelligibles, & qui soient immatérielles, c'est-ce que plusieurs ont nié non seulement entre les anciens Peripateticiens, ou Grecs, comme Themistius, ou Arabes, comme Avenipare, mais aussi entre les modernes, comme Durand, Henry, Gouffroy, Bacon, & Gabriel que j'ay bien voulu nommer afin qu'on ne dise point que cette Opinion soit ou nouvelle, ou extraordinaire. Et certes il est aisé de voir que la production de ces especes est impossible; car pour dire en un mot, quel moyen de concevoir qu'un phantôme qui est une chose purement corporelle puisse en s'attenuant, & en se subtilisant, comme ils disent, se faire ou de venir une espece incorporelle?

D'ailleurs une marque evidente que l'Entendement ne se sert point d'autres especes que des phantômes, c'est que nous n'entendons rien que sous quelque espece corporelle, telle qu'est le phantôme, non pas mesme les choses les plus incorporelles, comme Dieu, les Anges, & l'Ame Raisonnable; d'où viét que S. Gregoire dit très judicieusement, *Que dans toutes nos pensées il intervient*

toûjours quelque chose de sensible , quelque effort que nostre Entendement fasse pour s'en degager.

Vous direz peut-estre que ceux qui sont extasiez ont l'Ame comme tirée hors du commerce du corps , & qu'ils voyent des choses qui sont au dessus du Sens , & de la Phantaisie. Mais si l'extase est surnaturelle, comme celle de l'Apostre, les especes seront aussi surnaturelles , & elles représenteront des choses surnaturelles. Que si elle est naturelle comme celle de Cardan lorsqu'il dit , *j'entre quand il me plait en extase, &c. In extasin quoties volo transeo immutato vultu, nec moto corpore, sed quodam interiore nescio quo ad imperium voluntatis commoto , aut transmutato ;* ou comme celle d'un certain Prestre nommé Restitutus qui au raport de S. Augustin y entroit aussi quand il vouloit, *Qui quando ei placebat , ad mutatas quasi lamentantis hominis voces ita se auferebat à sensibus , & jacebat simillimus mortuo, ut non solum vellicantes , atque pungentes minimè sentiret ;* que si elle est, dis-je, naturelle , ce n'est point tant que l'Ame soit abstraite pour penser de grandes & extraordinaires choses, qu'elle est comme étonnée avec les autres facultez;

aussi S. Augustin remarque à l'égard de ce Prestre dont il fait mention , que si durant l'extase on luy parloit bien clair , il entendoit les paroles comme de fort loin ; ce qui est un signe qu'il n'estoit pas alors enrierement abstrait, & absolument hors de l'usage du Sens, & de la Phantaisie. Il est donc fort vray-semblable que tant que nostre Ame demeure dans le corps elle ne se sert point d'autres especes que des phantômes mesmes , ou des especes mesmes qui sont imprimées dans la Phantaisie.

Et l'on ne doit point nous objecter qu'il n'y a point de proportion entre l'Entendement qui est une faculté incorporelle , & les phantômes qui sont des especes corporelles, & qu'ainsi l'Entendement ne peut pas se servir immédiatement des phantômes. Car il n'y a pas plus de disproportion en cela, qu'il y en a en ce que l'Ame incorporelle soit unie immédiatement au corps , & qu'elle se serve pour le mouvement de membres corporels, ce que les Philosophes admettent ordinairement. C'est pourquoy pour ne nous arrester point à cette difficulté , voyons plustost comment il arrive que la Phantaisie estant

affectée, & ebranlée, *ipsi coagat Intellectus*, l'Entendement agisse conjointement avec elle. Il est constant que l'Entendement étant incorporel, il ne peut estre frappé par une espece corporelle, ni par les esprits qui passent & repassent par les vestiges ; mais au moment que la Phantasie frappée produit l'espece expresse, *speciem expressam elicit*, ou exprime d'elle-mesme, & forme par sa propre force l'image ou la ressemblance de la chose qui a frappé le Sens, c'est à dire qu'elle envisage la chose, s'il est permis de parler de la sorte, ou la conçoit telle qu'elle est *perceñ* par le Sens ; dans ce mesme moment l'Entendement, acause qu'il est intimement present, & comme adherant à la Phantasie, envisage la mesme chose ; desorte qu'on peut dire que l'Entendement est exempt de passion *ἀπαθής*, en ce qu'il connoit les choses d'une telle maniere qu'il n'est ni frappé, ni ebranlé, & qu'il ne patit ou ne souffre aucunement ; le coup, l'impression, & l'ebranlement ne regardant que la Phantasie. Et certes pour ne rien dire de Dieu, dont la puissance est infinie, si les Theologiens avoient qu'un Ange en regardant seu-

lement, ou considérant simplement avec attention l'espece incorporelle qu'il a receüe de Dieu, entend, voit, s'il est permis de parler de la sorte, & *perçoit* les corps ; pourquoy n'admettre pas que l'Ame qui est intelligente le puisse aussi en s'appliquant à cōsiderer l'espece que luy fournit la Phantaisie par la destination de son Autheur qui a voulu que tant qu'elle demeurera dans le corps, elle depende en quelque chose de luy dans ses fonctions ?

Vous objecterez peut estre que lorsque nous contemplons quelque chose, nous n'experimentons pas en nous une double fonction, l'une par exemple qui soit de la Phantaisie, & soit appelée Imagination, l'autre qui soit de l'Entendement, & soit appelée Intellection, mais qu'il semble que ce ne soit qu'une seule & simple fonction à laquelle on donne deux noms. Mais cela demande que nous recherchions icy ce que nous avons neanmoins deja en partie fait plus haut, s'il y a quelque fonction qui puisse bien estre censée Intellection, mais non pas Imagination, & par laquelle nous experimentions que nous *percevons* quelque chose que l'Imagi-

nation ne puisse percevoir ; car s'il ne s'en trouvoit aucune de cette sorte , il semble que de ce costé-là nous manquerions de raison pour prouver que l'Ame Raisonnable fust incorporelle. Or de ces fonctions, ou operations, les unes se rapportent à la premiere Operation , les autres à la seconde , & la plus part à la troisieme.

S'il y a en nous quelques fonctions qui ne soient pas Imagination.

LA perception , ou apprehension de Dieu , par exemple, ou de quelque autre Nature incorporelle qui ne peut point tomber sous le Sens, ni par consequent imprimer son vestige dans le Cerveau, regarde principalement la premiere Operation : Car quoy qu'en parlant de Dieu , & en le disant incorporel, nous imaginions quelque chose de corporel ; neanmoins nous *apprehendons* en mesme temps outre l'espece corporelle quelque chose qui est comme voilé de cette espece. Or cela est hors de la portée de la Phantaisie , & n'appartient qu'à l'Entendement seul ; de sorte que cette apprehension peut estre dite

dite, non pas Imagination, mais Intelligence, ou Intellection. Non que l'Entendement ne prenne occasion de la Phantaisie de raisonner qu'il y a quelque chose outre ce qui est représenté par l'espece, & qu'il n'ait conjointement cette espece, ou imagination présente, mais parce qu'il apprehende ou entend quelque chose à quoy la Phantaisie ne sçauroit s'élever, & qu'elle ne sçauroit apprehender ou percevoir, comme estant absolument terminée à l'espece corporelle. Et de là vient que les Brutes n'ayant que la Phantaisie seule, elles n'apprehendent rien qui ne soit représenté par une espece corporelle, & ne se conduisent par conséquent que par la seule imagination; de sorte que ce n'est pas merveille qu'elles soient absolument destituées de l'apprehension d'une nature incorporelle. Or lors que je dis nature incorporelle, j'y comprends le Vuide, ou l'espace vuide, encore que ce ne soit pas une substance; car l'Entendement outre le corps, mesme le plus subtil, tel qu'est l'Air, ou l'Ether à l'espece duquel l'Imagination, & la force de la Phantaisie est terminée, l'Entendement, dis-je, outre le corps

§ 9 De l'Entendement.

apprehende quelque chose qui est autant étendu que le corps, qui est étendu au delà du corps, & au delà du Monde, qui demeure toujours le même fixe & immobile soit que le corps soit présent, ou qu'il soit absent, soit qu'il vienne ; qu'il s'en aille, ou qu'il demeure ; ce qui ne tombe assurément point sous l'Imagination de la Bête.

Telle est aussi l'apprehension de toute nature abstraite, ou qui est énoncée par un terme abstrait, comme humanité, blancheur, douceur, & autres semblables. Car la Phantasie peut bien apprehender l'Homme, parcequ'elle en a l'espèce qui lui a été transmise par le Sens ; mais d'apprehender outre cela l'essence *quod quid est esse*, ou ce qui fait que l'homme est homme, c'est ce qui n'appartient qu'à l'Entendement. Ainsi elle peut bien apprehender le blanc, par exemple le lait, le doux, par exemple le Miel ; mais non pas la blancheur, ou ce qui fait que le lait est blanc ; mais non pas la douceur, ou ce qui fait que le Miel est doux. D'où vient que la Phantasie des Brutes a véritablement bien les espèces de quantité d'hommes particuliers, de quantité de choses blan-

ches, de quantité de choses douces, mais elle n'en a aucune qui représente ou l'humanité, ou la blancheur, ou la douceur précisément prise, & comme abstraite du concret. Mais nous avons expliqué oecy en parlant des Notions des Universaux. Icy se pourroit rapporter l'apprehension de l'honnesteté, & de la turpitude, de la sagesse, & de la folie, & spécialement celle des Relations comme de la paternité, de la filiation, de la maîtrise, de la servitude, &c. à quoy il n'est pas nécessaire de nous arrêter.

L'attention de l'Entendement à sa propre Operation, ou cette réflexion qu'il fait sur sa propre action par laquelle il entend qu'il entend, ou pense qu'il pense, regarde principalement la seconde Operation. C'est ce que nous avons aussi déjà montré que la Phantasie n'est point capable d'imaginer qu'elle imagine; parce qu'estant corporelle elle ne peut agir sur elle-mesme & que n'y ayant point d'image de l'Imagination mesme, elle ne la peut pas davantage percevoir que la veüe la vision dont elle n'a point d'espece visible, en sorte qu'elle ne peut pas davantage dire j'imagine que j'imagine, que la

veuë peut dire je vois que je vois.

C'est icy par consequent que se peut aussi rapporter le commandement par lequel la Phantasie est commandée d'estre attentive à quelque chose, & de changer son attention; car elle ne peut avoir cela d'elle-mesme, n'estant conduite & portée que par les seules images selon qu'elles se rencontrent, soit qu'elles viennent de dehors, soit qu'elles viennent de dehors, soit qu'elles soient excitées par une fortuite agitation des esprits qui roulent ça & là par le cerveau, de sorte qu'il faut qu'il y ait une faculté supérieure libre, & dominante, à sçavoir le Libre-Arbitre, qui l'arreste & l'empesche d'aller vers où elle se porteroit, & qui la detourne, & la porte du costé que la Volonté a penché; autrement si elle est abandonnée à elle-mesme, elle s'emporte comme un Cheval sans conducteur.

L'on peut encore rapporter icy cette action par laquelle on dispute, & on demãde s'il y a quelque faculté qui soit supérieure à la Phantasie, côme aussi la connoissance qu'on a de cette faculté, l'ac omparaisõ qui se fait de l'une & de l'autre, & le jugement par lequel l'on prononce que cette action est de la

Phantaisie , que celle-là n'en est pas , mais qu'elle est de quelque autre puissance supérieure. Car la Phantaisie qui est attachée aux images, & qui cependant n'a point d'image ni de soy, ni de son action , & qui ne peut par conséquent pas s'imaginer soy-mesme , ni son action , ne peut pas se comparer soy-mesme avec une autre faculté , ou son action avec un autre action. Il est vray qu'elle a les images des choses qui sont apperceües par la veüe , mais de la veüe , ou de la vision elle n'en a aucune , d'ou vient qu'elle peut bien imaginer la chose veüe , mais non pas la veüe, ou la vision, & qu'ainsi elle ne peut pas se comparer elle-mesme , ni son action avec d'autres facultez , ou avec leurs actions.

L'on doit par conséquent encore rapporter icy cette action de l'Entendement par laquelle il se conçoit luy-mesme , & reconnoit qu'il est une faculté d'un ordre supérieur à tout ce qui est matériel ; la matiere dont il est exempt ne luy faisant aucun obstacle , & ne l'empeschant point de se reflechir sur soy-mesme.

Enfin ce raisonnement que nous avons

deja rapporté plus haut, & par lequel nous avons dit que nous en venions à connoître quelque chose dont nous n'avions aucune image, appartient à la troisieme Operation. Je disois qu'il n'y avoit en nous aucune espee de cette grandeur que nous attribuons au Soleil, lorsque le raisonnement nous eleve à connoître, & à affirmer qu'il est cent & cent fois plus grand que la Terre. Ainsi lorsque nous discourons des espaces qui sont au de là du Monde, nous nous elevons par la raison à les croire infinis, & cependant nous n'avons en nous aucune espee ou image de l'infiny, & nostre imagination est bien éloignée de les concevoir avec cette immense etendue qu'ils ont. Ainsi lorsque nous assurons que Dieu peut produire des Mondes infinis dans ces espaces, l'imagination peut bien poursuivre cette multitude jusques à un certain poinct; mais elle demeure bientost en arriere, & il n'y a que la seule force de l'Entendement qui infere en raisonnant qu'outre tout nombre imaginable, il demeure encore une multitude innombrable. Il en est demesme lorsque nous pensons à l'Eternité, ou au temps infiny

soit celuy qui a precedé , soit celuy qui suivra. Car nostre imagination nous abandonne bientost, & cependant nous concevons qu'il reste de part & d'autre une durée infinie , comme n'ayant jamais commencé de ce costé-là , & ne devant jamais finir de celuy-cy. Il en est encore demesme lorsque nous concevons qu'il y a des grandeurs, comme la Diagonale, & le costé d'un quarré , tellement incommensurables, qu'encore que l'une ou l'autre de ces grandeurs fust divisée à l'infiny, on n'en viendroit neanmoins jamais à une si petite particule , qui en la repetant un certain nombre de fois pust egaler precisement l'autre. Ou lorsque nous concevons qu'il se donne des lignes non paralleles, mais approchantes continuellement l'une de l'autre , qui bien que tirées à l'infiny , ne se joindront neanmoins jamais, & ainsi de quantité d'autres cas semblables dans lesquels on infere toujours quelque chose en argumant, & en raisonnant que nous concevons estre vray, & que nous ne pouvons neanmoins pas atteindre par l'imagination. Concluons donc qu'il y a en nous une certaine fonction qui

peut bien estre dite Intellection , mais non pas Imagination, & que cette fonction est propre & particuliere à l'Ame raisonnable , & nullement à celle des Brutes. Car encore que les Ames des Brutes inferent une chose d'une autre, & raisonnent en quelque façon , & qu'elles ayent quelque petite apparence, & comme quelque ombre de raison, elles sont néanmoins bien éloignées d'inferer quelque chose qui soit repugnant à l'Imagination , & de s'élever aucunement à la raison de l'homme , qui seule est dite Raison par excellence , comme estant absolument différente de celle qui paroît estre dans les Brutes.

Mais il se presente une difficulté, comment il est possible que ces fonctions estant propres & particulieres à l'Entendement, il en puisse néanmoins demeurer des vestiges dans la Phantaisie; car il semble qu'ils ne demeurent pas dans l'Entendement , ou du moins dans l'Entendement seul ; puisque la Phantaisie estant assoupie ou troublée par la force de la maladie , par la force du Vin, ou par quelque autre occasion, l'Entendement ne peut pas de soy-mes-

me réiterer les mêmes fonctions, comme il semble néanmoins qu'il devroit pouvoir faire s'il en avoit en soy les vestiges , & independemment de la Phantaisie. L'on repond à cette difficulté que la force de l'Entendement est telle, que des especes qui sont dans la Phantaisie , il en peut destiner quelque une pour signifier quelque chose de plus , & se servir ensuite d'elle ainsi modifiée à sa volonté, de sorte que lors que la Phantaisie se portera vers elle, & qu'elle imaginera par elle , il ait le pouvoit d'entendre quelque chose de plus. Delà vient, par exemple, que lorsque l'Entendement en est une fois venu à ce poinct que d'avoir connu en raisonnant que Dieu est incorporel , & que pour se designer sa nature incorporelle il a pris , & choisi quelque espece de la Phantaisie , il arrive que toutes les fois que cette espece se presente, la Phantaisie imagine veritablement quelque chose de corporel , mais que l'Entendement entend une chose incorporelle.

Il n'est donc pas, ce semble, necessaire qu'il demeure dans l'Entendement un vestige de sa propre intelligence distin-

gué de l'espece de la Phantaisie, mais l'espece qui est imprimée dans la Phantaisie suffit, pourveu toutefois qu'elle soit comme modifiée, & marquée par la destination qui en a esté faite, afin que lors qu'elle revient, & qu'elle est derechef présentée à la Phantaisie, & à l'Entendement, la Phantaisie imagine derechef à sa maniere, & l'Entendement à la sienne.

CHAPITRE IV.

Des Habitudes de l'Entendement.

IL est aisé de voir de ce qui a esté dit jusques icy que les Habitudes qui sembleroient devoir estre dans l'Entendement, comme estant nées de la repetition des actes de cette puissance, ne sont néanmoins point tant engendrées dans l'Entendement que dans le Cerveau, ou dans la Phantaisie; & une marque evidente de cecy est, que si les vestiges du Cerveau qui auront esté fortement imprimez, & profondement enfoncez par un long usage, viennent ensuite à s'effacer, & à s'évanouir par la

de l'acôûtumance, ou par la force d'une maladie, telle que fut cette Peste que décrit Thucydide, dans laquelle il y en eut qui oublièrent jusqu'à leur nom; l'Entendement se trouve alors aussi ignorant que s'il n'avoit jamais rien sceu; au lieu que si l'habitude de science demeuroid dans l'Entendement mesme, ou qu'il conservast les especes intelligibles independemment du ministère de la Phantaisie, & du Cerveau, il ne seroit pas plus ignorant qu'auparavant, & il n'entendroir pas plus difficilement les choses qu'il auroit autrefois sçeuës.

Est-ce que lorsqu'un homme est enseigné tout de nouveau, ou qu'il s'acquiert derechef la mesme science, vous direz qu'il s'acquiert une nouvelle habitude dans l'Entendement? Mais s'il s'acquiert une nouvelle habitude, où est-ce donc que la premiere s'en est allé, & qu'est-ce qui l'a pû effacer d'un sujet incorporel qui ne souffre point de detrimement des agens contraires comme le Corps? Est-ce que la nouvelle habitude se joint avec l'ancienne? Mais d'ou vient donc que de l'une & de l'autre il ne s'en fait pas une plus forte, & que l'En-

tendement est tout de mesme que s'il estoit depourveu de la premiere ? L'acquisition, & la perte d'une habitude ne doit donc apparemment regarder que le Cerveau, & la Phantaisie, comme estant un sujet corporel. En effet l'acquisition d'une habitude suppose un sujet avec quelque roideur, ou inflexibilité, qui puisse neanmoins par plusieurs actes reïterez estre rompuë de telle maniere qu'elle se tourne en flexibilité, comme nous avons dit en parlant de l'Habitude. C'est pourquoy la Phantaisie seule, ou plustost le Cerveau peut estre ce sujet, puisque l'Entendement estant incorporel, il n'a point de roideur qui puisse estre flechie ou surmontée par la repetition frequente des actes, & qui fasse que l'Entendement devienne plus flexible. Desorte qu'on peut dire qu'il en est en quelque façon de l'Entendement comme de quelque excellent joueur de Luth ; car de mesme que ce n'est pas la faute du Maistre s'il ne fait pas paroître la beauté de son art, le defect ne venant que de la mauvaise disposition du Luth ; ainsi ce n'est pas la faute de l'Entendement s'il n'entend pas, ou s'il n'entend pas aisement ;

mais cela vient de ce que les phantômes manquent dans la Phantaisie, ou que s'ils y sont ils sont imparfaits, & doivent estre perfectionnez pour que l'Entendement s'en puisse servir.

Il est encore aisé de voir que la Memoire entant qu'elle est comme le Thresor des especes n'est pas aussi dans l'Entendement, mais dans la Phantaisie, ou dans le Cerveau. Car de distinguer en nous, comme on fait d'ordinaire, une double Memoire, l'une Sensitive, & l'autre Intellectuelle, cela n'est vray qu'entant que tantost elle sert principalement à la Phantaisie, & tantost que l'Entendement s'en sert selon qu'il luy plait, & selon les especes qu'il a modifiées, puisque la mesme raison revient toujours, a sçavoir que les especes de la Phantaisie ou les vestiges du Cerveau estant effacez, & la Memoire Sensitive par consequent abolie, il ne reste point d'autres especes, ni par consequent aucune Memoire Intellectuelle par laquelle nous-nous puissions souvenir des choses.

Cela estant il n'est pas necessaire que nous-nous arrestions davantage sur la Memoire, puisqu'en parlant de la Phan-

350 DE L'ENTENDEMENT.

taisie nous en avons suffisamment traité ; prenons garde seulement à ce que nous venons de toucher en passant, que l'Entendement selon qu'il luy plait , & selon les especes modifiées se sert de la Memoire. Car c'est une chose digne de consideration, que lorsque la Phantasie imagine, & que par une certaine nécessité elle va suivant cette espece de Flux, & de Torrent d'especes que l'agitation continüe & inconstante des esprits fait, comme il arrive non seulement dans les Songes, mais aussi toutes les fois qu'en veillant nous n'avons pas l'esprit fort rendu, & que la Phantasie est abandonnée à elle-mesme; c'est, dis-je, une chose tres digne de consideration , que l'Entendement intervienne, qu'il empesche ce Flux , & contraigne la Phantasie d'imaginer d'autres choses que celles auxquelles la porte son impetuosité. Par exemple , lorsqu'on a quelque longue Oraison à reciter par ordre, la Phantasie est veritablement emeüe par les especes qui interviennent, & elle est mesme emportée par ces especes, si l'on n'y prend garde ; mais l'Entendement qui prend la chose à cœur , detourne la Phantasie de ces especes, & la cōtrain-

de reprendre, & de suivre la suite interrompue, & autant de fois qu'elle s'échappe ailleurs, autant de fois il la rappelle, & la retient entre les limites qu'on s'est prescrites; de sorte qu'estant ainsi conduite & gouvernée par l'Entendement, elle peut estre dite Memoire Intellectuelle.

C'est encore une chose tres considerable, qu'encore que nous entendions ou concevions plusieurs choses qui ne tombent point dans l'Imagination, nous - nous en pouvons neanmoins souvenir à propos. Mais comme nous avons dit, ces choses sont attachées à de certaines especes qui estant destinées & accommodées, & comme modifiées pour cela, ne peuvent estre repetées ou reprises par la Memoire que l'Entendement ne reprenne les choses qui leur sont comme attachées; d'ou vient qu'afin qu'il s'en puisse souvenir, il n'est besoin d'autre chose sinon qu'il commande à la Phantasie d'imaginer selon ces especes, & selon l'ordre qui est necessaire.

Ajoutons que la Reminiscence estant une especie de Memoire qui nous porte & nous conduit à nous souvenir d'une chose oubliée par une especie de raison-

nement, ou par une certaine gradation qui se fait par les choses qui ont de la liaison avec elle ; il semble véritablement qu'il y en peut aussi avoir quelque une dans les Brutes, mais qu'elle est seulement fortuite, en ce que les esprits remuants & roulants ça & la à l'aventure, excitent une espèce qui a de la liaison avec une autre, & qui à l'improviste représente à la Phantasie une chose dont il n'y auroit aucun soupçon ; mais encore qu'il y ait aussi dans les hommes quelque Reminiscence fortuite, toutefois celle qui se fait par commandement, de propos délibéré, & selon le libre arbitre de l'Entendement a plus de force. Car il arrive très souvent que voulant nous souvenir d'une chose nous commandons à la Phantasie de suivre les suites des espèces, ou d'imaginer par degrez les choses qui à raison de la connexion qu'elles ont avec elle nous portent insensiblement, & nous conduisent comme par la main à nous souvenir d'elle.

Tout cecy nous doit avoir fait voir, comme quoy l'Entendement est attaché à la Phantasie, & comme quoy il demeure cependant dans sa liberté. Pour

dire maintenant quelque chose de sa principale fonction tant qu'il demeure dans le corps , il semble véritablement estre de sa nature purement Intelligent, c'est à dire connoissant les choses par un simple regard , & non pas par le Raisonnement ; mais quand il est dans le corps une telle obscurité l'enveloppe & l'offusque qu'il n'entend pas toutes choses simplement, nuement, & comme à decouvert, car il y en a enfin beaucoup à la connoissance desquelles il parvient en raisonnant, c'est à dire successivement , & comme en avançant par degrez.

Or que l'Entendement humain considéré selon soy, & selon sa nature puisse aussi entendre les choses & leurs propriétés par un simple regard , c'est ce qui se peut voir de ce qui a esté dit à l'égard de la Phantaisie. Car l'Entendement doit véritablement avoir prest dans la Phantaisie l'Amas de plusieurs Hommes, & comme de tous les Hommes connus par leurs especes , entre lesquels soit par exemple Socrate, ; il en doit encore avoir un plus general, & comme de tous les Vivans , entre lesquels soit l'Animal ; il doit derechef

en avoir un plus general, & comme de tous les Corps, entre lesquels soit le Vivant, & ainsi des autres; mais apres qu'il a ces Amas ordonnez, & connus, il n'a point besoin de Raisonnement pour entendre que Socrate est animal parce qu'il est homme; ni Vivant parce qu'il est animal; ni Corps parce qu'il est vivant; d'autant qu'il voit d'un seul regard l'Amas des Animaux, & dans cet amas l'Homme, l'Amas des Vivans, & dans cet Amas l'Animal, l'Amas des Corps, & dans cet Amas le Vivant: Demesme que connoissant qu'Athenes est dans la Grece, il n'a pas besoin d'aucun Raisonnement par lequel il connoisse que Socrate est dans la Grece parce qu'il est à Athenes; d'autant que dans la mesme veüe il a & la Grece, & dans la Grece Athenes. De là vient qu'il ne raisonne pas pour se persuader à luy mesme, car cela est superflu, mais pour persuader celuy qui ignore que l'Amas des Hommes soit contenu dans l'Amas des Animaux, celuy-cy dans l'Amas des Vivans, & ainsi des autres; comme il ne raisonne pas pour se prouver à soy mesme que Socrate est dans la Grece parce qu'il est à Athenes, mais pour le

DE L'ENTENDEMENT. 355
prouver à celuy qui ignore qu'Athenes
soit dans la Grece.

*De l'intelligence , ou connoissance
des Premiers Principes.*

POUR dire maintenant un mot de ce
que l'on a coutume d'appeller l'*In-*
telligence, ou l'*Habitude des premiers prin-*
cipes , ces sortes de principes ne sont
autre chose que de certains Axiomes
generaux, & qui du moment qu'ils sont
entendus , sont receus & approuvez
cōme estant clairement, & evidently
vrais , certains , incontestables , aussi
dit-on qu'ils sont indemonstrables', en
ce qu'ils sont Premiers , ou ne se prou-
vent point par d'autres antecedens ;
mais qu'ils servent de preuve aux au-
tres. Ce sont ces principes que suppo-
sent vulgairement ceux qui disent qu'il
ne faut point disputer contre un homme
qui nie les principes , comme n'y ayant
rien de plus absurde que de nier des
principes qui n'en sçauroient avoir de
premiers , & de plus evidens qu'eux.
Tels sont ces Metaphysiques. *De quel-*
que chose que se soit il est vray de dire
qu'elle est , ou qu'elle n'est pas : Il est im-

possible qu'une mesme chose soit en mesme temps, & ne soit pas. Ces Physiques; De rien il ne se fait rien : Ce qui fait quelque chose fait cela par le mouvement. Ces Moraux ; De deux biens il faut choisir le meilleur : De deux maux il faut éviter le pire : Et sur tout ceux-cy dont se servent perpetuellement les Mathematiciens; Le tout est plus grand que sa partie; Deux choses qui sont egales à une troisieme, sont egales entre elles, & ainsi de quelques autres semblables qu'on ne demontre point, mais qu'on a coutume de poser par avance pour pouvoir ensuite prouver les autres.

Or parceque ces principes sont tellement clairs, & evidens qu'il ne faut qu'entendre la signification des termes pour en reconnoitre la verité, & en estre persuadé, cela fait que quelques-uns veulent que nous les connoissions naturellement, ou par la lumiere naturelle, en sorte que la Science, la connoissance, ou l'habitude de ces principes soit née avec nous, & non pas acquise. Mais certes, quoy que ces principes soient & premiers, & plus connus que ceux qui en peuvent estre tirez, & prouvez, & que d'ailleurs ils ne puissent

pas estre prouvez par d'autres plus generaux; neanmoins on ne peut pas dire qu'ils nous soient connus sans que quelque connoissance ait precedé, en sorte que la science, ou l'habitude que nous en avons puisse estre dite née avec nous. Car pour parler de celuy qui est dans la bouche de tout le monde, *Le Tout est plus grand que sa partie*, nous y donnons d'abord nostre consentement, parceque depuis que nous sommes nez, & que nous avons commencé à ouvrir les yeux jusques à present, nous n'avons jamais rien veu qui n'eust & sa grandeur, & ses parties, & qui ne fust par consequent appelé Tout; rien observé qui fust appelé plus grand, qui n'eust ou plus, ou de plus grandes parties; aucun Tout estre conferé avec une partie, qui outre cette partie n'en contint d'autres, & qui ne fust par consequent plus etendu, & plus grand. Or il arrive de là que lorsque la premiere fois nous entendons cet Axiome, & que nous concevons ce qu'on appelle Tout, Partie, plus Grand, il se presente à nostre Esprit comme en un momét quelques-uns de ces sortes d'exemples, la Maison est plus grande que le toit, l'ame

que la teste, l'Arbre que la branche, & qu'il nous vient confusement en pensée que tout ce que nous avons jamais vû, ou qui peut estre vû est tel ; ce qui fait que sans balancer nous tenons l'Axiome pour vray, & l'admettons volontiers. Et ce que je dis de cet Axiome se doit entendre de tous les autres, dont la raison generale est, que tous ces Axiomes & autres semblables sont enoncez universellement, & que nostre Entendement ne peut rien admettre universellement qu'il ne l'examine partie à partie, ou qu'il ne se souviene de l'avoir examiné de la sorte. Car quiconque enonce une proposition universelle, il ne le peut faire qu'il ne la tire, & ne l'inferre de tous ou de la plus part des singuliers qu'il ait observez, & il est constant que nous n'entendons ou ne concevons rien generalement que par les singuliers qui ayent esté precedemment connus. Or ces sortes d'Axiomes ou principes sont dits estre connus par soy, & naturellement, parce qu'ils se presentent d'abord à l'Entendement, & que l'induction des singuliers qui fait que nous les croyons vrais est comme devant les yeux,

Cependant ce que j'ay dit en passant, que nous n'entendons rien generalement que par les singuliers precedemment connus , montre la maniere dont l'Entendement procede dans ces connoissances. Car quoy que nous argumentions souvent des choses plus generales aux plus speciales , toutefois il faut que nous ayons premierement commencé par les choses singulieres pour avoir pû inferer les generales, d'ou nous pûssions ensuite en venir aux plus speciales , & jusques aux singulieres. Car comme l'Entendement ne peut rien entendre que par les especes qui sont dans la Phantaisie , & que ces especes ne s'impriment que par le ministère des Sens, & que les Sens ne perçoivent rien qui ne soit singulier , il est visible que toute connoissance commence par les singuliers. Aussi semble-t'il qu'Aristote avoit cecy en vûë lorsqu'il a dit *que l'Animal universel, & tout ce qui est attribué en commun, ou n'est rien, ou est quelque chose de postérieur* ; car ces paroles ne signifient autre chose, sinon que l'Animal n'est pas quelque chose d'universel avant que l'Entendement prenne garde, & fasse abstraction, ou separe, &

mettre à part la nature de l'Animal, & la considere comme separée ; d'autant que l'Entendement ne pensant point, toutes choses dans le Monde sont singulieres, & rien n'est universel ; de sorte que si l'universel est quelque chose, il est posterieur à l'action de l'Entendement. Et il est inutile de dire avec le mesme Aristote, que les Singuliers sont veritablement plus connus & plus manifestes à nostre egard, *quoad nos*, mais que les Universaux sont plus connus & plus manifestes quant à la nature, *manifestiora naturâ*. Car s'ils sont plus connus, & plus manifestes, c'est donc à quelque faculté connoissante ; mais les Universaux mesme à qu'elle autre chose, ou à qu'elle autre faculté connoissante est-ce qu'il peuvent estre connus, ou manifestes qu'à nous ou à nostre Entendement ? Il est vray que nous prouvons plusieurs choses des singuliers par les Axiomes universaux qui sont par consequent plus connus, & plus manifestes ; mais nous avons premierement tiré ces Axiomes des singuliers, c'est à dire par l'induction que nous avons fait de plusieurs singuliers. De là vient, qu'on a veritablement d'ordinaire plus

de confideratiō pour la Demonſtration appellée *propter quid* , pour quoy, ou à *priori* , que pour celle qu'on appelle *quia* , parceque , ou à *poſteriori* , acauſe que celle-la procede des Vniuerſaux aux particuliers, des Cauſes aux effets, & celle-cy tout au contraire ; mais voyez cependant s'il y a droit de faire cela, puis qu'aucune Demonſtration à *priori* ne peut avoir de croyance , ou eſtre receüe qu'elle ne ſuppoſe une Demonſtration à *poſteriori* par laquelle elle doit eſtre prouvée. Car comment eſt-ce, par exemple , qu'ayant à prouver que l'Homme ſent de cette propoſition univerſelle , tout Animal ſent , comment eſt-ce, diſ-je , que vous etablirez la verité de cette poſition lorsque quelqu'un n'en demeurera pas d'accord, ſi ce n'eſt en faiſant l'induction des ſinguliers des Animaux dont il n'y en ait pas un qui ne ſente ? Ainſi il eſt bien vray que la Methode Analytique , ou reſolutive, par laquelle en diviſant on procede des Vniuerſaux aux ſinguliers, eſt plus commode pour enſeigner , mais neanmoins elle eſt précédée de la Synthetique, ou compoſitive, par laquelle en ramalſant on procede des ſinguliers aux univer-

faux , & qui est plus propre pour l'invention. D'où vient que toute la lumie-
re & l'eclaircissement qui se fait en pro-
cedant des Vniversaux aux singuliers,
vient de ce que l'on a premierement
procedé des particuliers aux Vniver-
saux.

● L'on pourroit icy demander si la con-
noissance des singuliers peut estre dite
Science. Je repons que j'ay de la peine
à voir comment on puisse faire cette
question ; car comme il n'y a que deux
conditions requises pour faire vne
Science, aſçavoir l'Evidence, & la Cer-
titude, il est constant, comme nous avons
deja indiqué, qu'il y a beaucoup de Sin-
guliers dont nous avons une connoiſ-
ſance evidente, & certaine. Et je ne par-
le pas ſeulement des choſes exemptes
de corruption , comme de Dieu qui est
très ſingulier , mais de celles là meſme
qui y ſont ſujettes, comme de cet hom-
me, de cet arbre , de ce mineral ; puis-
que nous ſcavons evidemment , & cer-
tainement que dans cet homme il y a
une telle grandeur , une telle couleur,
une telle force , un tel Eſprit , dans cet
arbre un tel tronc , de telles fucilles,
un tel fruit , une telle ſaveur , dans ce

Mineral une telle odeur, une telle energie ou propriété, &c. Car si en définissant la Science Vne connoissance certaine, & evidente, on ajoute que la chose dont il y a une connoissance certaine & evidente doit estre universelle, c'est sans aucun fondement qu'on sous-entend cette condition. Neanmoins l'Entendement est principalement sçavant a cause de la Science des choses universelles, tant par ce que cette Science est son propre ouvrage, que par ce chaque chose singuliere est sujette à la corruption, & que tout ce que l'Entendement en sçait perit avec elle, en sorte que la connoissance qui en reste n'est plus que d'une chose non-existante, au lieu qu'une chose universelle, ou plustost universellement considerée, est beaucoup plus constante, en ce qu'a tels, & tels singuliers qui perissent il en succede toujours d'autres auxquels ce qui est universellement consideré convient.

CHAPITRE V.

Des Perfections ou Vertus de l'Entendement.

IL nous reste à dire en peu de mots quelque chose des perfections, proprietez, ou vertus de l'Entendement, qui sont la Sagacité, la Raison, le Jugement, la Memoire, la Docilité, l'Esprit; mais comme ces talens sont inegaux dans les diverses personnes, & qu'il y en a qui les possèdent tous, d'autres qui n'en ont que quelques-uns, & d'autres où l'on n'en remarque aucun; il naît d'abord un doute, sçavoir si nos Ames ne seroient donc point inegales de leur nature, ou si cette inegalité de perfection vient d'ailleurs. Certainement si les Ames estoient corporelles, on les croiroit aisement inegales de leur nature, ou selon la substance; parce que la difference des principes, & de leur texture pourroit causer cette diversité, comme apparemment il se fait dans le reste des Animaux; mais comme nous soutenons qu'elles sont incorporelles,

DE L'ENTENDEMENT. 365
& qu'elles n'ont que Dieu seul pour
Auteur, il est, ce semble, plus convena-
ble, & plus aisé de soutenir qu'elles
sont toutes egales quant à la nature, ou
egalement parfaites, & que toute l'ine-
galité, ou diversité que l'on y observe
vient de la differente temperature des
organes, & principalement du Cer-
veau, & par consequent de la faculté
inegale de la Phantaisie. En effect,
comme il se trouve des hommes tout à
fait stupides, ou fous, ou du moins fort
hebetez, est-il croyable que Dieu crée
leurs Ames avec cette stupidité, ou fo-
lie naturelle, & cela ne doit-il pas plu-
tost venir du vice des organes? Cecy
mesme est d'autant plus probable, que
nous voyons quelquefois des hommes
de beaucoup d'Esprit' devenir stupides
par une intemperie que le vin, ou la
maladie aura introduit dans leur Cer-
veau, & d'autres au contraire par le
moyen des remedes, & des medicamens
devenir sages & prudens d'etourdis, ou
de fous qu'ils estoiet auparavant. Mais
pour ne nous arrester pas icy davanta-
ge, touchons un mot des Vertus de
l'Entendement, dont nous serons en-
core obligez de parler dans la Morale.

Celle que les Latins appellent *Solertia* n'est autre chose qu'une certaine force & presence d'Esprit qui nous porte à inventer promptement ; d'où vient qu'on dit qu'un homme est *Solers* lors qu'il trouve sur le champ des moyens, & des expédiens soit pour prouver ce qu'il soutient, soit pour executer ce qu'il entrepréd. Car ce qu'ils appellent *Sagacitas* n'est presque point different de *Solertia*, si ce n'est qu'estant prise de la vertu de flairer des Chiens, c'est une perfection un peu plus lente qui cherche en flairant, pour ainsi dire, les moyens qui luy sont cachez. D'où vient que prevoyant aussi en mesme temps les suites, & les consequences, c'est une espece de prevoyance. Pour ce qui est de la *Raison*, il en a deja esté parlé ; puis que ce n'est autre chose que la force mesme de raisonner, ou d'inferer une chose d'un autre, laquelle force est souvent prise pour l'Entendement mesme, & fait que l'Ame est appelée raisonnable. J'ajoute seulement que n'estant pas possible de raisonner que par la connoissance precedente de certaines choses, celuy là qui aura veu, leu, entendu & appris beaucoup de

DE L'ENTENDEMENT. 367
choses, aura véritablement en soy un
thresor capable de luy servir pour rai-
sonner plus abondamment, & plus
parfaitement, mais si la Raison naturel-
le n'est en bon estat tout ce thresor
l'offusquera plustost qu'il ne le perfe-
ctionnera. Delà vient que le Jugement,
du moins de la maniere qu'on le prend
icy, n'est autre chose qu'une Raison na-
turellement bien disposée. Car celuy-là
est dit avoir du jugement qui voyant
clairement les choses, & les enonçant
comme elles sont, tire de là des conse-
quences justes, & considere de si prés,
& avec tant de circonspection toutes
choses, qu'il ne se laisse pas aisement
aveugler, ou imposer par aucuns So-
phismes; si bien que s'il a ce thresor
que nous venons de dire, il peut deve-
nir un homme consommé & parfait; &
c'est delà que les Vieillards peuvent
avoir le Jugement plus meur que les
jeunes gens, acause du thresor qu'ils se
sont fait, & de leur Raison qu'ils ont
davantage exercée. La Memoire est la
force de l'Entendement à pouvoir re-
prendre de ce thresor les choses qui y
ont esté mises en reserve soit en vo-
yant, soit en entendant, soit en lisant,

soit en meditant , & ce thresor est aussi d'ailleurs appellé Memoire. La Docilité n'est autre chose qu'une aptitude de l'Entendement à comprendre aisement les choses qu'on nous enseigne. Elle se prend aussi pour l'inclination qu'on a d'apprendre jointe à cette douceur qui fait qu'on preste volontiers l'oreille aux remontrances , & qu'on se corrige de ses defauts. L'Esprit est comme l'assemblage de toutes ces perfections; & une marque de cecy est que quiconque en possede quelqu'une eminemment, on dit qu'il est homme d'Esprit. Or encore que l'Entendement possede en soy toutes ces vertus ou perfections , neanmoins comme il ne s'en sert pas, & qu'on ne s'apperçoit par consequent pas qu'il les ait si le Cerveau n'est bien temperé, & bien disposé , il faut dire en peu de mots quelle doit estre la temperature du Cerveau , pour que la Phantaisie s'en puisse servir comme il faut , & que l'Entendement se serve à propos de la Phantaisie. Supposant donc ce que nous dirons ensuite du temperament des Animaux , il semble entre autres choses que la temperature du Cerveau ne doit estre ni trop

chaude , ni trop froide , mais toutefois plus chaude que froide , & de plus qu'elle ne doit estre ni trop seche , ni trop humide , mais toutefois plutost seche qu'humide ; estant d'ailleurs necessaire que la substance du Cerveau ne soit ni trop rare , ni trop dense , mais toutefois plus rare que dense.

A l'egard de la chaleur, il est constant que la temperature du Cerveau ne doit pas estre trop chaude , parce que les esprits qui courent ça & là par le Cerveau , & qui impriment des vestiges, ou qui passent par dessus ceux qui sont imprimez , estant de nature ignée, si la substance du Cerveau approchoit aussi de la nature ignée , ces esprits qui seroient alors comme enflammez se trouveroient dans une trop grande agitation , & troubleroient toutes choses. Car c'est de là qu'il arrive que les Frenetiques ayant le Cerveau trop echauffé entendent tout de travers, en sorte que les choses absentes leur paroissent presentes , & ils confondent de telle maniere les especes qui leur viennent des choses presentes en les meslant avec d'autres , qu'ils ne connoissent point les choses telles qu'elles sont.

Q ,

A l'égard de la froideur, il est visible que cette temperature ne doit pas estre trop froide, parce que les esprits resserrez & réprimez par une trop grande froideur n'auroient pas leurs mouvemens libres, & ne se repandroient pas dans le cerveau en assez grande abondance. De là vient que Galien escrit que l'intemperie froide cause le défaut de Memoire, & la folie. Or qu'elle doive plustost estre plus chaude que plus froide, cela se prouve de ce que les esprits par le moyen desquels les especes s'impriment, & se decouvrent doivent estre dominants dans le Cerveau, & qu'ainsi il ne doit y avoir de froid meslé qu'autant qu'il en faut pour s'opposer à leur trop grande impetuosité. Ce qui fait que ceux dont la chaleur, & la froideur sont comme en equilibrio, paroissent estre d'un Esprit mediocre : Ceux qui excellent doivent avoir une chaleur plus dominante, & qui ne le soit neanmoins pas trop, comme j'ay dit, mais comme entre l'extreme & le mediocre, de peur que la chose ne passe au delire, & à la folie. Car il arrive de là, ce que dit Seneque, que jamais grand Esprit ne fut sans quelque mélange de folie.

L'on prouve ensuite qu'elle ne doit pas estre trop sèche par la mesme raison qu'elle ne doit pas estre trop chaude ; car on sçait que la secheresse aiguise la chaleur. Et d'ailleurs qu'elle ne doit pas estre trop humide par la mesme raison qu'elle ne doit pas estre trop froide ; car l'humidité emousse la chaleur ; & c'est ce qui fait que parceque la Pituïte est une certaine humeur froide , elle ne peut pas dominer dans le Cerveau qu'elle n'accable ou etouffe les esprits , & ne stupefie. Ainsi la mesme raison qui fait qu'elle doit estre plus chaude que froide , fait encore qu'elle doit estre plus sèche qu'humide. A quoy se rapporte ce qu'Heraclite dit dans Galien , que la splendeur sèche fait la sagesse de l'Esprit , *splendor aridus, animus sapientissimus* ; & la question que fait Aristote , pourquoy ceux qui ont l'Esprit penetrant , & qui excellent dans la Philosophie, dans le gouvernement de la Republique, dans la Poësie, & dans les Arts sont melancoliques. Car par le mot de Melancolie il n'entend pas parler de cette lie du sang qui estant sèche , & froide rend les hommes stupides & paresseux, mais

d'une autre qui pour la distinguer de la jaune est appelée *Atta-bilis*, & qui est chaude & sèche comme la jaune, d'où vient qu'elle fait à la bonté de l'Esprit comme la jaune, pourveu qu'il n'y en ait pas en trop grande abondance.

Enfin la substance du Cerveau ne doit pas estre trop Rare, tant parce qu'elle seroit trop molle, & qu'ainsi elle ne pourroit pas conserver les vestiges imprimez, que parce qu'elle seroit trop ouverte, & trop facile à pénétrer aux esprits, qui feroient par conséquent des imaginations vistes à la vérité, mais inconstantes, vagues, & temeraires. Elle ne doit pas aussi estre trop Dense, tant parce qu'elle seroit moins propre pour recevoir les impressions & les vestiges imprimez, que parce qu'elle boucheroit & empêcheroit trop le passage des esprits, ce qui feroit que les imaginations seroient trop lentes, & ne se suivroient pas aisement. Mais elle doit estre plus rare que dense, parce que pour la bonté de l'Esprit l'impression des especes doit plustost estre facile que trop difficile, & l'imagination, ou la fonction de la Phantasie plustost viste que trop lente. D'où

vient aussi que ceux qui tiennent comme le milieu entre la mediocrité , & le dernier excez semblent estre les plus propres de tous pour les talens de l'Esprit. Je sçais bien qu'on dit d'ordinaire qu'il n'est pas possible d'avoir en mesme temps une excellente Memoire , & un grand Jugement , mais l'experience montre le contraire ; car on a veu des personnes , & on en voit encore presentement qui ont la Memoire tres bonne , & le Jugement admirable , neanmoins comme il s'en trouve quelques-uns qui aiment mieux faire montre de leur memoire que de leur jugement, & d'autres au contraire qui affectant de paroître judicieux a cause du Proverbe , se plaignent de n'avoir pas de Memoire, ce n'est pas merveille que les premiers ayent plus de Memoire que de Jugement, parce qu'ils cultivent leur Memoire, & que les derniers ayent plus de Jugement que de Memoire , parce qu'ils cultivent leur Jugement.



LIVRE V.
DE L'APPETIT,
ET DES PASSIONS
DE L'AME.

CHAPITRE I.

*De l'Appetit, de la Volonté, & du
Siege de l'une & l'autre
Puissance.*

JUsques icy nous avons traité de la partie Connoissante de l'Ame aſcavoir du Sens, de la Phantaisie, & de l'Entendement, celle qui ſuit eſt l'Appetente, ſ'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, laquelle eſt excitée & dirigée par la Connoissante. On l'appelle ordinairement Appetit, quoy que ce terme marque auſſi la fonction que nous appellons Appétition.

Mais pour ne nous arrester pas trop aux mots , *l'Appetit est une faculté par laquelle l'Ame en venü du bien , ou du mal , est emeüe , & affectée.*

Il n'est pas necessaire de remarquer qu'on appelle Bien ce qui est convenable à la nature, ce qui luy est ami , ce qui luy plaist ; Mal ce qui luy est disconvenable, ennemy , déplaisant : Remarquons plutost que tant que nous connoissons quelque chose sans aucune marque de bien, ou de mal qui nous regarde, & comme par une simple apprehension, la partie Connoissante seule agit , & n'est point suivie de l'Appetit ; mais que sitost que nous connoissons la chose avec quelque marque soit de bien , soit de mal qui nous regarde, ou nous peut regarder, l'Appetit s'ensuit , & par quelque emotion témoigne qu'il est affecté à l'égard de la chose. Car qu'on raconte, par exemple sans rien determiner que quelqu'un arrive, l'on tient cela pour indifferent , mais si l'on ajoute , c'est vostre fils qui revient du voyage , alors l'Ame sera affectée sensiblement. Demesme, si l'on entend simplement dire que quelqu'un a esté tué , cela aussi ne touchera pas ,

mais si l'on ajoute, c'est vostre fils, alors il s'excitera dans l'Ame un trouble, & une emotion tres grande : Or je remarque cela pour donner principalement à entendre ces trois choses. La premiere, qu'il n'y a que le bien, ou le mal qui emeuvent l'Appetit, & qu'ainsi l'un & l'autre est son Object, mais le bien comme ce à quoy il tend, & le mal comme ce qu'il fuit. La seconde, que l'Appetit est effectivement quelque chose de distinct de l'Entendement, & de la Phantaisie, en ce que quoyque l'Appetit n'agisse point, ou demeure sans emotion si l'une ou l'autre faculté n'agit, neanmoins l'une & l'autre peuvent agir sans que l'Appetit agisse, ou soit emeu, ce qui arrive lors que l'Entendement, ou la Phantaisie s'occupent sur un autre objet que le bien, ou le mal. La troisieme, que l'Appetit differe principalement de la partie, ou faculté Connoissante, en ce que comme celle-là a pour objet la verité, l'existence de la chose, ce que la chose est, ou paroît estre, & a de l'aversion pour la fausseté dans laquelle elle peut tomber; ainsi celui-cy tend à la bonté, & à la convenance de la chose, ou à ce

par quoy la chose est utile & convenable, ou paroît telle, & a de l'aversion pour ce qu'elle a de mauvais, & de nuisible : Pour ne dire point qu'ils different encore en ce que la fonction de la partie Connoissante demeure comme cachée dans l'Ame, au lieu que la fonction de l'Appetit redonde sur le corps; d'où vient que celle-là se fait avec plus de quietude, comme appartenant davantage à l'Ame, celle-cy avec plus de trouble, d'emotion, comme appartenant davantage au corps.

Pour dire cecy un peu plus au long, il faut sçavoir que Pythagore, & Platon faisoient deux parties de l'Ame, la *Raisnable*, & l'*Irraisnable*, & qu'ils distinguoient cette dernière en *Concupiscible*, & en *Irascible*, donnant le nom d'Appetit à ces deux dernières, & ne voulant point reconnoître d'Appetit dans la partie Raisnable. Cependant ce n'est pas une chose nouvelle de voir distinguer l'Appetit en Raisnable qui soit nommé Volonté, & en Irraisnable qui soit appelé Sensitif, & qui comprenne le Concupiscible, & l'Irascible. Car quoy que la partie Raisnable soit de sa nature simplement

intelligente , ou née simplement à entendre ; néanmoins comme elle ne peut pas entendre son objet , c'est à dire la vérité , malgré elle , ni par conséquent faire cette sienne fonction qu'avec quelque espece de plaisir , & de complaisance , on ne sçauroit nier que quelques passions , telles que sont celles qu'on attribue à l'Appetit , ne luy conviennent , du moins par analogie , & qu'ainsi il n'y ait dans cette partie quelque espece d'Appetit. Joint que comme c'est elle qui discerne , & connoit le bien honneste , & qui juge qu'il est preferable comme elle commande qu'il soit preferé , il n'est pas possible qu'elle ne l'aime , & qu'elle n'ait de l'aversion pour celuy qui luy est opposé ; car autrement comment pourroit-elle le choisir preferablement à l'autre ? Il semble donc qu'il y ait dans cette partie superieure quelque sorte d'Appetit auquel ces choses , & autres semblables se doivent rapporter. Et quoy que la partie Raisonnable qui est l'Entendement soit immatérielle , néanmoins il est impossible que les Passions par lesquelles elle se porte au bien , & au mal soient tellement pures

& simples, qu'elles n'ayent quelque chose de semblable avec celles que nous experimentons vulgairement, ou qui appartiennent à l'Appetit. C'est pourquoy Pytagore, Platon, & les autres semblent n'avoir osté les Passions, & l'Appetit à la partie Raisonnable, qu'afin qu'on ne s'imaginast pas qu'elle fust sujette à ces Passions vulgaires, & turbulentes, mais afin qu'on la considerast comme le sommet de l'Olympe qui jouit d'une parfaite serenité, tandis que la partie inferieure qui tient lieu de la partie Irraisonnable de l'Ame est offusquée de nuages, & agitée des Vents, des Poudres, & des Tonnerres, c'est à dire de cet amas de Passions qui troublent la serenité, & la tranquillité de nostre vie. Je conclus donc que veritablement il y a dans l'Ame Raisonnable l'Entendement, & la Volonté, que l'Appetit Raisonnable, differe de l'Appetit Sensitif comme l'Entendement differe de la Phantaisie; mais cependant je remarque que tant que l'Ame est attachée au corps, il arrive que de mesme que les phantômes emportent souvent l'Entendement, & le font juger faux, ainsi les passions de l'Ap-

petit en excitant des phantômes emportent souvent la Volonté avec le jugement , ou plustost que la Raison , & la Volonté n'agissant que foiblement, ou point du tout, ces passions de l'Appetit triomphent. Or parce qu'il nous faut tâcher d'expliquer comme cela se fait , ce qui depend de bien sçavoir où est le siege de la Volonté , & de l'Entendement , traitons maintenant du siege de ces deux Puissances.

Pour ce qui est donc premierement de la Volonté , au de l'Appetit raisonnable , il est constant qu'on ne peut, ou qu'on ne doit point luy assigner un autre Siege que celuy qu'on assigne à la Raison , ou à l'Entendement ; puisque c'est une faculté d'une mesme & individue substance , & par consequent que nous la devons placer dans la Teste , ou dans le Cerveau , comme nous y avons placé l'Ame Raisonnable. Il est vray que lorsque par la Volonté nous sommes portez d'affection vers Dieu , vers les choses divines , & universellement vers le bien honneste, nous experimentons qu'il s'excite une certaine Passion dans la poitrine , ou dans le cœur, mais de mesme que l'En-

tendement, tant que l'Ame est dans le corps, ne connoit Dieu, les choses Divines, & le bien honneste que par l'entremise des especes qui sont dans la Phantaisie, ainsi la Volonté ne se porte vers ces mesmes choses qu'avec cette emotion que les especes de la Phantaisie excitent d'elles mesmes. Car Dieu ayant bien voulu en joignât l'Ame Raisonna- ble avec le Corps, que la condition de l'Ame fust telle, qu'elle entendit, ou conceust toutes choses, & Dieu mesme tout glorieux qu'il est, d'une maniere corporelle, ou comme voilé de quelque espece corporelle, ce n'est pas merveille que la Volonté se porte par une certaine affection corporelle non seulement vers les autres choses, mais aussi vers Dieu mesme, & qu'ainsi Dieu commande que l'homme l'aine non seulement de tout son Entendement, & de toute son Ame, mais aussi de tout son Cœur, & de toutes ses forces; comme si l'Entendement, ou l'Ame devoit veritablement aimer, mais qu'elle ne peust néanmoins exprimer son amour que par le cœur, & par les forces corporelles.

Pour ce qui est maintenant des l'Appetit Irraisonnable, il me sem-

ble en un mot qu'il faut distinguer. Car ou l'Appetit est meu par la seule Imagination, ou c'est par un contact sensible qui precede d'as le corps. L'Appetit qui est meu par la seule imagination semble avoir son siege dans la poitrine, ou dans le cœur même, mais celui qui est meu par un sensible contact qui precede, semble estre placé dans la partie qui est touchée, & qui est ou bien, ou mal affectée. Et en effet, toutes les fois que le bien, ou le mal est absent, qu'il est passé, par exemple, ou à venir, & qu'ainsi l'Ame ne peut estre affectée par la presence, mais seulement par l'imagination qu'il ait esté, ou qu'il doive estre ensuite, l'on ne ne sçauroit, ce semble, douter que l'Appetit ne soit emeu & excité dans la poitrine, puisque nous experimentons qu'il se fait là une espee de diffusion, ou de dilatation par l'imagination du bien, & une espee de contraction, ou de resserrement par l'imagination du mal.

*Heic exsultat enim pavor, heic metus, heic
loca circum*

Latitiae nutcent —

Et qu'ainsi ne soit, lorsque nous-nous

applaudissons, pour ainsi dire, à nous mesmes par le souvenir d'une action loüable, & vertueuse, la poitrine semble comme tressaillir interieurement en nous, & au contraire lorsque nous nous deplaisons à nous mesmes acause d'une action deshonneste, & infame dont nous-nous souvenons, le repentir la resserre & l'opprime. Et demesme, lors qu'ayant imaginé une chose comme un bien, nous l'esperons, ou la desirons, la poitrine semble s'elever, & se porter vers elle, comme lorsque jugeant que c'est un mal, nous la craignons, ou avons de l'aversion pour elle, la poitrine semble comme fuir, & se retirer en elle-mesme. Et toutes les fois qu'un bien, ou un mal nous est de telle maniere present, que l'imagination connoit en mesme temps la cause qui fait qu'il est present, l'Appetit semble aussi estre de telle maniere excitée dans la poitrine, que nous y experimentons de l'emotion, soit afin que par une certaine dilatatió elle embrasse la cause du bien, qu'elle l'absorbe, pour ainsi dire, en elle mesme, & qu'elle en puisse ainsi jouir plus longtemps, & plus seurement, soit afin qu'en se forti-

hant elle mesme contre la cause du mal, elle la chasse bien loin, elle la perde, & puisse ainsi plustost, & plus seurement estre privée du mal. Car lors, par exemple, que nous - nous entendons louer par quelqu'un, nous l'embrassons d'amour, & nous-nous l'attachons, pour ainsi dire, afin que la louange qui vient de luy dure plus constamment; & lorsque nous-nous entendons blâmer par quelqu'un, nous-nous irritons contre luy, afin que le repoussant, & le maltraitant nous effacions le blâme par la vengeance, & empeschions qu'il ne soit reitéré, ou augmenté.

Mais lorsque le bien, ou le mal est senty dans le corps par un contact commode, ou incommode, & que l'Ame est effectivement affectée par sa présence, l'Appetit semble estre emeu dans la partie qui est affectée, & par consequent y résider; veu que c'est là que nous commençons à sentir ce qui incommode, ou ce qui accommode.

Ce n'est pas certes, selon ce que nous avons dit ailleurs, que la perception de l'emotion ne s'accomplisse dans le Cerveau, ou dans la faculté imaginative, acause de la continuation des nerfs, & du

du rebondissement des esprits ; mais parceque ce qui fait que l'emotion est commode, ou incommode, & qu'ainsi le sentiment ou l'action de sentir est agreable, ou desagreable, cela est situé dans la partie mesme, qui est pour cette raison ou flattée, ou irritée, & qui est par consequent comme chatoüillée par le contact commode, ou affecté & desiré, pour ainsi dire, d'estre delivrée de l'incommode.

Ce n'est pas aussi que les emotions qui sont faites dans les parties ne puissent pareillement redonder à la poitrine, mais c'est que cela se fait par l'entremise d'une autre imagination qui survient ; comme, par exemple, que ce commode, ou cet incommode est grand, ou petit, qu'il doit long-temps, ou peu durer, qu'il est arrivé ou par nos soins, ou par nostre faute, que tels biens, ou tels maux doivent suivre de là, &c. en sorte que l'emotion qui redonde dans la poitrine est causée par cette sorte d'imagination seulement ; au lieu que celle qui est dans la partie depend de la cause, qui effectivement agit ou commodement, ou incommodement.

Ce qui pourroit peuestre icy faire.

quelque difficulté, c'est de concevoir comment il soit possible que la Phantaisie, ou l'Imagination agisse sur l'Appetit qui est éloigné d'elle & de siege, & de lieu. Mais pour ce qui est premièrement des emotions que l'on experimente dans la poitrine, comme il a esté prouvé que les nerfs qui sortent du Cerveau, & qui sont gonflés d'esprits sont les instrumens de tout sentiment, & de toute motion dans le corps; il est visible que les emotions qui sont excitées dans la poitrine se doivent faire par l'entremise des esprits, dont le nerf qui s'étend du Cerveau au Cœur soit remply & gonflé. Et certes, si la Phantaisie qui reside dans le Cerveau excite par l'entremise des esprits, & des nerfs du mouvement aux extremités des mains, & des pieds qui sont si éloignées d'elle, l'on ne doit point s'étonner que par le mesme moyen elle puisse exciter de l'emotion dans la poitrine, & dans le Cœur, dont la region est non seulement plus proche, mais encore plus commode.

Pour ce qui est des autres motions qui se font dans les autres parties par l'entremise de l'Imagination, comme

de celles qui se font dans le Cœur, il est aisé de voir ce que l'on en doit penser. Car lors qu'ayant veu, par exemple, quelque viande delicate, & bien assaisonnée, il s'excite dans le fond de la gorge un certain mouvement de convoitise pour cette viande, & que la langue & le palais se trouvant humectez de salive, on la mange pour ainsi dire par avance; pourquoy croirions-nous bien que cela arrive, si ce n'est que l'espece de cette viande s'estant formée dans le Cerveau, les esprits modifiez par cette espece n'entrent pas dans les autres nerfs avec lesquels ils n'ont point de proportion, mais seulement dans ceux du goust avec lesquels ils en ont, faisant continuer la motion jusques à la gorge, à la langue, & au palais? Ce qui se doit dire à proportion lors qu'ayant veu quelque objet aimable, une beauté surprenante, &c. il s'excite un prurit, & un mouvement dans les parties, & ainsi des autres.

Ce qu'il faut icy diligemment remarquer, c'est que non seulement les parties sont meües par les esprits que la Phantaisie pousse vers elles, mais que la Phantaisie mesme est meüe par ces

mêmes esprits que les parties luy repoussent, ce qui cause une nouvelle imagination, & qui amplifie la precedente, d'où il s'ensuit derechef dans les parties une plus grande emotion, de là une nouvelle imagination, puis une nouvelle emotion, & ainsi toujours de plus en plus, jusques à ce qu'il survienne d'autres imaginations qui detournent ailleurs la Phantaisie, & que l'emotion se calme sinon tout d'un coup, du moins avec le temps, & par la diversion frequente & reiterée de l'imagination à d'autres objets: Car la playe, dit Lucrece en parlant spécialement de l'Amour, devient plus vive avec le temps, & en l'entretenant.

*Vlcus enim viviscit, & inveterascit alendo,
Quod Cupido affixū cordi viviscit ut ignis.*

De tout cecy nous pouvons maintenant entendre comme il se peut faire que l'Appetit emporte l'Entendement, ou la Raison, & la Volonté, & qu'il triomphe luy seul: Car cela vient de ce que s'estant excité dans l'Appetit un mouvement, ou une passion, il se fait un repoussement d'esprits dans le Cerveau qui fortifie l'Imagination de telle maniere, qu'estant comme la maitresse

dans la Phantaisie , elle detruit les autres imaginations , offusque ou eteint la lumiere de la Raison , & rend ainsi la fonction de la Volonté foible & imbecille , & comme nulle. Et c'est pour cela que la Raison doit pourvoir à ce qu'il ne se rencontre quelque occasion qui puisse exciter une passion , ou emotion, ou s'il s'en est excité quelque-une, elle la doit supprimer de bonne heure, de crainte qu'elle ne s'augmente toujours de plus en plus , & qu'il ne soit plus temps d'y apporter remede. L'on scait ce qu'en disent les Poëtes.

Principiis obsta, serò Medicinà paratur ;

Cùm mala per longas invaluere moras.

Car si elle ne le fait pas , en vain elle veut ensuite commander à l'Appetit qui devient sourd , & qui est emporté par une impetuosité aveugle.

—— *Frustra retinacula tendens*

Fertur equis Auriga , neque audit currus habenas.

CHAPITRE II

Des Affections ou Passions de l'Âme en Général.

LA Passion n'est ce qui a esté dit ,
mais une chose quelc commo-
tion ou agitation de l'Âme dans la poi-
trine , ou dans quelque autre partie ,
laquelle agitation est excitée par l'O-
pinion , ou par le Sentiment du bien ,
ou du mal. *Affectio est commotio Animæ
in partem , autem autem ex bono, vel malo
opinione, aut sensu excitata.* Nous di-
sons que c'est une *commotio*, ou *agita-
tio*, pour faire voir la différence qu'il
y a entre l'action de la Volonté, &
l'action de l'Appetit. Car celle-là étant
incorporelle, elle est paisible & tran-
quille, & se fait sans qu'il s'excite au-
cune émotion dans le corps, au lieu
que celle-cy étant corporelle, elle ne
se peut faire que le corps ne soit emeu
conjointement avec l'Âme. Nous disons
dans la poitrine, ou dans quelque autre
partie, pour y comprendre non seule-
ment ces Affections ou Passions qui

sont des emotions sensibles dans la poitrine, mais encore celles qui se sentent dans les parties affectées. Nous disons aussi *par l'Opinion du bien, ou du mal*, pour masquer la vraye cause des passions, & principalement de celles qui s'excitent dans la poitrine. Enfin nous ajoûtons *ou par le Sens*, acause des passions qui naissent plustost du sentiment que de l'opinion. Il est vray, que Zenon definit la Passion *une emotion de l'Esprit contraire à la raison, & à la nature*; mais nous prenons la chose plus generalement, & sans considerer que cette agitation soit, ou ne soit pas contraire à la raison, & contre nature, parceque cela regarde la Morale, & non pas la Physique. Demesme quand Ciceron dit que quelques-uns définissent en deux mots la Passion *un Appetit trop vehement*, il est evident que l'on ne s'arreste pas icy à considerer si l'Appetit est trop vehement, c'est à dire vicieux, ou trop leger, c'est à dire non-vicieux, parce que cela regarde aussi la Morale.

Au reste, comme nous devons ensuite traiter des Passions en particulier, c'est une chose merueilleuse de voir en

combien de manieres differentes on les a distinguées , & les divers denombrements qu'on en a fait. Mais comme il paroît presque impossible de reduire parfaitement la chose en ordre , nous croyons en avoir usé assez judicieusement que d'avoir mis l'Appetit en partie dans le Cœur ou dans la poitrine , & en partie dans les parties affectées ; car par ce moyen l'on peut d'abord evirer la confusion ordinaire qui se trouve dans les divers Auteurs , & distinguer deux genres de passions , dont les unes regardent davantage l'Esprit , & soient placées dans la poitrine , les autres regardent davantage le corps , & soient placées dans les parties affectées ; ce que nous faisons d'autant plus volontiers que c'est ainsi qu'en a usé Platon , à l'imitation duquel nous traiterons premierement de celles qui sont dās les parties affectées , nous reservant à traiter ensuite de celles qui sont situées dans la poitrine.

Nous avons déjà dit plus haut que l'Appetit est émeu dans la partie affectée a cause du contact sensible d'une chose ou commode , ou incommode . Et parce qu'il n'y a aucune partie sensible

du corps qui ne puisse estre touchée , & affectée par quelque chose de commode , ou d'incommode , nous tenons que cette espece d'Appetit est diffus par tout le corps. C'est pourquoy il semble selon Platon que dans chaque partie du corps il s'engendre deux certaines Passions primitives , *la Volupté* par la chose commode , & *la Douleur* par celle qui incommode ; & comme chaque Sens est une espece de Tact , l'on peut dire que les Passions soit de plaisir , soit de douleur qui s'engendent dans les organes de la Veüe , de l'Ouye , de l'Odo-
 rat , & du Goust , s'engendent de la mesme & generale maniere que dans les autres parties qui sont les organes du Tact specialement dit. Or la raison generale de sentir de la douleur est la solution de continuité en quelque partie du corps , comme la raison generale de sentir du plaisir est le retablissement du corps , ou de la partie affectée en son estat naturel. D'où il s'ensuit que le Plaisir n'est point sans quelque Douleur anterieure , en ce que s'il ne s'estoit fait aucune solution de continuité , & qu'aucune partie n'eust esté tirée de son estat naturel , il ne se feroit aucun retablissement.

Il est vray que Platon accordant cela dans les Sens du Goust , & du Tact, semble ne l'admettre pas tout à fait de mesme dans la Veüe , dans l'Ouye , & dans l'Odorat; comme si la douceur de quelque couleur, de quelque son, & de quelque odeur fust capable de se faire sentir , encore qu'il n'eust precedé aucune douleur dans leurs organes : Mais Aristote tient le contraire , & declare que si cela nous paroît ainsi dans ces Sens , ce n'est qu'acause de l'accoûtumance qui fait que nous ne sentons pas qu'ils souffrent ; *car de voir mesme, & d'entendre, dit-il , c'est une chose penible , mais nous y sommes dès long-temps accoûtumez.*

Or lorsque j'ay dit que le Plaisir, & la Douleur sont les Passions primitives ou principales , qui se peuvent à toute heure observer dans les parties affectées , cela suppose qu'elles sont comme extremes, & qu'estant extremes il y en a une certaine entre d'eux qui est *la Cupidité* ou le Desir. Et defait, parceque la suite des Passions commence de la Douleur, & qu'ainsi l'estat dans lequel l'Animal est exempt de Passions, paisible, & tranquille, s'appel-

le Indolence ; pour cette raison sicut que quelque douleur qui survient à une partie trouble cet estat, il naist dans la mesme partie une Cupidité , ou si vous aimez mieux , un desir & une envie d'estre exempt de douleur, & par consequent d'estre retablie dans son premier estat, pour retourner à l'Indolence : Et comme ce desir est dans chaque partie du corps, en ce qu'estant affectée de douleur, elle desire d'estre exempt de douleur, il paroît néanmoins principalement dans les parties qui sont travaillées acause du defect d'aliment, ou gonflées, & chatouillées par l'abondance de la Semence, ce qui nous fait voir que la Nature a principalement voulu donner cette double Cupidité, entant que l'un & l'autre ne tend simplement pas à la santé, & à l'intégrité d'une seule, & unique partie, mais le premier à la conservation de tout l'Individu, & le second à la conservation de toute l'Espece.

Il est vray que la Nature a bien voulu de telle maniere remplir la Cupidité, qu'elle a assaisonné de plaisir l'exemption de douleur, mais comme l'exemption de douleur estoit la fin principa-

le, le plaisir n'a esté adjoint qu'afin que l'Animal se disposast plus viste, & plus gayement à l'exemption ; & une marque de cecy est, que l'exemption estant faite, le plaisir s'évanouït, & l'Indolence demeure. Il est donc constant qu'il y a trois principales Passions auxquelles les parties sont sujettes, à sçavoir *la Douleur*, *la Cupidité*, ou le Desir, & *le Plaisir*, qui ne demandent ni Opinion, ni Jugement, & qui sont senties par les Brutes mesmes, & par les Enfans mesmes dès qu'ils sont nez ; car premiere-ment ils sentent de la douleur acause des atteintes du froid qui les environne, d'où vient qu'ils desirent d'estre echauffez, & lors qu'on les couvre, & qu'on les echauffe ils ont du plaisir ; puis ils ont faim, desirent l'aliment, & succent le lait avec beaucoup de plaisir. Et voila pour ce qui regarde les Passions qui sont principalement du Corps.

Quant à celles qui semblent estre principalement de l'Esprit, en ce qu'elles ne sont point excitées sans l'entremise de quelque opinion, ou sans que quelque jugement de l'Esprit ait precedé ; nous avons dit qu'elles s'excitent

dans la poitrine, & dans le Cœur même par l'entremise des esprits qui sont modifiez par l'opinion du bien ou du mal, & que le Cœur les sent diversement selon la diversité des opinions aussi bien que les autres parties que nous voyons aussi estre meües, & excitées selon que le porte l'opinion. Il y a néanmoins cette difference entre le mouvement du Cœur, & celui des autres parties, que l'opinion prescrit & commande le mouvement des parties, d'ou vient qu'il est censé volontaire, & commandé, au lieu que celui du cœur n'estant ni prescrit, ni commandé est de soy-même naturellement excité par la simple presence de l'opinion. D'ou l'on entend en passant ce qui se dit d'ordinaire, que les premiers mouvemens ne sont pas en nostre pouvoir : Car si ceux qui viennent en suite sont dans nostre puissance, cela vient de ce que ce n'est plus une simple & nuë opinion, mais qu'avec l'opinion le libre-arbitre, & le commandement peut intervenir.

Que si le sentiment de l'Opinion, & le mouvement s'excitent avec tant de vitesse dans le Cœur, cela vient de la

tissure & condition particuliere. Car de mesme que la langue selon sa contexture & sa condition ou disposition naturelle est non seulement destinée à subir les mouvemens pour exprimer toutes les voix, mais aussi à estre meüe par les saveurs de tous les alimens, afin que selon que ces saveurs l'affecteront elle prenne ou refuse les alimens pour la santé du corps ; ainsi le Cœur est destiné non seulement à estre par sa Systole, & Diastole continuelle la cause primitive, & le principe de tous les mouvemens qui se font dans le corps, mais aussi à estre meu par les Opinions des biens, & des maux qui peuvent arriver au corps, afin de se porter à embrasser les biens, & à rejeter les maux. Et il estoit plus convenable que le Cœur fust destiné à cela qu'aucune autre partie ; car comme il est le principe de la vie, & la machine primitive ou principale qui anime, pour ainsi dire, toutes les autres, & les entretient constamment dans leurs mouvemens, ça esté principalement luy à qui a deu estre confié le soin qu'elles fussent toutes en bon estat, & ce en leur procurant le bien, ou en leur detournant le mal,

comme estant luy mesme touché du sentiment des biens, ou des maux.

Nous avons aussi dit qu'afin qu'une Passion soit excitée dans l'Appetit, ou le Cœur, il ne suffit pas que l'opinion que la chose soit un bien, ou un mal precede, mais qu'il faut qu'elle soit bonne, ou mauvaise à nostre egard; parceque ce qui ne nous regarde point, ne nous affecte point. Et une preuve manifeste de cecy est, que la mesme viande se trouvant assez souvent bonne, & salutaire à l'un, mauvaise, & nuisible à l'autre, elle fera aymable à celuy-là, & hayssable à celuy-cy.

Cecy supposé, il est visible qu'il s'excite dans la poitrine, comme dans les autres parties, deux Passions generales & primitives, aſçavoir *le Plaisir*, ou la joye par l'opinion du bien present, & *la Douleur*, ou le deplaisir par l'opinion du mal present. Deplus que le Plaisir est non seulement un bien, mais qu'il est bien absolument, ou absolument bon, entant qu'il n'est pas desiré pour quelque autre chose, mais pour luy mesme ou acause de luy mesme; que la Douleur pareillement est non seulement un mal, mais un mal absolument,

ou absolument mauvaise, entant qu'elle n'est pas fuyee pour quelque autre chose, mais pour elle-mesme ou acause d'elle mesme, & que les autres choses ne sont biens, ou maux que relativement, ou entant qu'ils engendrent du plaisir, ou de la douleur. Car il arrive de là que toutes les autres Passions qui sont excitées par l'opinion du bien, ou du mal ont rapport à ces deux Passions qui sont comme les dominantes & dernieres, & qu'estant occupées alentour des mesmes biens, & des mesmes maux, elles n'en different presque que par quelque circonstance.

Et parce que ces deux Passions sont de telle maniere excitées par la presence du bien, ou du mal, qu'elles peuvent aussi naistre acause du bien, ou du mal qui sera passé, ou à venir, entant que l'opinion par la force de la memoire rend le bien, & le mal comme present; & de plus que par la force de la prevoyance elle rend aussi comme present, le bien, & le mal à venir; pour cette raison il naist deux generales Passions qui comprennent ces trois temps. Ces Passions sont *l'Amour*, & *la Hayne*, en ce qu'elles regardent non seulement

le Plaisir, & la Douleur, mais aussi leurs causes, l'Amour regardant le bien qui cause, qui a causé, & qui doit causer du plaisir; la Hayne le mal qui cause, qui a causé, & qui doit causer de la douleur. Et d'autant que le bien tandis qu'il est present, est de telle maniere aimé a cause du plaisir qu'il fait naistre, que l'Âme se repose, pour ainsi dire, dans sa jouissance, comme elle se repose aussi dans le plaisir d'en avoir jouï, & que lorsqu'il est à venir ou absent, elle ne se repose point tant dans l'Amour qu'elle a pour luy, qu'elle est émue de la cupidité ou du desir d'en jouir; cela donne sujet à deux ou trois Passions, qui sont *la Cupidité*, & *l'Espérance*, mais la Cupidité, ou le Desir sans opinion que le bien doive pour cela arriver effectivement, l'Espérance avec opinion qu'il arrivera effectivement. Ainsi de la haine du mal qui est ou present, ou absent, naissent deux autres Passions opposées à ces deux dernières, à sçavoir *la Fuite*, & *la Crainte*, mais la Fuite qui est opposée à la Cupidité, sans opinion qu'il doive pour cela arriver, la Crainte qui est opposée à l'Espérance, avec opinion qu'il arri-

vera. Et demefme de ces deux dernieres il en naift deux autres contraires, aſçavoir le *Deſefpoir*, de la Crainte, & la *Confiance*, de l'Efperance, comme de ces deux dernieres il en naift auffi deux autres, aſçavoir l'*Audace*, de la Confiance, la *Puſillanimité*, du Deſefpoir. Enfin, quoy qu'on mette la Colere en dernier lieu, & toute ſeule, eſtant conſiderée comme une eſpece de meſlange qui comprend toutes les autres paſſions ſuſdites, on luy pourroit ajouter la *Douceur* pour en faire comme le dernier pair. Ce n'eſt pas qu'on n'en pût diſtinguer davantage, mais celles-cy ſont comme les capitales auxquelles toutes les diverſes eſpeces de Paſſions ſemblent pouvoir eſtre commodement rapportées, ce que nous allons enſuite tenter de faire.

CHAPITRE III.

Du Plaiſir, & de la Douleur, que les Latins appellent Voluptas, & Moleſtia.

CEs deux Paſſions entant qu'elles ſ'engendrent dans la Poitrine ou

dans le Cœur , semblent avoir cela de commun avec celles qui s'engendrent dans les parties , que demefine que la partie affectée sent du plaisir lors que par le retablissement de ses parties en un estat commode , elle est comme adoucie, & de la douleur lors que ses parties estant tirées de cet estat , elle est comme irritée ; ainsi le Cœur sent du plaisir lorsque du Cerveau il luy vient des esprits , qui estant convenables à sa substance , le flattent , pour ainsi dire , & le chatouillent ; & de la douleur lorsqu'il luy en vient qui estant disconvenables , le picquent , & le raclent. Car le Cœur estant luy-mefine partie, il a besoin de quelque adoucissement pour estre affecté agreablement, & de quelque picotement, ou raclement pour estre affecté desagreablement.

Or il arrive que lorsqu'il est doucement touché par les esprits , & qu'il en est comme chatouillé, il se dilate, & bondit de temps en temps, comme s'il desiroit sentir davantage ce chatouillement, & aller, pour ainsi dire au devant des esprits; d'où vient que le plaisir du Cœur est proprement appelé *Exultatio*, bondissement , tressaillement , &

non pas celuy qui s'engendre dans les autres parties, lequel n'est point aussi appelé *Latitia, Delectatio, Incunditas, Gaudium, Hilaritas, &c.*

Il arrive aussi que lorsque le Cœur est touché asprement, & comme en perçant par les esprits, il se retire tout d'un coup, & comme s'il cherchoit un moyen de moins sentir ce rude attouchement, il se resserre comme pour fuir la rencontre des esprits; d'où vient que la douleur du Cœur est appelée Angoisse, *Angustia, quasi cor sese in angustum contrahat, Afflictio, & Ægritudo, quasi opprimatur*, & mesme *Mæstitia, Tristitia*, ce qui ne se dit point aussi de la douleur des parties.

Ces deux mesmes Affections ou Passions semblent encore avoir cela de commun avec celles des parties ou du corps, qu'encore que le plaisir du Cœur, ou de l'Esprit ne semble pas si sensiblement supposer une douleur, une cupidité, une indigence precedente; il est néanmoins constant, à bien considerer la chose, qu'il y a toujours quelque deplaisir, quelque cupidité, quelque indigence qui precede, & qui cause du plaisir à mesure qu'elle s'oste.

Pour entendre cecy , il ne faut que remarquer que chaque personne a son temperament particulier , & que non seulement le Corps,mais que l'Ame même , c'est à dire la partie inferieure de l'Ame qui est corporelle, & d'une texture particuliere,& que cette texture a tant de rapport avec celle du corps, acause de l'individüe liaison de l'un & de l'autre , que si le corps a de l'inclination,ou de l'averfion pour une chose, l'Ame a auffi consequemment de l'inclination,ou de l'averfion pour cette mefme chose.

Or il arrive de là,que selon que les choses externes affectent le corps ou bien,ou mal, l'Ame les estime ou bonnes,ou mauvaises , & qu'ainfi par une certaine fuite neceffaire il fe forme dans la Phantafie,& dans l'Efprit mefme des Opinions telles que la texture,& le temperament du corps les suggere , en forte que ce n'est pas merveille fi autant qu'il y a d'hommes , autant il y a presque d'Opinions differentes;parceque de mefme que les Corps, & les temperamens de tous les Hommes font differens,ainfi les Ames font par la diverfité des temperamens fufceptibles d'opinions differentes.

Il arrive aussi que parce qu'une Opinion estant née dans l'Esprit, il est envoyé & transmis au Cœur des esprits qui le meuvent ou doucement, ou asprement, il arrive, dis-je, pour cette raison, que le Cœur est affecté ou agreablement envers la chose que l'Opinion tient estre bonne, ou desagrement envers celle qu'elle tient estre mauvaise; de sorte qu'il y ait dans l'Ame comme une certaine inclination habituelle à une certaine chose, & une habituelle aversion pour une autre, & que ce ne soit pas aussi merveille qu'y ayant une telle diversité de temperamens, & une telle diversité d'opinions, on remarque dans les hommes une si grande diversité de mœurs, & d'inclinations, un chacun agissant selon les principes dont il est composé.

Natura sequitur semina quisque sua.

De là l'on peut entendre que l'inclination naturelle qu'un chacun a pour une chose, est une certaine appetence naturelle que l'opinion qui naît excite aussi bien dans le cœur par la transmission des esprits, que la chaleur devorante excite l'appetence de la faim, & de la soif dans la gorge par la secheresse.

Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on dit que l'Avarice est une faim, & une soif des richesses, l'Ambition une faim, & une soif des honneurs, & ainsi des autres; car l'Avarice & l'Ambition sont de certaines inclinations qui rendent l'Ame inquiète demesme que la faim & la soif, l'inquietude ne cessant point dans le Cœur, qu'après qu'on a obtenu les richesses & les honneurs, demesme que la faim & la soif ne cessent point dans la gorge qu'après qu'on a beu, & mangé: Et demesme que la chaleur ne cessant point d'agir la faim, & la soif se renouvellent, & que l'on demande de nouvelles viandes comme si celles qu'on a prises auparavant n'estoient contées pour rien; ainsi l'Opinion ne cessant point d'agir, l'Avarice, & l'Ambition s'enflamment de nouveau, & l'on recherche de nouvelles richesses, & de nouveaux honneurs, comme si les precedens n'estoient rien; ce qui continue de la sorte toute la vie, parceque ces inclinations sont aussi bien adherantes à l'Esprit, & peuvent aussi bien estre renouvelées, que l'appetence de la faim, & de la soif.

L'on entend de plus, que les plaisirs de l'Esprit, ou ceux qui naissent dans le

Cœur de l'acquisition des richesses, des honneurs, de la vangeance, & autres semblables, sont posterieures à l'indigence naturelle, ou au deplaisir qui naist de l'opinion que ces choses manquent. Et le mesme se doit entendre à l'égard de ces autres sortes de plaisirs qui sont encore plus particulièrement censez appartenir à l'Esprit, comme sont ceux qui viennent de la Science, & de la Vertu. Car pour ce qui regarde la Science, comme toute faculté connoissante se porte par une inclination naturelle à son objet, ce n'est pas merveille que l'Ame estant intelligente, & portée, à connoitre non seulement ce que les choses sont en apparence, mais ce qu'elles sont en effet, c'est à dire la verité, cette inclination soit une certaine appetence naturelle, qui puisse aussi estre appelée une faim, & une soif.

Delà vient certes que non seulement tous les hommes sont travaillez de cette espee de faim, n'y ayant personne si peu curieux qui ne desire de voir, d'entendre, de connoitre quelque chose, & qui pour cela n'ouvre les yeux, & n'écoute attentivement; mais, qu'il y en a mesme qui par un certain instinct special

ſpecial ſe portent au Sciences, & à connoître la vérité avec une avidité merveilleuſe, ce qui fait que ceux-là peuvent ſpecialement eſtre dits affamez, & alterez, & que la Science, ou l'acquiſition de la vérité peut effectivement à leur egard eſtre dite la paſture de l'Ame, puisqu'elle a de la paſſion pour ſçavoir, & connoître comme elle en a pour boire, & manger quand elle eſt preſſée de la faim, & de la ſoiſ. Auſſi faut-il remarquer ce que nous venons de dire plus haut de la faim, & de la ſoiſ qui revient, & reprend de temps en temps, & tout de nouveau, a principalement lieu dans la paſſion, ou l'appetit de ſçavoir; car à peine avons-nous entendu une choſe dont nous deſirions ardemment avoir la connoiſſance, que nous-nous portons à en connoître une autre toute nouvelle avec autant d'ardeur; & l'expérience meſme nous apprend que nous n'avons plus tant de paſſion que nous avons pour les choſes que nous avons une fois ſçeues. L'on peut donc dire que la Volupté, ou le plaſir qui naiſt de la Contemplation, & de la Science ou acquiſition de la vérité, ſuit une certaine inquietude

antecedente qui est causée par l'ignorance, c'est à dire par l'indigence de Science, & cela selon qu'un chacun est naturellement enclin à sçavoir telles ou telles choses, ou qu'il s'y est rendu enclin par une certaine maniere de vie, d'etude, ou d'accoûtumance.

Ce que je dis du plaisir qui vient de la Science, se doit entendre de l'amour de la Vertu, & de l'Honnesteté; parcequ'à l'egard de ceux qui sont nez enclins à la Vertu, cette inclination est comme une faim, & une soif, ou une avidité à faire tout ce qui est hōneste, & loüable; de sorte qu'ils ne peuvent satisfaire cette avidité, c'est à dire faire des actions d'equité, de force, & autres Vertus, qu'il ne leur en revienne un plaisir extreme, tres pur, & tres doux, & que quelque action vertueuse qu'ils fassent, il leur reste toujours une certaine faim qui les porte à en faire d'autres.

L'on peut donc dire universellement que le Plaisir, & la Douleur s'engendrent dans le Cœur, & dans l'Esprit de mesme que dans les parties affectées; la douleur naissant premierement de quelque picque, ecorchure, & solution de

continuité , & le Plaisir de la reunion, & du retablissement dans l'estat naturel. En effet , lors qu'a raison de quelque grand, & tres sensible deplaisir qui survient, nous sentons que nostre Cœur se resserre, & se retire en dedans, comment nous pouvons-nous imaginer que cela se fasse , si ce n'est que du costé de la base il luy vient de certains esprits du Cerveau qui estant disconvenables, & disproportionnez à sa contexture, sont comme autant de petites pointes de fleches qui le picquent , & le percent , & font qu'il fuit, & se retire, comme pourroit faire la main lors qu'elle est touchée par des orties, la langue par un suc trop salé , les narines par une odeur puante, l'oreille par un Son discordant, l'œil par une espee difforme & vilaine, comme nous avons dit en son lieu. Car il est naturel à chaque Animal, & à chaque partie sensible de l'Animal lorsqu'elle souffre solution de continuité, de tendre , & de conspirer à la reunion , en sorte que les parties circonvoisines soient obligées de se serrer mutuellement, afinque l'ouverture soit autant qu'il est possible estreinte, & appetissée, & que cependant la partie blessée

sée se retire , & se cache entre les autres , & s'il est possible ne soit pas davantage endommagée. De même lorsque dans quelque grand plaisir , nous sentons que nostre Cœur se dilate , & qu'il saute ou bondit pour ainsi dire en avant, de quelle manière pouvons-nous penser que cela arrive , si ce n'est que du costé de la base il luy viét des esprits convenables, qui comme un doux leni-ment consolident la playe, & font que le Cœur accourre comme la main refroidie au feu, la langue seche & brulée à l'eau , les narines infectées d'une mauvaise odeur à une odeur douce & suave , l'oreille déchirée par une dissonance à l'harmonie, l'œil blessé par une chose laide & difforme à une belle? Car il est pareillement naturel à chaque Animal , & à chacune de ses parties sensibles de s'étendre, & de s'avancer vers la chose convenable par laquelle elle soit nourrie à sa manière, adoucie, flattée , entretenue. Et cela même nous doit paroître d'autant moins admirable dans les Animaux, que nous observons que les Plantes fuyent aussi les choses disconvenables, comme elles s'avancent vers celles qui leur sont convenables;

car enfin ce n'est que pour cela que les racines se poussent, & s'allongent vers l'aliment, que les fleurs se tournent, & s'ouvrent au Soleil, & que la Concombre fuit l'huyle, & s'en ecarte, comme elle s'avance & se traine vers l'eau, & ainsi des autres.

Quelqu'un pourroit icy demander d'ou vient que personne ne se plaist point continument, ou fort longtemps à quelque chose ? Aristote en tire la cause de la lassitude, mais il semble qu'on pourroit dire plus simplement que le Plaisir ne se sentant que dans le retablissement à l'estat naturel, il ne dure qu'autant que dure le retablissement, ou l'expulsion de la cause qui incommode.

Pour ce qui est maintenant des diverses especes de Plaisir, & de Douleur *Voluptatis, & Molestie*, ce qui s'en doit dire peut estre compris en peu de discours. Car en premier lieu à l'egard du Plaisir, quand on dit que les uns sont purs, & honnestes, les autres sales, & deshonestes, les uns veritables, les autres faux, il est visible que cela regarde la Morale; & pour ce qui est de la divi-

sion qu'on fait des Plaisirs en ceux du Corps, & en ceux de l'Esprit, elle regarde veritablement davantage la Physique, mais ce qui a esté dit jusques icy la fait assez connoître. Car encore que le Corps ne puisse pas jouir d'un plaisir que l'Esprit n'en devienne participant, ni l'Esprit estre dans le contentement qu'il ne redonde sur le Corps, en sorte que tout plaisir soit par consequent en quelque façon commun à l'un & à l'autre, neanmoins ceux qui se goustent par les Sens extérieurs, & principalement par celuy du Goust, & de l'Atouchement, sont plus proprement rapportez au Corps, & ceux là sont plutôt, & plus proprement rapportez à l'Esprit lesquels se goustent par la pensée, & sans que le Sens externe concoure, & principalement ceux qui naissent de la contemplation de la Verité, & du souvenir des actions honnestes. Or ce seroit s'engager à l'infiny que de vouloir faire le denombrement des especes de ces deux sortes de Plaisirs, puis qu'on en peut faire autant qu'il y a de choses qui les peuvent produire, & qu'il est visible que ces choses sont infinies. C'est pourquoy il vaut mieux nous en tenir

simplement à celles que Cicéron d'ailleurs tient pour des espèces ou parties de Plaisir, quoy qu'elles ne soient presque autre chose que des Synonymes de Plaisir, & qu'elles ne different seulement que par quelque circonstance, & en ce que le Bien est ou grand, ou petit, peu, ou beaucoup désiré, l'Appetit temperé par la Raison, ou laissé aller sans aucune retenue, le Plaisir ou grand, ou petit, modéré, ou excessif, &c. & c'est ce qui fait que la plus-part des plaisirs se font distinguer par le plus, & le moins, c'est à dire par une modération, & par un emportement qui se manifeste par des signes extérieurs.

Ainsi, *La Joye*, est un plaisir qui est de telle maniere dans l'Esprit, ou dans l'intérieur, qu'il ne se manifeste pas au dehors, ou ne se repand du moins pas outre mesure; *Laetitia*, que nous pourrions peutestre dire Rejoissance, un Plaisir qui sort pour ainsi dire au dehors, & paroît principalement sur le visage; *Delectatio* ou *Oblectatio*, une espèce de Plaisir plus quiete, & tranquille; *Exultatio* un Plaisir qui ne peut se contenir, & qui passe même aux gestes, au saults, & aux bondissements,

d'ou approche la Gayeté, si ce n'est que la Gayeté montre un visage plus ouvert, & plus riant, & qu'elle ajoute les gesticulations, le divertissement, & les jeux.

Quant aux especes de *Molestia* ou de plaisir, douleur, se l'on en peut autant dire en general que des especes de *Voluptas* ou Plaisir. Car lorsque l'on dit qu'il y en a d'honnestes, & de sales ou deshonnestes, c'est à dire qui viennent de causes honnestes, ou deshonnestes, qu'il y en a de vrayes, ou qui sont véritablement à fuir, & d'apparentes, ou qu'on doit elire & accepter a cause du bien caché, & du plaisir qui en doit suivre, cela regarde aussi la Morale. Et à l'egard de la division plus Physique qu'on en fait en celles du Corps, & celles de l'Esprit, le tout se doit aussi entendre de ce qui a déjà esté dit. C'est pourquoy pour toucher un mot de ce que l'on met ordinairement entre les especes ; la Misericorde, dit Ciceron, est un certain deplaisir ou compassion qu'on a de la misere d'une personne qui souffre à tort. Ce qui excite en nous cette Passion est, que l'on se voit estre dans une Societé avec laquelle on en-

use si mal qu'il arrive des maux à ceux-là mesmes qui ne les ont pas meritez, comme s'il nous en pouvoit autant arriver. Car personne, ajoute-t'il, n'est touché de compassion pour un Parricide, ou pour un Traître qu'on punit, parce que l'on reconnoit qu'on en use bien dans la Societé lorsqu'il arrive du mal aux meschans, du nombre desquels l'on ne voudroit pas estre. Le mesme dit que *Angor* est un deplaisir pressant. Et il semble que *Angustia*, & *Anxietas* veuillent dire la mesme chose. Il dit ensuite que *Ærumna est agritudo laboriosa*, un deplaisir qui peine; *Dolor agritudo crucians*, un deplaisir qui tourmente; car quoy que la douleur appartienne particulièrement au corps, neanmoins elle regarde aussi l'Esprit. D'où vient que le Repentir est proprement dit une douleur qu'on a d'avoir fait quelque chose que nous voudrions n'avoir point fait acause du mal qui luy est attaché. Or je passe sous silence que le *Remors*, est à peine different du Repentir; en ce que c'est le souvenir, ou la Conscience qui cause le remors dans l'Ame. L'on a coûtume de confondre la Synderese avec le Repentir; mais

la Synderese est plustost une attention continuelle qui fait qu'on est toujours sur ses gardes pour ne rien faire de deshonneste. Mais pour retourner à Ciceron, l'*Affliction* selon luy est un deplaisir qui est joint au tourment du corps; le *Deseſpoir* un deplaisir sans rien attendre de meilleur qui puisse arriver; mais nous en parlerons ensuite lors que nous traiterons de l'Espérance; *Mæror* un deplaisir déplorable, ce qui semble estre le mesme que *Mæstitia*, & mesme estre synonyme avec Tristesse, si ce n'est que la Tristesse peut estre sans larmes; *Lamentatio* un deplaisir accompagné de gémissement.

Pour toucher aussi quelque chose des principaux Signes, ou effets de ces Passions; il semble, quant à ce qui regarde le Plaisir, que de cette espede d'effusion, ou de dilatation du Cœur il s'ensuit que toute la Poitrine est dilatée, que le Pôumon devient plus enflé qu'à l'ordinaire, que les orifices de la Veine arterieuse, & de l'Artere veneuse deviennent plus ouverts, que ces vaisseaux envoient davantage de sang dans le Ventricle gauche du Cœur, que ce sang passe de là dans l'Aorte en plus grande abon-

dance, & que penetrant de là dans les arteres Capillaires, il se repand jusques aux extremittez. Or il s'ensuit consequemment, qu'outre la chaleur qui est augmentée, il se repand une rougeur sur la peau, & principalement à la face, & aux joües, comme estant les plus delicates parties de tout le corps, & recevant plus de sang par le moyen des Arteres Capillaires, que les Veines Capillaires n'en peuvent succer. Il s'ensuit aussi que par l'affluence extraordinaire du sang au Cerveau, les esprits excitez par la chaleur passent de telle maniere dans les nerfs destinez au mouvement, que ceux de la sixieme Conjugaison font comme bondir, & tressaillir tout le corps, que ceux de la septieme excitent le caquet, que ceux de la seconde egayent les yeux, & que ceux qui passent proche de là tendent les joües, & les levres, d'où vient le Ris, quoy que le Ris vehement ne s'excite presque que lorsque la chose qui cause de la joye nous paroît admirable, & nous surprend comme arrivant à l'improviste : Ce qui merite cependant d'estre remarqué, c'est qu'encore que la Joye, & le Ris de leur nature, & à rai-

son de cette diffusion, ou epanchement d'esprits, & de chaleur, soyent une chose saine & salutare, en ce qu'ils dissipent, & font transpirer l'humeur melancolique, ce qui donne une gayeté, & une vigueur au Corps; il se peut néanmoins faire que la cause du Ris soit tellement soudaine, impreveuë, & vehemente, que le Poumon s'enflant & s'etendant par trop, il entre plus de sang dans le Poumon, & dans le Cœur qu'ils n'en peuvent souffrir, & que le Ventricle gauche du Cœur n'en peut faire passer dans l'Aorte; de sorte que la Respiration & le mouvement du Cœur estant empeschez, la defaillance & quelquefois la Mort s'en ensuive; comme il arriva à Zeuxis en regardant une Vieille qu'il avoit merveilleusement bien peinte, à Philemon en considerant un Asne qui mangeoit des figues qu'on avoit mises sur la table pour le disner, & à plusieurs autres qui sont morts à force de rire.

Quant à ce qui regarde la Douleur, il s'ensuit au contraire acause de la compression du Cœur, que la Poitrine, & les orifices de la Veine Arterieuse, & de l'Artere Veneuse sont resserrez, &

Qu'il passe moins de sang au Cœur, à l'Aorte, aux arteres Capillaires, & aux extremittez qu'à l'ordinaire, ce qui fait la Paleur. Deplus que passant ainsi moins de sang à la Teste qu'à l'ordinaire, le Cerveau devient plus froid, que les esprits n'entrent plus de mesme dans les nerfs destinez au mouvement, que les membres tombent & s'affaissent, que la langue s'engourdit, que les yeux deviennent languissants, que toute la face se resserre, & qu'en suite les larmes decoulent des yeux par la compression des glandules lacrymales.

Il est vray que la Joye fait aussi quelquefois couler des larmes des yeux, mais ce n'est qu'à ceux qui ont les glandules lacrymales gonflées d'humeur, & qui sont d'un naturel fort tendre; car il arrive aussi que les joües estant retirées vers les yeux, les paupieres resserrees, & la peau ridée, ces glandules sont pressées de maniere que l'humeur est contrainte d'en couler. Il y en a mesme plusieurs qui sans joye, & sans tristesse, & en pressant seulement un peu les paupieres se font couler les larmes des yeux; & l'on sçait que les femmes principalement peuvent ainsi pleurer quand elles veu-

lent, ce qui a fait dire au Poëte qu'il ne faut pas trop se fier aux larmes des filles, comme ayant appris leurs yeux à pleurer.

Vt fler ent oculos erudiere suos.

Une chose qui merite aussi d'estre remarquée, c'est que la tristesse de soy n'est jamais utile si ce n'est par accident, & entant que le Cerveau estant trop humide, comme il est souvent dans les femmes, elle en tire des larmes qui rendent sa temperature plus sèche; car du reste il n'est rien de plus vray que la Melancolie desseche les os, *spiritus tristis exsiccat ossa*, & il peut mesme arriver que la cause de la tristesse soit tellement puissante, & frappe l'imagination avec tant de force que le Cœur devienne oppressé par une trop grande compression, que son mouvement, & celui des Arteries soit supprimé, & que le Sang cessant de couler, les membres deviennent passés, & sans vigueur, en sorte que la defaillance, & la Mort mesme quelquefois s'en ensuive. Les Histoires sont pleines de ces sortes d'accidens, & l'on sçait ce qui arriva à Diodorus Cronus, & à Philetas pour n'avoir pû refoudre de certains Sophismes qu'on leur avoit

proposé ; à Terentius Afer pour avoir perdu en Mer cent & huit fables qu'il avoit traduites de Menandre ; & à Julia la femme de Pompée pour avoir eu quelque soupçon que son Mary avoit esté tué , & ainsi d'une infinité d'autres semblables exemples.

CHAPITRE IV.

De l'Amour, & de la Haine.

LEs Passions qui suivent sont l'Amour , & la Hayne , asçavoir les principales entre celles qui regardent le Plaisir , & la Douleur , & qui se portent aux choses , ou aux causes qui les produisent. Car l'Amour est une Passion par laquelle l'Ame qui naturellement est portée au Plaisir comme premier Bien, se porte conjointement à la chose que l'Opinion représente comme bonne, ou capable de produire du plaisir, & l'embrasse , pour ainsi dire , & se l'attache étroittement ; la Hayne une Passion par laquelle l'Ame qui naturellement a de l'aversion pour la Douleur comme premier Mal , a conjointement de l'aversion pour la chose que l'Opinion

nion represente comme mauvaise , ou capable de produire du mal, & l'ecarte, pour ainsi dire, de foy, & en a horreur. Ce qui suppose ce que nous avons déjà touché plus haut, que l'Ame a une inclination naturelle au Plaisir, & qu'ainsi elle l'aime naturellement comme premier bien , parceque dès le moment de la naissance , & sans faire aucune pensée ou raisonnement , elle en est touchée , & par une raison contraire que l'Ame a une aversion naturelle pour la Douleur , & qu'ainsi elle la hayt naturellement comme premier mal , parce que dès la naissance , & indépendamment de toute pensée ou raisonnement elle la sent.

Or lorsque je dis que l'Ame se porte conjointement à la chose bonne , cela marque premierement que l'Ame aime en mesme temps où conjointement & le Plaisir , & la chose qui engendre ce plaisir ; cela marque de plus la motion par laquelle le Cœur du moment qu'il est poussé par les esprits que la pensée du plaisir excite , & envoie , se repand, pour ainsi dire, vers le Plaisir, & luy tend tacitement les bras pour l'embrasser. Ainsi lorsque je dis que l'Ame a con-

jointement de l'aversion pour la chose mauvaise, cela marque que l'Ame hayt en mesme temps ou conjointement & la douleur, & la chose qui cause la douleur ; & de plus cela marque la motion par laquelle le Cœur du moment qu'il est atteint par les esprits qui luy viennent de la pensée de la douleur, se retire pour ainsi dire de la douleur, l'eloigne de soy autant qu'il peut, la bannit, & la deteste.

J'ajoute que l'Opinion tient & représente comme bonne, ou qui est bonne par Opinion, parce qu'encore que la chose soit peutestre mauvaise d'elle mesme, comme estant capable de causer beaucoup plus de douleur que de plaisir, neanmoins il suffit pour exciter de l'amour, ou se faire aimer, qu'elle soit crüe bonne, ou capable de produire du plaisir, soit que cela vienne de ce que l'on ne songe pas au mal qui luy est joint, ou qui en doit suivre, soit que son espee soit foible & debile, & ne fasse que peu d'impression. Et de mesme j'ajoute que l'Opinion tient, & représente comme mauvaise, parce qu'encore qu'elle soit peutestre bonne d'elle mesme, comme pouvant causer beaucoup plus de plaisir

que de douleur , néanmoins c'est assez pour exciter de la hayne à son egard qu'elle soit cruë mauvaise , ou capable de produire de la douleur, & du déplaisir, soit que cela vienne de ce que l'on ne pense pas au plaisir qui luy est joint, ou qui doit suivre , soit que son espece ne paroisse, & n'excite que foiblement. Car ces Passions , & toutes les autres qui naissent dans le Cœur, ne sont excitées que par l'entremise de l'Opinion.

J'ajoute encore *bonne , ou capable de produire du plaisir*, pour indiquer que la cause pourquoy une chose est reputée bonne , & excite de l'amour, ou se fait aimer , c'est le plaisir qu'elle peut produire ; & de mesme que la cause pourquoy une chose est reputée mauvaise, c'est la douleur ou le déplaisir qui en peut naistre. En effect, parce qu'aucune chose n'est dite bonne qu'entant qu'elle est bonne à quelque chose, c'est à dire qu'elle luy est convenable , proportionnée, commode, & qu'ainsi elle la perfectionne , & chasse d'elle quelque défaut, ou quelque indigence ; cela fait qu'elle a en soy de quoy l'adoucir , de quoy la chatouïller, de quoy luy plaire, ou luy estre agreable, & qu'estant telle, elle devient aimable.

Et certainement, encore qu'à l'égard de l'Homme on ait coûtume de distinguer trois genres de Biens, à savoir l'Honneste, l'Vtile, & le Delectable; néanmoins cette division, selon Aristote mesme, semble estre improprement établie, entant que Bon, & Delectable doivent estre censez Synonymes, & que selon les Regles de la Dialectique le Genre ne doit pas estre conté entre les especes. Mais nous traiterons la chose plus au long dans la Morale, où nous ferons voir que le plaisir qu'une chose est capable de produire est dans cette chose l'essence du Bien, comme le deplaisir ou la douleur que cette chose peut produire est dans cette chose l'essence du Mal, en sorte que le Plaisir soit comme le premier Bien, ou le bien originaire & primitif par la participation duquel une chose soit dite bonne, & le Deplaisir ou la Douleur comme le premier Mal par la participation duquel une chose soit dite mauvaise.

Ce qu'il faut icy principalement remarquer, c'est qu'il s'excite de l'Amour, ou de la Hayne dans le Cœur toutes les fois que l'Espece de la chose qui se presente estant convenable, ou discon-

venable au Sens, ou à l'Entendement, elle entre doucement, ou rudement, plaist, ou deplaist, cause du Plaisir, ou de la Douleur. Au reste ce que je dis de l'Espece convenable, ou disconvenable à l'égard du Sens ne doit pas sembler estrange, en ce que cette espece estant corporelle, elle peut estre composée de corpuscules qui lors qu'ils entrent dans l'organe soient convenables, ou disconvenables à ses petits pores, & le meuvent doucement, ou rudement, d'ou il naisse un sentiment agreable, ou desagreable, qui fasse que la chose dont elle est l'espece devienne aimable, ou hayssable. Mais la chose souffre plus de difficulté à l'égard de l'Entendement, parce qu'il est d'une nature incorporelle; toutefois parceque l'Entendement tant qu'il est dans le Corps, agit de telle maniere avec la Phantasie, & se sert de ses especes conjointement avec elle de telle sorte qu'il est censé estre comme un seul & unique Principe d'agir avec elle; cela fait que l'Espece qui est convenable, ou disconvenable avec la Phantasie, ou avec son organe, peut estre censée convenable, ou disconvenable avec l'Entendement. D'ou vient

que n'y ayant aucune chose incorporelle dont l'espece que nous-nous formons , & qui s'imprime par consequent dans la Phantaisie , ou dans son organe, ne soit corporelle demesme que celles qui viennent des choses corporelles, & qui entrent ou doucement, ou asprement , elle peut demesme qu'elles causer du Plaisir, ou de la Douleur, & demesme représenter la chose comme aimable , ou comme hayssable ; ainsi , parceque l'espece que nous-nous formons de Dieu nous représente , par exemple , un Pere , ou un Prince tres bon , tres benin, tres bienfaisant, nous recevons agreablement cette espece, & cette mesme espece nous representant tous les biens qu'il nous a fait , qu'il nous fait , ou fera , elle excite en nous une Passion d'Amour pour luy.

Il en est demesme de l'espece sous laquelle nous-nous representons les bons Genies, ou les Anges, les mauvais Genies, ou les Demons. Car comme nous-nous figurons les Anges, par exemple, comme de beaux jeunes Enfans qui nous veulent du bien, qui nous en font, qui sont toujours prests à nous secourir, &c. & les Demons comme des Monstres

horribles, malins , & mal-faisans , qui nous dressent des embusches , qui portent les hommes au mal , & qui sont destinez pour les tourmenter par des tourmens cruels, & ineffables ; nous ne sçaurions nous représenter les Anges sous une si belle , & si agreable espee, que nous ne les aimions, & les Demons sous une espee si horrible , que nous ne les hayssions.

Il en est aussi de mesme de la Verité que nous-nous représentons comme une lumiere qui dissipe les tenebres de nostre Ame, qui l'eclaire , & qui la perfectionne ; comme aussi de l'Honnesteté, & de la Vertu que nous-nous représentons comme l'ornement de l'Ame, & qui fait toute la beauté de la Vie , la veritable tranquillité, & la pure & innocente Volupté ; ces belles especes ne sçauroient se presenter à nostre Esprit qu'elles n'excitent en nous de l'Amour & de la Passion.

Tout ce qui a esté dit jusques icy marque que l'Amour , & la Hayne se peuvent distinguer de la même maniere que nous avons distingué le Plaisir, & la Douleur ; en sorte qu'autre soit l'amour des biens qui appartiennent au Corps, autre celuy des biens qui appartiennent

à l'Esprit ; & de mesme, autre la hayne des maux qui regardent le Corps, autre celle des maux qui regardent l'Esprit. Au reste , comme on pourroit ensuite distinguer autant d'especes d'Amour, & de Hayne qu'il y a d'especes de biens , & de maux , il est constant que cela iroit à l'infiny ; c'est pourquoy il suffira peutestre de distinguer deux sortes d'Amour l'un du Bien comme fin, l'autre du Bien comme moyen pour la fin : Et parcequ'il y a principalement deux fins, l'une *qui*, *supple* laquelle est desirée , & & qui est comme l'objet qui est proposé à l'Appetit , l'autre *cui*, ou *auquel*, *supple* elle est desirée , ou qui est comme le sujet auquel on la souhaite ; cela fait que la fin *qui* est le plaisir qu'un chacun desire , & la fin *cui* un chacun de nous qui se souhaite ce plaisir. Delà il naist deux sortes d'Amour, l'un que les Grecs ont nommé φιλοδονία, l'Amour du plaisir, & l'Autre φιλαυτία, l'Amour de soy mesme. L'un & l'autre sont veritablement d'ordinaire improuvez comme vicieux , neanmoins cela n'empesche pas qu'ils ne soient tous deux naturels, comme nous montrons dans la Morale, lorsque nous expliquerons en quoy

l'un & l'autre est legitime, ou blâmable.

Il suffit icy de sçavoir par avance, que tout ce que les Hommes font par choix & par election, lors mesme qu'ils se soumettent à des choses penibles & fascheuses, qu'ils souffrent du mal, & qu'ils endurent, ils font cela en veüe de quelque plaisir qui doit suivre de là: Car quoy qu'ils semblent se proposer d'autres fins, neanmoins ces fins ne sont point des fins dernieres, mais des fins moyenes, & comme des voyes pour parvenir au plaisir qu'ils regardent, & se proposent en dernier lieu. Que si j'ay insinué que l'un & l'autre Amour est naturel, c'est que tout plaisir de sa nature est aimable, & que si l'on en blâme quelqu'un, ce n'est pas acause de luy mesme, mais acause de quelque mal qui en peut suivre, ou acause de la Loy sous laquelle on vit, & qui le defend. Où nous remarquerons en passant, que de mesme que dans l'homme l'amour de la femme, & dans la femme l'amour de l'homme est naturel, acause de cette violente inclination au plaisir que la Nature a donnée pour perpetuer l'espece par le moyen de l'Enfant; ainsi l'amour du Pere à l'égard de l'enfant est naturel,

naturel, entant que le Pere non seulement considere l'enfant comme une partie de soy-mesme, mais encore comme un autre soy-mesme, & qui doit estre un jour substitué en sa place, afin de subsister en cet enfant comme dans sa vivante image.

Tout cecy nous fait assez voir où tend, ou comment se doit prendre cette autre division de l'Amour en celuy d'*Amitié*, & celui de *Concupiscence*. Cette division vient originairement des Stoïciens, qui ne sçachant que repôdre aux reproches qu'on leur faisoit de ce qu'ils aimoient les garçons, s'aviserent de dire qu'ils les aimoient d'un Amour d'*Amitié*, & non pas autrement, sur quoy Ciceron leur fait cette instance, *Car quelle est cette sorte d'Amour d'Amitié qu'aucun de vous n'aime ni un laid jeune homme, ni un beau vieillard ?* Mais on a depuis distingué autrement la chose, & l'on veut premierement que l'Amour d'*Amitié* soit celuy par lequel on aime une personne soit homme, soit femme pour son bon naturel, ou pour sa vertu; celuy de *Concupiscence* lorsqu'on en espere quelque chose d'avantage. Secondement, que l'Amour d'A-

mitié soit celuy par lequel nous aimons la personne , l'Amour de Concupiscence celuy par lequel nous desirons du bien à la personne aimée , en sorte que la Concupiscence soit une mesme chose avec la Bienveillance. En troisieme lieu , que l'Amour d'Amitié soit celuy par lequel nous aimons quelqu'un , & luy procurons, ou desirons du bien a cause de luy-mesme , celuy de Concupiscence par lequel nous aimons quelqu'un de telle maniere que ce ne soit point tant pour luy que nous luy desirons du bien, que pour nous-mesmes, ou en nous regardant nous-mesmes sur qui nous desirons qu'il redonde quelque utilité. Il est vray que nous dirons dans la Morale qu'il n'y a point d'Amour d'Amitié sans quelque sorte de relaschement sur nous-mesmes, mais ce ne laissera pas d'estre un Amour d'Amitié pourveu qu'on n'aime pas son Amy pour le gain , & pour le profit , car ce seroit un Amour de Concupiscence, mais seulement pour cette douceur interieure qu'on gousté lorsqu'on converse avec luy, qu'on luy rend quelques offices qui luy sont agreables, qu'on se sent estre aimé de luy , qu'on

luy communique ses desseins comme à un autre soy-mesme, qu'on se confie en luy, qu'on luy fait du bien quand il se peut, & autres choses semblables dont nous traiterons plus au long dans la Morale.

Au reste, comme le mesme se doit dire de la Hayne que de l'Amour, il est visible que nous ne devons pas nous y arrester, non plus qu'à l'égard des signes, & des effets de ces deux Passions, parce que la chose iroit à l'infiny quand nous ne voudrions toucher que ceux qui marquent l'Amour des Parens à l'égard de leurs Enfans, puis qu'ils ne font presque rien dans tout le cours de leur vie qui ne le temoigne, & ne vienne de là, où les choses qu'un Amant fait à l'occasion de sa Maitresse, souffrir, passer, rougir, craindre, se plaindre, &c. C'est assez de dire en general que le propre de l'Amour est de faire que celui qui aime ait beaucoup d'estime pour la chose aimée, qu'il la loue, qu'il en dise du bien, qu'il la frequente, qu'il pense à elle avec plaisir, qu'il parle volontiers d'elle, & en entende volontiers parler, qu'il la souhaite toujours saine & sauve, qu'il la garde, qu'il la con-

serve, qu'il s'attriste de la voir perir, ou souffrir quelque perte, qu'il affecte d'estre joint à elle, de s'attacher à elle, du moins de présence d'Esprit, & d'esperance, & qu'il soit même attiré à elle avec tant de force & de violence, qu'il entraîne aussi son corps vers elle. Le contraire se doit dire de la Hayne.

Quant à la maniere dont la chose aimée attire, & la chose haye repousse, cela depend de ce qui a déjà esté dit en son lieu, à sçavoir que l'espece ou l'idée de la chose aimée est tissüe de corpuscules qui tombant sur l'organe, & frappant la Phantasie luy sont agreables, & tournent l'Ame vers la chose qui les a transmis, & la font pancher vers elle, en sorte que l'Ame se porte aussi d'elle-même vers la chose, & y entraîne le corps avec lequel elle est jointe & adherante : Au lieu que l'espece ou l'idée de la chose haye est tissüe de corpuscules qui tombant aussi sur l'organe, & frappant la Phantasie luy sont desagregables, & detournent l'Ame de la chose qui les a envoyez, & la repoussent de telle maniere que se retirant naturellement d'elle, elle en retire aussi le corps qui luy est conjoint & adherant.

A l'égard des taches, & des imperfections de la chose aimée qui semblent estre des brillans , & des perfections , cela vient de la disposition de la Phantaisie que l'accoustumance de recevoir l'espece des taches avec tout le reste de l'espece qui flatte extremement, affecte de telle maniere, & change de telle maniere sa contexture qu'elle flatte aussi elle-mesme ensuite, ou est receüe agreablement , & plaist. Et au contraire les perfections de la chose haye paroissent comme autant de taches, parceque l'accoustumance de recevoir leur espece avec le reste de l'espece qui est rude , affecte de telle maniere la Phantaisie qu'elle ne peut aussi desormais entrer dās la Phantaisie que rudement, & desagreablement.

CHAPITRE V.

De la Cupidité, & de la Fuite.

ENCORE que l'Amour, & la Cupidité, ou si vous aimez mieux, la Volonté, le Desir, le Souhait, la Convoitise, l'Appetit, l'Envie, l'Avidité, &c. semblent se prendre souvent pour la même

chose, en ce que l'une & l'autre Passion tend à ce qui est bon ou capable de causer quelque plaisir; néanmoins elles different tant en ce que l'Amour precede, & que la Cupidité survient, car on aime premierement le bien connu, & puis on le souhaite, qu'en ce que la Cupidité se porte seulement vers le bien à venir, ou absent, d'où vient que le bien estant devenu present elle s'évanoüit, au lieu que l'Amour se porte indifferemment vers le bien soit à venir, soit present, soit passé.

Ainsi, quoyque la Hayne, & la Fuite, ou si vous aimez mieux, l'Aversion, l'Indignation, l'Horreur, &c. semblent aussi se prendre d'ordinaire pour la mesme chose, en ce que l'une & l'autre Passion nous porte à nous retirer du mal ou de ce qui est capable d'engendrer de la douleur, ou du deplaisir, elles different néanmoins aussi en ce que la Hayne precede, & que la Fuite accompagne, car nous hayssons premierement le mal, & puis nous le fuyons, ou ne voulons pas qu'il nous vienne, & en ce que la Hayne est du mal soit absent, soit present, au lieu que la fuite est du mal à venir seulement.

C'est pourquoy la Cupidité semble n'estre autre chose qu'une Passion par laquelle l'Ame tend de telle maniere à la chose qui paroît bonne, & qui est absente, qu'elle aspire avec ardeur à l'avoir, & à en jouir : Et la Fuite, Vne Passion par laquelle l'Ame fuit de telle maniere la chose qui paroît mauvaise, & qui est absente, qu'elle se tient constamment tournée à l'opposite pour l'éviter.

Je dis aussi expressement icy la chose qui paroît bonne, & la chose qui paroît mauvaise, parce qu'une chose est de mesme désirée soit qu'elle soit bonne en effect, ou par opinion seulement, comme elle est haye de mesme soit qu'elle soit effectivement mauvaise, ou qu'elle paroisse seulement telle: J'ajoute Absente, parceque ces deux Passions ne regardent pas la chose presente, & qu'estât presente elles cessent. Car quoy qu'ayant la chose presente, & que la possédant, nous désirions de l'avoir, & de la posséder plus longtemps; néanmoins il est constant que ce desir regarde la chose non comme possédée au moment present, mais comme devant estre possédée à l'avenir. Enfin je dis que l'Ame par la Cupidité tend ardem-

ment à la chose , inbier , anbelat , pour marquer l'inquietude, & la grande contention de l'Ame ; ce qui se doit dire à proportion à l'égard de la Fuite , par laquelle l'Ame est inquiète, se tourmente, & fait tous ses efforts pour se retirer d'un mal.

Or pour faire mieux entendre la nature de la Cupidité , il faut icy toucher la division qu'en donne Epicure, lorsqu'il en fait une Naturelle, laquelle est ou nécessaire , ou non-nécessaire , & l'autre Vaine, & chymérique. Car cette division suppose que toute Cupidité naît véritablement d'indigence, mais que cette indigence est ou vraie , & naturelle , ou vaine , & fondée sur la seule opinion. Sur quoy il n'est pas nécessaire de repeter ce que nous avons déjà dit en son lieu , à sçavoir que de même que la Douleur naît , & s'engendre de ce que la chose est tirée de son estat naturel , ainsi le Plaisir naît & est engendré par le retablissement de la chose en ce premier estat : Observons plutôt que de ce que l'Animal est souvent tiré de l'estat naturel, il naît en luy de la douleur qu'il souffre une indigence d'estre restably dans ce même estat, &

consequemment une Cupidité , ou un desir de la cause qui fait ce restablissement. Cela paroît principalement dans la Faim , & dans la Soif. Car comme le Corps par l'action devorante de la chaleur est tiré de la constitution dans laquelle il est bien , & que la douleur s'engendre de cette espee de tiraillement qui se fait dans le Ventricle , & dans la Gorge , il naît un sentiment d'indigence pour une chose qui puisse appaiser cette douleur , & retablir le Corps dans l'estat qu'il estoit auparavant ; d'ou vient qu'il naît conjointement une Cupidité pour le manger, & pour le boire par le moyen desquels le restablissement se fasse , & le tiraillement, la douleur, ou le sentiment d'indigence soient ostéz. Or j'apporte un exemple dans la Faim , & dans la Soif qui sont des Cupiditez naturelles, pour insinuer la raison generale par laquelle la Cupidité est excitée , & faire remarquer qu'il n'y en a aucune qui ne naisse d'indigence soit vraye , soit imaginaire, & supposée.

Car les Cupiditez naturelles, & nécessaires estant à l'égard des choses sans lesquelles la vie ou ne se peut ab-

solument passer, ou ne se peut passer
 qu'avec incommodité, telle qu'est la
 Cupidité des alimens, & des veste-
 mens; il est constant que l'indigence
 qui engendre ces Cupiditez est vraie, &
 naturelle, puisqu'elle se fait sentir avec
 douleur ou deplaisir, mesme sans qu'on
 y pense. Demesme celles qui sont veri-
 tablement naturelles mais non-neces-
 saires, estant à l'égard des choses qui
 peuvent bien contribuer à la Vie, mais
 néanmoins sans lesquelles la Vie se
 peut soutenir sans incommodité, telles
 que sont les Cupiditez des mets trop
 délicieux, des vestemens trop riches,
 ou des meubles trop précieux; il est con-
 stant qu'elles naissent véritablement en
 partie d'une vraie & naturelle indi-
 gence, en ce qu'il y a quelque chose
 dont la nature a effectivement besoin,
 & sans laquelle elle ne peut estre, mais
 qu'elles naissent aussi en partie, & prin-
 cipalement d'une indigence qui n'est
 fondée que sur l'opinion, en ce que l'on
 pense à se servir d'une chose dont on
 se pourroit absolument passer, & en la
 place de laquelle on en pourroit sub-
 stituer une plus simple qui suffiroit.
 Enfin les Cupiditez Vaines estant à l'e-

gard des choses qui ne sont point absolument nécessaires pour la vie, ni pour la passer plus commodement, telles que sont les Cupiditez des Couronnes, des Statues & autres choses semblables, il est constant qu'elles naissent d'un pur préjugé, en ce que la Nature n'en a point besoin, mais que c'est l'opinion qui se figurant ces choses bonnes, tient leur absence pour une indigence, de sorte que tout le déplaisir qui naît de cette indigence vient de la seule opinion. Il est donc vrai que non seulement les Cupiditez naturelles, mais que celles-là même qui sont vaines, proviennent de l'indigence ; personne ne désirant des Statues, des Couronnes, des Triomphes, des honneurs, de grandes richesses, & autres choses semblables, que parcequ'il s'imagine qu'il en a besoin pour pouvoir vivre plus splendidement, plus commodement, & par conséquent avec plus de plaisir.

Cecy nous fait voir clairement pourquoy les Cupiditez naturelles se peuvent aisément satisfaire, & comment il n'est pas possible d'affouvir les Cupiditez vaines ; car comme la nature a besoin de peu de choses, & de choses qui

se rencontrent aisement , cela fait que ce qu'elle desire, & ce qui la satisfait se termine à peu de choses, & qui sont faciles à obtenir ; mais rien n'est capable de satisfaire l'opinion, parce que la pensée ne se termine point tellement à une chose , qu'elle ne remonte, & ne s'élève incontinent à une autre dont on s' imagine avoir besoin , de celle-là à une autre, & ainsi à l'infiny, sans que la Cupidité qui s'est une fois formée , puisse jamais estre satisfaite & rassasiée. Nous voyons aussi à l'égard des Cupiditez naturelles mais non-necessaires, que ces sortes de Cupiditez peuvent par où elles ne sont pas necessaires, estre censées vaines , & qu'elles peuvent croistre à l'infiny , de sorte qu'il n'y a que les seules Cupiditez naturelles, & necessaires qu'il soit aisé de satisfaire , & qu'on puisse contenter de peu. Aussi tirent-elles leur origine de la Nature seule, & ne dependent pas de l'opinion , ou si elles en dependent , c'est en tant que l'Opinion s'accomode à la Nature, & qu'elle se restreint , & se réduit à elle seule.

Au reste, comme les Cupiditez naturelles, & necessaires sont en petit nombre, n'y en ayant point d'autres que cel-

les qui regardent la conservation, & l'intégrité de l'Animal, & par conséquent les choses qui chassent la Faim, la Soif, le Froid, & généralement la Douleur qui ne depend pas de l'opinion, celles que nous avons dit estre naturelles mais non-necessaires sont en bien plus grand nombre; non seulement celles des mets trop exquis, des vestemens trop riches estant de cette nature, mais aussi celle qui regarde Venus, & qui est d'ordinaire appelée Concupiscence, & celles des choses qui repaissent les autres Sens, comme celle des Odeurs, des Sons, & des Couleurs agreables; car c'est veritablement une chose naturelle de vouloir estre delivré du mal que nous fait une mauvaise odeur, un mauvais son, une vilaine couleur, mais il n'est pas pour cela necessaire de sentir des choses douces & agreables. A quoy se peut rapporter la Cupidité de sçavoir, entant qu'il est veritablement naturel de vouloir chasser l'Ignorance qui est une indigence de Science, & principalement des choses qui sont necessaires & utiles pour passer la vie, mais il n'est pas pour cela necessaire de sçavoir tant de choses que

les hommes cependant desirerent d'ordinaire de sçavoir. Mais les Cupiditez vaines sont innombrables, alçavoir selon la diversité innombrable des choses qui ne sont pas necessaires, & qui ne touchent ou n'affectent pas la Nature entre lesquelles les deux principales sont la Cupidité d'honneur, de gloire, & la Cupidité des richesses, & de l'argent qu'on nomme d'ordinaire du nom d'Ambition, & d'Avarice.

Je ne m'arrestera y pas aux autres Divisions de la Cupidité, & de la Fuite, & nommement à celle par laquelle on dit qu'il y a des Cupiditez du Corps, ou de la partie brutale & inferieure, & qui retiennent presque le nom de Concupiscence, de Passion effrenece, &c. & des Cupiditez de l'Esprit, ou de la partie raisonnable & superieure, & qu'on comprend sous le nom de Volonté, & de Desir; je me contenteray de dire un mot de celles qui regardent particulièrement autrui, telles que sont la *Bienveillance*, & la *Malveillance*. Car la *Bienveillance* n'est autre chose qu'une Cupidité par laquelle nous souhaitons qu'il arrive quelque bien à celuy que nous aimons, la *Malveillance* une Cu-

pidité par laquelle nous desirons qu'il arrive quelque mal à celuy que nous hayffons. Or il semble que l'on devroit par consequent icy rapporter la Colere, puisqu'on la definit *une Cupidité, ou un desir de Vengeance*, c'est à dire *une envie de rendre le mal à celuy qui l'a fait*; mais quoy que la Cupidité se melle à la Colere, neanmoins elle n'est, ou ne fait pas précisément la Colere, comme nous dirons ensuite. C'est donc plutôt l'Envie qui se doit icy rapporter; car l'Envie est une espèce de Malveillance; en ce que nous ne voyés pas volontiers celuy que nous n'aimons pas, ou que nous hayffons, & à qui nous ne scaurions souffrir qu'il luy arrive du bien, ce qui est luy vouloit du mal; d'où vient que Cicéron definit l'Envie, *Aegritudo*, un *deplaisir causé par le bien qui arrive à un autre*. L'on y doit aussi rapporter l'Emulation qui fait qu'on ne veut pas qu'il arrive à un autre un bien qu'on se desire plutôt à soy mesme; car c'est une Cupidité, ou un desir d'emporter un bien auquel un autre tendoit aussi. Enfin l'on y doit rapporter la Jalouſie, *Zelotipia*, qui fait que nous sommes fâchez, ou ne pouvons supporter qu'un autre jouis-

se du bien dont nous jouïssons.

Quant aux Signes & aux Effets de la Cupidité, & de la Fuite, il y en a principalement, & generalement deux qui regardent la Cupidité, aſçavoir l'Inquietude, & la Pourſuite, comme il y en a deux qui regardent la Fuite, ſçavoir l'Inquietude, & la Retraite, ou l'eloignement. Car l'Inquietude eſt à la Cupidité comme la propriété interne, & inſeparable: Et la Pourſuite eſt quelque choſe d'exterieur qui depend de ce mouvement interne, & qui comprend tout ce que l'Animal entreprend, & fait pour tenir le bien deſiré. En eſſect, comme l'Ame excitée, & meüe par l'eſpece d'un objet, eſt portée par la Cupidité comme par de certaines ailes vers cet objet, la faculté motrice obeït afin que ſelon que la Cupidité eſt foible, ou violente, il ſ'enſuive des mouvemens ou foibles, ou violens, par le moyen deſquels on puiſſe parvenir à la choſe aimée, & en pouvoir jouïr. Or il n'eſt point neceſſaire de dire avec quelle impetuoſité l'Animal ſe porte à ce dont il a beſoin pour contenter ſa Cupidité naturelle; n'y ayant perſonne qui ne ſçache la verſité de ce que dit Platon à l'egard de la

faim, de la soif, de la passion effrenée de l'Amour : Admironz plustost comment il n'y a rien que les hommes ne fassent pour assouvir leurs vaines Cupiditez; mais c'est l'opinion qui se feint une indigence, qui quoy qu'imaginaire, a autant de force que la naturelle; ce qui fait que la Cupidité s'enflamme de mesme, & que par un emportement aveugle on tente toutes choses de la mesme maniere : Et certes, que n'entreprenent point, par exemple, l'Ambition, & l'Avarice, la Passion effrenée de la gloire, & des richesses ?

——— *Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ?* ——

Et que ne fait-on point pour fuir la Pauvreté ?

*Impiger extremos currit Mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per saxa per
igneis, &c.*

La Cupidité ou pour me servir de termes équivalens, le Desir, la Convoitise, l'Envie, la Passion est dans les hommes comme la machine principale qui excite tous leurs mouvemens, & qui donne le branle à toutes leurs actions.

CHAPITRE VI.

*De l'Espérance, & de la Crainte, de
l'Audace, & de la Pusillanimité.*

IL nous faut maintenant parler de l'Espérance, & de la Crainte qui sont comme les succédanées de la Cupidité, & de la Fuite, en ce que l'Espérance, & la Cupidité regardent le bien à venir ou absent, comme la Crainte, & la Fuite regardent le mal à venir ou absent, mais cependant la Cupidité, & l'Espérance different en ce que la Cupidité n'estant que comme un simple soupir vers le bien, l'Espérance est comme une certaine elevation acause de l'opinion conceue qu'il doit arriver: Et il en est de mesme de la Fuite, & de la Crainte, en ce que la Fuite estant comme une simple retraite du mal, la Crainte est un certain abbatement, & un certain resserrement acause de l'opinion sur-ajoutée que le mal arrivera: De là vient que la Cupidité, & l'Espérance sont comme inseparables, & que de l'une & de l'autre il s'en fait cōme une seule Passion;

en ce qu'il est tres rare que la Cupidité soit sans l'Esperance, ou l'Esperance sans la Cupidité, & que si nous semblons desirer, & toutefois n'esperer pas quelque chose, cela n'est point tant une Cupidité, ou volonté, qu'une *Velleité*, en ce que nous voudrions bien que la chose arrivast, mais que nous ne croyons pas qu'elle arrive. Delà vient aussi que la Fuite, & la Peur sont comme inseparables, & qu'il s'en fait une seule Passion; parcequ'il est aussi tres rare que l'un se trouve sans l'autre, & que si nous sommes seurs que certains maux arriveront, ce n'est point tant cela une fuite, ou un non-vouloir formel, qu'une *Nollété*, s'il est permis de se servir de ce terme. Ainsi il est evident que l'Esperance n'est pas une simple opinion d'un bien à venir, ni la Crainte une simple opinion d'un mal à venir; mais que l'Esperance est une certaine elevation, ou relevement de l'Ame, *Elatio quadam Anima*, a cause de l'opinion du bien qu'elle souhaite, & la Crainte un certain resserrement, ou abbattement, a cause de l'opinion qu'elle a que le mal qu'elle fuit pourroit bien arriver.

De tout ce qui a esté dit jusques icy,

l'on peut, ce semble entendre d'où vient que quelques-uns sont faciles à espérer, & quelques-uns faciles à craindre. Car comme ceux-là espèrent facilement, ou qui par l'expérience connoissent que les difficultez que ceux qui ne sont pas expérimentez craignent ne sont rien, ou qui par la ferveur soit de l'âge, soit de leur propre constitution, soit du vin, ou de la Colere, ou de l'Amour, ou de quelque autre Passion, sont de telle maniere emportez qu'ils ne considerent pas les difficultez, ou croient qu'ils ont dequoy les surmonter par leur propre force, par leurs amis, par leurs richesses, ou qui estant pieux regardent la Bonté & la Toute-puissance Divine, & se confient sur leur bonne conscience, comme n'ayant point fait de mal à personne, ni sur tout fâché ceux qui sont les plus puissans, ou les plus emportez: Comme ceux-là, dis-je, espèrent aisement, il est constant que cela ne vient que de ce que l'espece du bien désiré meut plus fortement la Phantasie que ne font les especes des difficultez: Et comme les autres craignent aisement pour des raisons contraires, comme par exemple si quel-

qu'un a fait des experiences qui luy ayent fait connoitre des difficultez, ou que faute d'experience il s'en fasse où il n'y en a point, ou qu'il ne connoisse pas de quelle maniere il les faut surmonter; s'il est d'une telle lenteur, soit par la froideur de son temperament, de de son âge, ou autrement, que considerant toutes choses trop scrupuleusement il devient paresseux à assaillir de bonne heure les difficultez qui cependant viennent à presser; s'il ne se croit pas avoir assez de forces, assez d'Amis, ou de richesses pour vaincre les difficultez; si estant impie il croit que Dieu ne luy sera pas propice, ou plustost qu'il luy sera contraire; s'il a offensé des personnes qui soyent capables de se vanger, ou qui ne le veüillent pas davantage defendre, & ainsi de plusieurs autres choses qu'Aristote observe: Comme ceux-cy, dis-je, craignent aisement, il est constant que cela se fait parceque l'espece du mal meut plus fortement la Phantaisie que ne font les especes des moyens pour l'eviter. Mais remarquons icy trois, ou quatre choses considerables sur ce sujet.

La premiere, qu'y ayant divers des

grez d'Espérance, & de Crainte selon les marques convaincantes qu'on a qu'un mal doit inevitablement arriver; le Desespoir semble estre opposé à la Confiance, comme regardant le mal que nous desesperons de pouvoir éviter.

La seconde, que l'Espérance, & la Crainte sont de telle maniere opposées qu'elles se meslent néanmoins, & qu'il y a d'autant plus d'Espérance que la chose arrive, qu'il y a moins de Crainte qu'elle n'arrive, & d'autant moins qu'il y en a davantage, & ainsi au contraire. Et parce que la cause de ce mélange sont les raisons, ou les conjectures dont les unes montrent probablement que la chose arrivera, & les autres qu'elle n'arrivera pas, cela fait que lorsque les raisons qui montrent que le bien doit arriver, ou que le mal ne doit pas arriver previennent, l'Espérance domine; & au contraire que c'est la Crainte, lorsque les raisons qui montrent que le bien ne doit pas arriver, ou que le mal doit arriver previennent; & enfin que lorsque les raisons sont égales de part & d'autre, & que selon que l'Entendement prend garde aux unes, ou aux autres, celles-cy, ou celles-là previennent,

il naît une Passion mêlée d'Espérance & de Crainte qu'on peut appeller Inquietude, Balancement, *Fluctuatio*.

La troisieme, que la division principale de l'Espérance est celle qui en fait les unes vraies, & legitimes, les autres vaines, & frivoles, parceque cette division regarde l'objet de l'Espérance, & de la Crainte, au lieu que les autres ne se font qu'à l'égard des divers degrez, à raison desquels l'Espérance est dite grande, ou petite, moindre, ou plus grande, tres petite, ou tres grande, & ainsi de la Peur.

La quatrieme, que l'Espérance en montant vers le souverain degre se termine à la Confiance, ou Assurance, comme la Crainte se termine au Desespoir; mais qu'on ne laisse pas de faire quelques divisions celebres de la Crainte. Telle est entre autres la Terreur que Cicéron définit, *une Crainte ebranlante*, ou qui est suivie d'une Pâleur de visage, d'un Tremblement de membres, d'un Craquement de dents : *Trepidatio* qui cause une palpitation de la poitrine, & un mouvement extraordinaire de la levre inferieure, comme aussi l'Horreur qui fait que tout le corps en se retirant

est ebranlé, approchant fort du Tremblement de membres. Tel est aussi l'Etonnement que le mesme Ciceron definit *une Crainte* qui oste l'Entendement & la Raison. Tel est enfin non seulement ce que les Latins appellent *Exanimatio*, qu'il definit *une Crainte qui suit, & accompagne l'Etonnement*, mais aussi la Consternation qui fait que les sourcils s'abbaissent, que les yeux se ferment, que tout le corps tombe, & s'abbat, comme aussi un certain Etourdissement, *Obstupefactio*, qui fait que les poils se dressent, & que la parole se trouve empeschée.

Obstupui, steteruntque Coma, & Vox faucibus hæsit.

Maintenant le principal Effet de l'Espérance est une certaine Elevation, ou un relevement d'Esprit, & une gayeté à agir; car comme l'Espérance est un pressentiment du plaisir à venir, cela fait qu'elle tient l'Esprit élevé, droit, & comme tendu, & prest pour la jouissance: Et parceque, comme l'on dit d'ordinaire, il n'y a nul bien sans peine, *Dis laboribus omnia vendunt*; pour cette raison elle est comme l'adoucisement des travaux, assaisonnant les incommodités d'une

d'une certaine douceur qu'on goute comme par avance, & disposant de telle maniere l'Esprit à faire tout ce qui est necessaire, qu'il devient dispos & prompt à executer. C'est pour cela que l'Esperance nourrit, & entretient non seulement les Laboureurs, comme dit le Poëte, mais tous les Hommes generalement, quelque chose qu'ils entreprennent, puisqu'ils ne font rien que par l'esperance de la recompense, de la gloire, ou de quelque autre chose dont il se puisse moissonner du plaisir. Certainement ce n'est pas sans raison que ce que les Anciens ont dit de l'Esperance, qu'elle estoit dans le fond de la boëte de Pandore, s'est rendu celebre; car entre les travaux de la Vie il n'y a rien qui soit plus selon la Nature que de penser quelque chose qui fasse concevoir de l'Esperance, comme n'y ayant point de plus present lenitif pour adoucir le mal qui nous tourmente; d'où vient que l'Esprit se flate, & se trompe plutost que de ne se donner point d'Esperance, & qu'il n'y a par consequent point de consolation plus douce que si l'on montre quelque chose d'où l'on puisse concevoir quelque Esperance.

L'Inquietude semble estre un effect de l'Espérance, car ceux qui espèrent ont accoustumé de supporter impatiemment le retardement, & d'estre inquiets; néanmoins si celuy qui espere est inquiet, il n'a pas précisément cela de l'Espérance, mais en partie de la Cupidité, qui jusques à ce qu'elle ait obtenu le bien ne cesse point d'aiguillonner, en partie de la Crainte qui survient que tandis que le bien est différé il n'intervienne quelque chose qui le détourne. Car du reste l'Espérance de soy tempere plutôt l'Inquietude, lorsqu'elle suggere que la Cupidité ne fera pas en vain, & qu'elle s'oppose à la Crainte qui se presente. De là vient qu'il n'y a aucune Passion de l'Esprit qui soit plus innocente, & plus convenable que l'Espérance si elle est considérée selon sa nature. Je dis selon sa nature, parceque par accident, & en tant que la Cupidité trop grande, & inconsidérée la rend assurée, elle peut avoir cela de mal, que l'Entendement ne se prenne pas assez garde de ces accidens qui font l'Espérance vaine, & qui causent souvent un repentir trop tardif.

Mais l'effet principal de la Crainte

ce est l'abbattement , & la lenteur de l'Esprit à agir. Car la Crainte , comme le disoient aussi les Anciens , est une certaine fâcherie avancée *Premoleſtia quadam* , & qui tient par conséquent l'Esprit abbatu par un pressentiment du mal qui doit arriver. Il est vray qu'il semble qu'on fait plusieurs choses gayement , & courageusement par la Crainte , mais ce qui porte , & incite à agir n'est pas précisément la Crainte , mais l'Esperance que l'action qu'on entreprend detournera le mal qu'on craint : Car la Crainte de soy abbat plutost, qu'elle ne donne du cœur. Aussi voyons-nous que lorsqu'il n'y a aucune esperance d'échapper du mal , & qu'ainsi il se fait une grande Crainte , tant s'en faut alors que la Crainte ajoute du courage , qu'elle l'oste mesme toutafait , en sorte qu'on tombe dans l'Etonnement , & dans la Consternation , & dans ces autres especes de grandes craintes ; d'où il est visible qu'il n'y a point de Passion plus dangereuse , & plus nuisible que la Crainte , quoyque par accident , & acause de l'envie qu'on a d'éviter le mal , elle soit quelquefois cause que l'Entendement consulte , &

cherche des moyens pour détourner le mal, ou pour le diminuer, ou pour le faire souffrir plus doucement.

Or parcequ'on a accoustumé de souf-
frir ces Espèces de grande Crainte
dont nous avons parlé à raison des di-
vers effets, il faut icy remarquer que la
cause generale des effets est l'impression
vehementte du mal laquelle se fait dans
le Phantasie, & selon laquelle les es-
pris envoyez au Cœur le poussent, le
piquent, & le font retirer en luy-mes-
me de telle maniere qu'il s'arreste, &
que son action, ou motion continue est
fort interrompue, ou entièrement em-
pechée. Car il s'ensuit de là que le
sang, & par conséquent la chaleur n'in-
stant plus de même dans les Arteries,
& que ne passant plus de même aux
parties externes, & spécialement à la
face, il s'ensuit, dis-je, que les membres,
& principalement le visage, deviennent
pâles, & que la chaleur manquant ils
se refroidissent, & qu'estant refroidis
ils ne sont soutenus & gouvernez que
foiblement, & qu'ils tremblent, de fa-
çon qu'il arrive mesmes quelquefois que
les Sphincteres estant debilitz, le Vén-
tre & la Vessie se laschent, & quelques

fois mesme encore les orifices des Veines qui sont dans le fond du Nez. Car si une trop grande Crainte oste l'Entendement, & la Raison, cela vient de la violence de l'impression qui fait que l'espèce du mal trouble, & occupe toute la Phantaisie, desorte qu'il n'y a plus lieu de raisonner, ni de prendre conseil. Pour ne dire point qu'il s'ensuit mesme quelquefois un tel Etourdissement, ou etonnement, que l'Ame ne s'applique plus ni à voir, ni à entendre, ni à parler, ni à faire aucune autre chose. Il arrive mesme aussi quelquefois par la force de l'impression que les cheveux se dressent dans la teste, & que le poil blanchit en une nuit. Car de mesme que par la Vieillesse les poils recevant moins de nourriture deviennent plus secs, & plus arides a cause des rides, & du resserrement des petis pores, & leurs petites surfaces plus polies, & plus capables de rendre ou renvoyer la lumiere, qui sont les conditions que nous avons dit estre necessaires pour qu'une chose paroisse blanche; ainsi il peut arriver que ce que la froideur de la Vieillesse, qui ne s'introduit que peu à peu, fait à la longue, un froid causé par.

une grande peur le fasse en un moment. Enfin l'impression peut estre tellement forte & violente, que l'on en perde tout sentiment, & que la Mort mesme s'en ensuive, le Cœur estant entièrement troublé dans sa fonction, les esprits Vitaux ne s'engendrant plus faute de mouvement, la chaleur manquant par la mesme raison, & le froid s'emparant non seulement des extremittez, mais aussi des parties intérieures. Maintenant l'Audace ou le Courage suit l'Esperance & la Confiance, comme la Pusillanimité, ou Lascheté suit la Crainte, & le Desespoir. Car lorsque nous esperons fortement, & que nous nous promettons de surmonter par nos efforts les difficultez qui se presenteront, & d'obtenir le bien, ou d'éviter le mal, alors nous devenons Courageux, & prenons des forces & des esprits pour entreprendre, & poursuivre: Mais lorsque nous craignons, ou que nous desesperons absolument d'obtenir le bien, & d'éviter, ou de surmonter le mal, alors nous perdons courage, & devenons lasches, & paresseux. D'où vient que l'Audace est une *Passion* par laquelle l'Ame s'excite, & se porte à com-

Battre les difficultez, ou les maux qu'elle croit pouvoir surmonter : Et la Pusillanimité une Passion par laquelle l'Âme s'abat ou retombe, pour ainsi dire, en elle-même, & refuse de lûter avec les difficultez, ou les maux qu'elle ne croit pas pouvoir surmonter. Or je dis que par l'Audace l'Âme s'excite ; parce que pour faire cette Passion il faut qu'il soit proposé un bien considerable & difficile à obtenir ; c'est pourquoy cōme il faut passer par des difficultez avant que d'y pouvoir parvenir, il est necessaire que l'Âme examine si elles pourront estre surmontées, & que les trouvant surmontables, elle soit relevée par l'Esperance de les pouvoir surmonter, & entreprenne enfin de les attaquer, & de les vaincre. Je dis aussi que par la Pusillanimité l'Âme tombe, parceque pour que la Pusillanimité s'engendre, il ne faut pas qu'il soit proposé un simple mal que l'Âme comme en se detournant evite, mais il faut que ce soit quelque mal considerable, & qui paroisse difficile à éviter, ou à surmonter ; de telle sorte que l'Âme ayant raisonné, & conceu la difficulté insurmontable qu'il y a de le vaincre, elle s'abbatte sans oser rien entreprendre.

De tout cecy il est evident que Audace semble veritablement tendre directement, & primitivement vers le mal, c'est à dire les difficultez, les travaux, & les incommoditez; mais parcequ'elle y tend comme vers des moyens ou pour obtenir quelque Bien, tel qu'est la victoire, la gloire, le commandement, les richesses, &c. ou pour eviter quelque Mal, comme les pertes, l'infamie, la servitude, la pauvreté, la mort, ou mesme pour surmonter un mal, ou lorsqu'on y est tombé, pour s'en tirer en s'elevant par exemple de la misere à une meilleure fortune, de la servitude à la liberté, de la pauvreté à l'opulence, de l'incertitude de la vie à la sèureté; pour cette raison on peut dire qu'elle tend au bien par soy, c'est à dire qu'elle se propose le bien comme son but; puis qu'eviter même le mal tient lieu de bien. Et certes, lorsqu'un homme Courageux semble poursuivre un bien qu'il doute de pouvoir obtenir, il regarde un autre bien qu'il espere acquerir, à sçavoir la gloire qui suit de ce que dans les grandes choses c'est assez d'avoir osé; & de mesme, lorsqu'il combat contre un mal d'où il voit qu'il ne se pourra pas tirer;

comme lorsqu'il est au milieu des Ennemis ; il regarde la gloire qu'il espere qui luy viendra de n'avoir pas cédé à un mal pressant , & n'ayant aucune esperance de se sauver, d'avoir au moins vendu sa vie bien cherement.

J'ajoute mesme qu'encore que l'Audace se preme presque en mauvaise part, on peut néanmoins conter entre ses especes la Temerité , & la Magnanimité : La Temerité, lorsque quelqu'un inconsiderement, & par une vaine esperance, ou par trop de confiance, & sans avoir aucun egard à la difficulté, & au peril, se commet à tout, & entreprend quelque chose que ce soit avec precipitation, sans raison , & sans mesurer les forces : La Magnanimité , lorsque quelqu'un ayant meurement considéré toutes choses , & ayant conçu une esperance raisonnable , s'expose sagement au peril, & combat genereusement. D'où vient qu'il y a cette difference entre l'une & l'autre , que le repentir suit d'ordinaire la Temerité, comme la constance suit la Magnanimité, & que le Temeraire prompt à entreprendre , est lent dans l'execution, au lieu que le Magnanime plus lent à entreprendre.

est plus courageux dans l'exécution ; celui-là tombant dans des malheurs imprévus, & celui-cy ayant déjà prémédité, & exécuté toutes choses en son Esprit.

Demefme, quoyque la Pusillanimité se prenne d'ordinaire en mauvaife part, l'on en peut néanmoins auffi distinguer deux efpeces, la Lafcheté, ou l'Infenfibilité, & la Patience : La Lafcheté, ou Stupidité, lorsque quelqu'un est tellement infensible, paresseux, & se defiant de fes forces, qu'il n'a pas la hardieffe de rien confulter, & de tenter s'il n'y auroit point quelque moyen de furmonter la difficulté, & le peril : La Patience, lorsque quelqu'un ayant prudemment confulté la chose ; & reconnoiffant que s'il combattoit ce feroit en vain ; & mefme avec plus de perte, & de domnage, il se fortifie tellement l'Esprit qu'il foufre constamment ce qui ne se peut eviter. Où il faut remarquer en paffant que la Nature, ou l'habitude peuvent faire que tel qui fera tres courageux dans l'Armée, & au milieu des epées, tremble & manque de cœur à la vue d'une lancette dont on le va faigner.

Mais sans nous arrester à cecy , l'on fait ordinairement l'Insolence, & l'Impudence des especes d'Audace, l'Humilité, & la Pudeur des especes de Pusillanimité, ou de Couïardise. Car l'Insolence est lorsque quelqu'un se vanto outre mesure , qu'il rabaisse les autres, & que sans qu'ils l'ayent attaqué, il les insulte soit par affronts, soit par injures: D'où vient que non seulement l'Ostentation, la Vanité, ou la Vanterie se peuvent rapporter icy , mais generalement encore la Superbe , la Fierté, l'Effronterie , l'Arrogance , &c. L'Impudence est lorsque quelqu'un sans avoir aucun egard à la bienséance, & sans avoir aucune crainte d'infamie, s'emporte à dire & à faire toutes choses.

L'Humilité est lorsque quelqu'un se resserre tellement qu'il se meprise, & se rabaisse outre mesure, elevant en mesme temps les autres par trop , & les flattant, ou les caressant soit de paroles, ou autrement : D'où vient que l'on peut icy rapporter , non certes cette vertueuse & religieuse Humilité , mais celle qu'on appelle Bassesse d'Esprit , & mespris excessif de soy - mesme , Complaisance , Flatterie , Feintise ,

Deguisement , Faux-semblant

Pour ce qui est de la Pudeur , comme Aristote la definit *Vne crainte d'infamie*, & Agellius *La crainte d'une juste reprehension*, elle peut estre prise en deux façons : L'une entant qu'elle est Vertu , & alors ce n'est point tant une crainte qu'une precaution qu'on a de ne dire , ou de ne faire rien contre l'Honnesteté d'où la Renommée puisse estre blessée, & d'où l'on puisse encourir une juste reprimende ; desorte que c'est presque la mesme chose que la Retenue *Verecundia*, l'Ingennité, la Modestie: L'autre entant que c'est une Passion par laquelle quelqu'un considerant que sa renommée est en danger , ou se va perdre pour avoir dit, ou fait quelque chose de deshonneste , il rougit de confusion; & de mesme lorsque quelqu'un a aussi de la confusion , & qu'il rougit pour voir faire quelque chose de deshonneste devant soy , ou pour entendre dire ses loüanges, & principalement lors qu'il ne s'y attend pas ; auquel cas ce n'est point aussi tant une crainte, que la confusion mesme née non seulement de l'opinion de l'infamie à venir, mais aussi principalement de l'infamie presente ,

& sur tout dans celuy qui dit, ou fait quelque chose de deshonneste.

Car dans celuy qui a honte pour avoir veu commettre à un autre quelque chose de deshonneste, la confusion naist de ce que cet autre a eu si peu de soin de sa renommée, & si peu de consideration pour ceux qui sont presens, & spécialement pour luy dont il eust deu faire plus d'estime. Et dans celuy qui entend ses loüanges, elle naist de ce qu'il n'est pas préparé à supporter les yeux de ceux qui estant presens les vont tournant vers luy sans les pouvoir toutefois détourner. Ainsi lorsque Ciceron dit que ceux qui sont Pudiques rougissent mesme de parler de la Pudicité, cette confusion vient de ce qu'ils se sentent trop foibles pour supporter les yeux trop attentifs des Auditeurs, & leurs pensées trop fortement rendues sur eux.

Touchant les effets de l'Audace, ou du Courage qui se manifestent principalement dans le corps mesme, ils ne sont autre chose que des circonstances de l'impetuosité, par laquelle l'Homme de cœur s'excite, & s'appreste à entreprendre, & à executer. Car comme il

est besoin de forces , & que pour faire usage de ces forces il faut avoir la Poitrine ferme , pour cette raison la Poitrine se tend , & cela par l'effort , & le pressement du Diaphragme comme du plus fort , & du plus nerveux de tous les Muscles , lorsque cependant les membres destinez pour l'exécution se tendent. Et non seulement les bras & les mains , & s'il faut frapper quelque chose du pied , les cuisses , & les pieds se preparent pour agir , mais la Teste conspire aussi lorsqu'elle s'affermir par un col enflé , & que les yeux avec les sourcils qui s'elevant , & le front qui se ride , se fixent , les machoires se pressant , & tout le visage se faisant affreux , terrible & menaçant. Et mesme parceque le mouvement de l'Audace n'est point sans quelque espece de Colere acause de la resistance , & de la difficulté de l'emporter , le Sang s'echauffe de telle maniere dans le Cœur , que non seulement les forces sont par là redoublées , mais que le visage , comme dans la Colere devient rouge , & enflammé. Car si l'Homme courageux , mais bien censé passit quelquefois au commencement , c'est la Crainte que la chose ne

succede pas acause des difficultez qu'il a preveües qui fait cela ; & si un Temeraire passit quelquefois dans les difficultez qu'il voit estre insurmontables, cela se fait acause du repentir trop tardif qui le presse, & de la terreur qui luy saisit le cœur, & luy oste les forces. Pour ce qui est de la Pusillanimité, ou Lascheté, il ne faut pas demander de la tension, & de la fermeté de la Poitrine, ou des autres parties, mais plustost du relaschement, du tremblement, & tout ce qui a accoustumé d'accompagner la peur.

C'est pourquoy nous dirons seulement ce mot à l'égard de la Pudeur; car comme la Pudeur est ordinairement suivie de quelque rougeur de visage, & que cependant la Pudeur est rapportée à la Pusillanimité, l'on demande comment est-ce que cela se peut faire, puis-que la Pudeur est une Crainte, ou n'est point sans la Crainte dont la Pâleur est la compagne? L'on peut donc dire qu'Aristote a véritablement défini la Pudeur dans ses Morales, *Une crainte d'infamie*; mais que dans ses Livres de Rhetorique elle est définie *Une certaine confusion à l'égard des choses qui semblent*

toucher la réputation. Car par ce mot de confusion qu'il apporte, & dont mesme nous-nous servons, il semble marquer la cause de la rougeur; comme pouvant venir de ce que la Phantaisie estant troublée, & les esprits portez en confusion du Cerveau au Cœur, il se fait une effervescence du sang dans le Cœur, de telle sorte que le Sang & les esprits sont transmis en plus grande abondance, & avec plus de force jusques aux petites arteres du visage.

CHAPITRE VII.

De la Colere, & de la Douceur.

LA Colere, & la Douceur tiennent le dernier lieu entre les Passions. Car quoyque la Douceur soit plustost un Calme, ou une Tranquillité qu'un Trouble d'Esprit, & qu'ainsi il semble qu'on la doive mettre hors du nombre des Passions, neanmoins ce n'est pas un repos, ou une pure privation, mais un certain mouvement doux, & opposé à la Colere, qui est un mouvement turbulent. Or c'est avec raison que l'on

met la Colere au dernier lieu. Car de mesme que l'Audace naist de l'Esperance, l'Esperance de la Cupidité, celle-cy de l'Amour, &c. ainsi la Colere comprend non seulement l'Audace, mais presque toutes les autres Passions; en ce que celuy qui est en Colere souffre avec deplaisir l'injure receüe, a de l'aversion pour elle, en hayt la cause ou l'Autheur, desire de se vanger sur luy, espere de luy nuire, & de faire en sorte qu'il s'en repente, se porte hardiment à luy faire du mal, & se vange avec plaisir. De là vient que la Colere n'est point tant une simple Passion qu'un certain Enchainement de Passions, & qu'on la peut definir *Vne Passion qui fait que l'Ame par ressentiment de l'injure qu'elle croit avoir receue, par la hayne qu'elle a contre l'Autheur, & par l'ardeur qui s'est excitée dans le Cœur, respire la vengeance, afin que l'auther se puisse repentir de ce qu'il a fait, & n'ose plus y retourner.* Car par là tout ce qu'il y a de particulier dans la Colere semble estre assez bien marqué.

Sur quoy il faut remarquer qu'Aristote a eu raison d'enseigner que la Colere au contraire de la Cupidité est une

Passion ouverte, & sans embûches ; en ce
que celuy qui est en colere non seulement veut nuire , mais veut même que celuy qui luy a fait l'injure le sçache. Il faut aussi remarquer qu'Aristote dit plutost *Mespris* qu'injure , parceque cōme personne ne se met en colere que parce qu'il croit qu'on luy fait injure, ainsi personne ne croit qu'on luy fasse injure , que parce qu'il se croit meprisé , ou moins estimé qu'il ne merite par celuy qui fait le mal. Et certes quoy que nous-nous mettions quelquefois en colere contre des choses inanimées, & contre des brutes de qu'il ne semble pas que nous puissions estre meprisez ; cependant dans cette premiere & comme aveugle impetuosité nous concevons quelque espece de mepris , en ce que nous-nous regardons comme n'y ayant point d'injure, ou ne croyons pas qu'il y ait rien qui puisse justement nous faire du mal. Et c'est par cette sorte d'Instinct que les Brutes se mettent en colere, cōme si chaque Brute s'aimoit, & s'estimoit trop pour croire que qui que ce soit luy pût, ou luy dûst faire du mal ; & même elles ne semblēt pas estre incapables de discerner le mal qui est In-

jure , ou qui se fait malicieusement, & à dessein , de celuy qui n'est pas Injure, ou qui ne se fait pas à dessein, & par une mauvaise volonté : Car nous voyons que les Chiens, les Chats , & quelques autres Animaux ne se mettent pas en colere, ou ne se veulent pas vanger lorsque leurs Maistres les battent, ou lorsque se joüant entre eux ils se montrent les dents les uns aux autres. La Douceur, doit par consequent estre definie *Vne Passion par laquelle l' Ame ne considerant l'injure que comme nulle , ou legere, ne se fasche que peu, ou point du tout , ou n'est que peu ou point eprise de hayne contre l' Auëteur de l'injure , & ne se porte aucunement à la vangeance , ou que fort legerement.*

Et en effet , comme l'opinion d'avoir receu une injure enflamme, & augmente la colere, ainsi l'opinion de n'en avoir point receu fait ou qu'elle ne s'enflamme point, ou qu'elle s'appaise; & il arrive de là par consequent que ceux qui ont l'Ame forte, & genereuse, & qui se confient sur eux mesmes , se mettent moins en colere, & sont plus doux que les autres , parce qu'ils ne croient pas qu'on les meprise aisement, & qu'on

entreprenne aisement de leur faire injure ; au lieu que ceux qui ont l'Âme basse & lasche, & qui connoissent leur propre foiblesse, sont bien plus Colériques, & plus difficiles à adoucir, parce qu'ils soupçonnent, ou croient qu'on les meprise, & qu'on les offense aisement. Et c'est pour cela, dit Aristote, que les Malades, les Pauvres, les Amans, ceux qui ont soif, & généralement ceux qui desirent quelque chose & qui ne la peuvent obtenir, se mettent aisement en colere, & sont tres faciles à estre emeus: Et Plutarque, que les femmes sont plus sujettes à la colere que les hommes, les malades que les sains, les jeunes gens que les Vieillards, & les mal-heureux que ceux qui sont fortunez.

Or il semble que de ce qui a esté dit jusques icy l'on peut entendre quelle doit estre la motion des esprits qui fait la colere. Car puisque la Colere est une chaine de Passions qui ont leurs mouvemens differents, il faut que les esprits soient meus differemment, & qu'ils agitent le Cœur, & l'Âme, & spécialement qu'ils fassent que le Sang s'enflamme dans le Cœur, & que la poitrine s'échauffe. Car comme le Cœur se resserre par la douleur que l'opinion

d'une injure receüe excite , ainsi il se dilate par le plaisir que cause une vengeance meditée ; & comme il hayt , & a de l'aversion pour l'auteur du mal , ainsi il embrasse tout ce qui se rencontre estre capable de luy nuire ; & comme il fuit le mal qui l'atteint, ainsi il poursuit celuy qui le fait ; & cômela crainte que le mal ne persevere l'abbat , ainsi l'esperance de s'en delivrer par la vengeance le releve. C'est pourquoy il faut que le sang agité par ces differens mouvemens s'echauffe , & boüillonne dans le Cœur , & que la paresse , & la pusillanimité estant surmontées par cette chaleur , l'audace & le courage portent comme une espee de torrent à la vengeance , à moins qu'il ne se trouve quelque puissant obstacle qui en arreste le cours.

Au reste , comme le mouvement de la Colere est de telle maniere composé d'Aversion, & de Pour suite, qu'il consiste neanmoins principalement dans la Pour suite; on peut entendre que le bien que celuy qui est en colere se propose ptevant au mal dont il a aversion, c'est à dire que le plaisir qu'il espere est plus puissant que la douleur qu'il sent ; de

forte que ce n'est pas sans raison qu'on dit d'ordinaire , *qu'il n'est rien de plus doux que la Vengeance.*

Mais quel est ce bien que l'on espere tirer du mal que l'on fait à autrui par la vengeance? Celuy-là même que nous avons marqué dans la definition de la Colere , à sçavoir d'estre desormais à couvert, & en seureté du costé de l'offenseur , ou de luy oster toute envie de nous attaquer à l'avenir , comme n'y ayant rien qui donne plus de cœur pour une seconde injure que de n'avoir pas esté puny de la premiere ; & c'est pour cela que nous nous portons incontinent à luy oster tout courage soit en luy ostant la vie , les armes , & tous les moyens de nuire desormais , soit en le blessant de telle maniere dans son corps , dans sa renommée , dans ses biens, qu'il se repente de la faute qu'il a faite, & que craignant un pareil traitement il n'ose plus y retourner. Joins que ce chatiment est un exemple pour les autres, & que la tache de lâcheté marquée par le mepris de l'offenseur semble estre lavée , & effacée par la vigueur de la vengeance.

Maintenant il seroit inutile de vou-

loir parler du mouvement de la Douceur ou Mansuetude , puisque ce n'est autre chose , comme dit Aristote, *quàm sedatio* , & *remissio Ire* , qu'appaiser , & temperer la Colere. Il seroit aussi inutile de nous arrester aux differentes especes de ces Passions. Car pour dire en un mot, ces especes de Colere qu'on nomme d'ordinaire Bile , Fiel, & Ciceron *Exandescencia*, ne sont autre chose que la Colere , entant qu'elle prend feu subitement. Celle qu'on appelle Amertume n'est autre chose qu'une Colere de durée , ou qui à la maniere d'une saveur amere fache , deplaist, & dure long-temps. Celle enfin qu'Aristote appelle *Morositas, ac Sevitia* fait qu'un homme en colere n'a point de repos jusques à ce qu'il se soit vengé. Pour ce qui est aussi des especes de Douceur, l'on sçait que l'une est appelée Mansuetude , & l'autre Clemence, que la premiere regarde indifferemment tous les hommes, & que la derniere ne regarde que les Inferieurs, comme nous dirons dans la Morale.

Il seroit aussi superflu de vouloir icy parler de oes effets de Colere qui passent au dehors , l'on sçait assez qu'ils

sont le plus souvent suivis d'un repentir tres amer , au lieu de la douceur du plaisir qu'on s'estoit promise. Quant à ceux qui se tiennent, & se sentent dans le corps, leur diversité est grande, mais ils naissent tous de ces mouvemens intérieurs des esprits , du Cœur , & du Sang dont il a esté parlé. Il faut seulement remarquer que n'y ayant point de Passion plus turbulente, ce n'est pas merveille que de cette ebullition de sang qui se fait au dedans du Cœur, & de cette grande frequence & violence de poux qui s'en ensuit , il s'engendre quelquefois une si grande chaleur, qu'elle soit pernicieuse au corps , & à l'Esprit. Car il arrive aisement , principalement dans un corps qui n'est pas trop sain, qu'elle forme une dangereuse fièvre. Et d'ailleurs cette chaleur peut bien monter à la teste , & au cerveau avec tant de force , & d'impetuosité, qu'y formant comme une espee de nuage avec l'humidité qui s'y rencontre & que couvrant ainsi les especes des choses, l'Ame attentive à la vangeance seule , ne disterne rien autre chose, de telle sorte qu'il n'y ait plus moyen de raisonner, de deliberer, de juger.

Ce

Ce qui est icy à observer , c'est que les Passions estant de certains mouvemens, & de plus qu'y ayant des Animaux, & des hommes dont les uns sont plus ou moins enclins à ces mouvemens, il faut par consequent que cette inclination vienne en partie de la constitution naturelle du corps, & en partie de l'habitude contractée par la repetition frequente des mouvemens. Car en premier lieu , quoy que ces mouvemens s'attribuent spécialement à l'Ame, neanmoins acause de la jonction interne de l'Ame avec le corps, & du rapport mutuel, ou de la sympathie qu'ils ont entre eux , il arrive que demesme que le mouvement de l'Ame redonde sur le Corps, ainsi la constitution du Corps, ou comme on parle d'ordinaire, la Complexion, & la temperature donne occasion à ces mouvemens. Car comme les Passions dependent de l'opinion, & que l'opinion se forme selon que les especes des choses se presentent à la phantaisie, & que les especes des choses sont presentées selon le mouvement des esprits qui s'engendrent, & se meuvent diversement selon le melleage particulier des humeurs, & selon la

temperature des parties, il est visible que les mouvemens de l'Ame dependent de la temperature, & de la constitution du Corps. De là vient que dans les Bilioux l'espece de l'injure que la moindre offense imprime se dilate incontinent par l'ardeur de la bile, & par consequent l'opinion par laquelle la Colere est excitée & enflammée. D'ailleurs, comme la Faculté motrice a besoin d'un organe pour mouvoir, que l'organe doit estre diversement flechy pour faire les divers mouvemens, que l'inflexion souvent reiterée le rend plus disposé pour ces mesmes mouvemens, & que cette disposition n'est autre chose qu'une habitude, comme nous avons expliqué en son lieu; il s'ensuit que la faculté par laquelle l'Ame fait ces mouvemens qui sont des Passions, rend les organes d'autant plus flexibles & obéissans, & devient elle mesme d'autant plus propre, & plus encline à les mouvoir, plus elle s'exerce, & plus elle reitere ces mesmes mouvemens; en sorte qu'il arrive, comme dit Cicéron, *que l'agitation d'Esprit demeure, vieillit, & s'enracine pour ainsi dire dans les veines, & dans la moëlle.* Car, ajoute-t'il,

lorsque l'on s'est une fois laissé emporter à la convoitise de l'argent, & qu'on ne s'est pas incontinent servy de la Raison comme d'une Médecine Socratique pour guerir cette convoitise, elle passe dans les veines, & ce mal demeurant adberant aux entrailles, devient une maladie inveterée qui ne se peut deraciner, maladie qui s'appelle Avarice, & il en est demesme des autres maladies, de l'Ambition, de l'Amour, &c. Et c'est ce qui fait que nous voyons non seulement que ceux qui sont naturellement portez à une Passion y deviennent plus enclins par l'usage frequent (car c'est ainsi que ceux qui s'adonnent au vin, aux femmes, au jeu, deviennent plus yvrognes, plus pailards, plus fous du jeu, &c.) mais que ceux là mesme qui ont de la pente à une Passion deviennent aussi enclins à l'opposite par l'usage contraire, comme les Avars à la prodigalité, les Ambitieux à la modestie, les Impudiques à la continence, & ainsi des autres.

De tout cecy l'on peut entendre que quelquefois les Conjectures physionomiques peuvent avoir quelque chose de vray. Car comme les Mœurs de l'Esprit suivent souvent le temperament

du Corps, & que le temperament se manifeste souvent par des signes extérieurs, il arrive que ces signes font connoître le temperament, & que du temperament on infere les mœurs, ou les inclinations à de certaines Passions; je dis les inclinations, & non pas les Passions mesmes, parceque, comme il a esté dit, il se peut faire que quelqu'un résiste à l'inclination, & qu'il la change en une habitude contraire, en sorte que le Physionomiste se puisse tromper s'il determine quelque chose de la Passion comme de l'inclination. A propos de quoy il ne faut pas taire ce que Cicéron entre autres raconte de Socrate. Lors, dit il, que dans une Assemblée Zopyrus qui faisoit profession de connoître la nature d'un chacun en regardant le visage, l'eut chargé de toutes sortes de vices, Zopyrus fut moqué du reste de l'Assemblée qui ne reconnoissoit point ces vices dans Socrate : Mais Socrate le defendit lorsqu'il dit que ces vices estoient en luy, mais qu'il les avoit abbatu par la raison.

A l'égard de ce que nous venons de dire, que le temperament se manifeste par de certains signes extérieurs, c'est ce qui semble estre evident. Car soit

que les tempéramens se considerent selon les humeurs, où les quatre premieres Qualitez entre lesquelles il y en ait une predominante, de la maniere dont on a coûtume de les attribuer aux Elements, en sorte que l'un soit dit bilieux, ou chaud & sec, l'autre sanguin, ou chaud & humide, l'autre pituiteux, ou froid & humide, l'autre melancolique, ou froid & sec; il est constant qu'on s'apperçoit de la chose par l'habitude mesme du Corps, par la couleur, par la voix, par le poux, par les excremens, & autres signes de la sorte familiers aux Medecins.

Aristote ajoute qu'on a mesme accoustumé de prendre des indices non seulement de la comparaison des divers Sexes, comme si quelqu'un ressemble plus à la femme qu'à l'homme, ou des hommes de differentes Nations, comme s'il naist quelqu'un en France qui ait plus de ressemblance avec un Ethio-pien qu'avec un Européen; mais encore du rapport qu'il y a avec d'autres Animaux, comme si quelqu'un a dans le visage, dans les yeux, ou dans une autre partie quelque chose de semblable à un Singe, à un Lyon, à une Ai-

gle, ou autre. Il ne faut néanmoins pas s'imaginer que cecy favorise les Phylionomistes, & les Chyromanciens avec leurs badineries de montagnettes, & de lignes qu'ils font remarquer dans la paume de la main, & d'où ils veulent qu'on puisse tirer des conséquences du bon, ou du mauvais naturel. Car pour ne dire rien des petites Montagnes, ou muscles éminents qu'on sçait estre destinez pour le mouvement, ces lineamens semblent n'estre autre chose que les plis de la peau qui sont destinez pour fermer la main, & qui sont formez dès le ventre de la Mere, dans lequel l'Embryon est les mains fermées, & serrées contre les yeux; le serrement, ou la compression des mains se faisant désormais selon ces mesmes lignes.





LIVRE VI.

DE LA

FACULTE' MOTRICE

DES ANIMAUX,

ET DE LEURS

DIFFERENTES MOTIONS

OU MOUVEMENTS.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que la Faculté-Motrice
des Animaux.*

L nous reste à parler de la force, ou faculté Mouvante qui dans les Animaux suit la Connoissante, & l'Appetante, & que la Mere Nature lorsqu'elle a entrepris la fabrique des Animaux semble avoir donnée comme le complement de son ouvrage : Car comme le corps de l'Animal estant for-

me, il n'est plus besoin que de le conserver en luy donnant le moyen de se porter aux choses qui luy sont utiles & salutaires, & de fuir celles qui luy sont contraires, la Nature à deu pourvoir à ce que l'Animal peut se mouvoir afin de se procurer celles-là, & d'éviter celles-cy, d'ou il est visible que le mouvement auquel cette faculté est destinée, doit estre le mouvement *Local*, lequel consiste, par exemple, à marcher, à voler, à nager, à ramper, ou à mouvoir le bras, la teste, la lague, & ainsi des autres differens mouvemens ; mais avant que de parler de la diversité de ces mouvemens, il nous faut premierement dire quelque chose de la Vertu Motrice mesme, de l'endroit où elle reside, & des organes dont elle se sert.

Pour tenir donc cette methode, il semble que la force Mouvante, ou la Vertu-Motrice se doit prendre de la nature mesme, & de la contexture de l'Ame. Car si les raisons que nous avons apportées pour montrer que l'Ame est de nature ignée font quelque chose, il est constant que la Vertu-motrice dont l'Ame est douée n'est autre chose que celle du feu mesme, qui par sa vigueur,

ou mobilité naturelle se meut premièrement luy mesme , & puis les autres corps contre lesquels il hurte , comme il arrive dans les Canons , qui est l'exemple sensible que nous en avons apporté. Il est vray que cette mobilité pourroit peuestre anterieurement estre rapportée aux corpuscules, ou aux Atomes dont le feu est formé , ce mouvement leur estant naturel ; mais il suffit icy de la rapporter aux esprits , qui estant de nature ignée , & par consequent tres mobiles , sont à raison de cette mobilité propres à pousser , & à mouvoir le corps, & ses parties : Je dis à raison de cette mobilité ; car comme nous avons montré en son lieu , il n'est pas possible qu'un corps imprime du mouvement à un autre, qu'il ne soit luy-mesme en mouvement, c'est à dire qu'il ne soit luy-mesme dans l'agitation ; de sorte que la Vertu-motrice par le moyen de laquelle l'Animal est meu semble n'estre par consequent que la mobilité mesme, ou le mouvement mesme des esprits.

Pour ce qui regarde le Siege de cette force, ou le principe d'ou elle deconle, l'on trouve la mesme diversité d'O-

DE LA FACILITE

Le Cerveau est le Siège de la Phâ-
sion, & le Cœur est l'Appoit; car
c'est de l'Appoit que d'accord
avec les autres parties pour recevoir
les esprits vitaux, ceux qui
viennent du Cœur, que le Cœur est le
siège de la vie, & que la
faculté de la vie est dans le Cœur, &
que le Cœur est la source avec
laquelle les esprits vitaux ont leur origine
du Cerveau, & qu'ils se répandent
dans le Cerveau: Or l'Appoit nous
ayant fait voir évidemment que le Cer-
veau est le siège des esprits, & non
pas le Cœur, nous devons nous en tenir
à ce que nous avons vu, & le
siège de la vie est donc le Cœur, &
non pas le Cerveau; de
même que les esprits vitaux ont leur
origine dans le Cerveau, & non pas
dans le Cœur; nous parlerons seule-
ment de l'Origine des esprits vitaux, &
de la Faculté de la vie.

Il est connu que le Muscle
est l'origine immédiate du mouvement
volontaire, mais parce qu'entre la
chair, la membrane, & son ligament,
il est pourvu de veine, d'artère, de
nerf, qui lui portent chacun de leurs
principes le sang, les esprits vitaux, &
les esprits animaux, l'on est en peine

de ſçavoir lequel de ces trois derniers peut eſtre l'organe mediate de ce mouvement. Or l'on a obſervé que cela appartient ſpecialement au nerf ; parce que la veine, ou l'artere ayant eſté liée, ou coupée au deſſus de ſon inſertion dans le Muſcle, le mouvement ne laiſſe pas de ſubſiſter dans le muſcle ; au lieu que le nerf ayant eſté lié, ou coupé, le mouvement ſ'évanoüit entierement, quoy qu'il demeure dans les parties ſuperieures, c'eſt à dire depuis la ſection juſques au Cerveau, ou à la moëlle de l'eſpine, qui n'eſt autre choſe, comme nous avons dit ailleurs, que le Cerveau meſme allongé. Joint que lors que cette moëlle de l'eſpine a eſté coupée, le mouvement perit dans les nerfs qui ſortent au deſſous de la ſection ; ce qui eſt une marque que la vertu motrice qui inſtue de la moëlle dans les nerfs, inſtue du cerveau dans la moëlle ; & de là l'on a conclu, non ſeulement que le Cerveau doit eſtre le Siege de la vertu motrice, mais que c'eſt particulièrement par les nerfs que ſon influence eſt tranſmiſe aux parties qui doivent eſtre meües. Mais on eſt en peine de ſçavoir en quel ſens cela ſe doit prendre.

Sur les nerfs, dit-on, sortent d'un principe commun, & d'un, d'autre d'un autre, & la partie vers le principe reculant, pourroit venir au-devant d'une autre, aux nerfs, mais comme ils sortent de la moëlle qui est une seule moëlle, tendue, & tendue, & qu'ils ont eux-mêmes sans leur commencement & des nerfs, & des tendons, ils ne peuvent par conséquent pas être propres pour amener les parties, ni pour être les vrais & physiques organes du mouvement. Admettez que le muscle tire, ou mène vers la tête, & cependant que l'insertion du nerf n'est précisément pas à la tête du muscle, mais en autres, ou au delà, ou au milieu, & quelquefois même au delà du milieu; ce qui est une marque que l'attraction, ou le mouvement par lequel la partie est amenée vers la tête, ou vers le principe du muscle, se fait par une autre chose que par le nerf.

Que dirons-nous donc qui vienne du cerveau au muscle par l'entremise du nerf sans lequel le muscle soit rendu incapable de mouvoir? Certainement il semble que ce n'est autre chose que le commandement de mou-

voir qui par l'arrivée des esprits transmis par le nerf soit comme signifié au muscle, de façon que le muscle sans cet abord d'esprits demeure comme endormi, au lieu qu'estant par là excité, & comme reveillé, il agisse.

Mais pour mieux expliquer la chose, comme le muscle tient lieu d'une corde; qui estant attachée par une de ses extremitéz à une chose ferme, & par l'autre inserée dans une autre chose qui soit pareillement ferme & solide, attire celle-cy vers celle-là; pour cette raison nous voyons que le muscle non seulement se termine evidemment en une queue, qui est vulgairement appelée le tendon, mais que sa teste même est aussi d'une substance tendineuse, laquelle se divise ensuite en plusieurs fibres qui se repandent par la chair, & qui venant à se ramasser, font cette queue ou tendon que nous venons de dire; de façon que la chair semble n'estre destinée que pour remplir les interstices des fibres tendineuses, & pour contribuer en se laschant vers les costez à faire venir la queue vers la teste, & que c'est le tendon qui depuis la teste jusques à l'extremité de la queue,

se retire, s'acourcit, & ainsi fait l'attraction d'une partie à l'autre ; comme il en est, dis-je, de la sorte, il est fort vray-semblable que cette force naturelle du muscle à pouvoir se resserrer, s'acourcir, & se retirer, n'appartient pas à la substance charnue, mais au tendon, qui estant coupé à la teste se retire tout vers la queue, qui estant coupé à la queue se retire tout vers la teste, & qui estant coupé aux deux extremittez se retire tout vers le milieu ; au tendon, dis-je, auquel cette vertu de se mouvoir, c'est à dire d'attirer, & de se retirer soit autant naturelle que celle du Cœur est naturelle au Cœur, celle du Cerveau au Cerveau, celle du Diaphragme au Diaphragme, avec cette seule difference que ces parties sont dans une action continuelle, & se meuvent par une necessité naturelle, & sans attendre aucun commandement ; au lieu que le tendon n'agit pas continuellement, mais seulement lorsque les esprits qui luy viennent du Cerveau par les nerfs le frappent, l'excitent & l'avertissent, pour ainsi dire, qu'il aie à se resserrer, & par ce moyen amener, & attirer une partie vers l'autre. C'est

pourquoy rien, ce semble, n'est transmis du Cerveau au muscle par l'entremise du nerf, que cet ordre, & ce commandement, qui est tel que la Volonté, ou l'Appetit, & l'Entendement, ou la Phantaisie comme Maitresse & directrice, signifie au tendon, ou au muscle comme à l'esclave, afin qu'il fasse tel, ou tel mouvement, & qu'il meuve telle, ou telle partie.

Mais voicy une difficulté qui se presente ; car comme le muscle fait ses mouvemens par le moyen des esprits, l'on demande si ces esprits sont ceux là mesmes qui viennent du Cerveau, ou si sont ceux que le tendon a deja en soy, & qui peuvent estre censez naturels au tendon ? Je repons qu'encore que les uns & les autres concourent, ceux là neanmoins qui sont anterieurement, & comme nez dans le tendon semblent estre principalement destinez pour cela, & le tendon devoir avoir en soy de quoy pouvoir executer le mouvement qui luy est commandé, & avoir par consequent en soy des esprits qui luy obeissent, & par l'action desquels il soit rendu, & puisse demeurer rendu s'il en est besoin, ces esprits estant princi-

palemment dans les fibres qui sont repandues par tout le muscle , lequel cependant s'etende aux costez, & se tiennent tendu par le moyen de ces esprits qui se meuvent , & font leurs allées & venues avec une rapidité incroyable, comme il arrive dans le mouvement Tonique.

Je sçais bien qu'on attribue ordinairement le tout aux esprits qui viennent du Cerveau , & qui sont transmis avec tant d'imperuosité , & en si grande abondance , que comme une espee de vent, ou de souffle impetueux ils gonflent & les nerfs , & les fibres , & par la seule disposition de la machine contraignent le muscle à se tendre , & le tendon à se retirer de telle sorte que le mouvement s'en ensuive.

Mais il est beaucoup plus probable que le tendon , comme j'ay dit , ait en soy , & puisse de soy executer les mouvemens commandez , & que les esprits qui viennent du Cerveau sont simplement destinez pour signifier le commandement au muscle , afin qu'estant par là excité , & averti , il agisse par la force naturelle qu'il en a. Car il en est du corps de l'Animal , dit Aristote ,

comme d'une Republique, dont chaque membre instruit par la Nature a assez de sens, & d'intelligence pour connoître, & distinguer les ordres qui luy sont signifiez par la faculté commandante, & supérieure, & assez de force en soy pour les executer.

Et defait, lors qu'on a tout fraichement, & bien adroitement separé un muscle, qu'on le tient par les deux bouts, & que venant à le picquer avec une aiguille, il se resserre, & ramene ses deux bouts vers le milieu, peut-on dire ou penser que l'aiguille envoie une abondance d'esprits qui s'en aillent enfler les fibres du muscle, & le forcer à se resserrer ? Et n'est-il pas plus raisonnable de s'imaginer qu'il en est du muscle comme d'une Huitre, & qu'ayant comme elle une Ame Sensitive, & par consequent assez de sentiment, & d'intelligence pour connoître ce qui luy est propre, ou nuisible, il est aussi de mesme qu'elle excité, reveillé, & déterminé par la picque, comme par une espece d'avertissement, à agir, & à se resserrer ? L'on en petit à peu prez autant dire du Cœur, d'autant plus que l'Anatomie nous apprend que ce n'est qu'un double

muscle, & qu'il n'y a personne qui ne voye que lors qu'un morceau du cœur d'une Tortue de Mer, qui une heure apres avoir esté arraché du corps de l'Animal sent estant picqué d'une aiguille, cette picque ne sçauroit probablement faire autre chose sinon exciter ce qui reste encore d'Ame là dedans, & comme l'avertir de se resserrer, & de fuir la solution de continuité qui la menace de son entière destruction.

Mais je veux, direz-vous, que le muscle estant animé soit de l'Ame Sensitive seule, comme dans les Bestes, soit de l'Ame Sensitive, & de la Raisonnable, comme dans les hommes, il ait son sentiment, & sa connoissance; en sorte qu'il n'ait besoin que d'estre poussé, excité, & averti pour connoitre ce qu'il doit faire; je veux mesme que ce qui luy vient du Cerveau pour l'exciter, & pour l'avertir soit tres peu de chose, que ce ne soit, par exemple qu'un seul & unique petit esprit, ou si vous voulez mesme que cette pulsion se fasse par propagation, & par la continuation des esprits dont le nerf soit plein depuis le Cerveau jusques au muscle, à la maniere du baston de lu-

miere des Stoïciens qui ne peut estre poussé par une extremité que l'impres-
 sion ne s'en sente à l'autre : Je veux
 mesme encore que l'Ame Sensitive soit
 comme une espece de petite flamme
 tres mobile, & tres active, ou, si vous
 aimez mieux avec les Auteurs des
 Atomes, que le muscle soit composé
 de corpuscules, ou d'Atomes qui soient
 tous dans une agitation tres rapide, &
 dans des allées & venues tres frequen-
 tes, en sorte que tous ces Atomes estant
 ainsi dans un mouvement continuel, &
 inamissible, n'ayent besoin que de quel-
 que legere pulsion pour estre determi-
 nez à se porter, à faire effort, & à faire
 effet, & impression vers un certain
 costé, en un mot, je veux bien tout ce
 qu'il vous plaira, mais comme le mou-
 vement du muscle se fait mechanic-
 ment, il reste toujours à expliquer
 comment la chose se fait.

Pour repondre en quelque façon à
 la difficulté, ne pourroit-on point dire,
 en supposant l'Opinion de ceux qui
 tiennent que l'Ame Sensitive est une
 espece de petite flamme tres mobile, &
 tres active, & que toutes les parties du
 muscle sont mesme composées de cor-

puscules qui sont comme dans une espee de mouvement tonique, & tous prests à estre determinez à la moindre impression vers un costé ; ne pourroit-on point , dis-je , s'imaginer que la chose se fist, comme on parle apresent, par une espee d'explosion , en sorte que ce qui est transmis du Cerveau au muscle soit comme une tres petite etincelle qui tout d'un coup cause ainsi que dans un Canon , un mouvement , une agitation , en un mot , une espee d'inflammation assez forte , & assez puissante pour tendre les fibres , & autres parties du muscle , & les tenir mesme quelque temps dans cette tension , de sorte neanmoins qu'il n'en soit pas de cette espee d'inflammation qui se fait dans le muscle comme de celle qui se fait subitement dans les Canons , & dans les Mines , mais de façon que les corpuscules de feu , ou esprits ignez qui sont dans le muscle estant retenus dans les petites fibres, & ne pouvant sortir tout d'un coup, soient comme une espee de vent, ou de souffle tres violent qui tende vers un certain costé , & qui tienne tout le Muscle gonflé, & tendu jusques à ce que l'Ame

M O T R I C E. soit
avertie par une autre & differente pul-
sion, les determine à un autre mouve-
ment qui se fasse vers un autre endroit,
ou s'abstienne elle mesme de faire au-
cun effort, enforte que les esprits soient
comme relachez, & ne causent plus
cette tension universelle des Fibres, &
autres parties du Muscle ? Voilà à peu
pres ce que l'on pourroit peuteestre re-
pondre, mais à dire la verité, cela est
bien éloigné de pouvoir pleinement
satisfaire, & c'est mesme, à mon avis,
ce que nous ne devons pas esperer, par-
ceque cela dependroit de connoitre la
nature de l'Ame, ce qui est infiniment
au dessus de la portée de nos Sens, &
apres tout il y aura toujours en cecy
trois choses tout à fait admirables.

La Première est ce choix des nerfs
qui sont spécialement destinez aux par-
ties dont le mouvement est commandé;
ce qui est d'autant plus admirable qu'un
de ces nerfs, par exemple celui de la
sixieme conjugaison, estant simple dans
son origine, ou dans le Cerveau, est de
telle maniere divisé, & sous divisé en
une infinité de rameaux qui se vont en-
suite insérer dans les diverses parties,
qu'il est etonnant que les esprits ou

entrez , ou poussez le long du tronc **ne** meuvent pas en mesme temps toutes les parties dans lesquelles se fait l'insertion des rameaux , de mesme que tous les rameaux des arteres battent tous ensemble par un seul & mesme mouvement dans toutes les parties par où ils passent, & sont tendus. Toutefois ce qui rend la chose moins etonnante , c'est que cette substance interieure du nerf, comme nous avons dit en son lieu, n'est autre chose qu'un amas de plusieurs petites cordes tres deliées qui sont , selon la remarque qu'en a fait Aristote, *que le nerf peut estre fendu en long, & qui sont tout autant de petis nerfs compris sous un nerf total.* Car par ce moyen il se peut faire que les esprits n'entrent pas du cerveau dans tout le nerf, mais seulement dans les petis nerfs qui sont tendus du Cerveau aux parties qui doivent estre commandées, & estre meües.

La Seconde est cette vitesse par laquelle l'espece du bien est exprimée, l'Appetit est emeu , la Phantaisie commande , le commandement est porté par les esprits selon toute la longueur des nerfs , les petites fibres repandues par tout le muscle sont frappées, le ten-

don se retire, une partie est amenée à l'autre ; car il est étonnant qu'encore que toutes ces choses se fassent successivement, elles paroissent néanmoins se faire en un moment : Et cette vitesse est d'autant plus admirable, que plusieurs parties sont quelquefois mêlées en même temps, & que les unes après les autres elles font leur mouvement avec une telle rapidité, comme lorsque les doigts de l'une & de l'autre main touchent un Luth, qu'on ne scauroit comprendre comment toutes les choses que je viens de dire soient multipliées & répétées à chaque mouvement ; n'y ayant aucun de ces mouvemens qui ne se fasse, & volontairement, & avec commandement, & chaque corde faisant le son que la main, & l'Entendement veulent, comme dit le Poëte, *quem vult manus, & mens.*

Il est vray qu'une chose contribue à cecy, à sçavoir la nature de l'Ame, qui estant une espece de feu, ou de flamme, est par consequent dans une continuelle, & tres rapide agitation, & peut communiquer des mouvemens tres rapides à ses facultez. Ajoutez à cela la nature des esprits, qui tenants de celle de l'A-

me, sont comme des rayons de lumière non moins vistes, & moins rapides que ceux du feu, ou du Soleil. Joint que les nerfs estant continus, & rendus non seulement depuis le Cerveau jusques au Cœur, mais encore jusques aux Muscles, & aux tendons de toutes les parties, l'impression qui se fait à une de leurs extremittez est incontinent sentie, & exprimée à l'autre.

La troisième est cette force par laquelle non seulement le bras, ou la cuisse, mais toute la machine mesme de l'Animal est meüe, dirigée, élevée, transportée. Car qui est celuy qui puisse aisement comprendre que ce peu de substance tenue que nous concevons estre dans le corps d'un Elefant le principe du mouvement, puisse agiter, & mesme faire soulever une si lourde, & si pesante masse? Mais ce qui fait aussi principalement pour cecy, c'est cette mesme nature de l'Ame: Car quoy qu'elle soit une espee de flamme tres subtile, & tres tenue, elle peut neanmoins par sa mobilité extreme en faire autant à proportion dans le corps de l'Animal que la flamme de la poudre dans un Canon lorsqu'elle chasse le boulet

boulet avec tant d'impetuosité, & qu'elle fait reculer toute la machine avec tant de force. Nous avons montré dans les Meteores que cette grande force de la flamme se doit prendre de la fréquence, & de la multiplication des corps de chaque corpuscule dont la flamme est formée ; Or le même se doit entendre de cette force par laquelle le corps d'un Animal est agité, & l'on doit concevoir qu'elle se fait, & s'excite par la fréquente, & multipliée agitation des esprits, de sorte que lorsque nous faisons effort sur de la terre ferme, & immobile pour en rejaillir, ou lorsqu'une partie se presse contre une autre pour en réfléchir, ou en un mot, lorsque tout le corps, ou quelqueune de ses parties se meut, il faut que les esprits soient interieurement meus & agitez avec une rapidité, & avec une fréquence qui suffise pour ce mouvement. Ce qui ne nous semblera pas improbable, si nous pensons que lorsqu'il nous semble que nous parlons avec tant de facilité, ce son ne se fait néanmoins que par l'agitation, ou les allées & venues si tres rapides, & tres fréquentes de l'Air au dedans de la Trachée-Artere, & du

Larynx, & si nous voulons bien nous persuader qu'un Moucheron ne se sent pas travailler lorsqu'il vole, & cependant qu'il meut ses aîles avec une fréquence, & une rapidité qui est capable de faire ce bourdonnement qui frappe nos oreilles si sensiblement.

Que doit-on donc penser après tout ceci, dira quelqu'un, de ce qu'Aristote propose, & soutient comme une espèce d'Axiome, à savoir *Que tout ce qui est meü suppose quelque chose d'immobile*? Certainement ceux qui admettent les Atomes n'admettront pas ce principe ainsi généralement énoncé; parce qu'ils tiennent que leurs Atomes sont dans un continuel & inamissible mouvement, & qu'ils n'ont pas besoin d'un appuy absolument immobile, & résistant pour en pouvoir comme rejailir: Néanmoins ils ne doivent pas nier que cela ne soit vrai dans les Animaux; parceque les mouvemens des Animaux ne se font pas selon de simples, & libres actions, mais selon les amas d'Atomes qui peuvent estre diversement comprimez, & poussez, & diversement repousser, ou faire rejailir. Car il est bien vrai que quelque premier principe

de mouvement qu'on prenne , ce principe doit estre en mouvement , pour pouvoir estre capable de commencer le mouvement; mais neanmoins il est constant par l'experience que tout ce qui se fait de mouvement sensible , se fait de telle maniere que tout ce qui est meü suppose quelque chose d'immobile , & principalement dans les Animaux dont les mouvemens se font y ayant toujours quelque chose au dedans , & au dehors qui est en repos. En effet , lorsqu'un Animal se meut , il est evident que si c'est en sautant il doit estre appuyé ou sur la terre, ou sur quelque autre chose qui soit fixe & immobile ; puis qu'il se presse de telle maniere vers elle , que si elle n'est ferme , ou qu'elle cede , il ne peut pas rejaillir, mais qu'il la suit , & tombe avec elle : Et c'est pour cela que le *Voler* , & le *Nager* estant comme des sauts continuez, il faut que les ailes, ou les nageoires battent & rebattent continuellement l'Air , ou l'eau pour s'appuyer, autrement la motion ne pourroit pas continuer : Que si le mouvement se fait en marchant , c'est à dire une partie estant transportée apres l'autre, il est demesme evident que la chose sur

laquelle l'on marche doit estre fixe & ferme, ou que si elle ne l'est pas, le corps ne scauroit s'élever, ni un pied estre porté en avant. C'est ce que nous enseigne l'exemple des Barriers qui en s'appuyant sur leurs perches qu'ils ont fichées en terre ; marchent sur le barreau qu'ils font cependant avancer, & ainsi de cent autres mobiles de la sorte.

C'est à propos de cecy qu'Aristote a fait cette belle remarque, que ce qui est fixe & ferme ne doit aucunement estre partie de ce qui est meu, & que c'est acause de cela que celuy qui est hors du Navire, & qui le pousse avec une perche, le peut bien faire mouvoir, mais non pas celuy qui est dedans ; parceque celuy-cy est comme partie du Navire, & est meu par le mouvement du Navire. D'ou vient, dit-il, que ni Typhon, ni Boreas avec toute leur impetuosité ne le mouvroient pas s'ils souffloient du Navire mesme, comme seignent les Poëtes. Il faut cependant remarquer, comme nous avons déjà dit, que le mobile se meut veritablement avec d'autant plus de facilité que la chose sur laquelle il se meut est fixe & constante, mais qu'il

n'est néanmoins pas nécessaire qu'elle soit absolument ferme & immobile; car il suffit qu'elle résiste un peu, & qu'elle ne cede pas de telle manière que le mobile ne trouve point de temps de rejailir : Ce qui fait qu'encore qu'on ne puisse pas marcher sur l'eau, à cause qu'elle cede trop tost, néanmoins on peut marcher sur de la terre mouillée, ou sur du sable ; parceque ces corps quoyque mobiles, ne cedent néanmoins pas si tost que le pied ne puisse s'appuyer, & s'élever. Ainsi quoy qu'un Chien de Cuisine dans sa rouë n'avance pas, il marche néanmoins ; parce qu'encore que les parties de la rouë cedent, elles empruntent, & tirent néanmoins assez de résistance de l'axe, pour que les pieds puissent s'appuyer, & s'élever l'un apres l'autre.

CHAPITRE II.

De la Voix des Animaux.

Avant que de parler des mouvemens du Tout, nous dirons un mot de la Voix à l'occasion des mouvemens qui

510 DE LA FACULTE'

la font. La Voix est proprement *un Son formé par l'émission du souffle dans la bouche d'un Animal touché de quelque Passion*. Je dis proprement, car ce n'est qu'improprement, & par analogie que les sons des Flutes, & des cordes sont appelez des Voix. Et lorsque je dis que c'est *un son formé dans la bouche*, je pretens exclure ce bruit des abeilles, des mouches, des hannetons, & autres insectes qui ne se fait pas avec la bouche, comme nous avons déjà touché, mais avec les ailes. Demesme, quand je dis que c'est *un son formé par l'émission du souffle*, c'est non seulement pour exclure ce son sec qui se peut faire en separant tout d'un coup les levres les unes des autres, ou la langue des parties voisines, mais principalement aussi pour insinuer la cause, & la matiere de la voix. Enfin lorsque j'ajoute que la Voix est formée dans la bouche de l'Animal touché de quelque passion, je pretens exclure la toux, le hoquet, & autres semblables sons qui n'expriment aucune affection ou passion de l'Ame; la Voix ayant cependant esté donnée pour marquer quelque passion interieure, comme celle du plaisir, de la douleur, de l'amour, de

la colere, &c. De forte qu'aucune passion n'estant d'ailleurs excitée sans imagination, Aristote semble dire tres raisonnablement, *que la Voix se fait par un frappement d'air, avec quelque imagination,* parceque l'on ne parle que selon qu'on le juge bon, & à propos.

Cecy supposé, comme la Voix qu'on appelle Parole n'est autre chose qu'une Voix articulée, l'on demande si l'Homme seul parle, ou si les autres Animaux qui ont quelque voix doivent aussi estre censez parler. Pour moy il me semble que ce pourroit bien estre une question de nom, neanmoins c'est une chose à remarquer que les Pythagoriciens, les Stoiciens, & les Peripateticiens ayent distingué deux sortes de Parole, l'interieure qui est comme cachée au dedans, & qui n'est autre chose que la pensée mesme de l'Esprit, & l'exterieure qui se manifeste au dehors par la bouche, & qui n'est autre chose que l'interpretation mesme de l'interieure, de sorte qu'il soit necessaire de concevoir premiere-ment la chose que de l'expliquer par la bouche, & que la parole interieure puisse veritablement estre sans l'exterieure, mais non pas l'exterieure sans

l'interieure: C'est, dis-je, une chose à remarquer ; car comme les autres Animaux pensent aussi quelque chose , & raisonnent mesme en quelque façon à leur maniere grossierement & improprement , comme nous avons dit ailleurs, & qu'ainsi ils semblent n'estre pas absolument destituez de la parole interieure, ils semblent aussi ne devoir pas absolument & generalement estre privez de l'exterieure.

Je dis absolument & generalement, car , comme j'ay dit , ce pourroit estre une question de nom , & il est certain que s'il s'agit specialement de la parole humaine , il n'y a aucun Animal que l'Homme qui s'en puisse servir ; mais si en general il est question de la parole qui soit une Voix articulée, & proferée avec l'imagination de signifier quelque chose , il ne semble pas qu'on doive nier que le Chien n'ait la sienne, le Cheval demesme , & ainsi des autres Animaux chacun selon son espee. Car comme articuler la Voix n'est autre chose que flechir , interrompre , & diversifier sa teneur , quelles inflections, interruptions, & variations ne remarque-t'on point dans la voix des Rossi-

gnols , & presque de tous les autres Animaux? Et comme pour exprimer les diverses passions on se sert de diverses articulations, quelle diversité n'y a-t'il point dans celles dont se sert le Chien, lorsqu'il se jette sur un inconnu , qu'il flatte son maître , qu'il se plaint de quelque coup qu'on luy a donné , qu'il demande à manger, ou qu'il en attend, qu'il est en chaleur , qu'il flatte ses petits , qu'il est en différent avec quelque autre Chien, &c.

Et comme la Parole est instituée pour nous entendre mutuellement les uns les autres, les autres Animaux n'expriment-ils pas aussi des Voix par lesquelles ils se font entendre? l'Agneau en béciant n'appelle-t'il pas sa mere , & la mere n'appelle-t'elle pas l'Agneau, ou n'entend-t'elle pas qu'il l'appelle? La Poule lorsqu'elle glousse de différentes manieres , ne fait-elle pas cela pour faire venir manger ses petits, pour les amener avec elle , pour le cacher sous ses ailes de peur du Milan? Et les Oyseaux , & ces autres Animaux qui s'attroupent, ne semblent-ils pas lorsqu'ils babillent, pour ainsi dire , & marmottent entre eux, se vouloir signifier quelque chose?

Les Chats spécialement lorsqu'ils sont en amour, & qu'ils miaudent, qu'ils se plaignent, qu'ils s'entre-grondent, qu'ils s'egratignent, & se déchirent, ne semblent-ils pas demesme se vouloir signifier leur mal, ou leur passion?

Certainement, encore que nous n'entendions pas ce qu'ils disent, nous ne devons pas pour cela croire qu'ils ne se parlent pas, si ce n'est qu'on ne vueille croire que les Chinois dont nous n'entendons pas davantage la langue, ne parlent pas, d'autant plus que comme nous pouvons entendre les Chinois, & estre entendus d'eux en accompagnant les Voix de quelques signes, ainsi les Animaux qui conversent avec nous accompagnent leurs voix de certains signes par lesquels nous les entendons, comme nous en faisons par lesquels ils nous entendent.

Et quoy que les Animaux n'ayent pas une si grande diversité de voix que nous, il ne s'ensuit pas qu'ils ne parlent en quelque façon, & n'ayent des paroles dont ils se servent; si ce n'est qu'on ne vueille aussi dire que les Canadois, & ces autres sortes de Nations Sauvages qui n'ont que tres peu de paroles

au prix de nous, ne parlent pas. Mais ils n'ont pas besoin d'en distinguer beaucoup, non plus que les autres Animaux qui n'ont qu'un si petit nombre de choses à exprimer, au lieu qu'il nous en faut nommer une infinité d'autres qui regardent les Arts, & les Sciences.

Enfin, si les Animaux ne semblent pas d'ordinaire flechir la teneur de la voix par des Consonnes, mais seulement par quelque espece de Voyelles, ou de Diphthongues, ce n'est pas encore une marque absoluë qu'ils ne parlent pas; si ce n'est demesme qu'on ne croye que nous ne parlons pas lorsque nous disons par exemple, a i o, ehi, ohe, ehu, &c. d'autant plus que les Nations dont le Dialecte ou l'Idiome ne nous est pas accoustumé, nous semblent parler si indistinctement, qu'à peine y discernons-nous un plus grand usage de Consonnes que dans les Animaux, dont il y en a d'ailleurs plusieurs qui expriment les Consonnes, & s'ils ne les expriment pas, c'est qu'ils n'ont pas besoin de cette grande diversité de voix pour exprimer les choses, & qu'ainsi ils n'accoustument pas leurs organes à les exprimer, quoy qu'ils le puissent faire, com-

me nous montre l'experience.

Car non seulement les Pies, les Perroquets, &c. mais les autres mesme qui apprenent à chanter, se font enfin une telle habitude dans leurs organes, que c'est une chose qui surpasse la croyance. Nous avons veu un Passereau qui eust seulement piolé dans les Champs, & qui ayant esté mis dans une Cage auprès d'un Chardonnet, d'un Serin de Canerie, & d'une Calende, prist, & mella tellement les chants de tous ces Oyseaux, qu'il n'y avoit rien de plus agreable. Et c'est une chose commune entre les Auteurs, que les Rossignols apprenent leurs petits à mieux chanter.

Il est vray que les Perroquets, les Pies, & les autres Oyseaux qui apprenent à parler n'entendent pas ce qu'ils disent, & que d'ailleurs les autres Animaux comme les Chiens, les Chevaux, & les autres, ont par toute la Terre les mesmes voix pour exprimer leurs passions, au lieu que les Hommes les expriment par autant de voix differentes qu'il y a de differens pays, ce qui est une marque que la veritable parole demande de l'Art; aussi est-ce pour cela que nous avons dit que ce pouvoit estre une question de nom.

CHAPITRE III.

*Si les Noms sont de Nature , ou
d'Institution.*

AGellius dit qu'entre les Dissertations Philosophiques celle - cy a toujours esté fort celebre , *natura-ne sint Nomina, an ex instituto quædam, & dicuntur*, si les Noms sont de nature , ou d'institution , s'ils sont naturels , ou arbitraires ? Aussi voyons-nous que Platon en fait un Dialogue dans lequel Cratyle pretend que tous les Noms sont de nature , Hermogene au contraire soutenant qu'il n'y en a aucun par nature, mais que tous sont par institution, ou si vous aimez mieux, de Loy, de pacte, de consentement commun , ou de coutume de ceux qui s'en servent: Pythagore mesme, Democrite, Aristote, & Epicure ont fait la question ; Procrus enseignant que Pythagore , & Epicure ont esté du sentiment de Cratyle, Democrite , & Aristote de celui d'Hermogene: Et il n'y a pas de doute que ces deux derniers n'ayent esté du sentiment

me nous montre l'experience.

Car non seulement les Pies, les Perroquets, &c. mais les autres mesme qui apprenent à chanter, se font enfin une telle habitude dans leurs organes, qu'il n'est rien qui s'apprenne, & c'est une chose qui surpasse la croyance. Nous avons veu un Passereau qui eust seulement piolé dans les Champs, & qui ayant esté mis dans une Cage auprès d'un Chardonnet, d'un Serin de Canerie, & d'une Calende, prit, & me fit tellement les chants de tous ces Oyseaux, qu'il n'y avoit rien de plus agreable. Et c'est une chose commune entre les Auteurs, que les Rossignols apprennent leurs peurs à mieux chanter.

Il est vray que les Perroquets, les Pies, & les autres Oyseaux qui apprenent à parler n'entendent pas ce qu'ils disent, & que d'ailleurs les autres Animaux, comme les Chiens, les Chevaux, &c. autres, ont par toute les manieres de voix pour exprimer leurs passions, au lieu que les Hommes ont par autant de voix de differens pays, que la voute du monde.

CH. II.

C. E. 519

pas moins qu'a-
geste du Corps.

soutenu que ceux

se des noms aux

se par quelque

uliere, mais pouf-

une impetuosité

qui toussent, qui

qui abbayent, qui

omme il s'expli-

qu'il a adressée à

n'ont donc pas des

nossez aux choses

es Hommes, mais

qui dans les diffe-

donées de certaines

particulieres, qui

souvements d'Espris

ont mues & pouf-

inations propres

ussi pouffe l'Air par

, & s'écoule à une

profité des

quelque-

ou du

la Terre

nsuite dans

un commun

gné des noms

propres pour signifier les choses , afin que les significations fussent moins ambiguës , & que les choses se pussent expliquer plus brièvement. Et lorsque quelques-uns vouloient proposer aux autres des choses qu'ils n'avoient point vues, ils faisoient quelques sons avec la bouche , & estoient contraincts de proferer de temps en temps quelque voix ; de façon que les autres attrapant la chose par quelque raisonnement , & conjecture, ils conceurent enfin par une longue accoustumance ce qu'ils pensoient.

Et parce que d'ailleurs les temperamens des hommes estoient differens , en sorte que ce qui plaisoit aux uns, déplaisoit à tout le reste , & que ce qui plaisoit à plusieurs n'affectoit pas avec la mesme force tous les autres ; pour cette raison il est souvent arrivé que pour designer une mesme chose les uns pouffoient de leur bouche , ou proferoient une certaine voix , & les autres une autre. Et c'est ce qui a fait que ceux qui avoient à vivre dans un mesme pays , & en société , ont deu , afin de se pouvoir signifier la mesme chose les uns aux autres, convenir de la voix qu'ils profereroient , retenant celle ou que le premier avoit prononcée, ou qui sembloit avoir plus de beauté & d'agrement , ou qui plaisoit au plus grand nombre.

Ainsi il est arrivé que différentes Nations convenant différemment, la diversité du Ciel, de la Terre, des Alimens, des Exercices, des Coutumes, des Temps, & des Affections qui en suivent contribuant beaucoup, il est arrivé, dis-je, que ces Nations différentes ont eu de différens mots, & qu'ils en ont formé des Idiomes différens; d'où vient que ce n'est pas merveille si les hommes qui sont de différentes Regions ne s'entendent pas les uns les autres.

Veritablement il s'est pû faire que les Nations qui n'avoient aucun commerce avec les autres, ayent long-temps conservé les mesmes mots, & le mesme Idrome, mais celles qui ont eu de la communication entre elles, en ont peu à peu & insensiblement changé plusieurs, quittant les mots, & les phrases de leur pays, & prenant les estrangers, principalement dans les pays où on a eu soin de se polir de plus en plus; car c'est ce qui fait que les choses nouvelles estant toujours plaisantes, tout ce change peu à peu de telle maniere, qu'il ne reste enfin rien de ce qui estoit premierement. Aussi est-ce ce qui a fait dire à Horace, que demesme que les feuilles des arbres changent d'année en année, & que les premières tombent, & font place aux nouvelles, ainsi

l'usage des vieux mots perit, & il en revient d'autres en leur place.

*Vt sylva foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt, ita verborum vetus interit
usus,*

*Et juvenum ritu florent modò nata, vigent-
que.*

Il semble que nous devrions maintenant dire quelque chose de la premiere & veritable imposition des Noms, entant que nous l'apprenons des Saintes Ecritures, dans lesquelles nous lisõs que Dieu amena des Animaux de toutes les especes devant Adam, & que leur Nom fut celuy qui leur donna; mais il faut laisser cela aux Interpretes de la Sainte Ecriture, aussi bien que ce qui se lit de cette memorable confusion qui arriva en batissant la Tour de Babel d'ou est venue la diversité des Langues.

CHAPITRE IV.

Du Marcher des Animaux.

A Pres cette espee de digression, il nous faut maintenant traiter du mouvement de tout l'Animal, ou par

lequel tout l'Animal change de place, & pour cet effet remarquons I. Que le Marcher qui paroît se faire tout droit, ou en droite ligne, semble estre une espece de roulement, ou un mouvement composé de portions de cercles qui se decrivent sur divers centres. Le principal Roulement se fait veritablement à la jointure de la Cuisse avec la Hanche, mais il estoit necessaire qu'il s'en fist une autre au Genou, afin que la Cuisse transportée pût estre eslevée de terre, & ne fust pas contrainte de la racler avec le pied, ou en la raclant de tourner de costé comme un Compas, d'où il seroit arrivé qu'un Animal tombé par terre n'auroit pû se relever, ni n'auroit pû mesme marcher soit en montant, soit en descendant, & beaucoup moins encore monter ou descendre par une Echelle, ni mesme se relever estant assis. Il estoit aussi necessaire qu'il se fit d'autres roulemens au talon, au metatarse, & aux doigts du Pied, afin qu'un roulement estant suivi d'un autre, le roulement se pût faire selon toute la longueur du Pied.

II. Que la longueur du Pied estoit par consequent necessaire non seulement

pour soutenir , & diversement incliner le Corps , mais aussi pour faire le Pas plus long ; puisque toute la longueur du pied est ajoutée au talon, & qu'il est visible que si quelqu'un marche en s'appuyant seulement sur les talons, ses pas en sont bien plus courts; car il marche véritablement comme un homme qui iroit avec des Echasses, mais si avec des Echasses on fait de grands pas , c'est à cause de la longueur des Echasses qui est ajoutée à celle des cuisses. Encore faut-il confiderer que si l'extremité de l'Echasse qui touche la terre n'estoit un peu ronde , en sorte qu'il se püst faire quelque roulement dessus, mais qu'elle fust plate , & large , il ne seroit pas possible de marcher, comme il ne seroit pas aussi possible de marcher , si l'on attachoit au Genou une Jambe de bois dont le pied fust large , parce que ce pied n'estant point flexible , il ne se pourroit faire aucun roulement dessus. Aussi experimente-t'on que le pied de l'homme est d'autant plus inhabile au mouvement , que le Soulier est roide , ou que le talon se peut moins mouvoir, & moins se relever en pliant au dedans du Soulier : Il estoit mesme necessaire

que le pied nud fust tant soit peu cave, & les doigts & le talon tant soit peu pliables, afin que marchant par des lieux inégaux, ou par des degrez d'une Echelle, ou que montant de branche en branche dans des arbres, il pust mieux se prendre aux choses sur lesquelles il s'appuye; d'où vient qu'il y a plus de difficulté & de peril à monter sur des arbres avec de louliers qu'a pieds nuds.

III. Que l'appuy qui se fait en marchât est continu, entant que les parties d'un mesme pied appuyent successivement, & qu'un pied ne cesse point entierement d'appuyer que l'autre ne commence en mesme temps de s'appuyer; ce qui fait que le mouvement ou le transport dans l'air est aussi continu, en ce que dans le moment qu'un pied cesse d'estre transporté, l'autre commence de l'estre.

IV. Qu'il n'y a que le pied qui appuye qui fasse avancer le tronc du corps qui est appuyé sur luy; car c'est luy seul qui le soutient, & qui le porte, le pied qui est transporté estant plustost soutenu & transporté par le tronc.

V. Que le mouvement progressif du Tronc est continu, parce qu'au mo-

ment que la cuisse sur laquelle il est appuyé, & par laquelle il est emporté cesse d'appuyer, & commence d'estre transportée, l'autre cuisse le reçoit, luy sert d'appuy, & appuyant elle mesme, commence en mesme temps de le transporter.

VI. Que le tronc ne s'abbaisse, & ne se hausse tant soit peu, que parceque tantost il panche tant soit peu à droite, & tantost à gauche.

VII. Que le pied qui est transporté se meut deux fois plus viste que le tronc; d'autant que le tronc avançant continument, & uniformement, & les pieds appuyant, & estant transportez alternativement, il faut que la moitié du temps soit attribuée à l'appuy, & la moitié au transport, & qu'ainsi le pied qui est transporté recompense en allant le double plus viste le retardement qu'il a fait en appuyant. Cecy se doit neanmoins précisément entendre du pied; parceque comme les parties de la jambe, & de la cuisse vont d'autant plus viste qu'elles approchent davantage du pied comme de la circonférence, ainsi elles vont d'autant plus lentement qu'elles approchent davan-

rage de la jointure de la cuisse avec la hanche.

VIII. Que delà suit cette espee de Paradoxe , asçavoir que celuy qui en marchant laisse aller librement ses mains, & ses bras selon le mouvement du corps , meut veritablement les bras en avant, mais nullement en arriere, ou ce qui est le mesme, que la main droite, par exemple , est veritablement meüe en avant, mais qu'elle ne retourne neanmoins point de l'endroit jusqu'ou elle a une fois avancé , se tenant là en l'air sans se remuer comme si elle s'appuyoit, & le tronc passant cependant outre , & la main gauche avançant aussi cependant. Ce qui se voira clairement si quelqu'un en marchant proche d'une muraille, laisse aller sa main droite en sorte qu'elle rase doucement la muraille ; car ceux qui seront presents , & qui auront remarqué l'endroit de la muraille jusqu'ou le grand doigt de la main aura avancé, observeront qu'elle ne retourne point delà, mais qu'elle y demeure, & qu'elle attend jusques à ce que l'Epaule avance & l'entraîne derechef , desorte que si quelqu'un laissoit tomber une pierre de sa main lorsqu'elle paroît re-

tourner, elle tomberoit à plomb; au lieu qu'elle seroit jettée en avant si on la laissoit tomber lorsque la main avance.

IX. Que si quelqu'un veut par plaisir marcher en arriere, l'appuy, & le transport des pieds doit estre tout au contraire, c'est à dire commencer par les doigts, & le metatarse, & finir par le talon.

X. Que celuy qui marche en montant s'appuye principalement sur le devant du pied, & qu'il courbe aussi tant soit peu le tronc du corps en avant; parceque le talon qui est élevé n'ayant point d'appuy, le poids du corps incline en derriere; joint que l'inflection de la cuisse estant plus aiguë, le poids des fesses incline en derriere, & il en est tout au contraire en descendant.

Au reste, il y en a qui se sont icy imaginez que l'homme pourroit bien estre autant né pour aller à quatre pieds comme à deux, & que l'on pourroit considerer ses deux bras comme les deux cuisses de devant. Pour appuyer leur imagination ils disent que les cuisses de devant d'un Singe ne sont aucunement differentes des bras d'un homme, & que celles de derriere sur lesquelles il peut
aller

aller comme fait l'homme, sont aussi semblables à celles de l'homme.

Ils ajoutent que lorsque les Enfans commencent à se trainer, ils remuent leurs membres comme font les Animaux à quatre pied, & que dans l'Isle de Saint Christophle, & en quelques autres lieux, ils courent à quatre pieds fort viste des l'age de deux ans, mais que leurs meres leur apprenent peu à peu à aller à deux.

Ils disent de plus que quand nous voulons nous nous servons des mains comme des pieds, allants, comme on dit, à quatre pieds (ce que nous sommes obligez de faire lorsque nous montons par une Echelle de bois) & qu'alors nos bras, & nos cuisses se portent, avancent, & appuient à terre en se croisant, c'est à dire la cuisse droite avec le bras gauche, & la cuisse gauche avec le bras droit de mesme que les Animaux à quatre pieds ; ces sortes de croisemens qui se font conjointement semblant tellement naturels, & necessaires, que lors mesme que nous marchons droits, & que nous laissons aller & venir nos bras pendants, le droit avance toujours, ou est toujours laissé en arriere conjointe-

propres pour signifier les choses , afin que les significations fussent moins ambiguës, & que les choses se pussent expliquer plus brièvement. Et lorsque quelques-uns vouloient proposer aux autres des choses qu'ils n'avoient point vues, ils faisoient quelques sons avec la bouche , & estoient contrains de proferer de temps en temps quelque voix ; de façon que les autres attrapant la chose par quelque raisonnement , & conjecture, ils conceurent enfin par une longue accoustumance ce qu'ils pensoient.

Et parce que d'ailleurs les temperamens des hommes estoient differens, en sorte que ce qui plaisoit aux uns, déplaisoit à tout le reste , & que ce qui plaisoit à plusieurs n'affectoit pas avec la mesme force tous les autres ; pour cette raison il est souvent arrivé que pour designer une mesme chose les uns pouffoient de leur bouche , ou proferoient une certaine voix , & les autres une autre. Et c'est ce qui a fait que ceux qui avoient à vivre dans un mesme pays , & en société , ont deu , afin de se pouvoir signifier la mesme chose les uns aux autres, convenir de la voix qu'ils profereroient , retenant celle ou que le premier avoit prononcée, ou qui sembloit avoir plus de beauté & d'agrement , ou qui plaisoit au plus grand nombre.

Ainsi il est arrivé que différentes Nations convenant différemment, la diversité du Ciel, de la Terre, des Alimens, des Exercices, des Coutumes, des Temps, & des Affections qui en suivent contribuant beaucoup, il est arrivé, dis-je, que ces Nations différentes ont eu de différens mots, & qu'ils en ont formé des Idiomes différens; d'où vient que ce n'est pas merveille si les hommes qui sont de différentes Regions ne s'entendent pas les uns les autres.

Veritablement il s'est pû faire que les Nations qui n'avoient aucun commerce avec les autres, ayent long-temps conservé les mesmes mots, & le mesme Idiotisme, mais celles qui ont eu de la communication entre elles, en ont peu à peu & insensiblement changé plusieurs, quittant les mots, & les phrases de leur pays, & prenant les estrangers, principalement dans les pays où on a eu soin de se polir de plus en plus; car c'est ce qui fait que les choses nouvelles estant toujours plaisantes, tout ce change peu à peu de telle maniere, qu'il ne reste enfin rien de ce qui estoit premierement. Aussi est-ce ce qui a fait dire à Horace, que demesme que les feuilles des arbres changent d'année en année, & que les premières tombent, & font place aux nouvelles, ainsi

Vent la prend par devant il la souleve & la soutient à peu pres comme il fait les Cerfs volans, & lors qu'il la prend par derriere le contraire arrive. Laisant donc à part ces sortes d'Animaux dont l'allure est comme moyenne entre le marcher, & le voler, nous ne parlerons precisement icy que du veritable voler des Oyseaux, c'est à dire de cette action de voler qui se fait par le moyen des ailes à plumes; je dis des ailes à plumes, parceque ce qui se dira de celle-cy se pourra aisement appliquer à celle qui se fait par le moyen des ailes membraneuses des Chauve-fouris, de quelques Serpens ou Dragons s'il y en a, & de quelques Poissons.

Les ailes sont necessaires aux Oyseaux, afin qu'estant etenduës aux deux costez de leur corps qui ne doit pas estre droit comme est l'homme, mais panché & rendu vers la terre comme les Animaux à quatre pieds, elles puissent prédre l'air au dessous d'elles, s'appuyer dessus, & par ce moyen soutenir le corps qui est entre-deux, & le faire avancer. Car encore que l'air soit coulant, & fluide, il ne laisse néanmoins pas d'avoir quelque resistance aussi bien que l'eau; ce qui

fait que les ailes le pressant & le battant par intervalles soit longs, comme les Milans, soit frequents, comme les Pigeons, soit tres frequents, & comme par une espee de tremblement, ou de mouvement tonique, comme le Lanier, elles soutiennent le corps. Il ne faut, néanmoins pas qu'elles battent simplement l'air de haut en bas, car elles ne feroient que se soutenir, & n'avanceroient point, mais il faut encore qu'elles pressent, & poussent l'air par derriere, afin que cet air resistant par derriere, elles puissent rejaillir, & avancer en devant. Or la structure de l'aile est tres propre pour cela, acause qu'estant convexe en devant, il se fait une concavité par derriere qui sert pour pousser l'air en arriere.

Cecy se peut fort bien entendre par la comparaison d'un homme qui nage, & d'un batteau qui va à force de rames; car il est constant que si celui qui nage presse seulement l'eau vers le bas avec les mains, les pieds, & le ventre, ou le dos, & qu'il ne la pousse point en arriere, il n'avancera aucunement, ni le batteau pareillement si les rames ne font simplement que couper l'eau de haut

en bas , & si elles n'appuyent contre elle en la poussant de devant en arriere; d'ou l'on peut voir que le *Voler* est comme une espece de *Nager* , & de Navigation.

Où il faut remarquer ces trois beaux ordres de plumes si proprement distinguez qui servent à voler. Le premier est des plus grandes, & plus remarquables, qui quoy qu'étenduës, sont néanmoins de telle maniere receües les unes dans les autres, qu'elles ne laissent point de fente , ou de vuide entre-deux par où l'Air puisse passer. Le second ordre est des moindres qui sont comme pour appuyer, & fortifier les premieres, en recevant une partie de l'impetuosité. Le troisieme est des plus petites , qui surviennent comme au secours à la racine des autres.

Il faut encore remarquer la structure particuliere des plumes, qui fait qu'elles sont legeres comme elles le devoient estre; car toute la plume est ou poreuse, ou creuse, & ses petis brins si fins, si deliez, si pres les uns des autres, & si bien atrangez qui sortant de part & d'autre sont comme autant de petites plumes fines & deliées, & leur cavité intérieure

semble estre destinée pour estre à la moindre impetuosité toute remplie d'un esprit chaud, & soulevant; cette espece de moëlle qui est comme plantée dans la chair à la racine de la plume, & qui se va etendant le long du tuyau jusques à l'autre extremité qui est poreuse, estant comme soufflée & gonflée tout le long de ces petites cavitez ou canaux capillaires.

Il faut aussi considerer que non seulement les Ailes sont remplies de plumes, mais qu'outre ces grandes plumes qui sont aussi arrangées au croupion, tout le corps est couvert de certaines petites plumes tres fines; & cotoneuses, & ce qui est admirable, c'est que ces petites plumes sont tellement necessaires que si on les oste, l'Oyseau ne sçauroit plus voler; ce qui pourroit estre une marque qu'estant creuses comme les autres, & que recevant comme elles des esprits chauds & soulevants, elles font effort sur l'Air conjointement avec elles, & font comme le Complement necessaire pour s'élever, sans lequel les ailes ne suffiroient pas.

Une autre chose considerable est, qu'un Oyseau à qui on auroit osté les

pieds ne pourroit plus voler , parceque
 faute de pieds il ne peut plus s'elancer
 de terre, ni prendre, & battre assez d'air
 pour s'elever en haut, & s'envoler. Les
 pieds neanmoins servent à un autre usa-
 ge, & principalement dans les Oyseaux
 à longues cuisses : Car ceux qui les ont
 courtes les ramènent, & les plient d'or-
 dinaire contre le ventre , tant afin que
 par la rencontre de l'air ils n'empes-
 chent d'avancer, qu'afin qu'ils appuyent
 aussi en quelque façon sur l'air pour
 soulever : Mais ceux qui ont les cuisses
 longues les tiennent ordinairement
 etendues , & comme pendantes en bas,
 afin que n'ayant pas un croupion pro-
 pre , ils s'en servent comme de timon.
 Car, comme j'ay insinué plus haut, les
 ailes sont aux Oyseaux comme les ra-
 mes, & la queue qui est située, & tendue
 par derriere tient lieu de gouvernail qui
 selon qu'elle se flechit ou en haut , ou
 en bas , ou à costé , dirige le cours de
 tout le corps par l'air , comme le gou-
 vernail dirige celui du Navire au tra-
 vers de la Mer; si bien que ceux qui ne
 peuvent pas etendre de mesme le crou-
 pion, & qui sont destituez de ces gran-
 des ailes qui y sont attachées, etendent,

comme j'ay dit, leurs cuiffes pour leur servir de gouvernail.

Ajoûtons à l'egard de la durée, & de la rapidité du vol de certains Oyseaux, qu'a Fontaine-bleau du temps de Henry II. un vingt-quatrieme jour de Mars, un Faucon s'estant emporté apres une Canne-petiere, fut pris à Malte le jour suivant qui estoit le vingt-cinq, & de là renvoyé au Roy par le Grand Maistre qui reconnut les Armes.

CHAPITRE VI.

Du *Nager*, & du *Ramper* des Animaux.

L'Action de nager a veritablement plusieurs choses communes avec celle de voler, & principalement celle cy, que demesme que ce qui vole est soutenu par l'air, ainsi ce qui nage est soutenu par l'eau; mais il y a aussi plusieurs differences, dont la plus considerable est, que pour voler il n'y a qu'une seule espece d'instrument necessaire, a sçavoir les ailes, & que pour nager il

558 DE LA FACULTE'

y en a plusieurs ; car quand il y auroit de l'analogie entre les nageoires, & les ailes, combien neanmoins y a-t'il d'Oyseaux, d'Hommes, d'Animaux à quatre pieds , & de Poissons mesme qui nagent , & qui cependant sont depourvus de nageoires ?

La cause de cette difference me paroît estre la pesanteur des corps volans qui surpasse tellement celle de l'air, que l'air n'est pas capable de les soutenir s'il n'y en a beaucoup par dessous , & s'il n'est continuellement battu ; au lieu que la pesanteur des corps qui nagent ne surpasse que peu , ou point du tout la pesanteur de l'eau, & qu'ainsi l'eau les peut soutenir pour peu qu'ils soient agitez, ou quand mesme ils demeureroient immobiles.

De là vient qu'il faut icy remarquer par avance conformément à ce qui a esté dit ailleurs, qu'il se peut faire qu'un Corps qui est de pareil volume avec l'eau , comme par exemple un pied cubique de bois, ou d'autre matiere, comparé avec un pied cubique d'eau, soit ou plus , ou moins , ou également pesant que l'eau ; & que s'il est plus pesant, comme les Metaux, le Buys, le Gayac,

&c, il ira au fond ; s'il l'est moins comme le Liege, le Saule, le Chesne , &c. il se tiendra en partie élevé sur la surface de l'eau ; & en partie enfoncé dans l'eau ; & s'il est d'egal poids, il s'enfoncera veritablement toutafait dans l'eau, mais de telle maniere neanmoins qu'il rasera la surface de l'eau, ou demeurera en quelque endroit de l'eau qu'on l'aura enfoncé, & pourra estre mené ça & là sans aucune difficulté.

Cecy nous fait voir qu'afin que l'Animal qui nage puisse commodement demeurer dans l'eau , & se mouvoir aisement de toutes parts, il doit estre de pareille pesanteur que l'eau, ou à peu pres ; autrement s'il estoit sensiblement plus pesant , il auroit beaucoup de peine à se soutenir, ou s'il estoit sensiblement plus leger, il luy faudroit faire un grand effort pour s'enfoncer , & se tenir enfoncé. C'est pourquoy puisque nous voyons que les Poissons se soutiennent, & se meuvent tres facilement dans l'eau, il semble que la cause s'en doit rapporter à l'egalité du poids de leur corps avec l'eau.

Mais l'on demande quelle est la partie, ou quel est l'instrument duquel ils se

servent pour se pousser en avant ? Premièrement ils ne se servent assurément pas de leur nageoires comme les Oyseaux se servent de leurs ailes, quoy qu'Aristote semble l'insinuer, & que ce soit l'Opinion vulgaire; car ou il ne les etendent point aux costez, ou ils n'ont pas besoin de les etendre pour se soutenir. C'est pourquoy la Queüe des poissons, & cette partie postérieure & pliable du corps qui luy est continue, semble donc estre le principal organe dont ils se servent pour diriger leur mouvement, & pour se faire avancer, en ce qu'elle est non seulement comme un gouvernail, mais encore comme une espee de Levier, qui appuyant contre l'eau pousse le reste du corps en avant. Car lorsque cette partie postérieure est courbée, & qu'elle vient tout d'un coup à s'allonger, & à se roidir, la queüe frappe aussi l'eau tout d'un coup par derrière, & pousse, comme je viens de dire, le reste du corps en avant; & cecy est d'autant plus vray-semblable, que lorsque nous tirons les poissons hors de l'eau, nous observons qu'ils ne font effort, & ne se debattent que de la queüe.

L'on demande aussi à l'égard des autres Animaux , d'ou vient que ceux qui ont quatre pieds, comme les chiens, les chevaux, les taureaux, & les elefants mesmes nagent naturellement, & avec tant de facilité, & que les hommes apprenent d'ordinaire à nager, & ne font cet exercice qu'avec peine? Mais ce qui empesche principalement les hommes, c'est la crainte de la mort qui trouble tout d'un coup la Phantaisie, & l'Entendement, & qui ne permet pas qu'on fasse les mouvemens qui sont convenables, & necessaires pour nager ; au lieu que les Animaux à quatre pieds, quoyque craignant la mort, ou plutoſt l'incommodité presente de la ſuffocation, ne songent principalement qu'à se tirer de l'eau, & n'ont point toutes ces pensées qui troublent les hommes. Car d'ailleurs il semble que la Nature ait donné à l'homme un corps plus propre à nager qu'aux Animaux à quatre pieds; en ce qu'ayant la poitrine plus ouverte, & plus étendue, & mesme les mains, & les pieds plus larges, il peut non seulement pousser l'eau plus aisement par derriere, mais' encore se soutenir par leur largeur. Il peut mesme nager à la

renverse, parceque dans cette situation il se peut servir de ses mains comme de petites palettes, ce que les Animaux à quatre pieds ne peuvent pas.

Une chose merite icy d'estre observée, qui est que dans le Nouveau Monde où l'on jette les Enfans dans l'eau pour les laver aussitost qu'ils sont nez, & où on les y rejette encore ensuite tres souvent à mesme dessein, & pour leur denouer les membres, ces petits enfans se remuent, s'allongent, & s'efforcent de telle maniere dans cette eau, qu'en peu de jours ils s'elevant au dessus, & qu'ainsi ils s'accoutument de telle maniere à nager, que lorsqu'ils sont devenus grands ce leur est presque une mesme chose de demeurer dans la mer, ou d'estre en terre; d'ou vient qu'ils menent plustost par la mer leurs petis batteaux faits de troncs d'arbres creusez, en les poussant, ou en les trainant, qu'estant assis dedans, & qu'ils s'en servent plustost pour se reposer de temps en temps plus commodement, que parcequ'ils en ayent absolument besoin pour demeurer longtemps dans l'eau; ce qui est si vray qu'on les voit quelquesfois les jours entiers se divertir, & jouer alean-

tour de leurs petits bateaux sans quasi entrer dedans.

L'on en a autant dit autrefois de ces Ichthyophages Africains, de qui on raconte de plus qu'ils traversoient, *comme des Bestes Marines de grandes etendues de Mer en nageant*. L'on voit mesme que de tout temps il s'est trouvé par tout des hommes qui nagoient avec une facilité merveilleuse, & l'on fait mention qu'il y en a eu chez les Grecs qui faisoient les dix mille sans se reposer, & chez les Italiens qui en faisoient plus de six; & de nos jours nous avons veu à Lion le Sr Barancy n'estre presque jamais las dans l'eau, & avoir une telle facilité à nager, qu'il se tenoit sans peine un quart d'heure sur le dos sans remuer, & mesme, comme il nous a assuré, sans pouvoir qu'a peine aller à fond.

Mais il n'y en a point de plus memorable qu'un certain nommé Colan, de la Ville de Catane, & surnommé le Poisson; il demouroit plus dans l'eau que sur la terre, & par une necessité naturelle il estoit contraint d'y demeurer tous les jours fort longtemps, ne pouvant vivre, ni respirer autrement. La fa-

cilité qu'il avoit à nager estoit si grande que malgré les Vents contraires il traversoit de grands espaces de Mer, de soixante mille, par exemple, & davantage. Il prenoit mesme quelquefois plaisir d'aller au devant des Navires qu'on voyoit de loin dans la tempeste ne pouvoit entrer dans le Port, saluoit les mariniers qui luy jettoient une corde, & le faisoient monter dans le Navire, s'entretenoit avec eux, beuvoit, & mangeoit, se chargeoit de nouvelles pour les Amis, & puis se jettoit tout nud en Mer comme il estoit venu, & s'en retournoit.

Or il failloit que cet homme fust comme un poisson aussi leger que l'eau, & que cependant il eust la respiration comme les Dauphins, & les Balenes. Diray-je mesme qu'il y en a quelques-uns qui sont plus legers que l'eau, tel qu'est un Chevalier de Malte de nostre connoissance, qui pieds & mains liez demeure sur l'eau sans aller à fond : Et peutestre qu'il en est de mesme de ceux qu'on a coutume quelque part de brusler comme Sorciers, si apres qu'on leur a aussi lié les pieds, & les mains, ils ne peuvent par malheur pour eux descendre au fond.

Mais pourquoy voit-on les cadavres des hommes , & des Animaux fraichement morts aller à fond , & quelque temps après flotter sur l'eau ? Il est à croire que cela ne vient, que de ce que le sel, qui est meslé dans les corps , & qui leur ajoute beaucoup de pesanter, se dissout dans l'eau, & sort du corps comme il sort du bois flotté dont les cendres acause de cela ne valent rien pour la lessive ; desorte que le corps estant devenu plus leger que l'eau par cette diminution de poids , il vient à la superficie, & surnage. Aussi arrive-t'il qu'un cadavre vient bien plustost sur l'eau dans la Mer, que dans l'eau douce, parceque l'eau de la Mer estant un peu plus pesante acause du sel qui est meslé dedans , le cadavre pour devenir plus leger que l'eau ne doit pas attendre que l'eau de la Mer ait autant dissout de sel, que devroit faire l'eau d'un Lac, ou d'une Riviere.

Pour dire maintenant un mot de la maniere dont rampent les Animaux, c'est à dire de cette sorte de mouvement qui ne convient proprement qu'aux Animaux terrestres qui n'ont point de veritables pieds ou qui les puissent sou-

568 DE LA FACULTE'

luy a donné de certaines petites écailles sur la peau , & principalement au dessous du ventre , afin que ces écailles se redressant , & pressant , ou poussant la terre qui résiste en arriere, le corps soit comme poussé en avant par la résistance. D'où l'on doit concevoir en passant, qu'afin qu'un Serpent rampe, & avance aisement , il ne doit pas passer sur des corps qui soient fort polis comme du marbre, ou qui ne fassent pas de résistance comme un tas de sable.

Pour ce qui est des deux autres manieres de ramper , qui sont celle des Chenilles, & celle des Vers de terre , il n'y a pas tant de difficulté, parceque ces Insectes ne se meuvent pas si continuellement selon toutes leurs parties, mais comme leur mouvement est fort lent , l'on observe qu'alternativement ils se meuvent d'une partie, & se reposent de l'autre. Il faut néanmoins supplier cecy, qu'encore qu'en les disséquant on n'observe pas si aisement les Muscles , & leur situation, l'épine du dos , les Vertèbres , & leur liaison comme on fait dans les Serpens , il doit néanmoins , comme dit Aristote , y avoir quelque chose d'analogue, puisque l'on ne sçau-

roit concevoir qu'un Animal puisse mouvoir aucune de ses parties que par le moyen de quelque organe.

CHAPITRE VII.

De la Fin du mouvement des Animaux, & de leur Passage en des Regions etrangeres.

IL semble qu'après avoir parlé des divers mouvemens des Animaux, nous devrions icy-rechercher quelle est la fin de ces mouvemens ; mais comme on sçait presque assez qu'ils ne se meuvent qu'afin de pourvoir aux choses qui sont necessaires pour leur conservation, & par consequent de fuir les choses nuisibles, & se porter à celles qui sont utiles & plaisantes ; comme le boire, le manger, l'accouplement , &c. & enfin passer dans une demeure plus commode, la difficulté qui reste regarde principalement leur passage d'un País à un autre. Car il est certain qu'entre les Oyseaux il y en a quelques-uns qui pour eviter les froidures de l'Hyver, & les chaleurs de l'Esté , passent d'une

region à une autre , comme les Grues que nous voyons tous les ans au Printemps venir du Midy au Septentrion , & s'en retourner à l'Automne du Septentrion au Midy.

Les Grecs ont écrit que les Gruës spécialement passent de Thrace en Egypte, en Lybie, en Ethiopie, aux Sources du Nil , où , ce n'est point une Fable, dit Aristote , qu'elles combattent contre les Pygmées , quoy qu'il n'en cite aucuns temoins oculaires. Elian les compare aux Roys de Perse qui l'Esté demeurent à Suses , & passent l'Hyver à Ecbatane. Ceux qui navigent au Printemps , & à l'Automne dans la Mediterranée, voyent quelquefois leurs Navires couverts d'oyseaux qui se viennent jeter dessus pour se reposer , & qui sont si las qu'ils ne se peuvent remuer ; de sorte qu'on ne sçauroit douter qu'il n'y en ait quelques-uns qui passent d'une region à une autre ; mais l'on ne demeure pas d'accord pour cela que toutes ces sortes d'Animaux soit terrestres , soit Poissons , soit Oyseaux qui disparoissent à l'Automne , & qui commencent de se laisser voir au Printemps, s'en aillent bien loin, viennent

de bien loin , & traversent mesme les Mers, comme on croit d'ordinaire que font les Oyseaux.

Car pour parler premierement des Insectes, il est constant qu'ils cherchent presque tous de certains lieux secrets & ecartez dans lesquels ils puissent se cacher, & demeurer endormis , & comme morts pendant l'Hyver, & d'ou ils puissent sortir comme ressuscitez à la premiere chaleur du Printemps. Je dis des lieux secrets & ecartez, parce qu'on ne les trouve que tres rarement, & par hazard; tant les Animaux ont d'adresse & de prudence à se cacher l'Hyver dans des lieux que nous ne puissions pas rencontrer, & dont nous ne nous puissions pas defier. Et certes qui est-ce qui auroit pû deviner non seulement qu'une Tortue de terre, mais qu'un Limaçon mesme, un animal si paresseux, & si inepte en apparence à fouir la terre, la creusast neanmoins si profondement sans que personne s'en prenne garde , qu'on en trouve quelquefois à plus de demy pied en terre contre de petis arbres, & principalement contre la Vigne , s'estant fait une envelope d'une espee de crouste pour se couvrir ?

Il n'y a presque que les Abeilles domestiques qui se retirent dans les Ruches auxquelles nous les accoutumons; encore Aristote tient-t'il qu'elles demeurer aussi quelquefois endormies & sans manger pendant l'Hyver, fondant sa conjecture sur ce que s'il en sort par hazard quelqu'une, comme il arrive quelquefois dans un beau jour, on la voit le ventre luisant, & vuide.

Il y a neanmoins plusieurs Insectes qui ne paroissent point tant au Printemps parcequ'ils ayent demeuré endormis durant l'Hyver, que parcequ'ils naissent des œufs que ceux qui vivoient durant l'Esté ont repandu sur la terre avant de mourir, comme quelques araignées, quelques chenilles, quelques mouches, &c.

Entre les Animaux à quatre pieds, & qui font leurs petits vivans, il y en a aussi plusieurs comme les Loires, les Marmotes, les Porcs-epy, & autres que le sommeil de l'hyver prend, & assoupit de telle maniere qu'il y a de la peine à les reveiller avec le feu; car ils ne sentent pas quand on les disseque, quoy quoy qu'ils commencent à remuer quand on les jette dans de l'eau chaude.

Les

Les Ours mêmes , au rapport de Pline, & d'Olaus demeurent les quarante jours , & davantage cachez , estant le tiers de ce temps-là tellement assoupis qu'ils ne se meuvent point du tout , ni ne sentent aucunement les blessures.

Tout cecy nous donne donc sujet de douter si demesme que les Animaux terrestres se tiennent cachez l'Hyver dans des trous , & dans des cavernes , & ne passent point dans des Regions etrangeres ; ainsi tous ces oyseaux , & tous ces poissons que nous croyons s'en aller, & retourner ne se cacheroient point aussi pendant l'Hyver plustost que de changer de pays & de passer à des Regions eloignées.

Pour ne nous arrester pas beaucoup aux Poissons, puisqu'il est si difficile de scavoir ce qui se fait, & ce qui se passe sous les eaux , l'on peut veritablement dire qu'il y a des poissons de passage, ceux qui au Printemps entrent dans la Mer du Martegue en Provence , & qui à l'Automne retournent dans la Mediterrannée en sont une preuve convaincante ; mais qui est-ce qui peut scavoir s'ils s'en vont dans une Region plus douce que la nostre, ou s'ils se retirent

seulement dans quelques endroits de la Mer plus, profonds, & plus éloignez de la froideur de l'Air, & où sont ces endroits, & ces profondeurs? Qui est-ce, dis-je, qui peut scavoir si les Tons. l'Esturgeon, le Saumon, les Sardines, & tant d'autres dont on a une si grande abondance en certaines Saisons, & une si grande disette en d'autres, viennent de bien loin, ou s'ils ne font que sortir de quelques gouffres, de quelques antres, & de quelques cavernes peu éloignées de nous dans lesquelles il s'estoient retirez?

N'en seroit-il point aussi de certains Poissons, comme de ces troupeaux d'Arabes, de Turcomans, & de Tartares, qui passent de Contrées en Contrées pour y aller chercher les pasturages qui s'y trouvent ça ou là selon les Saisons? Et n'y auroit-il point des poissons qui passeroient de mesme de Climats en Climats pour y aller vivre des herbes qui y naîtreient en certains temps? Car nous avons appris de personnes dignes de foy que ce grand Banc où se fait la pesche des Mourües qui y viennent tous les ans, est tout couvert d'herbes qui apparemment les attirent là, & qui leur

doivent servir de nourriture ; puisque quand on les ouvre , on ne leur trouve d'ordinaire autre chose dans le ventre que de l'herbe. Ces mêmes personnes nous ont appris une autre chose fort remarquable pour faire voir que les Balenes ne vivent pas de poisson , & que ce que l'on en dit est une pure fable ; ils m'ont rapporté qu'ils se sont plusieurs fois trouvez à la pêche qui s'en fait tous les ans en Esté vers le Nord , qu'il ne se voit presque point alors de poisson dans cette Mer là , & qu'ayant pris plaisir d'ouvrir plusieurs Balenes , ils ne leur ont aussi trouvé le ventre rempli d'autre chose que d'herbes plus ou moins digerées , comme dans les Vaches.

Pour ce qui est des Oyseaux , il faut avouer , comme nous avons déjà fait, qu'il y en a qui viennent de bien loin, telles que sont principalement les Grues , qui , comme dit Aristote , s'en vont aux extremitez du Monde: Et peut-être même les Tourterelles qui se trouvent tous les ans dans une certaine Contrée de l'Amérique en si grande quantité , qu'en quatre ou cinq lieues de pays qu'elles remplissent il n'y a

presque point d'arbre où il n'y en ait des centaines de nids : Et peutestre mesme encore les Cailles qu'on voit tous les ans sur les Costes de Provençe venir du costé de la Mer comme de grandes nuées , & couvrir , pour ainsi dire , de certaines petites Campagnes où elles s'arrestent trois ou quatre jours seulement pour se reposer.

L'on ne doit néanmoins pas dire le mesme generalement de tous les autres qui nous saluent au Printemps , & qui prennent congé de nous à l'Automne, mais il semble qu'il faut user de distinction comme fait Aristote. Car s'il y a, dit-il , des pays plus chauds qui soient proches , ils y passent de ceux qui sont plus froids, & reviennent à ces mesmes pays quand la temperature de la Saison revient; mais si ces pays sont fort éloignez , ou de difficile accez , alors les Oyseaux cherchent dans ces mesmes pays froids des lieux où ils se puissent cacher , & où ils puissent passer l'Hiver endormis , comme les Insectes , les Serpens, les Loyres, & autres.

Ce n'est peutestre pas qu'il n'y en ait quelques-uns des plus courageux qui se fiant sur la force de leurs ailes, & pre-

niant la Méditerranée pour quelque Lac, se hazardent de passer outre; & une marque de cecy est, comme nous avons déjà dit, qu'il s'en trouve quelquefois qui au milieu de la Mer se viennent jeter sur les Vaisseaux si las qu'ils se laissent plustost prendre avec la main que de se remuer; mais il y a de l'apparence que ceux qui sont moins hardis tentent véritablement de s'approcher des pays plus temperez, mais que ne pouvant pas y arriver, & que ne trouvant pas où ils sont parvenus ni la temperature de l'air commode, ni les grains, ou les Insectes qui leur sont nécessaires pour vivre; il y a, dis-je, de l'apparence que se trouvant dans ces extremités ils cherchent de certains valons entre des montagnes, des crevasses, des trous, & autres lieux dans lesquels ils puissent se retirer, & se cacher. Aussi les Oyseleurs dans la Guyene remarquent qu'ils vont peu à peu traversant le pays, & qu'il se vont enfin jeter dans les valons des Pyrenées. Et Aristote temoigne qu'on à veu des Milans d'abord qu'ils commençoient de paroître, sortir de ces sortes de lieux, de ces trous, & de ces crevasses de monta-

gnes, & que dans ces mesmes lieux on avoit trouvé des hirondcles sans plumes.

Il s'en est de mesme trouvé en Allemagne dans de certains arbres creux qu'on coupoit par hazard pour mettre au feu ; & nous avons un temoin oculaire dans nostre Champagne qui rapporte qu'ayant mis un jour de Noël un gros tronc d'arbre dans le feu, & que ce tronc estant à demy brulé, il sortit & tomba par un des bouts un Coucou sans plumes qui mourut incontinent.

De plus, le Sr Gaffarel nous a depuis peu assuré qu'un certain Augustin Reformé de ceux qui demeurent dans la forest de Fontainebleau, luy avoit dit que revenant un soir de la promenade à son Convent, il avoit apperceu un Oyseau sortir d'un trou d'un arbre qui estoit creux, & percé en deux endroits; que le lendemain estant allé proche de l'arbre avec ses freres pour reconnoître quel oiseau se pourroit estre, l'oiseau sortit au bruit; que taschant ensuite avec assez de peine de fourrer quelque chose par le trou d'en haut pour voir ce que s'estoit, ils apperceurent que le trou d'en bas estoit bouché, & que l'ayant ouvert

ils trouveront dedans soixante & dix, ou quatre vingt souris toutes vives, & des epys de bled pour remplir deux ou trois chapeaux, mais que toutes ces souris avoient les cuisses rompues. Ces souris devoient apparemment estre la provision du Hybon, qui leur auroit rompu le cuisses de peur qu'elles ne s'enfuissent, & qui leur auroit apporté des epys de bled pour les nourrir quelque temps, cependant qu'il les mangeroit l'une apres l'autre.

L'on dit aussi qu'en Allemagne on trouve quelquefois des hirondelles dans de vieux troncs d'arbres, mais ce qui s'en dit d'ordinaire dans la basse Allemagne aux environs de la Mer Baltique, dans la Moscovie, & dans tout le Nord est bien plus admirable; l'on assure qu'elles se cachent par petis pelotons sous l'eau, & dedans la glace, ou sous la glace aux bords des Lacs & des Etangs, qu'elles passent là tout l'Hiver, & qu'au Printemps que la glace se fond elles sortent de là, & commencent à voler. C'est ce que j'ay appris de plusieurs personnes dans Dantzic, & je suis fort trompé si M. Hevelius cet illustre Mathematicien ne m'a ainsi raconté la chose.

580 DE LA FACULTE

L'on ajoute d'un certain Religieux nommé Possévin qui estoit envoyé pour Ambassadeur en Moscovie, que ne voulant rien croire de cela, on luy apporta dans un Poële un morceau de glace dans lequel il y avoit plusieurs hirondeles prises, & que la chaleur du lieu ayant fait fondre la glace, les hirondeles commencerent de voler par la chambre, mais qu'après avoir fait quelques tours ça & là, elles tomberent mortes.

Olaüs avoit déjà dit la mesme chose, avec cette circonstance particuliere, que les hirondeles sur la fin de l'Automne s'amassoient sur la teste d'un roseau, bec contre bec, aile contre aile, & pied contre pied, & que le roseau pliant peu à peu elles se laissoient ainsi aller dans l'eau en un petit pelotton, qu'elles sortoient véritablement du fond de l'eau au Printemps, mais que si l'Hyver recommençoit, comme il arrive quelquefois avec quelque grande chute de neiges, elles mouroient toutes, & qu'il ne s'en voyoit que fort peu tout l'Esté, à sçavoir celles qui estoient sorties tard des eaux plus profondes, ou qui estoient venues d'ailleurs des païs plus éloignez

où elles avoient passé de bonne heure dès le commencement de l'Automne, & avant que de s'estre laissées surprendre comme les autres plus paresseuses par la rigueur de l'Hyver.

L'on dit de mesme des Cicognes, qu'il y en a qui se tiennent cachées tout l'Hyver sous l'eau dans le Lac de Conne, & qui en sortent aussi le Printemps. Et Campo Fulgensius rapporte qu'en Lorraine on en a aussi trouvé sous les eaux, qui ayant esté jettées dans l'eau chaude ont repris vie. Ce qui fait que ces paroles se lisant dans Pline, *l'on n'a encore point sceu jusques à present ni d'où viennent, ni où s'en vont les Cicognes.* L'on en a bien veu des troupes qui sembloient avoir dessein de s'en aller, mais personne n'en a jamais veu partir; & nous les voyons bien venues, mais non pas venir; l'un & l'autre se fait de nuit; & quoy qu'elles volent deçà & delà, jamais néanmoins on ne croit nulle part qu'elles ayent arrivé que la nuit; ce qui fait, dis-je, que ces paroles se lisant dans Pline, il y a quelque sujet de soupçonner que toutes les Cicognes ne viennent point, comme il dit, de fort loin, ou qu'elles ne s'en vont pas bien loin, mais qu'elles

382 DE LA FACULTÉ

se retirent peuteſtre de telle maniere dans les Etangs, & dans les Lacs ecartez, qu'on ne remarque point ni quand elles y entrent, ni quand elles en ſortent. Ce qui ſe doit penſer non ſeulement des hirondelles, mais encore de ces autres oyſeaux, des Etourneaux par exemple, des Merles, des Cailles, des Tourterelles, des Ramiers, des Tourdes & des Roſſignols qui ne decouvrent point aux hommes ni où ils vont, ni d'où ils viennent.





LIVRE VII.

DU TEMPERAMENT DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que Temperature, ou
Temperament selon l'Opinion
commune.*

QOMME temperer en general n'est autre chose que moderer, ou reduire quelque chose qui excede à une certaine mediocrité, il semble que temperer soit presque le mesme que mesler, & que le mot de temperature, de contemperation, ou de temperament, vienne à peu près de celui de *mixtion*, qui veut dire une *mixtion*, ou un meslange; parce qu'une chose ne scauroit estre meslée avec d'autres, qu'elle ne soit, pour ainsi dire, emouécée, affoi-

§84 DU TEMPERAMENT

blie, modérée, tempérée.

En effet, soit que le mélange se fasse de choses contraires, & mutuellement opposées, comme de chaud & de froid, de blanc & de noir, de doux & d'amer, soit de choses simplement dissemblables, comme de grains de divers legumes, il est constant que de l'une & de l'autre manière chaque chose est comme emoucée, & affoiblie dans le mélange, & qu'il se fait une certaine contemperation du tout, & une certaine modulation ou température.

Car à l'égard de la première manière qui est de choses contraires, il est évident que le chaud & le froid, par exemple, ne sçauroient estre meslez, que dans la chose meslée il ne se sente & moins de chaleur, & moins de froideur : Et à l'égard de la dernière manière qui est de choses seulement dissemblables, il est aussi évident que ces choses qui prises à part & separement paroissent beaucoup, sont comme enterrées quand elles sont meslées avec d'autres, & qu'il se fait un amas dans lequel chaque chose paroît moins qu'elle ne faisoit avant la mixtion.

L'on dira peut - estre d'abord qu'il

n'en est pas des choses simplement dif-
 femblables, comme de celles qui sont
 contraires ou opposées, parceque cel-
 les-là ne sont emoucées qu'en appa-
 rence, au lieu que celles-cy le sont en
 effet; mais à bien considerer la chose,
 il n'y a point d'autre difference que se-
 lon le plus & le moins. Car demesme
 qu'apres qu'on a fait un mesteige de
 grains, il est vray de dire que là où est
 la feve, là n'est pas le pois, & que là
 où est le pois, là n'est pas la feve;
 ainsi lorsqu'une chose chaude a este
 mestée par petites parcelles avec une
 froide, il est vray de dire que là où il y
 a une parcelle de la chose chaude, là il
 n'y a aucune parcelle de la froide, &
 que là où il y a une parcelle de la froi-
 de, là il n'y a aucune parcelle de la
 chaude: Et il n'en arrive point autre-
 ment lorsque le sec & l'humide, le
 blanc & le noir, ou quelques autres
 contraires se mestent. Car leurs parties
 ne se detruisent pas davantage que ces
 grains de legumes quand ils sont mes-
 lez, mais elles sont seulement separées
 ou desassociées les unes des autres.

Tout ce qu'il y a de difference est, que
 les divers grains estant assez gros, ils

586 DU TEMPERAMENT
peuvent estre discernéz, ou distinguez
par le Sens, au lieu que les parcelles
des contraires sont trop petites pour
que le Sens les puisse discerner; ce qui
fait que là où il y a, & où l'on sent une
parcelle, là mesme on croit qu'il y en
a, & que l'on en sent une autre, sçavoir
celle qui en est la plus proche; desorte
que le Sens ne *percevant* point l'une
sans l'autre, l'une & l'autre luy paroît
emoucée & affoiblie.

Ainsi lorsqu'on dit qu'un contraire
est emoucé, reprimé, affoibly, ou tem-
peré par un autre, ce n'est pas qu'il s'en
perde, ou qu'il en perisse quoy que ce
soit; mais c'est que sa vigueur qui con-
siste dans l'union de ses petites parties,
est tellement divisée & dispersée a cau-
se de la separation de ces parties, & de
l'interception des parties contraires,
qu'elle ne se peut pas faire sentir avec
tant de force que si elle estoit unie; &
de là vient que si les mesmes particules
dispersées peuvent estre rassemblées, &
reunies, la mesme vigueur se fait de ro-
chef sentir. Mais tout cecy se pourra
entendre plus au long de ce qui a esté
dit çà & là en son lieu en traitant des
Qualitez, comme lorsque nous avons

expliqué la manière dont se fait l'augmentation de la chaleur, & de la froideur ; ou en parlant de la Mixtion même, lorsque nous avons montré entre autres choses que l'eau, & le vin ne sont jamais mêlez ensemble de telle manière que les particules de l'un & de l'autre ne retiennent chacune leur nature d'eau, & de vin. Ce que je touche encore icy pour insinuer deux choses, la première que le Temperament se peut faire de principes qui ne soient pas contraires, selon le sentiment d'Anaxagore, de Leucippe, & de Democrite, qui reconnoissant les parties Similaires, & les Atomes pour matiere première, & anterieure aux Elemens, tenoient que de ces principes quoyque nullement contraires il s'en pouvoit faire un Temperament, sans qu'aucun d'eux souffrit aucune alteration, ou corruption, mais ne faisant simplement que se toucher les uns les autres. La seconde, que dans celuy-là même qui est fait de contraires les particules peuvent demeurer en leur entier, & cela suivant l'opinion de plusieurs grands hommes qui ont précédé Aristote, comme Empedocle, & plusieurs autres, qui

388 DU TEMPERAMENT

reconnoissant pour matiere premiere les quatre Elemens , ou les quatre premiers Contraires , pretendoient qu'ils se melloient entre eux , & se temperoient d'une telle maniere que leurs particules ne souffroient aussi aucune alteration, ni corruption, & qu'elles ne se penetroient point les unes les autres, mais que demeurant en leur entier elles estoient simplement appliquées les unes aux autres , superficies contre superficies.

Cependant comme le Temperament qui se fait de premiers principes est plus caché que celui qui se fait de contraires, il nous faut premierement dire quelque chose de celui-cy comme plus manifeste , & plus celebre. Or je ne m'arreste premierement pas à examiner pourquoy de toutes les Combinaisons de contraires on en a seulement choisi deux, & qu'ainsi on ne prend que quatre contraires à temperer , aſçavoir le Chaud , le Froid , l'Humide, & le Sec; comme si l'on ne pouvoit pas avec autant de raison prendre le Rare , & le Dense , le Pesant , & le Leger , ce qui se meut, & ce qui est en repos, le Poly, & l'Aspre , l'Aigu , & l'Obtus. Je ne

m'arreste pas aussi à marquer que sous le nom de ces quatre contraires l'on entend les quatre Elemens du Monde, asçavoir le Feu extrêmement chaud, & modérément sec, l'Eau tres froide, & modérément humide, l'Air tres humide, & modérément chaud, la Terre tres sèche, & modérément froide : Car il n'y a point quatre Elemens dans le Monde; puisque du moins le Feu qu'on met au dessus de l'Air, & dans le Concave de la Lune, n'y est assurément point : Ils ne sont point aussi doüez des quatre Qualitez qu'on leur attribue ; puisque l'Air n'est constamment point plus humide que l'Eau, ni l'Eau plus froide que l'Air. Je laisse aussi à part la belle maniere dont on veut que les Elemens selon Aristote se meslent entre eux, asçavoir que par la circonvolution continuelle du Ciel ils sont continuellement agitez d'une telle maniere, que les legers le Feu, & l'Air sont contre leur inclination naturelle poussez vers le bas, & les pesans la Terre, & l'Eau repoussez vers le haut, & que lorsqu'ils vont, & viennent ainsi diversement ils s'entrecouppent, ils se meslent, ils se temperent, & que par ce moyen ils

forment tous les mixtes, & spécialement les corps des Animaux. Car tout cela n'est que pure fiction. Je laisse enfin à part que quelques uns ont dit après Avicenne, que ce n'étoit point tant les Elemens qui estoient temperez que leurs qualitez; car ce doit plustost estre, ce semble, les Elemens ou leurs substances qui agissent, qui patissent, qui soient reprimées, confondues, meslées, & temperées, que leurs simples qualitez.

Je ne m'arreste point, dis-je, à examiner ces choses, & plusieurs autres de la sorte, mais pour n'oublier rien de ce qui regarde la Doctrine commune, j'admettray volontiers quatre certaines Substances, aſçavoir une chaude, une froide, une humide, & une ſèche, qui ſoit qu'elles tiennent ces qualitez des Elemens, ou du Ciel, ou d'ailleurs, ſoient meſlées, & temperées, & ſoient par conſequent les meſmes qu'Hippocrate, & quelques autres appellent le Chaud, le Froid, l'Humide, & le Sec. J'admettray auſſi cette definition ordinaire qui fait le Temperament *un certain meſlange convenable de Chaud, & de Froid, d'Humide, & de Sec*; cette autre qui le fait *un meſlange des quatre Ele-*

ment propre & convenable pour agir ; ou si vous voulez, une Harmonie des quatre premières Qualitez reprimées, & modérées ; ou comme dit Avicenne , une certaine Qualité qui naist , & provient de l'action & de la passion des premières Qualitez , & qui est cause de l'action. J'admettray, dis-je, & supposeray volontiers tout cela, pour en venir à cette celebre division du Temperament que Galien vante tant.

Après donc que Galien a combattu les diverses divisions des autres, & qu'il s'est attribué la gloire d'avoir le premier inventé le temperament qu'il appelle *tempéré*, il fait neuf especes de Temperament, une tempérée, & huit intemperées. Il tient la tempérée comme moyenne, & comme la regle, ou pour me servir de ses termes, comme la Statue de Polyclète, en comparaison de laquelle les autres soient censées intemperées, comme s'enloignant d'elle ou par excez, ou par defaut. Or il y en a, dit-ils quatre simples d'intemperées, à sçavoir dans lesquelles une seule qualité predomine, ce qui fait qu'entre les Temperamens l'un est dit chaud, l'autre froid, l'autre humide, l'autre sec, & qua-

DES TEMPERAMENTS

DES TEMPERAMENTS, se trouvent dans lesquelles
se trouvent, ce qui fait que l'un est
un chaud, & l'autre, ou ignée, l'autre hu-
mide, & chaud, ou aigre, l'autre froid,
& humide, ou aqueux, l'autre sec, &
froid, ou desséché. Il ajoute que le Tem-
perament adustum est de deux sortes,
l'un qu'on appelle Temperament ad
ustum, ou cru, se trouve dans lequel
se trouvent les Qualités sont comme dans
l'huile, l'autre qu'on appelle Tem-
perament adustum, comme étant
convaincu de la Nature, & un mélange
à une proportionnée que l'Animal se
trouve en bon état, & fait parfaitement
toutes ses fonctions. Il poursuit, & dit,
qu'à l'égard du Temperament adustum,
comme on ne pourrait assigner aucun
corps qui le possède, ni aucune Cause
qui puisse ainsi parfaitement temperer
les qualités, c'est plutôt par la pensée
qu'on effectue : Mais qu'à l'égard du Tem-
perament adustum il n'en est pas de
même, car quoy qu'entre les individus
des corps vivans on n'en puisse pas de-
signer un qui soit très temperé, en sorte
qu'il soit comme la règle des autres,
néanmoins il est constant qu'entre tous
ceux qui sont les plus, & les moins

temperez, il y en a quelqu'un dont la temperature est comme moyenne entre les extremes; n'estant pas vray-semblable que la Nature ne fasse quelque-fois des ouvrages parfaits.

Cependant il faut remarquer que ce Temperament *ad justitiam* considéré mesme dans un Animal parfait de tout point, est fort diversifié, & qu'il est comme composé de plusieurs Temperamens opposez. Car en premier lieu comme les âges des Animaux sont différentes, l'on sçait qu'un Animal peut toute sa vie estre en tres bon estat, autant que la condition de l'âge d'un chacun le permet; mais l'on sçait aussi que le Temperament est divers selon la diversité des âges, & qu'y ayant quatre âges différentes, l'Enfance, la Jeunesse, l'âge Viril, & la Vieillesse, on dit ordinairement que l'Enfance est chaude, & humide; la Jeunesse chaude, & seche: l'âge Viril, froid & humide; la Vieillesse seche, & humide.

D'ailleurs comme l'Animal n'est pas homegene, mais heterogene, & composé de parties de diverse nature, il est constant que son temperament ne peut pas estre comme quelque simple quali-

THE 21 TEMPERAMENT

[illegible]

Pource qui est des parties fixes, comme on les distingue d'ordinaire en parties Spermatiques, & en parties Sanguines, & que les spermatiques, ou qui sont formées de semence sont dures, & solides, comme l'os, le cartilage, le ligament, le tendon, le nerf, l'artere, la chair des muscles, & celle des visceres, le cœur, les reins, le foye, le pōumon, la rate; l'on soutient que les premieres sont froides, & seches, & les dernieres chaudes, & humides, comme tenant de la nature du sang. Cependant il y a plaisir de voir ces beaux Raisonneurs, & que la Graisse estant aussi formée de semence, & engendrée par la force de la chaleur, & fort inflammable, ce qui a fait soutenir à Aristote qu'elle estoit chaude, & de nature ignée, Galien ne laisse pas d'enseigner qu'elle est froide, parce qu'elle est destituée de sang, & qu'elle se congele au froid. Enfin l'on ne sçauroit trop s'etonner de l'embarras, de l'obscurité, & du peu de fondement qu'il y a dans tout ce qui se dit du Temperament consideré selon l'Opinion commune, c'est à dire comme resultant du meslange des quatre Elemens ordinaires, ou

596 DU TEMPERAMENT
de la contemperation de leurs quatre
premieres & contraires qualitez. C'est
pourquoy pour ne nous arrester point à
rapporter plus au long , ou à accorder
ces diverses Opinions , il suffira de re-
marquer que lorsque chaque partie du
corps est dans la temperature, & dans
la disposition qu'elle doit naturellement
avoir pour bien exercer ses fonctions,
c'est pour lors qu'on peut dire que l'A-
nimal est dans un juste Temperament ,
*gaudere tunc Animal temperamento tem-
perato ad justitiam.* Au reste j'ajoute ex-
pres le mot de *disposition* , parceque la
disposition , la jonction , & la com-
munication mutuelle des parties doit
toujours estre supposée ; en sorte que le
Temperament ne soit pas seulement
comme une Harmonie formée par des
Sons graves , & aigus qui gardent en-
tre eux une juste proportion , mais que
l'Animal soit aussi en soy comme une
Republique dont tous les membres
gardent leur ordre , & s'acquittent de
leurs fonctions.

CHAPITRE II.

*Du Temperament selon les
Chymistes.*

Comme les Chymistes se vantent de pouvoir resoudre tous les corps mixtes en ces cinq Substances qu'ils appellent Sel, Souffre, Mercure, Eau, & Terre, aussi veulent-ils que toutes choses soient formées de ces cinq Substances diversément temperées entre elles; en sorte que selon que celle-cy, ou celle-là, ou plusieurs seront en moindre, ou en plus grande quantité dans un assemblage, il naisse un corps d'une telle, ou d'une telle nature. Or demesme qu'ils different de l'Opinion commune dans le nombre des Elemens, ainsi ils different dans la contrariété: Car ils tiennent veritablement que le Souffre, quoy que froid au toucher, est neanmoins chaud, parceque c'est une espece d'huile inflammable, & qu'estant pris par la bouche il excite incontinent une chaleur par tout le corps; mais d'un costé ils veulent que le Mercure ou

598 DU TEMPERAMENT

l'esprit, & le sel soient chauds, acause de leur vertu corrosive & caustique, & de l'autre ils ne tiennent pas que l'Eau, & la Terre soient plustost froides que chaudes, en sorte que s'il arrive quelquefois qu'elles le soient, ils veulent qu'elles tiennent cela ou de la froideur de l'Air, ou de la chaleur du Soleil, ou de quelque autre Agent extérieur; d'où vient qu'ils sont bien éloignez de croire que l'essence de la mixtion, & de la contemperation se doive prendre de la contrariété de la chaleur, & de la froideur.

Pour ce qui est des deux autres Qualitez, ils sont véritablement l'Eau humide, & la Terre sèche; mais ils veulent aussi d'un costé que le Souffre & le Mercure soient humides, acause qu'ils sont autant fluides que l'Eau, & de l'autre que le Sel soit sec, acause de sa coagulabilité, & fixité: tout qu'ils veulent que ces humides se temperent tout d'une autre maniere que l'Eau, & l'Air dans l'Opinion commune, & leurs secs tout d'une autre maniere que la Terre, & le Feu. Car ils tirent l'essence de la mixtion, & de la contemperation, & que le Sel soit la base de la solidi-

ré, comme estant celuy sans lequel les quatre autres substances quoy que diversément mellées, demourent fluides & coulantes, & que l'Eau soit necessaire afin de dissoudre le sel en parties tres petites pour pouvoir estre mellé avec toutes les parties qui doivent estre rendues solides & compactes; & parceque la compaction qui vient du sel seul seroit trop roide, & trop cassante, ils mettent le Souffre, ou l'huile pour la rendre plus douce, & plus tenace.

Ils font de plus intervenir le Mercure, ou l'esprit, qui penetrant de toutes parts, anime, pour ainsi dire, toute la masse, la fermente, & par son agitation ayde la dissolution, & la mixtion: Enfin par ce que le sel dissous, & humecté par l'eau ne scauroit ni se prendre ou se rejoindre soy-mesme, ni coaguler les autres humeurs que l'eau ne soit beüe, ils font survenir la Terre, qui par son aridité, & par ses pores la succe & la boive, ou l'absorbe; en sorte que l'arrestant, & la fixant, elle est comme cause de ce que tout le corps prend une consistance convenable. Et c'est ainsi generalement que selon eux se fait la mixtion, & la contemperation des Mixtes.

600 DU TEMPERAMENT

Pour ce qui est des temperatures particulieres ils reconnoissent presque tous que la temperature des Animaux consiste en ce qu'il y ait en'eux de l'eau , & de l'esprit beaucoup, du sel, & du souffre abondamment, & de la terre mediocrement. Celle des plantes chaudes, qu'il y ait beaucoup de souffre , peu de terre, d'eau & de sel, & du mercure mediocrement ; & celle des froides , qu'il y ait beaucoup d'eau, & peu des autres: Celle des Metaux, qu'il y ait beaucoup de sel, & de mercure, peu de souffre, & encore moins de terre , & d'eau. Des moyens Mineraux, & des Sels vulgairès, qu'il y ait beaucoup de terre', de Sel Elementaire, & de mercure, & peu des autres. Du Bitume, qu'il y ait du souffre abondamment, beaucoup de sel, peu d'eau, & des autres mediocrement. Du Souffre vulgaire, qu'il y en ait beaucoup de l'Elementaire, peu de terre, tres peu d'eau, du sel , & du mercure mediocrement. Des Marcasites & de l'Antimoine, qu'il y ait beaucoup de mercure , peu de sel, tres peu d'eau , & des autres mediocrement. Des Terres vulgaires , qu'il y ait beaucoup de l'Elementaire, peu de mercure, tres peu de souffre, & d'eau, & du

sel mediocrement. Des Terres precieuses, comme est celle de Lemnos, qu'il y ait beaucoup de l'Elementaire, peu d'eau, & mediocrement des autres. Or c'est principalement de la famille des Mineraux qu'ils tirent les denominations des Temperamens; comme lorsqu'ils disent c'est un temperament alumineux, nitreux, vitriolique, arsenical, &c. ce que je touche simplement, & en peu de mots pour insinuer que les Temperamens peuvent estre pris d'ailleurs, & estre expliquez d'une autre maniere que par les quatre Elements vulgaires, & leurs qualitez contraires.

Je dis plus, que ceux qui reconnoissent des principes anterieurs non seulement aux quatre Elements vulgaires, mais aussi à ceux des Chymistes, peuvent defendre que le Temperament naist, ou se fait d'autres choses que de ces quatre Elements ou qualitez contraires. Car comme ils ne font pas leurs principes d'une nature absolument semblable ou uniforme comme Aristote a fait sa Matiere premiere, ils peuvent soutenir que ces principes se peuvent si diversement mesler entre eux, que non

seulement les Elemens vulgaires, & les Chimiques en puissent estre formez, & sortir, mais encore une infinité d'autres, quoy que nous ignorions quels ils sont, ou de quels melanges ils naissent, ou se font.

Je sçais bien qu'on dira d'abord que c'est se rendre ridicule, & deviner à plaisir si ces principes ou Elemens sont ignorez, & si l'on ne peut pas montrer quels ils sont comme l'on montre les substances chaudes, froides, humides, seches qui naissent des Elemens vulgaires, ou les sulfurées, les terrestres, les aqueuses, les salées, les mercuriales qui naissent des Elemens Chymiques. Mais pourquoy cette conjecture passeroit-elle pour ridicule, s'il n'y a que tres peu d'effets dont on puisse rendre raison par la temperature des Elemens vulgaires, & par celle des Elemens Chymiques, & qu'il y en ait une infinité qui ne se peuvent aucunement rapporter ni à l'une ni à l'autre Temperature?

Car en premier lieu, si l'on veut comparer les Elemens vulgaires avec les Chymiques, il faut que ceux qui les descendent, & qui soutiennent par consequent que toutes choses en sont com-

posées, soutiennent au moins que le Soufre, le Mercure, & le Sel sont formez de feu, d'air, d'eau, & de terre. Mais comment persuaderont-il qu'il y ait de l'eau dans l'huile, de la terre dans le mercure, & ainsi des autres, puisque les Chymistes demontrent qu'il ne s'y trouve rien de tel ?

Il faut aussi que ceux qui defendent les Elemens Chymiques, & qui veulent que toutes choses en soient composées, disent du moins que l'air, & le feu sont formez de souffre, de terre, d'eau, de sel, & de mercure. Mais comment persuaderont-ils qu'il y en ait aucun d'eux dans l'air, puis qu'ils n'en font aucun froid, & que cependant ils avoient que l'Air est tellement froid, que s'il y a quelque froideur dans l'eau, ou dans les autres, elle leur vient de l'Air ? Ne faut-il pas du moins ou que l'Air soit un principe, ou qu'entre ces cinq il y en ait un autre qui soit la cause de la froideur ? De plus, comment pourront-ils dire qu'il y ait de l'eau dans le feu, puisqu'ils montrent eux-mêmes que ce n'est nullement l'eau, mais le souffre qui contient les semences de feu ? Et comme ils veulent d'ailleurs que le

soufre avec les quatre autres soit la premiere matiere dans laquelle routes choses enfin se resolvent, comment pourront-ils particulierement soutenir cela de soufre ; puisqu'ils avoient qu'il peut de plus estre resous en feu? Diront-ils que ce feu ne perit pas, & qu'il peut derechef estre resous en Soufre ?

Mais pour ne m'arrester pas à cecy, je demanderois volontiers aux uns & aux autres à quelle temperature enfin ils rapportent tant de Proprietez qui s'observent dans les Mixtes, & premierement dans ceux qui sont inanimez ? Je ne veux pas certes proposer la vertu de l'Aiman, il n'est que trop evident qu'il y auroit de la folie à qui voudroit tenter de dire quelle doit estre la temperature de feu, d'air, d'eau, & de terre, ou de soufre, de terre, d'eau, de sel, & de mercure, pour que de ce meslange il en naisse & suive une vertu si admirable. Je ne propose pas cent autres choses de la sorte qui ne sont pas moins admirables, quoy qu'elles ne soient pas tenues pour telles, & qui ne rendroient pas moins un homme ridicule s'il entreprenoit d'expliquer le meslange & la temperature d'où elles naissent.

Je choisis seulement cette Figure qui est si reguliere dans les Sels, dans les Marcafites ; & dans les Pierres , & je demande tant à ceux qui veulent que les corps soient composez des Elemens vulgaires, qu'à ceux qui les composent des Elemens Chymiques , de quelle maniere ils pretendent que ces Elemens doivent estre mellez & contéperez pour que l'Alun, par exemple, soit si justemēt, & si regulierement formé en octahedres? Car il n'y a aucun Element particulier qui ait cette figure, & il n'y en a point ni deux, ni trois, ni plusieurs qui mellez ensemble affectent de la laisser exterieurement , ostez de celuy-cy, ajoutez de celuy-là, vous diversifierez le mélange, mais vous ne donnerez jamais cette figure. En un mot, si vous n'avez recours à d'autres principes ou Elemens , vous n'entendrez jamais, ou ne ferez entendre comment l'Alun prend cette figure.

Ne direz-vous point que du mélange , & de la temperature particuliere des Elemens il en resulte une forme essentielle dont cette figure soit la propriété? Mais comme ce qui a cette forme , en doit la substance , & l'origine, aux Elemens mellez ensemble , si

la difficulté n'est augmentée, du moins demeure-t-elle la même. Direz-vous que cette forme, ou cette propriété soit produite par l'agent? Mais la difficulté revient, & demeure toujours toute entière, puisque l'agent doit luy-même estre formé des mêmes Elemens.

Si nous voulions ainsi parcourir les choses vivantes, & animées, & premièrement les vegetables, combien trouverions-nous de semblables propriétés & vertus admirables qu'on ne sçauroit raisonnablement rapporter à aucun mélange des Elemens soit vulgaires, soit Chymiques? Car de dire, par exemple, que la Cygüe tue l'homme par sa temperature froide, c'est véritablement reconnoître quelque chose de froid dans cette plante, mais ce n'est point dire quelles sont les autres choses qui doivent entrer dans la composition de la plante, ni de quelle maniere elles doivent estre mêlées avec ce froid pour qu'il en résulte une plante d'un froid mortel. Et certes, comme ce froid doit provenir de l'eau, & de la terre, mais principalement de l'eau selon les premiers, & qu'il faut qu'il soit temperé par la chaleur du feu, & de l'air qui s'y

trouvent meslez, diront-ils comment il se peut faire, ou d'où vient qu'un peu de Cygue qu'on prend tue ainsi un homme, & que de l'eau pure prise en abondance ne le tue pas? Et si tant s'en faut que la Cygue tue les Cailles, & les Chevres, qu'elle les nourrit, & les engraisse, diront-ils pourquoy il ne doit pas plustost y avoir de la chaleur dans la Cygue, acause de cette graisse qui est la veritable pasture du feu, qu'une froideur extreme, & à tuer un homme? De dire aussi comme pourroient faire les Chymistes, que cette Plante tue l'homme acause de sa temperature interieure, la mesme difficulté demeure; car ils ne diront jamais comment n'y ayant aucun Element ou principe froid, le Nitre, dont le sel soit la base, acquiert une si grande froideur, & ce d'autant plus qu'ils font le sel chaud acause de sa vertu corrosive? Ou pourquoy, puisque la Cygue engraisse les Cailles & les Chevres, elle ne doit pas plustost estre d'un temperament sulfureux, ou huileux, que d'un temperament nitreux?

Mais sans parler de ces sortes de vertus, ou proprietes interieures & ca-

chées, c'est aussi assez de choisir icy la seule conformation extérieure d'une plante que nous voyons, & que nous touchons avec nos mains. Car soit qu'elle naisse d'elle même, ou de semence, il n'est pas possible de concevoir, ni de dire comment cette conformation puisse suivre d'aucune température de feu, d'air, d'eau, & de terre; d'aucun mélange de soufre, de terre, d'eau, de sel, & de mercure. Quoy, l'on pourra concevoir que ces quatre premiers, ou ces cinq autres Elémens se meslent les uns avec les autres d'une telle manière qu'une partie du mélange devienne une racine qui se fende en filamens ronds, & longs, qui perce la terre par en bas, qui pénétre dedans, qui en choisisse, succe, s'accommode, & transmette en dedans, & vers le haut tout ce qu'il y a d'aliment convenable, en sorte que cet aliment étant épuisé, elle passe plus avant, grossisse cependant, & multiplie ses filamens qu'elle dirige de tous costez comme autant de petites bouches pour prendre la nourriture? L'on concevra qu'une autre partie du mélange devienne tige, devienne tronc, soit distribuée en ra-

meaux, & soit repandue en feuilles si artistement tissues & travaillées, si finement entre-mêlées de petits nerfs, ou petites veines, qui soient si proprement allongées, étendues, dentelées, & repliées qu'on les prendroit comme pour autant de petites ailes destinées pour garder, & entretenir le rejetton qui doit naître au dessous ? Il sera encore possible de concevoir qu'une certaine partie de ce même mélange soit atténuée, & subtilisée en fleurs si proprement ajustées, distinguées, ordonnées, colorées, odoriférantes ? Que ces fleurs poussent de telle manière le fruit qu'il sorte lorsqu'elles flétrissent, & qu'il soit attaché & adhérent par un petit pied qui luy serve de canal pour attirer la nourriture, laquelle soit épaissie en poulpe, endurcie en grain, ou en noyau, & distinguée intérieurement en semence, d'où il naisse ensuite une semblable plante ? L'on pourra, dis-je, concevoir que ces quatre, ou ces cinq Elémens se mêlent, & se temperent de telle manière que de ce mélange, & de cette température il en naisse une si admirable conformation de parties ?

610 DU TEMPERAMENT

Dirent-ils point que ces Elemens ne font que la matiere qui est formée & disposée de la sorte, & qu'il y a de plus une vertu seminale qui entreprend, qui fait, & qui acheve la conformation ? Mais cette vertu seminale d'où est-ce, je vous prie, qu'elle tient son estre ? Y a-t'il quelque autre Element ou principe à qui elle le doive ? S'ils le disent, ainsi le nombre de quatre ne suffit donc pas à ceux-là, ni celui de cinq à ceux-cy ? S'ils ne le disent, comme assurément ils ne le diront pas, qu'ils expliquent donc comment ils conçoivent que de leurs Elemens il s'en fait une telle temperature qu'il en naît cette vertu vertu seminale si industrieuse, si puissante, si admirable ?

Auront-ils recours ou à la chaleur, ou à l'influence celeste ? Mais comme toute influence celeste est generale, & que de soy elle ne peut pas plustost entreprendre une conformation qu'une autre, & que par consequent il est requis dans la matiere, ou dans la mixtion des Elemens une complexion, ou disposition particuliere qui la determine à celle-là, & non pas à celle-cy, la difficulté revient, comment il est possible,

que ces quatre , ou ces cinq Elemens soient mellez & temperez de telle maniere , qu'il y ait cette complexion , ou disposition qui fasse cette determination.

Or il est evident que ce que je dis des choses Vegetables se peut presser avec beaucoup plus de raison à l'égard des Animaux ; puisque l'on y remarque beaucoup plus de differentes proprietéz & beaucoup plus admirables , & que leur conformation a bien encore davantage dequoy nous etonner , soit à raison de la multiplicité de parties , soit pour la perfection du travail. Certainement quand à leur egard on auroit aussi recours à la vertu feminine , ou plustost à l'Âme qui se fist , & se preparast elle-mesme son domicile ; puis qu'excepté la Raisonnable , il n'y en a aucune qui ne soit materielle , c'est à dire qui ne doive son origine à la matiere , ou aux principes ou Elemens materiels , il y auroit sans doute de la folie à qui voudroit entreprendre de montrer , ou d'expliquer de quelle maniere les Elemens ou vulgaires , ou Chymiques doivent estre mellez entre eux , & temperez pour qu'il en sorte , & qu'il en naisse cette

612 DU TEMPERAMENT

Ame qui se trouve accompagnée de tant de facultez soit naturelles, soit vitales, soit animales; pour qu'il en naisse, dis-je, une Ame qui sente, qui imagine & qui soit capable de plaisir, de douleur, & de tant d'autres différentes passions; qui non seulement soit douée de cette sagacité, industrie, & prudence claire & evidente que nous observons vulgairement, mais encore de cette cachée, & incomprehensible Science, & industrie par laquelle avec un peu de semence dans laquelle elle est enfermée, elle forme une si grande diversité de parties avec tant de proportion, & les travaille avec tant de Beauté, les distingue avec tant d'ordre, les joint avec tant de justesse, les destine chacune à leur fonction avec tant d'aptitude & de disposition, les fournit avec tant d'exactitude de tous les secours nécessaires pour agir, & pour dire en un mot, achève tout l'ouvrage, c'est à dire tout son corps avec tant de perfection ?

Je veux que l'on apperçoive dans le Corps quelque chose de chaud, de froid, d'humide, de sec, ou qu'on en puisse tirer quelque chose qui tienne de la nature du Soufre, de la Terre, de l'Eau, du

Sel, du Mercure ; est-ce que pour cela l'on pourra raisonnablement rapporter à ces seules choses, ou à leur température tout ce que dans l'ame il y a de substance, de connoissance, d'industrie, & tout ce qu'il y a de diversité dans la matiere, & d'aptitude à pouvoir estre preparée & travaillée ?

Mais direz-vous, l'on ne sçauroit rien tirer autre chose du corps de l'Animal, ni des autres Mixtes que ces Elemens; c'est pourquoy il faut que tout ce qui s'y forme de parties, que tout ce qui y naît d'Ame, que tout ce qui s'y engendre de forces & de facultez naisse de ces memes Elemens selon qu'ils sont meslez & temperez entre-eux. Mais certes s'il est vray que vous entendiez les quatre Elemens vulgaires, vous voyez comment les Chymistes vous convainquent d'erreur, & demōtrent que vous-vous trompez lourdement : Que si estant Chymiste, ou si vous voulez, l'inventeur mesme de la Chymie, vous entendez parler des Elemens Chymiques, n'est-il pas à craindre que de mesme que vous avez trouvé en partie par hazard, & en partie par vostre propre sagacité le moyen de demontrer l'erreur des autres, ainsi

614 DE TEMPERAMENT

il en viendrait enfin quelque un qui trouve le moyen de démontrer la vôtre? D'ailleurs il vous est venu en pensée de vous servir du feu, ou de la chaleur comme d'un Bisbarris pour faire l'Anatomie des corps, & par ce moyen vous avez séparé ces cinq substances, mais pensez-vous qu'outre le feu, & toutes ces sortes de chaleurs dont vous-vous êtes servy, il n'y ait point d'autre agent dans la Nature dont elle se serve comme d'un organe? Vous-vous êtes non seulement servy du feu qui se fait du soufre, mais aussi du mercure, & de plusieurs sortes de Sels que vous croyez chauds parcequ'ils sont corrosifs, & qu'ils peuvent dissoudre les corps ou en liquors, ou en poudres impalpables; mais ce n'est pas là certes la dernière résolution de la Nature, ni les derniers principes dans lesquels elle résout les corps, comme ce n'est pas de ces seuls & uniques principes dont elle se sert pour en faire la tissure. Il y a assurément dans la Nature outre votre feu, outre vos chaleurs, & vos corrosifs, un autre agent qui assemble, & qui arrange, & qui bien qu'il soit corporel, ne vous est point venu en pensée: bien, loin

d'estre venu sous vos doigts , & sous vos Sens.

Et defait , je veux que la chaleur aidée de l'humidité dissolve les parties d'un grain jeté en terre ; sera-ce cette même chaleur qui formera le tuyau , qui endurcira les nœus par intervalles , qui distinguera les grains dans l'Epy , qui enfermera le germe , qui l'enveloppera de couvertures , qui l'armera de petites pointes , &c.

Je veux aussi que la chaleur dissolve la semence de l'Animal reçue dans la Matrice ; sera-ce aussi cette même chaleur qui formera les nerfs , les artères , les veines , les membranes , & mille autres parties que nous avons déjà objectées tant de fois ? Si le feu , ou la chaleur n'est donc point cet agent , & que cependant il soit corporel , & soit par conséquent formé de principes corporels , lorsque vous avez tiré vos cinq Substances du corps d'une plante , ou d'un Animal , avez-vous aussi tiré la substance de cet agent , & cette substance n'a-t-elle pas du moins échappé à vos yeux , à vos vaisseaux , & à toute votre industrie ? c'est ce que Severinus , Quercenatus , & plusieurs autres ont fort ju-

évidemment reconnu, lors qu'outre
 quatre Elements, & trois principes ils
 ont admis une infinité de semences in-
 visibles qui peuvent aussi estre dites &
 Elements, & principes, & dont les au-
 tres plus crasses & plus grossiers ne
 soient que cômme les vestemens, les ma-
 trices, & les receptacles; ajoutant que
 c'est à ces semences à qui l'on doit rap-
 porter non seulement toute l'action, &
 toute la vigueur, mais encore l'Art, &
 la Science dont les esprits mecaniques
 qu'elles contiennent sont doüez pour
 former les corps des Mineraux, des Ve-
 getaux, & des Animaux & leurs par-
 ties, comme estant les Artisans natu-
 rels, & qui sont occupez, ceux-cy à tra-
 vailler les veines, ceux-là les arteres,
 ces autres là les nerfs, & ainsi du reste.
 Et que Severinus dise comme il luy
 plaira, que ces principes sont des esprits
 mecaniques doüez de science, & de vi-
 gueur pour agir? Lorsqu'il aura dit cela,
 il aura une fois dit tout ce qu'il dira ja-
 mais. Car il ne nous fera jamais voir
 comment chaque esprit une chose si te-
 nue, si invisible, & si impalpable puisse
 en soy avoir l'idée, & la science de l'ou-
 vrage qu'il doit travailler, considerer la

fin à laquelle il le doit rendre propre, connoître, & choisir la matiere dont il le faut paitrir, & puis avoir en soy l'energie, & la vigueur de prendre les instrumens convenables, & d'executer tout ce que cette Science aura prescrit.

Que quelque autre encore nous vienne dire, si vous voulez, que ces principes insensibles sont ou des Atomes, ou des Molecules, c'est à dire de petites masses tissues d'Atomes, & devenües les semences des choses, qui non seulement à raison de leur petite corpulence font partie de la mixtion, de la con-temperation, de la composition, mais qui pour estre formées d'Atomes qui sont dans un mouvement perpetuel, & inamissible, se tournent continuellement, & se retournent, se meslent, & se temperent partie entre elles, & partie avec les autres ou Atomes, ou Molecules des Elemens plus grossiers, de telle maniere que penetrant, & remuant toute la masse, se prenant, s'acrochant, & s'etreignant diversement, & poussant cependant, & chassant ce qu'il y a d'etranger, & d'incompatible, elles prennent enfin la forme du corps à laquelle

618 DU TEMPERAMENT

elles ont de l'inclination à raison de la figure, de la tiffure, & du mouvement. Qu'il avance, dis-je, tout cecy, & autres choses semblables, selon ce que nous en avons touché ailleurs en divers lieux; qu'il ajoute mesme s'il veut, que ce sont là les semences anterieures ou premieres dont les esprits, & tous les principes qu'on pourra prendre sont formez; tout cela dit une fois en general ne nous fera neanmoins rien connoître de particulier, & il faudra, comme nous avons deja dit plus haut, s'en tenir simplement à cecy, qu'il y a veritablement lieu de conjecturer qu'outre ces trop corporels, & trop grossiers Elemens il y en a d'autres beaucoup moins corporels, & beaucoup plus subtils, mais que nos Sens estant grossiers comme ils sont, il y auroit de la vanité à presumer de pouvoir expliquer la maniere speciale & particuliere dont ils sont meslez & temperez avec les autres, ou comment la mixtion, & la temperature qui s'en est faite, est l'origine, & la racine des facultez, & des proprietiez qui suivent des veritables principes quels qu'ils soient.

Au reste, tout ce qui s'est dit jusques

icy fait bien voir que l'on peut veritablement assez raisonnablement expliquer quelques effets communs, & ordinaires par le meſlange, & la temperature chaude, froide, humide, ſeche, ou par la ſulphureuſe, la terreſtre, l'aqueuſe, la ſalée, la mercuriale; mais qu'il ne faut néanmoins pas preſumer, comme ſ'il n'y avoit que ces quatre, ou cinq Elemens, que tant d'autres admirables effets puiſſent leur eſtre rapportez à eux ſeuls, & eſtre par eux ſeuls expliquez; parce qu'outre ceux-là il y en a une infinité d'autres qui ſe déro-
bant à toute la ſubtilité de nos yeux, ſe meſlent partie avec eux, partie entre eux, & que ſelon la temperature qui provient de là il reſulte des effets qui tombent veritablement ſous nos Sens, mais dont les cauſes ſont néanmoins cachées; comme lors que les mouvemens des Statues de Dedale nous ſont viſibles, & que cependant les machines qui ſont enfermées dedans, & qui ſont les mouvemens nous ſont cachées.

CHAPITRE III

De la Santé.

La Santé est toujours nécessairement
 une composition à une Harmonie,
 et à une science de Musique ; car de
 même que nous observons qu'il y a
 de l'harmonie lorsque chaque son n'est
 ni trop haut, ni trop grave, mais
 dans une proportion convenable, ainsi
 de même il y a de la santé
 lorsque chaque humeur, & chaque qua-
 lité est dans un certain degré conve-
 nable. & proportionné, c'est-à-dire qu'il
 ne soit ni dans l'excès, ni dans le
 défaut. Il faut à cet égard la mes-
 ure d'une part, une juste composition
 de l'autre, et que la maladie est une
 déviation de l'équilibre, il a été que la
 Santé est chose autre chose que leur
 mesure. L'homme avec la même vue
 de l'âme à même la Santé, ne peut pas-
 ser d'un état à l'autre, du froid, du chaud,
 du sec, du humide, du dur, et des autres
 humeurs. L'homme y regardant encore
 une composition, et il a dit que la
 Santé

Santé est un repos, une tranquillité, une paix, & la Maladie un mouvement seditieux, & turbulent ; de sorte que la Santé semble donc n'estre autre chose qu'un certain estat pacifique du corps, qui provient de ce que toutes ses parties sont dans la temperature, & dans la disposition qu'elles doivent naturellement avoir pour bien faire leurs fonctions, & ne sentir point de douleur : Et c'est assurément pour cela que Galien definit la Santé une constitution du corps dans laquelle nous ne sentons aucune douleur, & dans laquelle les fonctions de la vie ne sont point empeschées.

Pour ce qui est maintenant des Causes de la Santé, l'on peut les distinguer en Primitives, ou originaires, & en Succedanées, ou consecutives. Les Primitives regardent ou la premiere conformation qui se fait de Semence, ou la premiere nutrition qui se fait de Sang dans la Matrice. Car si la semence se trouve estre d'une temperature parfaite, & que la Matrice soit bien disposée, alors la vertu formatrice entreprend son ouvrage, & travaille d'une telle maniere que la conformation des parties ne peche, ni dans la gran-

deur, ni dans la forme, ni dans le nombre, ni dans l'ordre, ni dans la situation, ni dans la distinction, ni dans l'union, ni enfin dans la juste & convenable température, de sorte qu'il se fait, & naît alors une très bonne *disposition* de parties, & les fondemens d'une parfaite, & constante santé sont jettez. Que si d'ailleurs le Sang, dont les parties du fœtus, qui ne commencent encore que de se faire & de se former, sont nourries, se trouve estre si bien temperé, soit acause du temperament de la Mere, soit acause des alimens dont elle se nourrit, & de sa maniere de vie, que chaque partie en prenne, & s'en applique ce qui luy est convenable; pour lors la faculté nutritive, & augmentative entreprend aussi l'ouvrage, & seconde de telle maniere la vertu formatrice que le corps étant porté à sa perfection, il se fait ce que les Grecs appellent *ευταξία*, c'est à dire une bonne habitude, qui est la santé mesme constante, & parfaite, ou la racine constante & parfaite de la santé.

Car la Santé, qu'on appelle *εὐταξία* bon temperament, comprend *ευταξία* ou la *disposition convenable des parties*, & *εὐταξία*

ou l'habitude parfaite de tout le corps; parce que celuy qui naist avec l'une & l'autre vit sain le reste de la vie, ou recouvre aisement la santé qu'il aura perdue; comme estant puissamment aidé par la nature à resister aux causes des maladies, ou à s'en delivrer.

C'est principalement ce qu'Epicure, & Asclepiade devoient avoir en veüe, lors qu'apportant la cause generale de la santé, ils veulent que celuy là soit sain, dont les nerfs, les veines, les arteres, & les autres canaux, & passages sont tels, principalement dans la premiere conformation, qu'ils ne sont ni plus larges, ni plus etroits qu'il ne faut pour que l'aliment atténué en particules tres petites soit convenablement distribué à toutes les parties, & que l'esprit vivifiant & animal qui est absolument necessaire aux fonctions de la vie & du sentiment, soit par tout convenablement repandu, & les excréments, les fuliginositez, & toutes les impuretez convenablement chassées au dehors. Or je passe sous silence cette description ordinaire de l'homme sain, asçavoir qu'il ne soit ni trop gras, ni trop maigre, ou, comme disent les

624 DU TEMPERAMENT

Grecois, qu'il soit *εὐκαρῶς* d'une bonne constitution de chair, conformément à l'Aphorisme d'Hipocrate, *Ceux qui sont naturellement fort gras meurent plustost que ceux qui sont maigres* ; qu'il ne soit par consequent ni mol, ni dur, ni trop, ni trop peu velu ; & pour ce qui regarde les premieres qualitez, ni chaud, ni froid, ni humide, ni sec, quoy qu'Aristote le fasse plustost chaud, & humide ; que de plus il ait la couleur vive, ou mēlée de blanc, & de rouge, les cheveux ni trop rares, ni trop epais, & dans la jeunesse tirants du jaune sur le noir ; qu'à l'égard de la respiration, & du poux il n'y ait ni trop de vifesse, ni trop de lenteur ; que la faculté nutritive digere autant qu'elle appetite, & appetite autant qu'elle digere, ni plus ni moins ; qu'à l'égard des sens ils soient entiers & parfaits, & qu'ils s'acquittent bien de leurs fonctions ; qu'il ait l'Imagination bonne, l'Esprit, le Jugement, & la Memoire de mēme ; & qu'enfin il soit bien composé dans ses mœurs, qu'il soit courageux, d'une humeur douce, temperant, liberal, &c.

Les causes succedanées ou consecutives sont celles qui, dès la Naissance

conservent la Santé, ou qui la retablissent s'il arrive qu'elle soit affoiblie. Entre celles qui la conservent l'on doit conter les Parens, les Nourrices, les Gouverneurs, tous ceux qui prennent soin de pourvoir que rien ne manque, ou ne nuise à l'Enfant, & puis un chacun de nous en particulier qui a soin de soy mesme, principalement lorsqu'il est en age de connoitre ce qui est bon & mauvais, & capable de se le procurer. Car la Santé, dit admirablement bien Cicéron, *se soutient par la connoissance qu'on a de son corps, par l'observation qu'on fait de ce qui peut servir ou nuire, par la continence dans toute la vie, par les soins qu'on prend de soy mesme, par l'abstinence des voluptez, & enfin par l'art de ceux à qui il appartient de connoitre de ces choses, tels que sont les Medecins qui par leur conseils, & leurs soins contribuent à la conservation de la Santé.* Ajoutez à cela les choses qui sont marquées dans Galien par ces termes generaux, *Assumenda, Educenda, Facienda, Incidentia extrinsecus*, & plus clairement par ceux-cy, l'Air, le Mouvement, & le Repos, le Boire & le Manger, l'Expulsion, & la Retention des excremens,

616 DU TEMPERAMENT

le Sommeil, & les Veilles, les Passions de l'Esprit, choses qui sont ordinairement appellées Non-naturelles, parce qu'elles sont comme indifférentes à servir, ou à nuire, selon qu'elles sont ou bien, ou mal administrées.

Or ce n'est pas sans raison qu'on met l'*Air* au premier lieu, parceque c'est l'*Air* qui le premier recoit le Fœtus naissant, & qui affecte le corps non seulement au dehors, mais qui penetre au dedans par la bouche, & par les narines, & qui se trouve ensuite estre tellement necessaire pour tirer hors du pœumon les fuliginosittez du Sang par la respiration, & par l'expiration, que si cela ne se fait continuellement les petits rameaux de la Veine arterielle, & de l'Artere veneuse se bouchent de telle maniere, qu'on est extremement incommodé, & qu'on meurt mesme enfin suffoqué. Aussi n'y a-t'il rien de plus important que l'*Air* pour la Santé, ni rien qui soit plus capable de changer l'Habitude de nostre corps soit en bien, s'il se trouve convenable à nostre temperament, soit en mal, s'il ne s'y accommode pas.

Ce qui vient ensuite c'est le *Boire*, & le *Manger*, ou generalement l'*Aliment*;

car l'Animal n'est pas plustost né qu'il l'appete, & le prend, & l'experience nous enseigne combien il est impossible de s'en passer dans la vie. Ce qui se peut icy remarquer est, que la Nature enseigne d'elle mesme à chaque Animal l'aliment qui luy est salutaire; & si elle ne semble pas instruire l'Homme de mesme que les autres, ce n'est assurément pas sa faute, mais celle des Hommes, qui en partie par la mauvaise education, & en partie par leur propre intemperance s'accoutument à des alimens qui ne sont ni necessaires, ni naturels, & qui changent de telle maniere le temperament, que l'Appetit se porte à toute autre chose qu'à ce qui est destiné par la Nature, d'où vient que ce n'est pas merveille qu'ils se trompent souvent soit dans le choix, soit dans l'usage. Or que les choses necessaires à la vie, & principalement les Alimens dont la Nature a besoin, se reduisent à peu, & qu'il soit aisé de se les procurer, c'est ce que nous ferons voir dans la Morale.

La *Retention*, & l'*Excretion* ou expulsion viennent ensuite; car l'aliment doit estre retenu, afin qu'il ne soit pas

pris inutilement , & l'expulsion des excremens se doit faire , de peur qu'estant par trop accumulez , ou pourris, ou trop long-temps gardez , ils n'empeschent , ou ne pervertissent l'œconomie de la Nature. L'on connoit assez les incommoditez que cause la suppression du ventre , & de la vessie , les pores fermez à la sueur , & les autres excremens retenus. Il y a néanmoins des excremens dont on n'approuve pas l'evacuation ni soudaine, ni trop grande , ni avant la maturité , & l'on sçait combien selon Epicure , & selon Hippocrate c'est une chose saine de retenir la semence naturelle ; pour ne dire pas ce que quelques-uns pretendent , qu'il est autant nécessaire pour conserver le corps qu'il y ait de certains excremens grossiers dans les Intestins , qu'il est nécessaire pour conserver le Vin qu'il y ait de la lie dans le tonneau.

Le *Mouvement*, & le *Repos* sont contretez entre ces mesmes causes , parceque le mouvement, ou l'exercice qui se prend en temps convenable , & modement contribue merveilleusement à la Santé; entant qu'il provoque & excite les excremens à sortir , affermit les membres

& fait une bonne habitude du corps ; au lieu que le mouvement excessif dis-
sout le corps , trouble l'economie in-
terieure, & cause souvent des maladies.
L'on ajoute le Repos au mouvement ;
parceque c'est le repos qui repare les
esprits, qui tempere la chaleur , qui hu-
mede le corps asséché , en un mot qui
soulage les membres , & retablit les
forces perdues. Il n'y a seulement qu'à
se prendre garde que le repos ne dege-
nere en paresse ; c'est le conseil d'Hip-
pocrate qui après avoir donné le pre-
mier precepte de la Santé , qui est de
se tenir toujours sur son appetit , *vesci
circa saturitatem*, ajoute immédiatement
après le second , qui est de n'estre pas
paresseux au travail , *impigrum esse ad
laborem*. C'est aussi le conseil de Celse ,
lorsqu'il donne des preceptes de Santé
à ceux qui sont sains ; il faut , dit-il ,
*se reposer quelquefois , mais bien plus sou-
vent faire exercice , parceque la paresse
bebet le corps , & que le travail le rend
ferme ; celle-là amene bien-tost la vieil-
lesse , & celui-cy fait la jeunesse longue.*

Le Sommeil, & la Veille sont aussi de
grande consideration , en ce que c'est
principalement dans le sommeil que

Consiste le repos nécessaire durant lequel les membres, les sens, & les organes se reposent, le cerveau desséché par les veilles s'humecte, les alimens, & les humeurs se cuisent, les forces enfin se refont & se reparent. D'ailleurs il est constant que nous ne vivons qu'autant que nous veillons, & que si l'on s'accoutume à dormir trop longtemps, le corps devient pesant, paresseux, & chargé des humeurs & des vapeurs qui sont retenues; d'où vient que la chaleur naturelle, les Sens, & l'Esprit même s'émoussent, & s'hebetent.

Enfin à l'égard des *Affections de l'Esprit*, l'on sçait de ce qui a été dit en parlant des Passions, que la Joye, & la Gayeté sont proprement les Fondemens de la Santé, comme le Chagrin, l'Ennuy & la Tristesse en sont la ruine & la destruction; celles-là egayant les esprits, & celles-cy resserrant le cœur, empêchant la digestion, & comme dit Hippocrate, en desséchant la moëlle des os.

CHAPITRE IV.

De la Maladie.

L'On infere aisement de ce qui a esté dit de la Santé, que la Maladie n'est autre chose qu'une temperature mauvaise, vicieuse, corrompue; qu'un certain estat turbulent, seditieux, & disconvenable du corps; qu'une constitution contre Nature qui pervertit ses fonctions, & qui le plus souvent est accompagnée de douleur. Je dis de douleur, tant parce que la maladie gâte, ou pervertit les actions, & que la marque de l'action pervertie est la douleur, que parce que nous n'avons point coutume de concevoir la Maladie que comme un estat fascheux, & importun; quoy que d'ailleurs la douleur passe ordinairement pour le symptome ou l'accident de la maladie. J'ajoute *le plus souvent*, parcequ'il y a de certaines Maladies, comme la fièvre Hectique, & l'Evanouïssment qui sont censez estre sans aucun sentiment de douleur. Or lorsque je dis que la Maladie est une

constitution contre Nature, c'est ce qu'Épicure, & Asclepiade semblent avoir voulu dire quand ils ont définy la Maladie *ἀπετελία τῶν νόσων* *une mauvaise disposition des conduits*; la constitution malade n'estant autre chose que les passages ou trop élargis, & relâchez, ou trop retreillis, & resserrez, d'où suivent les fluxions, les obstructions, &c. comme nous dirons ensuite en touchant les causes des Maladies.

Pour dire maintenant quelque chose des divisions des Maladies; Celse divise les Maladies en celles qui consistent dans tout le corps, *qui in totis corporibus consistunt*, telle qu'est la Fievre, & en celles qui naissent dans les parties. A l'égard de celles qui sont dans les parties, les unes regardent les parties Similaires, celles-cy les Dissimilaires, celles-là les unes & les autres. Celle qui regarde les parties Similaires est ordinairement appelée *Intemperie*, celle qui regarde les Dissimilaires, *mauvaise conformation*, & celle qui regarde les unes & les autres, *Solution de continuité*. La Maladie considérée eu égard aux parties, est aussi divisée en celle qui n'appartient qu'à une seule partie,

comme le vertige à la teste, &c. & en celles qui les regardent indifferemment toutes, comme l'Ulcere, la Tumeur, &c. On la divise mesme aussi en Idiopathique, ou qui est par le vice propre de la partie, & en Sympatique, ou qui est par Sympathie, & par communication d'une autre partie; comme lorsque la teste est affectée acause de la mauvaise disposition de l'Estomac. Il y a aussi des Maladies Aigues, c'est à dire qui se terminent en peu de temps ou à la guerison, ou à la mort, comme les fievres ardentes, la Pleurisie, la Phrenesie; de tres Aigues, comme l'Angine, la Convulsion, la Lethargie, & de Douces. Il y en a mesme qu'on appelle Regionales, parce qu'elles regardent particulièrement de certaines Regions, comme la Gouëtre la Vallée de Luzerne, les Ecrouëlles l'Espagne, &c. D'autres Epidemiques, ou populaires, dont la cause generale est dans l'Air corrompu, telle qu'est principalement la Peste; & enfin d'hereditaires.

Pour toucher aussi quelque chose des causes des Maladies, les Medecins les divisent en Externes qu'ils appellent Procatartiques, comme qui diroit Pre-

634 DU TEMPERAMENT

incipientes ; en Internes qui sont ou Antecedentes , ou Continentes. Les Procatartiques , ou externes sont non seulement ce qu'ils appellent *Percutians* , *Contundens*, *Convellens*, en un mot tout ce qui fait solution de continuité soit en frappant , ou autrement , mais aussi les choses contre-nature , comme l'Air infecté de quelque mauvaise qualité , ou trop chaud , trop froid , trop sec , trop humide ; à quoy ils rapportent le Soleil , le feu , & la chaleur de l'un & de l'autre, la Glace , le Vent du Nord, & leur froid ; comme aussi le boire , & le manger qui peche en qualité, ou en quantité, ou qui est pris hors de temps, l'exercice trop violent, le repos de trop longue durée , la colere trop grande , la tristesse trop profonde , &c. d'où vient qu'approchant du Malade la premiere chose qu'on demande , & qu'on recherche , c'est ce qui a le premier donné occasion à la Maladie. Entre les Causes Internes , les Antecedentes, & comme plus prochaines sont les humeurs , & les Excremens. Car si les humeurs ne pechent qu'en quantité , c'est *Pletore* , ou *Plenitudo* , quoy que ce nom ne se donne presque qu'à la trop.

grande abondance de Sang ; s'ils pechent en qualité , c'est *Cacochimie* , ou *corruption d'humeur*. Or ils veulent que la *Cacochie* qui est ce qu'on appelle en Latin *Prævus mos* , & la *Cachexie* , ou *mauvaise habitude* différent de la *Cacochimie* en ce que la *Cacochimie* n'est qu'une simple depravation des humeurs , au lieu que la *Cacochie* dit malignité , & la *Cachexie* un vice des parties qui corrompent l'aliment qui leur vient , comme dans la *Lepre*. D'ailleurs si les excemens pechent en qualité , ou en quantité , ou qu'ils soient trop tost rejetez , ou trop long-temps retenus , il est sans doute qu'il s'engendre de là diverses Maladies. Pour ce qui est des Causes *Continentes* , comme par ce mot on entend les Causes qui la Maladie estant formée ne s'en vont pas , mais demeurent continuellement , on les doit d'autant moins nier qu'il y a peu de Causes Antecedentes qui ne demeurent la Maladie estant faite , ou plustost qui ne continuent de la faire.

Je ne m'arresteray pas aux autres différentes denominations de Causes qu'ils apportent , je prendray seulement la division des Causes en Manifestes ,

& Occultes, pour marquer qu'outré les causes externes, & éloignées, à peine y en a-t'il aucune qui dans son essence, ou en la maniere d'agir ne soit occulte. Car comme il est principalement question des causes internes, & anteceden-tes, l'on peut véritablement bien dire que ce sont les humeurs, mais certes, que cela est peu de chose, & que c'est estre éloigné de dire, & de marquer la vraie, la propre, & la prochaine cause. Car que l'on dise par exemple, que la Pituite est la cause de la Fievre quotidienne, la Bile jaune de la tierce, l'Attrabile ou la Melancolie de la quarte, c'est tout au plus dire ce en quoy la cause de la fievre est contenue, & ce n'est assurément point en demon-trer la cause. Car ils veulent que les humeurs agissent à raison de leur tem-perature, ou par les qualitez premières dont ils sont douez; mais comme la Pituite est de sa temperature froide, & humide, & la Melancolie froide, & seche, comment est-ce que l'une & l'autre peuvent faire cette ardeur qui s'allume tant dans la fievre quotidien-ne que dans la quarte? Et comme la Colere est chaude, & seche, comment

peut-elle produire ce frisson par où la fièvre tierce commence? Je demande de plus, comme ils veulent généralement que la Fièvre soit une chaleur étrangère, ou contre nature, allumée dans le Cœur; comment se peut-il faire que la Pituite allume cette chaleur, elle qui devroit plutôt par sa température si elle est exorbitante, éteindre la chaleur du Cœur, ou si elle est modérée, la temperer? Ils disent que la Pituite se pourrit dans les premières & prochaines veines du Ventricle, d'où la vapeur qui doit allumer la fièvre passe au Cœur; mais comme rien ne se pourrit qui ne soit chaud en puissance, ou qui ne contienne des semences de chaleur comme assoupies, & endormies qui puissent être excitées, & agir; comment est-ce que la Pituite se pourrira si de sa température elle n'est ni actuellement chaude, ni en puissance, mais extrêmement froide, & modérément humide comme l'eau? Certainement si vous luy donnez la chaleur d'ailleurs, ce ne sera pas elle alors qui sera la cause de la fièvre, mais ce qui aura communiqué cette chaleur.

6,8 DU TEMPERAMENT

Mais pour ne m'arrester pas davantage à cecy, ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate a esté contraint d'avouer, *que le chaud, le froid, l'humide, le sec n'ont pas grande force, mais l'acre, mais l'acide, mais l'amer, &c.* Pour montrer que les humeurs sont les causes des Maladies, non à raison de leur temperie chaude, froide, &c. mais par quelque autre chose qui y soit contenu, par quelque autre chose, dis-je, que nous concevons plutôt y estre, que nous ne sçavons ce que ce peut estre. En effect, comme ce qui est transmis dans le corps par la morsure d'une Vipere, ou du Chien enragé est si peu de chose, quelle chaleur, quelle amertume, & enfin quelle premiere, ou quelle seconde qualité se peut-on imaginer qui puisse causer ces estranges effets? Et pour parler de ce qui estant né, & formé dans le corps y entretient la maladie, quelle peut estre cette qualité par laquelle un Epileptique soit ainsi soudainement frappé, entre en de telles convulsions, soit de telle maniere, & si estrangement troublé, travaillé, &c. Aussi n'est-ce pas certes encore sans raison qu'Hippocrate dit, *qu'il y a quelque chose de divin dans les Mala-*

dies; non, comme dit Galien, qu'Hippocrate rapporte la cause des maladies aux Dieux, mais parcequ'il s'y remarque quelque chose de grand, ou tres eloigné de toute nostre connoissance, ou si vous aimez mieux, qui est tel qu'il n'y ait que Dieu seul qui le connoisse.

Je sçais bien que les Chymistes taschent de passer plus avant, en quoy certes ils sont fort louables; mais que leur progresz se termine à peu de chose! Car en premier lieu, cela ne va presque qu'à substituer de certains noms nouveaux & barbares à ceux qui estoient usitez & entendus de tout le monde. Et Paracelse, par exemple, veut que les causes des Maladies soient *l'Iliastre*, & le *Cagastre*, quoy que venir de *l'Iliastre* ne soit autre chose que venir de la semence, & que venir du *Cagastre* soit venir d'une matiere pourrie. Le mesme dit *Pagoyeum* pour une maladie qui vient de l'Imagination; *Charionium* pour faculté; *Archée* pour la forme interieure, ou l'Agent qui dispose interieurement toutes choses; de mesme Severinus dit *Teinture de maladie* pour principe de maladie; *Teinture de pleuresie* pour cause de pleuresie; *Teinture seminale* pour ver-

tu seminale; l'*Anatomie humaine* pour le corps humain, & ainsi de plusieurs autres de la sorte. D'ailleurs ils semblent declamer à tort contre les Medecins, comme s'ils s'en tenoient aux seules premieres Qualitez, puisque nous venons de voir qu'Hippocrate a voulu qu'on en passast à l'acre, & à l'acide, &c. & que Galien a souvent recours aux humeurs salées, nitreuses, erugineuses, & autres. Ils veulent que la cause de la fièvre consiste dans des semences nitro-sulfureuses; mais lorsque les autres diront frigido-chaudes, ou pituito-bilieuses, ne diront-ils pas la même chose en effet: En un mot quoyque les Chymistes se vantent de connoître les causes des plus grandes maladies, neanmoins demandez à Severinus, & à Quercetanus quelle est la cause de l'Epilepsie, ils vous diront incontinent que c'est une maladie Astrale, qu'elle, s'engendre dans la partie supérieure du Microcosme, que ses Teintures sont celestes, & ses semences spirituelles, que ces choses se doivent chercher non dans les demeures corporelles, mais dans les Elemens où les Teintures spirituelles sont contenues,

de meſme que les eſprits Mineraux ſont contenus en puiſſance dans les Elements pour produire leurs effets en temps & lieu ; mais ſi vous demandez quelque choſe en particulier, ou meſme en general de la cauſe de la maladie, & de ſes etranges ſymptomes , ce ſera en vain , & vous n'en rapporterez autre choſe que la Refutation de Galien, ou des autres qui ont taſché de conjecturer quelque choſe de la maladie, ſi ce n'eſt peut-eſtre, ce qui eſt encore auſſi vague, que les Ulceres, les Apoſtumes , & les Dyſenteries regardent le Sel; les Inflammations, & les diverſes eſpeces des Fievres le Soufre; l'Epilepſie , l'Apoplexie, & la Paralifie le Mercure , ou les Vapeurs acres.

Mais pour laiſſer les Chymiſtes , & paſſer à ce qu'Asclepiade à taſché de dire des cauſes des Maladies ſelon les principes de Democrite , & d'Epicure; comme il rapporte les cauſes de la Santé, & de la Maladie à l'eſtat, & à la condition des petits canaux ou conduits, & des corpuscules qui paſſent par ces conduits , il ſ'eſt imaginé entre autres choſes , qu'une complexion foible & debile venoit de ce que les conduits

642 DU TEMPERAMENT
estoyent rares, & lasches, & que la *faim canine*, par exemple, venoit de ce qu'ils estoyent trop larges, principalement à l'estomac.

De plus, que presque toutes les Maladies viennent du resserrement ou de l'obstruction de ces passages; lorsque le sang, les esprits, les humeurs, & les vapeurs, ou autres choses semblables qui y doivent naturellement passer, n'y passent plus librement.

Que les humeurs doivent bien estre censées entre les causes procatarriques, ou externes; & commençantes, mais du reste, que la cause synectique, prochaine, & agente est plutôt ce qu'il appelle, a cause de la tenuité des parties, *τέλειπτόμερος*, c'est à dire un esprit formé de corpuscules tres tenus & tres subtils, & qui par sa mobilité & activité va, & vient aisement ça & là par tout le corps. Que si les humeurs a cause de leur grossiereté, & viscosité occupent de telle maniere ces passages, que les corpuscules qui y sont ou entrez, ou contenus y soient arrestez & endormis, cela fait la Lethargie; mais que si la sortie leur est seulement bouchée, en sorte que par leurs mouvemens intestins ils soient

mûs & agitez , & s'échauffent , c'est à lors que la Phrenesie s'engendre , la Pleuresie, & la Fievre ardente; l'ardeur estant excitée par leur frequente & repetée agitation , & par le battement des Arteres augmenté.

Que la cause des Fievres intermittantes consiste en ce que les corpuscules ramassez au dedans des conduits combattent de telle maniere qu'ils s'ouvrent enfin des chemins par où ils sortent, & que la Fievre cesse, & ne revient que jusques à ce qu'il s'en soit ramassé d'autres qui combattent & fassent effort de la mesme maniere.

Qu'il s'engendre par consequent une Fievre quotidienne si les corpuscules sont gros, une Tierce s'ils sont de moindre grosseur , ou mediocres, & une Quarte s'ils sont tres petits ; d'autant que les plus grands par leur grosseur remplissent les passages en moins de temps, & qui y en ayant peu ils sont plustost evacuez , d'ou vient que le mesme se peut faire chaque jour : Que les mediocres devant estre en moindre quantité pour remplir les passages , & pour cette raison plus long-temps à s'assembler, & à estre evacuez, le mesme ne se

644 DU TEMPERAMENT.

peut faire que de deux jours en deux jours : Que ceux enfin qui sont tres petits devant estre en tres grande quantité pour remplir, & par consequent beaucoup de temps pour estre assemblez, & pour estre epuisez, le paroxisme ne peut revenir qu'en interposant deux jours.

Que l'Hydropisie vient de ce que par les angles, ou par l'acrimonie des corpuscules meslez il se fait de nouveaux trous dans la chair, par où l'humeur alimenticieuse passe, desorte que cette humeur s'estant insinuée entre cuir & chair, elle etend, & fait enfler la peau qu'elle ne peut rompre. Que l'air peut devenir pestilent, & de mesme le corps de l'Animal estre infecté, parce que l'un & l'autre est semé de divers petis passages dans lesquels les corpuscules de la mauvaise exhalaison s'insinuent, courent, & vont, & viennent diversement, de telle sorte qu'ils en changent & tournent les parties, & la substance; ainsi que les corpuscules de pressure changent, & tournent celle du lait; desorte que demesme que le lait de fluide devient ferme, & solide, & de cedant au tact luy devient resistant; ainsi

ainsi l'Air de salubre deviét pernicieux à l'Animal, & de cōmode incommode, & par consequent l'Animal de sãma malade, ou mal constitué, & disposé.

Mais en verité, quoyque ce que nous venons de dire ait sa probabilité, & qu'il semble approcher davantage des premiers principes que ce que disent les Medecins, & les Chymistes; neanmoins tout cela n'est encore dit qu'en general, & cependant il faudroit connoitre en particulier quelle doit estre la grandeur, la forme, & la disposition de chaque conduit; la grandeur, la figure, & le mouvement de chaque corpuscule, la proportion, & la disproportion de ceux-cy avec ceux-là, pour qu'un tel, ou un tel effet de santé, ou de maladie s'ensuive, cette maladie, par exemple, plutost que celle-là, dans tout le corps plutost que dans quelque partie seulement, & dans celle-cy plutost que dans celle-là, avec force, ou sans grande violence, en ce temps-cy, & non pas en un autre, de cette durée, & non pas d'une autre, avec ces symptomes, & non pas avec d'autres, & ainsi d'une infinité d'autres choses de la sorte.

Certainement, encore que ce qui a

646 DU TEMPERAMENT
principalement esté dit des Fievres soit ingenieusement pensé, il est neanmoins au de là de toute nostre subtilité de pouvoir dire pourquoy les grands corpuscules soient tirez à part, soient introduits, soient empeschez, soient assemblez plutost que les petis, en sorte que les paroxismes retournent par de semblables circuits? Pourquoy demesme que les paroxismes finissent peu à peu, ils ne commencent pas aussi demesme peu à peu, puisque l'evacuation, & l'amas se font aussi peu à peu, & d'une mesme teneur? Pourquoy pendant que se fait l'amas la chaleur ni n'augmente point, ni ne se sent point, mais que l'amas estant achevé il s'excite souvent un frisson si grand, & si fascheux? Pourquoy non seulement il se fait quelquefois des complications de plusieurs especes de fievres intermittantes, mais qu'elles se changent mesme fort souvent les unes dans les autres? Pourquoy d'une intermittante il s'en fait quelquefois une continue, & d'une continue une intermittante, & ainsi de plusieurs autres effets qu'on peut veritablement rapporter en general à la diversité, au mélange, à la venue, & au depart des

corpuscules, mais qu'on ne sçauroit expliquer en particulier, en sorte qu'on puisse dire l'estat, la condition, & le meſlange ſpecial & particulier de ces corpuscules ?

Cecy cependant nous avertit de deux choſes qui ſont tout à fait admirables à l'egard des Fievres, aſçavoir ces jours fixes, & determinez que retourne l'accez dans les Intermittantes, & puis ces jours determinez que ſe font les Criſes dans les Continues. Car qu'une Fievre qui a ſemblé eſtre diminuée, ou en eſtre venue à n'augmenter, ni à ne diminuer point, s'aigriſſe quelquefois, & devienne plus violente, ou qu'ayant ſemblé eſtre toutafait etcinte, & diſſipée, elle recommence, & reprenne vigueur, cela peut bien ſembler moins merveilleux, acauſe du mouvement de la matiere, qui quelle qu'elle ſoit, & quoy qu'elle ſoit amassée peu à peu, & peu à peu préparée pour eſtre enfin enflammée, ne peut ſi elle n'eſt amassée en une certaine quantité, eſtre fermentée de telle maniere qu'elle s'echauffe, qu'elle s'enflamme, & qu'elle brulle ; mais que la meſure de cet amas, & de cette preparation ſoit de telle maniere attachée à

648 DU TEMPERAMENT

un certain nombre de jours, que tantost cela se fasse, & retourne chaque jour, tantost chaque troisieme jour, tantost chaque quatrieme, quelquefois mesme chaque cinquieme, & quelquefois chaque septieme, ou neuvieme, c'est enfin, à dire le vray, une chose tout à fait admirable.

Ainsi, que la Nature lorsqu'elle est fort pressée, & oppressée par la cause de la maladie & de la fièvre, combatte de telle maniere cette cause, que devenant la plus forte elle l'excite, elle l'ebroule, elle la separe, & qu'estant separée elle la chasse ou par le vomissement, ou par les selles, ou par l'urine, ou par la sueur, ou par une hemorrhagie; cela peut aussi sembler moins merueilleux; mais que cela arrive demesme à certains jours determinez, par exemple au septiesme, au quinzieme, au vingtieme; c'est aussi enfin une chose tout à fait admirable, & qu'on peut dire surpasser toute la sagacité humaine.

Or pour toucher l'opinion commune apres avoir touché celle d'Asclepiade, il y a assurément eu beaucoup d'Esprit à imaginer que la Pituite soit la cause de la fièvre quotidienne; la Bile

ou la Colere de la tierce; la Melançolie de la quarte, & que la pituite, parce qu'elle s'amasse en quantité acause de la crudité, & qu'elle se pourrit, ou se fermente aisement acause de l'humidité, que la Pituite, dis-je, soit pour cette raison plustost amassée, & preparée que les autres humeurs; que la Bile tarde davantage parce qu'il n'y en a point tant, & qu'elle ne se pourrit pas si viste acause de sa secheresse; que la Melançolie enfin soit la plus tardive de toutes, parce qu'elle est encore en moindre quantité, & qu'elle est encore moins propre à la pourriture acause de sa secheresse, & de sa froidenr. Cependant, quoy qu'on voulust demeurer d'accord que se sont là les veritables causes de ces fievres, & les raisons qui font que les humeurs s'enflamment ou plustost, ou plus tard; neanmoins d'ou vient que la Pituite ne s'enflamme pas aussi ou à chaque moitié du jour, ou à chaque jour & demy? D'ou vient de mesme que la Colere ne s'enflamme pas aussi ni à la moitié du jour, ni chaque jour & demy, ni un jour devant, ou après? Car lors qu'il y a peu de ces humeurs, comme quand les fievres sont legeres, ou qu'à-

yant esté violentes elle commencent à decliner, devroient-elles attendre les mesmes jours? Et lors qu'il y en a beaucoup, comme quand elles sont fortes, ou qu'elles sont pressantes, ne devroient-elles pas anticiper? Si lorsque la fièvre va augmentant le paroxisme retourne viste a cause de la grande abondance de matiere, ne devoit-il pas lors qu'elle est languissante retourner le double, ou le triple plus tard, & non pas toujours les mesmes jours comme il fait?

L'on pourroit ajoûter, que ceux qui suivent l'Opinion commune n'ont point d'humeurs pour faire ces sortes de Fievres qui reviennent ou chaque cinquieme, ou chaque sixieme, ou chaque septieme jour.

Je dis seulement, que ce n'est veritablement pas sans raison que Fernelle a recours à l'Idiotropie ou propriété speciale & particuliere des humeurs, qui fait qu'elles viennent à se fermenter, & à s'élever par une certaine sorte d'agitation, & de mouvement plustost que par une autre, & dans ce temps-cy plustost que dans celuy-là, chacune, selon son espece, & selon le degré de la pourriture; mais c'est là enfin avoüer qu'on est

Vaincu, & par des termes qui ne disent rien de nouveau vouloir couvrir son ignorance qu'il vaudroit beaucoup mieux confesser ingenuement. C'est pourquoy, quand mesme on auroit admis que la pituite s'amasse dans les grandes veines qui sont alentour du ventricule, la bile dans le foye, la melancolie dans la rate, ou en d'autres lieux dans lesquels elles s'enflamment comme dans leurs demeures, minieres, ou foyers (quoy que la chose soit tres obscure, & tres difficile à montrer) il faut neanmoins reconnoitre que dans chaque humeur il y a quelque chose de caché que nous ignorons absolument, & qui cependant est la cause de ces sortes de mouvemens periodiques si constants.

Et il ne faut pas esperer plus de lumiere des Chymistes; car apres qu'ils auront dit que les Maladies à la maniere des Vegetaux germent, fleurissent, & poussent leur fruit en certains temps, que les Fievres continües naissent de racines homogenées, les intermittantes d'heterogenées, & qu'ainsi celles-là meurissent toutes ensemble, celles-cy en divers temps; demandez-leur qu'elles

622 DE TEMPERAMENT

UNE des racines spéciales de chaque
Juvén. & pourquoi les fruits de ceb-
les-~~et~~ ~~particuliers~~ à leur maturité dans
ces terres-~~et~~ & non pas en d'autres, ni
plus ~~anciennement~~ plus fréquemment, ni
plus ~~anciennement~~ plus tard, & vous reconnoîtrez
qu'ils ne vous font pas plus sçavans.

CHAPITRE V.

*De l'usage de la Curation natu-
relle des Maladies.*

QUELQUE chose doit rendre ce re-
mède usagé à la Nature, que les
Malades qui sont abandonnez à la
seule Nature ou sont entièrement
exemptes de maladies, ou sçavent s'il leur
en survient quelque-une, chercher, con-
noître, trouver, & prendre les medica-
mens propres pour le guérir; néanmoins
il ne se doit pas pour cela se plaindre
de cette bonne Mere, & s'imaginer
qu'elle en ait usé comme une Marâtre
à l'égard des Hommes; car ce sont plu-
sieurs des hommes mêmes qui ont dege-
néré, lorsque n'entretenant, & ne sou-
tenant pas leur constitution pas les

alimens preparez par la Nature, asçavoir par les herbes, & par les fruits qui d'eux-mesmes naissent, meurissent, deviennent doux, & son tres propres pour bien nourrir, ils l'ont changée, & corrompue par des alimens diversement alterez, & gastez; car cela a fait qu'au lieu que si nous n'avions pas corrompu nostre constitution naturelle, nous aurions vécu tres sainement comme font les autres Animaux, & aurions eu comme eux par le seul enseignement de la Nature la connoissance des choses utiles & convenables, nous sommes devenus maladifs, ignorans, & d'un goût depravé, comme ces femmes qui par la corruption de leur temperament mangent du platre, & du charbon, & rejettent les alimens salutaires.

Veritablement les plus modestes pretextent que la Nature nous a accordé la faculté de raisonner qui supplée à l'erudition naturelle. Mais cependant combien est-il plus seur d'estre gouverné par la Nature que par l'Art? N'est-on pas de tout temps demeuré d'accord que si nous suivions la Nature, nous ne nous tromperions jamais; & celuy qui est le premier Auteur de l'Art ne mar-

que-r'il pas qu'il est trop long, & trop difficile, pour que dans la brieveté de la vie aucun puisse parvenir à le sçavoir dans la perfection ? N'avoïons-nous pas mesme que les Payfans qui vivent naturellement, & sans art dans la campagne sont bien plus sains, & plus aisement gueris que ceux qui vivant dans les Villes, s'abandonnent à l'Art, & oublient presque la Nature ?

Aussi lisons-nous dans Celse l'Hippocrate Latin, qu'autrefois cet Art n'étoit pas nécessaire chez les Grecs, ni chez les autres Nations ; & Pline témoigne que le peuple Romain fut six cent ans sans Medecins ; ce qui est d'autant plus croyable presentement, qu'on a decouvert tant de Nations inconnues à nos Ayeuls chez lesquelles il n'y a aucun Medecin, quoyque ces Nations ne soient pas sans Medecine, ou sans l'usage des medicamens propres aux blessures, aux venins, & à quelque peu d'autres maladies, comme témoigne expressement Piso en parlant de la Medecine des habitans du Bresil. *Ils se servent, dit-il, de Medicamens simples, & ils se moquent des nostres, parcequ'ils sont composez, &c.* Je dis simples, ce qui me

fait souvenir de ce que Pline dit spécialement du Mithridate cet Antidote tant vanté. Il est, composé de cinquante & quatre drogues toutes prescrites en poids inégaux, & quelques-unes à la soixantième partie d'un denier, évidente & monstrueuse ostentation de l'Art ! la Nature cette divine Mere n'a point fait les Cerats, les Amalgames, les Emplâtres, les Collyres, les Antidotes ; ce sont des inventions des Boutiques, ou plutôt des artifices de l'Avarice : Ramasser & mêler les forces par scrupules, ce n'est pas l'ouvrage de la conjecture, mais de l'impudence humaine. L'on estime les drogues des Indes, & de l'Arabie pour la Médecine, & pour guérir un petit Ulcère l'on fait venir les médicaments par la Mer rouge ; cependant il n'y a personne quelque pauvre qu'il soit, qui tous les jours n'ait à son souper les véritables remèdes ; si on les tiroit du jardin, de quelque herbe, ou de quelque arbrisseau, l'Art deviendrait trop vil, & trop commun. La vérité est que la grandeur du peuple Romain a été la ruine des vraies & naturelles coutumes ; en vainquant nous avons été vaincus ; nous obéissions aux Etrangers, & un Art commandait aux Empereurs mêmes. Cependant il n'y a point d'Art plus inconstant, & il est sans doute

que la plus part de ceux qui en font profession se voulant renommer par quelque nouveauté, font negoce de nos vies. Delà viennent ces misérables disputes des Medecins sur les malades dans les consultations, n'y en ayant aucun qui ne soit d'un sentiment different à son compagnon, de peur de sembler approcher du sentiment d'un autre: Et c'est ce qui a donné occasion à cette ancienne Epitaphe. *Multitudo Medicorum occidit me.* Mais c'est trop s'arrester sur eecy. Remarquons plustost qu'y ayant deux choses qui travaillent à la Cure d'une Maladie, à sçavoir la Nature du malade, & le remede que donne le Medecin, la Nature est le principal agent qui chasse la Maladie, & retablit la Santé; le remede ne devant estre cherché ou employé que comme un ayde de la Nature qui fasse qu'elle agisse avec plus de facilité. De là vient que tres souvent elle fait tout d'elle-mesme, & toute seule, & que pour achever l'ouvrage elle n'a point tant besoin de remede, ni de l'ayde du Medecin, que de repos, & de temps; de repos, dis-je, & de temps; car il est quelquefois fort dangereux de troubler le travail de la Nature par des purgatifs, ou par la sa-

gnée & autres semblables remèdes qui comme dit Hippocrate, l'irritent, & la fâchent.

Car quoy que l'on puisse quelquefois mouvoir ou entreprendre quelque chose, & cela dans le commencement de la maladie plutôt que dans sa vigueur, néanmoins l'on attend souvent avec beaucoup de succès ce que peut faire la Nature, & nous en voyons plusieurs qui de crainte d'estre malades le deviennent, & dont la maladie au lieu d'estre adoucie, & allégée par les remèdes, est irritée & prolongée, ou rendue quelquefois incurable, comme il n'arrive que trop souvent par ces sortes de petites, précipitées, & trop fréquentes Saignées Parisiennes qui tuèrent nostre grand Gassendi, & qui font principalement à Paris tous ces visages pâles & défaits qu'on ne voit point ailleurs; & mesme par ces fréquents bouillons de viande qu'on fait avaler à un pauvre malade, qui ayant le feu & la pourriture dans les entrailles, n'a presque pas besoin de nourriture, mais seulement de quelque espece de ptylane rafraichissante plus ou moins épaisse selon le besoin à la manière d'Hippocrate, &

658 DU TEMPERAMENT

le plus souvent de simple Diete, de Patience, & de Repos tant du corps, que de l'Esprit, selon ce Proverbe Indien, & Persan qui veut que quâd on est tombé malade on fasse le Bœuf, *Gau Kon*, comme j'ay dit plus au long dans mes Relations où je parle de la Medecine, & des Medecins d'Asie, lesquels sont sur tout tellement scrupuleux à l'égard des bouillons de viande, qu'ils croient que ce seroit egorger un Malade que de luy en donner, & qu'il y auroit mesme du danger qu'il sentist l'odeur de la viande.

Et certes comme la Maladie n'est autre chose qu'une certaine cōstitution turbulente qui fait que les esprits ne roulent pas ça & là par les parties du corps avec la mesme liberté qu'ils faisoient auparavant, mais que les voyes ordinaires étant diversément bouchées, & fermées, ils hurtent, sont repoussés, & sont tournez, ou detournez de sorte que les fonctions accoustumées sont empeschées, ou, comme on dit vulgairement, blessées; il arrive que parceque la Nature fournit toujours des esprits, & qu'ensuite de ceux qui sont entrez dans les canaux elle en envoie continuellement de nouveaux qui poussent

à dos, pour ainsi dire, les precedens , & qui ne leur permettent pas de retourner en arriere ; il arrive, dis-je , que ceux qui ont esté envoyez les premiers estant repoussez par les corpuscules de l'humeur morbifique qui bouchent les passages, & derechef repoussez , & aydez par ceux qui succedent, ils sont en plus grande vigueur & en plus grande agitation, meuvent, ebranlent, ouvrent, & se font de nouvelles voyes, vont & viennent ça & là de tous costez , & ainsi penetrent , ebranlent , & dissolvent la masse de l'humeur , de la mesme façon que nous avons dit en parlant de la chaleur , que le feu, ou ses corpuscules en s'insinuant , penetrant , resolvant , echauissent, fondent, brulent, dissipent, &c. Aussi est-ce pour cela que lorsque les esprits qui sont des corpuscules de nature ignée passent par leurs petis canaux membranex plus en foule , & avec plus de vehemence, & plus d'irregularité, ils hurtent , picquent & percent ça & là toutes choses, font ou excitent ce sentiment qu'on appelle Chaleur, & causent une espeece de fièvre ou plus violente, ou plus legere.

Car la Fièvre semble ne venir que

de ce que l'agitation du cœur, & des arteres est trop frequente, & que le sang qui y est contenu devient plus chaud par l'extraordinaire agitatió des esprits; or la frequence de l'agitation, ou de la pulsation naist de ce que pendant que la circulation du sang se fait, les voyes accoûtumées, sont de tellemaniere bouchées, & fermées qu'a chaque pulsation il n'en passe pas autát qu'il en vient, & que le Cœur pour en envoyer davantage dans les arteres, ne peut pas attendre le temps ordinaire. Ce qui fait qu'il se meut, & bat plus frequemment. De là vient qu'on doit concevoir que ce qui se fait dans une certaine partie, lors qu'une Apostume, ou humeur crüe se cuit, & se convertit en pus, le mesme se fait à proportion dans toute l'habitude du corps, où principalement dans le foye, lorsqu'il s'y amasse quelque semblable humeur qui avec la matiere du Sang passe dans les veines, dans le cœur, & dans les arteres, & y fait corrompre & pourrir la masse du sang, qui va portant jusques aux extremitéz des arteres capillaires la pourriture, & les ordures qui l'empeschent de passer librement, qui font que le battement du cœur est plus frequent que de coûtume,

& que la chaleur persevere dans la violence jusques à ce qu'estant brisées, & attenuées, elles transpirent, passent, & s'exhalent en sueur, ou en vapeur par les pores, & laissent la masse du sang plus pure, & plus libre; de mesme que le battement, & l'echauffement cessent dans l'Apostume lorsque cette matiere trop crasse ne pouvant pas toute estre exhalée, est jettée, & amassée dans la cavité, ou dans le sac qui s'est fait par la distention de la peau, & que les petis canaux par lesquels le Sang, & les esprits coulent, sont devenus plus ouverts, & plus libres. Et c'est pour cela que la chaleur de la fièvre n'est point tant dans la Maladie-mesme, que le Symptome de la Maladie, ce symptome n'estant point tant causé par la maladie, ou par la cause morbifique de soy, que par la cause qui cõbat avec la maladie, sçavoir, par les esprits agitez & irritez.

Or quoyque la fièvre soit censée maladie, non seulement parce qu'elle n'est point sans travail, & sans douleur, mais parcequ'elle est quelquefois suivie de la Mort; neanmoins la Mort ne luy doit point tant estre rapportée, qu'à l'abondance, & à la tenacité de la matiere

662 DU TEMPERAMENT
qu'elle n'a pû dompter, ni refoudre,
quelque effort qu'elle ait peu faire; si ce
n'est qu'on veuille qu'un Emplâtre, ou
un autre remede soit censé estre la cau-
se de la Mort, parcequ'il n'aura peu
dissiper la matiere d'une Apostume ma-
ligne. Car la Nature, de mesme que le
remede, n'est quelquefois pas assez for-
te pour vaincre la maladie, ou la cause
de la maladie qui l'opprime, & il faut
ensin qu'apres avoir biē combattu elle
succombe, les esprits s'affoiblissant, &
defaillant peu à peu, la chaleur se tem-
perant, & le froid ensin succedant.

CHAPITRE VI.

De la Vie des Animaux.

LA Vie est une de ces sortes de cho-
ses qui se conçoivent beaucoup
plus clairement en les entendant sim-
plement nommer, que par quelque de-
finition qu'on en puisse donner. De là
vient que la Vie se pourroit assez ju-
stement comparer avec le jour; car de
mesme que l'on conçoit clairement ce
que c'est que le jour du moment qu'on

entend prononcer ce mot de jour, & que cependant on ne ſçauroit jamais parfaitement exprimer la notion que tout le monde en a, ſoit qu'on diſe que le jour eſt ou la lumière dans l'Air, ou ou l'Air illuminé par le Soleil, ou la preſence du Soleil illuminant l'Air, ou la durée du Soleil ſur l'Horizon, ou quelque autre choſe de la ſorte; de meſme auſſi du moment qu'on entend le mot de Vie, il n'y a perſonne qui en meſme temps ne conçoive ce que c'eſt, & cependant ſi on la veut définir *l'Ame, l'opération, ou le mouvement de l'Ame; l'union de l'Ame avec le corps; la demeure & la preſence de l'Ame dans le corps; la durée de la chaleur naturelle dans l'humide radical, ou autrement;* jamais avec toutes ces définitions l'on n'explique bien la notion de la Vie qui d'ailleurs eſt claire, & évidente.

C'eſt pourquoy ceux-là me ſemblent aſſez raisonnables, qui ſe contentant de diſtinguer la Vie Eſſentielle, & la Vie Accidentelle, diſent que l'Eſſentielle eſt l'Ame même; l'Accidentelle ſon Opération: Car quoy qu'il ſemble que par le nom de Vie l'on doive plutoſt entendre la preſence de l'Ame dans le corps, que

l'Ame même; néanmoins parceque tant que l'Ame est presente la Vie est, & que lorsque l'Ame manque la Vie manque, cela fait qu'on peut dire que la Vie est l'Ame même essentiellement. Quoy qu'il semble aussi que par le nom de Vie l'on entende plustost la faculté, ou la force d'operer que l'operation même; néanmoins la notion generale de la Vie consistant en ce que la chose qui est vivante agisse, soit douée d'une mobilité & d'une vigueur actuelle, il semble que si la Vie n'est quelque motion, ou operation, elle ne peut du moins s'entendre sans rapport à l'operation.

Quoy qu'il en soit, ce n'est pas sans raison qu'entre les diverses definitions de la Vie que nous venons d'apporter nous y avons inseré celle-cy, *la Vie est la consistence, & la durée de la chaleur naturelle dans l'humide radical.* Car encore que la chaleur, & l'humidité, ou plustost le chaud, & l'humide ne soient precisement pas la Vie, c'est néanmoins ce qui foment, & entretient la Vie, de telle sorte que la Vie ne scauroit durer, ou subsister sans la chaleur, ni la chaleur sans l'humide qui luy serve de pasture, & d'aliment.

Ce n'est pas aussi sans raison qu'Aristote conjoint la Generation, & la Vie, & qu'il dit que la generation est la premiere participation de l'Ame, & la Vie la continuation de la generation. Car selon cette pensée la generation n'est autre chose que le commencement de la Vie, & la Vie rien autre chose qu'une certaine generation continuelle; de même que *l'allumement* n'est rien autre chose que le commencement de la flamme, ou de la *flammation*, s'il est permis de se servir de ces termes, & la flamme rien autre chose qu'un *allument* continuel, ou continué.

Enfin ce n'est pas sans raison que j'apporte cet exemple, parceque si l'Ame sensitive qui est icy la seule dont il s'agit, est une certaine espece de petite flamme, comme nous l'avons expliqué en son lieu, elle est allumée, & commence à luire à chaque Animal au moment de la generation, ou du moins lorsque l'Animal est engendré par propagation, elle est tirée, ou detachée de l'aine de l'engendrant, & devient l'aine particuliere de l'engendré, de sorte qu'on peut dire qu'au moment de ce detachment elle est allumée, ou com-

mence spécialement de luire à l'animal engendré. Et parce que cette petite flamme, soit qu'elle naisse d'elle-mesme, ou qu'elle soit transmise avec la semence, est adherante à l'humide, afin que dans les commencemens il luy serve de pasture, & qu'elle s'accoustume cependant à s'en ajoindre continuellement de nouveau; il est constant que sa demeure dans l'humide n'est autre chose qu'une continuelle generation d'elle mesme, comme il se fait dans la flamme d'une lampe, ou d'une chandele.

De plus, parceque cette petite flamme qui est l'ame, & la Vie, est depuis le moment qu'elle est allumée ou engendrée jusques à l'extinction, c'est à dire jusques à la mort, adherante à l'humide qu'elle devore & consume, de mesme que la flamme d'une lampe est adherante & inseparablement cōjointe a l'huile; cela fait que comme celle-cy paroît toujours, & est toujours censée la mesme si elle n'est eteinte, & rallumée, quoy qu'il s'en engendre continuellement une autre, & puis une autre; ainsi parce que celle-la paroît toujours la mesme depuis la naissance jusques à la mort, elle est toujours reputée la mes-

me quoy qu'elle change sans cesse. Je sçais bien que cecy pourroit peut estre paroître merueilleux, & peutestre mesme un peu absurde, par ce qu'il s'ensuit delà qu'un Animal ne demeureroit jamais le mesme, & que celuy qui meurt ne seroit pas le mesme que celuy qui seroit né. Mais comme la semence dont l'Animal est formé, est chaude, & humide, c'est à dire composée de deux sortes de particules asçavoir de chaudes qui echauffent, & d'humides qui sont echauffées, & que celles là ne sont autre chose que des corpuscules de chaleur, qui penetrant de tous costez par leur mobilité, sortent enfin de telle maniere qu'ils enlèvent, & emportent avec eux en l'air des particules de l'humide; il faut que celles-cy constituent un humide qui soit non pas aqueux, mais gras, & qui par consequent contienne d'autres corpuscules de chaleur cachez, & embarrassez qui soient decouverts & delivrez par les autres qui penetrent & incisent l'humide. Or comme au commencement la semence s'étend, & se forme en parties qui font le corps, il est constant que chaque partie doit avoir quel-

658 DU TEMPERAMENT

le plus souvent de simple Diète, de Patience, & de Repos tant du corps, que de l'Esprit, selon ce Proverbe Indien, & Persan qui veut que quâd on est tombé malade on fasse le Bœuf, *Gau Kon*, comme j'ay dit plus au long dans mes Relations où je parle de la Medecine, & des Medecins d'Asie, lesquels sont sur tout tellement scrupuleux à l'egard des bouillons de viande, qu'ils croient que ce seroit egorger un Malade que de luy en donner, & qu'il y auroit mesme du danger qu'il sentist l'odeur de la viande,

Et certes comme la Maladie n'est autre chose qu'une certaine cōstitution turbulente qui fait que les esprits ne roulent pas ça & là par les parties du corps avec la mesme liberté qu'ils faisoient auparavant, mais que les voyes ordinaires étant diversément bouchées & fermées, ils hurtent, sont repoussez, & sont tournez, ou detournez de sorte que les fonctions accoustumées sont empeschées, ou, comme on dit vulgairement, blessées; il arrive que parceque la Nature fournit toujours des esprits, & qu'ensuite de ceux qui sont entrez dans les canaux elle en envoie continuellement de nouveaux qui poussent

à dos, pour ainsi dire, les precedens , & qui ne leur permettent pas de retourner en arriere ; il arrive, dis-je , que ceux qui ont esté envoyez les premiers estant repoussez par les corpuscules de l'humeur morbifique qui bouchent les passages, & derechef repoussez , & aydez par ceux qui succedent, ils sont en plus grande vigueur & en plus grande agitation, meuvent, ebranlent, ouvrent, & se font de nouvelles voyes, vont & viennent ça & là de tous costez , & ainsi penetrent , ebranlent , & dissolvent la masse de l'humeur , de la mesme façon que nous avons dit en parlant de la chaleur , que le feu, ou ses corpuscules en s'insinuant , penetrant , resolvant , echauissent, fondent, brulent, dissipent, &c. Aussi est-ce pour cela que lorsque les esprits qui sont des corpuscules de nature ignée passent par leurs petis canaux membranex plus en foule , & avec plus de vehemence, & plus d'irregularité, ils hurrent , picquent & percent ça & là toutes choses, font ou excitent ce sentiment qu'on appelle Chaleur, & causent une espeece de fièvre ou plus violente, ou plus legere.

Car la Fièvre semble ne venir que

670 DU TEMPERAMENT
imprimées plus fortement , & plus
profondement , & qu'ainfi elles ne se
font pas effacées fi tost , ou qu'en ra-
contant souvent , & repassant par no-
stre Memoire les mesmes choses, nous
les avons de nouveau imprimées for-
tement , & enfoncées profondement.

CHAPITRE VII.

De la Durée de la Vie des Animaux,

Selon borne la vie des Hommes
à soixante & dix ans ; ce qui ne
convient pas mal avec ce que dit le
Psalmiste Royal , *Les jours de nos vies
sont de soixante & dix ans , & si les plus
robustes & les plus vigoureux vont jusqu'à
quatre vingt , ce qui reste n'est plus que
travail , & douleur ;* mais néanmoins
l'on sçait que cela ne se doit prendre
que pour ce qui arrive plus ordinaire-
ment ; puisque non seulement les Au-
teurs profanes , mais aussi les Saintes
Ecritures nous font voir que ces limi-
tes en plusieurs hommes se doivent
etendre plus loin ; Que Moÿse par

exemple , avoit quatre vingt ans lors qu'il tira le Peuple d'Israël de l'Egypte, qu'il le gouverna ensuite quarante ans entiers dans le Desert , & qu'il mourut âgé de cent & vingt ans ; que Noé qui estoit né six cent ans avant le Deluge, & son Fils Sem cent ans , ont vescu long-temps apres le Deluge , celui-là trois cent cinquante ans , & celui-cy cinq cent : Qu'apres le Deluge les descendants de Sem jusques à Abraham, à l'exception de Nachor qui ne vescu que cent quarante & huit ans , ont passé au de là de deux cent , de trois cent , & de cinq cent ans. Nous lisons mesme qu'Abraham vescu cent soixante & quinze ans, Isaac cent quatre vingt , Jacob cent quarante sept, Levi cent trente & sept.

Et afin qu'on ne s'imagine pas que la Vie ait tellement decru depuis Moyse jusques à David , qu'aucun depuis David n'ait passé soixante dix, ou quatre vingt ans , nous lisons que le Pontife Joïadas qui estoit environ deux cent ans apres David , a vescu cent trente ans; pour ne dire rien de ceux qui sont dans les autres Ecrivains authorigez, comme que Saint Antoine entroies

6-2 DU TEMPERAMENT.

bienheureux Hermites a vecu cent & cinq ans, S. Paul cent & treize, S. Remond cent & vingt, S. Servate Disciple des Apostres, & Eveque de Tangre trois cent soixante & dix.

Pour retourner aux profanes, Selon mesme qui avoit limité la Vie de Nicome à soixante & dix ans, en a vecu cent, Terentia la fille de Cicero cent & trois, Hippocrate cent & quatre, Empedocle cent & neuf, Clovia fille d'Osilius cent & quinze, Crete Historien cent vingt quatre, un certain Faustus Esclave cent trente six, à quoy l'on doit ajouter que dans le recensement du Peuple de l'Italie qui se fit sous Vespasian, il s'en trouva plusieurs qui estoient sçez les uns de cent & quatre ans, & les autres de cent & dix, de cent & treize, de cent & vingt, de cent & vingt cinq, de cent & trente, de cent trente cinq, de cent trente & sept, de cent quarante, & un ou deux de cent cinquante.

L'on écrit mesme qu'il y a des Nations entieres, comme les Gymnetes, & les Chaldéens qui vivent d'ordinaire cent ans & davantage; quelques Peuples d'Ethiopie cent & vingt; certains In-

diens cent & trente; ceux qui habitent le sommet du Mont Athos le double des autres Nations circonvoisines; les Cyrnes, & les Pandoréens des Indes cent & quarante; les Marognoniens de l'Amerique cent soixante & davantage; quelques autres peuples des Indes jusques à deux cent ans.

Il s'en est trouvé quelques-uns qui sans aucune diminution de leurs forces soit du corps, soit de l'Esprit, sont parvenus à une extreme vieillesse, comme Metellus dont Cicéron a dit que mourant âgé de cent ans il ne luy manquoit rien de sa jeunesse; ou comme Cyrus dont Xenophon dit aussi, que mourant à l'âge de cent ans il n'avoit jamais senti que sa vieillesse fust plus foible que sa jeunesse. Plinè fait mention d'une certaine Luccia Comedienne qui monta cent ans sur le Theatre, & d'une autre nommée Galaia, qui à cent & quatre ans se remit à la Comedie. Valerius rapporte de Zenophilus Pythagoricien qui ayant vescu cent & cinq ans sans aucune incommodité, mourut dans l'eclat d'un tres sçavant homme. L'on escrit de Georgias Leontin qu'il parvint jusques à l'âge de cent &.

sept ans sans avoir jamais cessé d'étudier, & de travailler; & de plus que quelqu'un luy ayant alors demandé pourquoy il vouloit encore vivre, il répondit, qu'il n'avoit rien de quoy se plaindre de la vieillesse. L'on sçait de Democrite que se laissant mourir de faim à cent & neuf ans, parcequ'il reconnoissoit que les forces de son Esprit manquoient, voulut bien encore à la priere de sa sœur vivre quelques jours, jusques à ce que la Feste de Ceres fust passée, se faisant apporter du pain chaud qu'il se tenoit proche du nez, & prolongeant ainsi sa vie trois jours durant par la seule odeur du pain. L'on sçait aussi ce qui se dit d'Arganthonius Roy des Gadiens qu'il vescu six vingt ans.

Or quoy que Lucian ajoûte que ce qui se dit de l'âge du Roy Arganthonius semble fabuleux, neanmoins ce soupçon de fable est diminué par trois ou quatre histoires qui sont toutes recentes, & de la verité desquelles on ne sçauroit presque douter. La premiere est de Thomas Paris qui l'an trente cinq de nostre Siecle mourut à Londres où on l'avoit transporté pour le

faire voir au Roy ; car l'on verifia par des Actes authentiques qu'il avoit vefcu cent cinquante & deux ans. La feconde eft d'un Vieillard de Brie que nous avons veu vivant à cent & quatorze ans avec un sien fils qu'il avoit eu à cent ans. La troifieme eft d'un certain Sieur de Launay qui mourut n'aguere en Anjou , celui-cy ne devoit eftre guere moins agé que le Vieillard de Brie , puisqu'un François Bernier Curé de Chanzeaux qui mourut auffi la mefme année agé de quatre vingt fept ou huit ans , nous a dit plusieurs fois que ce Launay devoit avoir plus de vingt cinq ans plus que luy.

Ces Hiftoires rendent moins incroyable celle d'Epimenides qui selon quelques-uns a vefcu cent cinquante & fept ans, & selon d'autres deux cent quatre vingt dix neuf ans. Celle d'un certain nommé Iean, qu'on dit avoir fery sous Charlemagne, eftre mort sous Conrad. III. & avoir vefcu trois cent foixante & un an , d'ou vient qu'on l'appelloit d'ordinaire Iean des temps. Celle d'un certain nommé Richard qui avoit auffi fery sous Charlemagne, & que Guide Bonat dit avoir veu âgé de cinq cent :

ans. Celle de cet homme de Bengale dans les Indes ; dont parle Maffée en ces termes, *L'on dit qu'il avoit trois cent trente cinq ans , & il n'y avoit point sujet de croire qu'il y eust du mensonge , car les Vieillards du Pays disoient l'avoir appris de leurs Ayens , & il avoit un fils âgé de quatre vingt dix ans. Les dents, pour-
 soit-il , luy estoient tombées , & revenues plusieurs fois , & sa barbe estoit devenue tres noire apres avoir esté toute blanche. Il estoit premierement Idolatre , puis il se fit Mahumetan ; il estoit nourry aux depens du Sultan pour la rareté de la chose. Fernand Lopez de Gaste rapporte la mesme chose , & pour la confirmer il ajoute que dans ce mesme temps il y en avoit encore un autre en Bengale nommé Xeqne-pire qui avoit trois cent ans : Mais dans toutes ces choses , & autres semblables il faut , comme dit Plin, s'en rapporter à la bonne foy des Auteurs , penes Auctores fides esto.*

Ce que nous venons de faire à l'égard de la longueur de la vie des hommes se pourroit faire à l'égard de celle des autres Animaux , s'il estoit aisé d'observer leur naissance , le cours de leur vie , & leur mort ; mais à l'exception,

de ceux qui sont Domestiques & apprivoisez, & que nous pouvons voir naistre, & mourir, nous ne pouvons rien connoître d'une infinité d'autres qui vivent sous la terre, sous les eaux, dans les Forests, & dans les lieux ecartez. Car quoyque nous voyions les Hirondeles par exemple, naistre icy parmy nous, y demeurer tout l'Esté, & retourner au Printemps, cependant qui est celuy qui en ait jamais pû voir une ou mourir, ou morte de sa mort naturelle, ou mesme un Passereau, un Rossignol, quelque autre Oysean que ce soit, un Lievre, un Loup, quelque autre beste sauvage, un Brochet, un Muge, quelque autre Poisson, ou quelque autre Animal? Il est à croire ou qu'ils se cachent lorsqu'ils doivent mourir, ou que ceux qui restent les enterrent, ou les mangent. C'est pourquoy on ne doit pas s'etonner si Aristote nous a laissé si peu de chose de la longueur de la vie des Animaux, quoy qu'*Alexandre*, dit *Pline*, enflammé du desir de connoître la nature des Animaux, luy eust commise cette charge avec ordre à des milliers d'hommes de luy obeir soit dans la Grece, soit dans toute l'Asie.

CHAPITRE VII

*De la Mort Naturelle, & Financière
des Hommes.*

Là Mort se prend quelquefois en
 pitié pour la détresse, ou
 pour la même cause, et elle
 se donne pour se voir le comble
 de son malheur. Quelque fois elle se
 donne à sa victime; & c'est en
 vain qu'elle demande à l'âme de
 s'élever vers les Cieux, et de
 se joindre aux Saints, les
 Anges, & les bienheureux.

C'est aussi en ce sens que LACTANCE en-
seigne qu'une chose n'est bonne que
par ses principes changeant de destination, &
qu'elle soit, pour ainsi dire, hors de
les bornes, ou n'est plus sous la même
forme, & sous la même circon-
stance.

*...and we can't stop for success further east,
...because it's all over of those good fine ones.*

Mais parce que la Mort spécialement prise, ne regarde que les choses qui ont une véritable vie, comme sont les Plantes, & les Animaux, cela fait qu'à l'égard des Plantes elle est proprement définie *la privation de la vie*; c'est à dire la privation de la Vegetation, ou du principe de la Vegetation, & à l'égard des Animaux *la privation de Sentiment*, ou *du principe de Sentiment*; car du moment que l'Animal est privé du Sentiment, & de la faculté de sentir, & que sa chaleur naturelle est éteinte, s'en est fait de sa Vie, & il est censé mort.

Remarquez que lors qu'on dit que la Mort de l'Animal est *la privation de Sentiment*, le mot de Sentiment doit estre pris non seulement pour la fonction, mais aussi pour la faculté, parce qu'il y a des maladies dans lesquelles l'Animal quoyque privé de toutes les fonctions des Sens, est encore censé vivant, ou n'estre pas mort; la faculté de sentir n'estant point tant éteinte qu'assoupie, & pouvant estre de nouveau excitée, comme un feu qui est caché & ensevely sous les cendres. Pour ne redire point qu'il y a des Ani-

maux, qui par une certaine institution de la Nature, & sans estre pris d'aucune maladie, dorment tout l'Hyver, & sont tellement assoupis qu'on les pourroit couper par morceaux, ou les bruler sans qu'ils en sentissent rien, & qui cependant vivent, ou ne sont pas morts; comme il est evident par cela seul que la chaleur douce du Printemps les fait remuer, & sentir. C'est cette sorte de Sommeil qu'on pourroit dire estre le Cousin germain de la Mort, ou l'image de la Mort, le Jumeau de la Mort, &c.

*Tum consanguineus Morti sopor, —
Dulcis & alta quies, placidaque simillima
Morti.*

*Stulte quid est Somnus gelida nisi Mortis
imago?*

Où il est à remarquer qu'encore que les Philosophes ayent eu des Sentimens fort differens sur la nature; & l'union de l'Ame avec le Corps, ils ont néanmoins tous philosophé de la Mort, & du Sommeil, chacun selon leurs principes, comme ne differant que selon le plus, & le moins. Car voila Alcmeon, par exemple, comme il tient que le Sommeil vient du retour des esprits à l'ori-

gine de veines , il croit que si ce retour est total , c'est là la cause de la Mort. Et Empedocle qui pretend que le Sommeil vient d'un certain refroidissement modéré de la chaleur qui est dans le Sang , pretend de mesme que si le refroidissement est total , la Mort suit infailliblement , & ainsi des autres.

Pour toucher maintenant un mot des causes de la Mort , Aristote definit la Violente , *celle dont le principe vient de dehors* , la Naturelle, *celle dont le principe est dans l'Animal mesme , ou dans la nature mesme de l'Animal* ; cependant il faut remarquer que la Mort n'est pas moins de l'institution de la Nature que la Vie , ou pour parler plus generalement , que la corruption est autant naturelle , que la generation. Car quoy qu'il semble que rien ne puisse mourir , ou estre corrompu , qu'il ne se fasse quelque force , ou violence à la chose qui meurt , ou est corrompue ; neanmoins la Mort , ou la corruption n'en doit pas moins pour cela estre censée naturelle , parce qu'encore qu'elle ait quelque chose de repugnant à la Nature particuliere , cela toutefois est convenable à la Nature universelle , laquelle

682 DU TEMPERAMENT

ne peut entreprendre la generation d'aucune chose que par la corruption ou la ruine d'une autre , pour prendre de là la matiere qu'elle ne scauroit tirer du neant. Desorte que la perfection de l'Univers ou de la Nature consistant dans la varieté, & estant beaucoup plus convenable que plusieurs choses paroissent successivement sur le Theatre du Monde , que s'il n'y en paroïssoit qu'une continuellement, & perpetuellement, l'on doit repouter qu'afin qu'il se fasse continuellement des choses nouvelles, il a esté sagement institué que les vieilles cessent d'estre , & se donnent la lampe de la Vie. D'ou vient que si mourir semble à quelqu'un une chose dure & fascheuse , il doit penser qu'il n'est né , & qu'il ne joïit presentement de la lumiere du jour , que parceque ceux qui l'ont precedé ont esté mortels , & luy ont fait place , au lieu que s'ils eussent esté exempts de la Mort, ou ils n'eussent point eu de Successeurs, ou s'ils en eussent eu, le nombre en seroit si grand , que la Terre ne les pourroit pas maintenant contenir.

Mais pour ne nous arrester pas sur icy davantage , & parler de la Mort

ne s'affoiblit, & se
 uille, mais faute
 de fondre, & la
 enflammée; ainsi
 s'affoiblit, & man-
 son point tant par
 l'aliment, que par
 ble pour l'echauf-
 nourriture.

quelque chose parti-
 Mort Violente, il
 ent que lorsque l'A-
 lessure, de fièvre, ou
 ente, il se peut faire
 voir l'Âme sensitive
 ne une espèce de fu-
 e; mais s'il meurt roi-
 dans un Air tres froid,
 ns l'eau, ou serranglé,
 ne autre de la
 l'Âme ne point
 exhaler, & dissiper,
 use, & ée, ou
 d'air, elle ne
 tant de refaction,
 te de l'atmosphère. La
 y estant une
 soit dans

ette flamme de la lampe s'affoiblit, & s'éteint, non faute d'huile, mais faute de vigueur pour la faire fondre, & la rendre propre à estre enflammée; ainsi la chaleur naturelle s'affoiblit; & manque enfin toutafait, non point tant parce qu'il y ait faute d'aliment, que parcequ'elle est trop foible pour l'échauffer, & en faire la nourriture.

Pour dire aussi quelque chose particulièrement de la Mort Violente, il semble véritablement que lorsque l'Animal meurt de blessure, de fièvre, ou autre semblable cause, il se peut faire que l'Ame, asçavoir l'Ame sensitive soit dissipée comme une espee de fumée, ou de nuage; mais s'il meurt roide, & glacé dans un Air tres froid, ou suffoqué dans l'eau, ou étranglé, ou de quelque autre maniere de la sorte étouffé, l'Ame ne semble point tant alors s'exhaler, ou se dissiper, qu'estre retenüe, & resserrée, ou pour me servir d'autres termes, elle ne semble point tant perir par rarefaction, qu'estre éteinte par condensation. La raison de cecy est que l'Ame estant une espee de feu, il faut qu'elle soit dans

une agitation continuelle, & que non seulement elle demande au dedans du corps de l'espace pour pouvoir estre agitée, & eventée, mais aussi quelques soupiraux par où elle puisse pousser au dehors les fuliginositez, & les fumées les plus grossieres. Or je passe sous silence que dans la Mort naturelle, comme dans la violente l'agitation de l'Âme cesse en dernier lieu au Cœur; parce qu'estant le premier, ou principal, & le plus vigoureux instrument du mouvement de l'Âme, il combat continuellement, & résiste autant qu'il peut à la force qui luy est faite. De là vient que ceux qui peuvent estre assez de bonne heure tirez de l'eau, & suspendus par les pieds pour que la plus grande partie de l'eau qui aura esté beüe sorte doucement par la bouche, & qu'ainsi le diaphragme soit moins pressé par le ventricule, & la poitrine, avec l'orifice de la Trachée-artère plus libre, alors le Cœur auquel il reste encore quelque vigueur, augmente peu à peu le foible & lent battement qui reste, desorte que la vie commence à revenir. Et il en arriveroit de mesme à proportion à l'égard de celuy

qui auroit esté comme suffoqué par des vapeurs, ou des fumées grossières, si on l'exposoit de bonne heure dans un Air bien pur ; ou à celuy qui auroit esté comme erranglé, si l'on coupoit viftement la corde ; ou enfin à celuy qui seroit roide de froid, si on le mettoit aussi au plustost dans un Air chaud.

Il est vray que c'est une chose étonnante , comment il se puisse faire que les Hirondeles , les Marmotes , & ces autres Animaux dont nous avons parlé ailleurs , revivent au Printemps, quoy que dans la glace , ou dans ces autres lieux secrets , où ils estoient cachez il ne leur ait resté aucun mouvement du Cœur. Mais peutestre pourroit-on dire I. que le Cœur est une espece d'Automate , qui à la maniere des Automates Artificiels fait ses mouvemens & les pulsations par le moyen de certains ressorts , & petites Machines particulieres. II. Que la fonction de ces ressorts , & petites Machines peut cesser, ou parce qu'estant trop fragiles elles se rompent , ou parce qu'estant trop tenaces elles sont empêchées , & retenues. III. Que la pulsation du Cœur dans les autres Animaux

688 Du TEMPERAMENT

estant une fois abolie ne se recouvre pas , acause que les petites Machines trop fragiles se sont comme brisées en s'affaisant , & sont devenues inhabiles à leurs fonctions , mais que dans ceux-cy elle se recouvre, & se retablit, parceque les petites Machines trop tenaces ont seulement esté empêchées par le froid qui a gelé les entrailles ; desorte que tout venant à se degeler par la chaleur du Printemps, les entrailles, & le Cœur sont remis & retablis dans leur premiere liberté. En un mot, qu'il en arrive icy comme dans l'Evanouissement ordinaire lorsqu'on approche du Vin aux narines & à la bouche , afin qu'il soit envoyé des esprits resolutifs qui excitent, qui rejoyssent , & qui aident la poitrine & le cœur. Car si l'on jette alors de l'eau froide sur le visage , ou si dans l'Apoplexie l'on applique des Ventouses, l'on scarifie, l'on arrache le poil , l'on pince, & l'on tourmente ainsi le corps en cent façons , ce n'est qu'afin que le Sentiment qui est comme endormy , & assoupy soit excité , & reveillé , c'est à dire que les esprits par leur rebondissement puissent de telle maniere mouvoir

le Cerveau , que passant delà au Cœur qui est languissant ils l'excitent , & qu'ainsi la Vie , & le Sentiment se recouvrent ou soient retablis.

Ce seroit , ce semble , icy le lieu de dire quelque chose de la Medecine Universelle , & cela à l'occasion de quelques Modernes qui pretendent que par le moyen de l'Alchimie l'on peut faire ce qu'ils appellent l'Elixir de Vie, la Pierre Philosophale , la Medecine Catholique ou universelle , autrement le Grand-Oeuvre , & par là changer les Metaux imparfaits en Or qui est de tous les Metaux le plus parfait, & le plus incorruptible, depouiller l'homme de toutes ses impuretez grossieres & terrestres, & le changer en homme parfait, & incorruptible. Mais comme ce sont des projets imaginaires , & pour me servir des termes de Plin , des Reveries d'Enfans , des Imaginations creuses de gens qui voudroient toujours vivre, nous avons cru plus à propos de n'en dire pas le moindre mot, & de leur appliquer simplement ces quatre Vers qui marquent la foiblesse , l'audace, & la sottise de l'Homme, qui se voyant un corps paistry de bouë , & sujet à mille

690 DU TEMPERAMENT

infirmitez, se va cependant imaginer qu'il pourra trouver quelque invention pour éviter la Mort.

*O nimium infirma, & fragilis, nimiumque
superba,*

*Atque audax natura hominis! quo freta
perennem*

*Stulta tibi vitam promittis? desine velle,
Cum sis vile lutum atatem sperare Deorū.*

Pour ce qui est des jours Climacteriques, l'observation que les Medecins ont fait des jours Critiques semble avoir donné occasion à cette Chimere: Car comme dans les Maladies il arrive d'ordinaire chaque septieme jour ou la guerison, ou la mort, ou quelque chose qui regarde l'une ou l'autre; ainsi les hommes, qui semblent estre nez pour se forger & pour croire toutes choses, ont commencé à s'imaginer que chaque septieme année estoit sujette à quelque grand peril, & à quelque accident fort dangereux. Comme si entre les jours & les années, ou entre les circuits du Soleil qui se font par le mouvement du premier Mobile du Levant au Couchant, & ceux qui se font par le mouvement propre du Couchant au Levant selon le Zodiaque, il y avoit une si grande

habitude, & une si grande connexion, que chaque homme en fust affecté à pareil nombre de ces circuits, quoyqu'il y ait une si grande disparité de durée ? Comme si de mesme que le septieme, le quatorzieme & le vingtieme, ou le vingt-unieme jour sont extrêmement Critiques; ainsi la septieme, la quatorzieme, & la vingtieme, ou vingt-unieme année estoient extrêmement Climacteriques, ou extrêmement tuantes ? Ou comme si de mesme que la quarante-neuvieme, la soixante-troisieme, & la quatre vingt-unieme année sont censées extrêmement Climacteriques; ainsi le quarante-unieme jour, le soixante-troisieme, & le quatre vingt-unieme jour devoient estre, ou estre censez extrêmement Critiques ? Mais à quoy bon aussi s'arrêter sur cette Imagination, puisque non seulement elle n'est fondée sur aucune raison, mais que l'Experience nous enseigne que les uns meurent la seconde année, les autres la troisieme, les autres la quatrieme, & ainsi du reste, & que la Mort n'attend, ou ne choisit point plustost les septiemes années que les neuviemes ?

F I N.





